DIPLOMATIQUE ROYALE DU MOYEN-ÂGE
XIII^{e}-XIV^{e} SIÈCLES

COMMITÉ INTERNATIONAL DES SCIENCES HISTORIQUES
COMMISSION INTERNATIONALE DE DIPLOMATIQUE

)IPLOMATIQUE ROYALE DU MOYEN-ÂGE XIII^{e}-XIV^{e} SIÈCLES

ACTES DU COLLOQUE

JOSÉ MARQUES, Coord.

PORTO
FACULDADE DE LETRAS
1996

Título: DIPLOMATIQUE ROYALE DU MOYEN-ÂGE
XIII^e-XIV^e SIÈCLES
ACTES DU COLLOQUE

Editor: FACULDADE DE LETRAS DA UNIVERSIDADE DO PORTO

Autor: Vários

Tiragem: 500 ex.

Depósito Legal: 98300/96

ISBN: 972-9350-20-5

Data de saída: 05.02.1996

Composição e impressão: BARBOSA & XAVIER, ARTES GRÁFICAS, LDA.
Rua Gabriel Pereira de Castro, 31-C,
Tels. (053) 23063-618916, FAX (053) 615350

ANEXO I DA REVISTA DA FACULDADE DE LETRAS. HISTÓRIA

PRÉSENTATION

Il s'est tenu en septembre 1991, et ce pour la première fois au Portugal, un Colloque du Comité International de Diplomatique, sur le thème *La Diplomatique Royale des XIII*ème *et XIV*ème *siècles*; l'une des plus anciennes aspirations des membres portugais de ce Comité International devenait, ainsi, réalité.

Il s'est agi d'un Colloque décentralisé, puisque s'étant déroulé à Porto pour les séances des 9 et 12 septembre, à Braga pour ce qui est de celles du 10, et à Coimbra pour les séances du 11 septembre; une modalité qui a permis d'intégrer dans l'auditoire un nombre élevé d'enseignants et d'étudiants des Universités visitées, ainsi que des invités et d'autres intéressés par ce domaine du savoir, contribuant ainsi et simultanément à une plus grande prise de conscience de l'importance de la Diplomatique, et à une plus profonde conaissance de la vitalité de cette science dans l'Europe. Il en va de même pour ce qui est de la prise de contact avec la réalité portugaise, en ce domaine, à l'étranger.

Du succès de ce Colloque et de l'excellente image que les participants ont emportée du Portugal, en plus des *Actes* tout récemment publiés, nous rendent comptes tous les témoignages qui, juste après sa clôture, nous sont arrivés, et qui renforcent le Comité l'Organisation dans son sentiment de satisfaction.

Les obstacles découlant de la crise économique, laquelle se faisait déjà sentir devait s'aggraver dans les années suivantes, jusqu'à affecter, dès lors, de façon notoire l'INIC, lequel serait exteint peu après, ont fait croître, dans ce cas précis, les difficultés, normales et inhérentes à toute organisation d'ampleur internationale.

Malgré tout, grâce aux subventions qu'il nous a quand même octroyé, et grâce au soutien du G.C. de Porto et à la traditionnelle générosité des Rectorats des Universités de Porto, du Minho et de Coimbra, ainsi qu'à celle de la Mairie de Porto et d'autres institutions, dont il est dûment fait mention, —et que le Comité d'Organisation remercie à nouveau—, il a été possible de mener à bien cette initiative

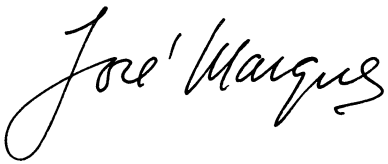
scientifique et culturelle, dont les résultats nous avons l'honneur de présenter à la communauté internationale.

À côté des séances scientifiques, des expositions de documents ont été expressément organisées pour ce Colloque par la Bibliothèque Publique Municipale de Porto, où les visiteurs spécialistes ont pu apprécier quelques uns des fameux codex de l'ancien monastère de Santa Cruz de Coimbra, et par les Archives du District de Braga (U.M.) et de l'Université de Coimbra, dans un effort supplémentaire de leurs responsables et personnel, qu'il nous faut souligner et, à nouveau, remercier.

Toutefois, un congrès ou un simple colloque sans actes, à court ou moyen terme, peut être considéré définitivement perdu. Nous nous sommes, donc, engagés à réunir et publier en volume toutes les communications présentées, et nous y sommes pleinement parvenus. De par le contenu de ces *Actes*, il nous est facile d'évaluer l'ampleur de la perte scientifique et culturelle qui entraînerait leur non publication.

Ils sont, à présent, pleinement disponibles grâce à la compréhension du Conseil Directif de la Faculté des Lettres de Porto, qui a rendu possible leur publication en supplément à la «Revista da Faculdade de Letras. História», et à qui le Comité International de Diplomatique est redevable d'une juste gratitude.

Finalement, avec la publication de ces *Actes*, qui poursuivent au niveau européen une vision d'ensemble sur la *Diplomatique Royale des XIII*ème *et XIV*ème *siècles*, nous considerons terminées toutes les démarches liées à ce Colloque, démarches que nous avons commencé avec la présentation de candidature, formulée à Edimbourg, en 1989.





LES PARTICIPANTS AU COLLOQUE DEVANT LE PALAIS DE S. MARCOS — COIMBRA

ORGANISATION

Comission Internationale de Diplomatique

COMMISSION DU COLLOQUE

Isaías da Rosa Pereira
José Marques
Maria Helena da Cruz Coelho
Armando Luís G. de Carvalho Homem

SECRÉTARIAT

Maria Cristina Almeida Cunha
Paula Pinto
Júlia Castro
Maria do Rosário Morujão
Rosário Bastos

SOUS LE PATRONNAGE DE

Instituto Nacional de Investigação Científica
Governo Civil do Porto
Câmara Municipal do Porto
Reitoria da Universidade de Coimbra
Reitoria da Universidade do Porto
Reitoria da Universidade do Minho
Arquivo da Universidade de Coimbra
Arquivo da Universidade do Minho
Centro de História da Universidade do Porto
Faculdade de Letras de Coimbra
Faculdade de Letras do Porto
Comissão Nacional Para Os Descobrimentos Portugueses
Biblioteca Pública Municipal do Porto
Instituto de Paleografia e Diplomática (Coimbra)
Instituto do Vinho do Porto
Caixa Geral de Depósitos
Associação dos Exportadores do Vinho do Porto
Caves Ramos Pinto
Caves Aliança

PROGRAMME

9 SEPTEMBRE — PORTO

09.30 h. — Sortie de l'Hôtel Tuela.

10.00 h. — Auditorium de l'Université:

— Ouverture et présentation du Colloque par M. le Président C. R. Brühl.

Pause.

10.30 h. — I. Hlavacek — *La typologie des actes des empereurs d'Allemagne.*

— R. H. Bautier — *Rois de France.*

12.00 h. — Départ pour V. N. de Gaia.

12.30 — Visite des Caves Ramos Pinto; déjeuner.

15.00 h. — Visite de l'exposition à la Bibliothèque Publique Municipale de Porto.

17.00 h. — Auditorium de l'Université:

— G. W. S. Barrow — *The typology of Scotish acts c. 1230-c. 1350.*

— Jane Sayers — *The English Royal Chancery from 1190 to 1399; structure and productions.*

19.30 h. — Réception dans le Circle de l'Université de Porto.

10 SEPTEMBRE — BRAGA

08.30 h. — Sortie de l'Hôtel Tuela.

10.00 h. — «Salão Nobre» de l'Université du Minho — Ouverture de la session.

Pause.

10.30 h. — J. Karayannopulos — *Empereurs de Byzance.*

— H. E. Mayer — *Bemerkungen zur Typologie der Urkunden des Kreuzfahrerkönigreichs Jerusalen*

— Pereira, Marques, Coelho et C. Homem — *Diplomatique royale portugaise: Alphonse IV (1325-1357).*

13.00 h. — Déjeuner à l'Université.

15.00 h. — Visite de l'exposition à l'Archive de l'Université.

15.45 h. — Maria Dogaru — *Les types de documents émis par les chancelleries roumaines et la convergence des civilisations dans l'Europe de l'Est.*

— Irena Sułkowska-kuraś — *La typologie des documents royaux polonais aux XIII^e^ et XIV^e^ siècles*

— Herluf Nielsen — *Über verschiedene Typen der Skandinavischen Könihsurkunden.*

17.15 h. — Retour à Porto.

11 SEPTEMBRE — COIMBRA

08.30 h. — Sortie de l'Hôtel Tuela.

10.00 h. — Archive de l'Université.

— Ouverture de la session.

Pause.

10.45 h. — P. Ostos et M.ª J. Sanz Fuentes — *Corona de Castilla: Documentación real. Tipología (1250-1300).*

— M. Cárcel Ortí et R. Conde — *Corona de Aragón: Documentación real. Tipología (S. XIII-XIV).*

12.00 h. — Visite de l'exposition.

13.00 h. — Déjeuner au Palais de S. Marcos (Université de Coimbra).

18.30 h. — Départ vers les Caves Aliança; réception.

Retour à Porto.

12 SEPTEMBRE — PORTO

09.00 h. — Sortie de l'Hôtel Tuela.

09.30 h. — Auditorium de l'Université:

— Conclusions.

— Réunion administrative.

— Clôture.

Retour à l'Hôtel Tuela.

ABERTURA

Ex.mo Senhor Vice-Reitor da Universidade do Porto
Ex.mo Senhor Presidente da Comissão Internacional de Diplomática
Ex.mo Senhor Presidente do Conselho Directivo da Faculdade de Letras do Porto
Ex.mo Senhor Presidente do Conselho Científico da Faculdade de Letras do Porto
Ex.mos Senhores Presidentes Honorários da C.I.D.
Ex.mos Senhores Professores Convidados
Prezados Colegas
Minhas Senhoras e Meus Senhores

Neste momento, antes de o Senhor Presidente da Comissão Internacional de Diplomática, Professor Brühl, expor, em linhas gerais, o que vai ser o Colóquio, em nome da Comissão Organizadora, constituída pelos quatro membros portugueses, desejo proferir algumas palavras de saudação e de boas vindas, dirigindo-me, de modo particular aos nossos Presidentes de Honra e co-fundadores desta Comissão, cuja presença neste Colóquio constitui para todos nós uma honra e um estímulo.

Desejo também manifestar a satisfação dos membros da Comissão Organizadora pela realização deste Colóquio em Portugal, concretizando, assim, uma ideia que já vinham alimentando os que nos antecederam, agradecendo, ao mesmo tempo, a confiança em nós depositada pelo Secretariado da Comissão.

Falei de satisfação, mas não posso esquecer que ela está marcada pela saudade criada pela falta do nosso Vice-Presidente, Professor José Trenchs Odena, precocemente subtraído ao nosso convívio, e cuja memória é justo evocar neste momento, recordando o entusiasmo

com que, antecipadamente, começava a viver esta hora, logo que foi conhecido, em Madrid, o resultado da votação preferencial por Portugal, resultado que ele ajudou a preparar.

Na sequência dos trabalhos anteriores desta Comissão, de que me permito salientar duas das suas realizações mais recentes — o congresso sobre o tabelionado e a conclusão do *Vocabulário de Diplomática*, cuja publicação se espera para breve— também este Colóquio tem como objectivo principal uma dimensão científica — aprofundar e difundir o conhecimento da *diplomática régia dos séculos XIII-XIV*— mas, para além disso, contribuirá também para estreitar os laços que nos unem aos investigadores de toda a Europa, em que estamos plenamente integrados, e à qual, de acordo com a nossa vocação humanista e atlântica, continuamos a facilitar um renovado encontro de culturas, com outros povos e noutros continentes.

Estou certo de que um dos frutos da realização desta iniciativa científica em Portugal será o incremento do estudo da Diplomática, que, nos dois últimos séculos teve especialistas do nível de João Pedro Ribeiro, Rui Pinto de Azevedo, Avelino de Jesus da Costa, que, felizmente, estará connosco neste Colóquio, para citar apenas alguns dos nomes mais representativos.

Foi com esse espírito e nessa perspectiva, que a Comissão Organizadora pensou levar o Colóquio a três cidades, em cujas Universidades estão solidamente implantados cursos em que a Paleografia e a Diplomática, que conseguiram sobreviver às dificuldades de anos não muito distantes, estão inscritas nos seus *curricula*, dispondo, além disso, de excelentes Arquivos, como teremos oportunidade de verificar.

Apesar da conjuntura internacional, vivida nos primeiros meses deste ano, o Colóquio foi possível mercê da perfeita articulação dos esforços da Comissão Organizadora com o Secretário Geral, Prof. Walter Prevenier, e da compreensão de várias entidades, mencionadas no opúsculo do programa, que, de modos diversos, nos prestaram o seu apoio e deram valiosa colaboração.

Teremos oportunidade de a todos reiterar os nossos agradecimentos, que desde já formulamos, mas é de suma justiça salientar o patrocínio da Reitoria da Universidade do Porto, com especial referência ao Magnífico Reitor e ao Senhor Vice-Reitor, Professor Cândido dos Santos, presidente desta sessão de abertura, que tudo fizeram para que o Colóquio decorra da melhor forma possível e com o agrado de todos. Em nome da Comissão Organizadora e em meu nome próprio, apresento os nossos agradecimentos ao Senhor Vice-Reitor, com o pedido de os fazer chegar ao Magnífico Reitor.

Neste momento, cumpre-me agradecer também ao Centro de História da Universidade do Porto, nas pessoas dos Senhores Professores Luís António de Oliveira Ramos e Humberto Baquero Moreno, todo o patrocínio que nos dispensaram junto do Instituto Nacional de Investigação Científica. Aos Senhores Professores e ao referido Instituto manifesto publicamente a nossa gratidão.

Não poderia encerrar esta primeira fase de especificação de agradecimentos sem fazer constar todo o interesse manifestado e o apoio proporcionado pelo Senhor Director da Faculdade de Letras da Universidade do Porto, Professor Carlos Azevedo, aqui presente, a quem dirijo o nosso sincero muito obrigado.

O mesmo faço em relação ao Senhor Director dos Serviços Sociais pelas diligências feitas a fim de que alguns serviços na sua dependência estivessem ao nosso dispor.

Resta-me formular o voto de que nestes dias que vão passar em Portugal a debater questões de Diplomática se sintam bem e no fim levem saudade da nossa terra.

Pela Comissão Organizadora
JOSÉ MARQUES

WORD OF A WELCOME

Ladies and gentlemen:

In this opening session, on behalf of Porto University, I would like to welcome all the specialists, all the members of the International Comission of Diplomatics.

The field of knowledge and research that you cultivate is a very specialised one; it is non only important; it is truly basic in the historic science.

We all know the names and the role of Jean Mabillon, of Van Papenbroeck in the 17th century, and those of the benedictine monks D. Tassin and D. Toustain, a century later.

They are the forefathers, they are the forunners. We are their disciples, their followers. Because they have reached the utmost in the field.

It is understandable, therefore, to remember their names in this moment.

I would like to evoke another name — this time a countryman — the great figure called João Pedro Ribeiro. This churchman, the canon João Pedro Ribeiro was born, here in Porto, in a street quite near of the Cathedral.

He was the first Professor of Portuguese Diplomatics: primarily, in Coimbra University; after in the National Archives of Torre do Tombo, in the later 18th century and in the early 19th.

There were several scholars before him. But he was the real founder of Portuguese Diplomatics. May the shadow of João Pedro Ribeiro be present at your meeting.

Ladies and gentlemen:

Welcome to Porto. Your presence is a pleasure and a honour for us.

I hope that your stay in our country will be a pleasure for you.

I hope so, very heartly.

Thank you very much indeed.

CÂNDIDO DOS SANTOS
Vice-Rector

MESSAGE DU SECRÉTAIRE GENERAL DE LA C.I.D. POUR LES *ACTES*

En 1991 la *Comission Internationale de Diplomatique*, une des commissions du Comité International des Sciences Historiques, a tenu un colloque à l'Université de Porto, au Portugal sur la typologie des actes du moyen âge. L'initiative et choix du thème sont dûs au président de la Commission, le professeur Carlrichard Brühl.

Auparavant la C.I.D. avait consacré à l'initiative de son président le professeur Robert H. Bautier, à partir d'un premier colloque technique tenu à Barcelone en 1970, plusieurs réunions aux problèmes de la normalisation des règles d'éditions de texte, et plus tard à la normalisation de l'emploi des termes dont se servent les diplomatistes en Europe. La première série de réunions a abouti à deux publications concernant les règles de l'édition critique: l'une publié à Rome en 1977 par R. H. Bautier sous le titre *Normalisation internationale des méthodes de publication des documents du moyen âge*, l'autre édité par notre vice-président A. Canellas López à Saragosse (Espagne) en 1984 sous le titre *Folia Caesaraugustana I: Diplomatica et sigillographica. Travaux préliminaires de la C.I.D. pour une normalisation internationale des éditions de documents, et un vocabulaire international de la diplomatique et de la sigillographie.* La deuxième série de colloques techniques a mené au *Vocabulaire international de la Diplomatique*, édité par madame M. M. Carcel Orti en 1994 dans les publications de l'Université de Valencia (Espagne).

Après que le professeur Brühl avait succédé comme président de la Commission, en 1990, il a pris l'initiative de réaliser un autre projet ambitieux des diplomatistes: l'étude comparative en Europe de la typologie des actes du moyen âge. Quelle est la fonction juridique

de chaque type? Quelle est la forme choisie pour répondre à cette fonction? Y-a-t-il imitation d'une chancellerie par une autre? Qui donne le ton dans l'introduction de types nouveaux? L'idée de M. Brühl a été réalisée par deux colloques successifs, le premier à Porto, admirablement organisé en 1991 par le professeur José Marques et ses collègues portugais, l'autre à Olomouc en Tchéco-Slovaquie en 1992 par le professeur J. Bistricky. Le rêve complémentaire de M. Brühl consistait à faire accompagner la publication des rapports présentés à ces deux colloques par un album diplomatique de *specimina*. Les frais énormes d'une initiative pareille ont empêché jusqu'à présent ce plan. Mais notre Commission continue à chercher des solutions à ce problème. Louons dès à présent les efforts du prof. Marques d'avoir eu le courage et la créativité de mener à bien la publication des actes du merveilleux colloque de Porto.

WALTER PREVENTER
Secrétaire général de la C.I.D.

ÉTUDES

TYPOLOGIE DIPLOMATIQUE DES ACTES ROYAUX FRANÇAIS (XIII^{e}-XV^{e} SÈCLES)

par **Robert-Henri Bautier**

ACTES DE LA CHANCELLERIE ROYALE ET ACTES COMMANDÉS PAR LE ROI HORS CHANCELLERIE

Avant de dresser une typologie générale des actes royaux français, il convient de procéder à un très bref rappel de l'historique de la chancellerie elle-même, dont l'évolution conditionne évidemment les caractères des actes par elle expédiés. Il sera, d'autre part, tenu compte ici, non seulement des actes expédiés par la chancellerie ou scellés par le sceau tenu par le chancelier ou le garde des sceaux, mais aussi des actes, de plus en plus nombreux et diversifiés commandés directement par le roi (ou éventuellement par son entourage) en dehors de la procédure de la chancellerie et scellés par des petits sceaux à la disposition personnelle du roi. On laissera de côté, en revanche, les actes de caractère administratif, financier ou judiciaire, expédiés sous leurs sceaux propres par les diverses institutions centrales (Conseil du roi, Parlement, Chambre des comptes, Trésor royal, Cour des monnaies, Requêtes du Palais etc.) ou par des officiers royaux (trésoriers des guerres, connétable, etc.).

La chancellerie royale

La chancellerie royale française, sous la dynastie des Capétiens directs (987-1328) comme sous celle des Valois qui leur ont succédé (1328-1498), est issue directement de la chancellerie carolingienne. Mais celle-ci s'était dégradée progressivement dès la fin du IX^{e} siècle ou le début du X^{e} siècle à mesure que se restreignait l'autorité royale et qu'avec l'amoindrissement des services du Palais, on recourait de plus en plus aux destinataires eux-mêmes pour la préparation de leurs actes: le chancelier se contentait dès lors, le plus souvent, de valider les diplômes royaux par la simple apposition du sceau et par la formule de la souscription royale accompagnée du monogramme et d'une recognition de chancellerie. N'oublions pas que la dignité d'archichancelier s'est trouvée confondue, d'une manière d'ailleurs purement fictive, avec la fonction d'archevêque de Reims jusqu'au début de la seconde moitié du XI^{e} siècle, la chancellerie elle-même étant confiée à un fidèle de l'entourage royal, et ceux des actes qui étaient écrits sous son autorité, l'étaient par un chapelain du roi ou par quelque clerc occasionnel. Un redressement s'opéra sous le règne de Louis VI, quand le cancellariat fut confié à Étienne de Garlande, mais la place, désormais tenue par le chancelier royal qui devient rapidement la véritable cheville ouvrière du gouvernement, devint vite si importante que Louis VII décida de se passer d'un chancelier et de contrôler par lui-même le scellement des actes. La situation devait se renouveler sous Philippe Auguste qui laissa définitivement vacante la charge de chancelier: la direction de la chancellerie et du petit groupe des clercs qui, depuis le règne de Louis VI, lui étaient affectés fut dès lors confiée à un «garde des sceaux» *vacante cancellaria*. Cette situation allait durer jusqu'à ce que la charge de chancelier fut de nouveau pourvue sous Philippe V en 1316. L'organisation qui fut dès lors donnée à la chancellerie devait se maintenir par la suite jusqu'à ce qu'au milieu du XV^{e} siècle des petites chancelleries fussent instituées, comme nous le verrons dans diverses institutions habilitées à délivrer des actes royaux, les Parlements créés dans les provinces. Quant aux notaires affectés aux écritures royales, leur nombre crût vite: d'une dizaine au début du règne de Philippe le Bel, Philippe VI en 1342 dut réduire leur nombre à 30. Peu après, leur nombre dépassait la centaine et on dut à nouveau les réduire, en 1350,

au nombre de 60, affectés les uns à la chancellerie elle-même, les autres aux divers greffes ou services centraux et certains, en outre, en qualité de «secrétaires», au service personnel du roi. Tous, d'ailleurs, prirent alors la qualification de «notaires et secrétaires du roi». Au milieu du XV^e^ siècle on distingua deux modes de rétribution, les uns recevant des gages, les autres des rétributions sur les «bourses» résultant du travail accompli, cela amena en 1482 le doublement officiel du corps des notaires et secrétaires du roi, les VI^XX^, qui reçurent alors leur charte définitive. C'est que le travail n'avait cessé de croître: de la centaine d'actes par an qui pouvaient être expédiés par la chancellerie au temps de Philippe Auguste, on en était venu à une soixantaine de mille au milieu du XIV^e^ siècle, à la centaine de milliers sous Louis XI.

Évolution générale des actes royaux du XI^e^ au XV^e^ siècle

Les actes royaux, qu'ils soient préparés en chacellerie ou par le destinataire, présentent, dès la fin du X^e^ siècle et spécialement sous le règne de *Henri I^er^* (1031-1060), un polymorphisme général qui en rend parfois difficile la critique. Le seul type d'actes qui se soit conservé est alors le *diplôme*, écrit sur parchemin et validé du grand sceau de cire brune, au type du roi en majesté, plaqué au bas de la pièce. L'acte commence généralement, comme à l'époque carolingienne, par une invocation en caractères allongés, suivie de la suscription royale. A la fin, le *signum* royal, accompagné ou non du monogramme (ou bien même celui-ci seul), est parfois remplacé par une croix autographe du roi et le chancelier y appose soit une formule, soit une souscrioption, voire son nom seul. S'y ajoutent souvent les *signa* ou les croix des témoins ou encore une liste de ceux-ci: membres de la famille royale, officiers de la Cour ou personnages divers (évêques, vassaux, abbés, châtelains et, parfois, des gens de l'entourage du destinataire) dont les noms sont disposés à longues lignes ou en colonnes. Quant à la date (quand elle figure dans l'acte), elle est exprimée avec la plus grande fantaisie: le jour de la semaine sans quantième ni mois, l'année du règne ou bien de l'Incarnation etc. Quand il s'agissait de confirmer un acte privé, plutôt que de préparer un acte nouveau, on se contentait souvent de porter simplement au bas de la pièce une phrase de confirmation ou même simplement d'écrire la souscription royale et d'y plaquer le sceau du roi.

Après un siècle d'anarchie où l'on peut discerner seulement un petit nombre d'actes préparés par des notaires qui étaient en même temps chapelains du roi —et cela dans des conditions tout à fait comparable à l'usage suivi dans les chancelleries des princes territoriaux de l'époque— un redressement s'opère au temps de *Philippe Ier* (1060-1108), plus précisément vers la fin de ce règne, dans les premières années du XIIe siècle. C'est alors qu'on voit apparaître, à la fin du texte, les premières listes des grands officiers, ce qui deviendra un des caractères distinctifs du diplôme. Mais c'est alors que, pour la première fois, surgit également à ce moment un acte d'un type nouveau, sous la forme d'un *mandement royal*. Il s'agit, en l'espèce, d'un ordre du roi adressé au doyen et au chapitre de Paris pour interdire qu'un certain particulier ose construire une maison dominant le cloitre, avec injonction d'excommunier les contrevenants: c'est un billet de très petite dimension, large de 14 cm et haut de 45 cmm, qui, par conséquent, ne pouvait être validé par le grand sceau: celui-ci était donc, par une innovation singulière, attaché à la pièce par une mince double queue de parchemin, large de 4 mm. Ce type d'acte demeura cependant très rare jusque sous le règne de Louis VII, au milieu du XIIe siècle.

Sous *Louis VI* (1108-1137), une modification fondamentale intervient dans le scellage des actes royaux: au sceau plaqué est substitué un *sceau pendant*, et cela a été considéré comme assez important par la chancellerie elle-même pour qu'elle fasse resceller en 1113 sous la nouvelle forme le très solennel diplôme de la fondation de l'abbaye de Saint-Victor de Paris qui avait été scellé d'un sceau plaquél'année précédente. D'autre part, cette même année 1113, un acte portant donation de deux serfs royaux à Saint-Denis et leur affranchissement prend une forme moins solennelle que le diplôme classique: l'acte ne comporte pas le monogramme devenu normal pour un diplôme, mais un *signum* du roi. Vers le même temps, la lettre patente fait son apparition à la chancellerie de Louis VI, sous la forme d'une petit parchemin de 165 mm sur 91 mm, scellé de cire sur une mince double queue de parchemin: il s'agit de la confirmation par le roi de la donation que le doyen de Melun avait faite de sa propre personne à l'abbaye de Saint-Victor.

Enfin vers le milieu du XIIe siècle, la chancellerie allait pouvoir disposer des trois types d'actes qui vont devenir classiques pendant plus d'un siècle et demi. On trouve, en effet, sous le règne de *Louis VII* (1137-1180), à une époque où la chancellerie est désormais parfaitement

organisée, trois sortes d'actes: 1° le *diplôme* traditionnel, scellé du sceau de cire pendant, la cire étant d'abord de couleur indifférente, brune ou rouge, et finalement vers la fin du règne, verte; 2° la *lettre patente*, scellée de cire jaune sur double queue, où le texte commence directement par la suscription royale suivie d'un salut; 3° le *mandement*, scellé sur simple queue de parchemin, et qui transmet à des officiers royaux l'expression de la volonté royale. La différenciation de l'emploi de ces types d'actes apparaît nettement dans le cas suivant: simultanément le roi octroie par un acte en forme de diplôme solennel une foire à l'abbaye de Saint-Victor de Paris, et c'est par un simple mandement qu'il enjoint à ses prévôts de faire crier en tous lieux le sauf-conduit royal pour tous ceux qui se rendront à cette foire.

Avec *Philippe Auguste* (1180-1214), la chancellerie s'organise sous l'autorité du garde de sceaux, Frère Guérin, qui fait établir les fameux «registres de Philippe Auguste», formés de la copie ou de l'enregistrement d'actes importants pour la politique et l'administration du domaine et du royaume, et surtout des éléments de travail pour son propre service. Simultanément la typologie des actes royaux se précise: dès avant le milieu du règne, les diplômes seront définitivement scellés de cire verte sur lacs de soie rouge et verte, tandis que les lettres patentes sur double queue le seront désormais de cire jaune, d'abord apposée sur des lanières de cuir blanc (comme le plus souvent sous ses prédécesseurs), puis sur une double queue de parchemin.

Sous *saint Louis* enfin (1223-1270), les lettres patentes seront à leur tour scellées à la façon des diplômes. D'autre part, des *missives* du roi ont été, semble-t-il, expédiées sous son petit signet personnel. Le Parlement, organe judiciaire central, est organisé vers 1255 et est évidemment amené à commander des actes au nom du roi, mais sans l'intervention personnelle de celui-ci, et il en este de même des gens des Comptes. Ainsi l'administration du Moyen Âge classique prend forme et la chancellerie, en enregistrant les actes royaux dans des registres qui malheureusement ne se sont point conservés jusqu'à nous, contribue à donner plus de rigueur à la forme des actes.

Sous *Philippe le Bel* (1285-1314), l'emploi du diplôme se raréfie et finit pratiquement par disparaître, ce qui se produira effectivement sous ses fils, avec une très éphémère résurgence dans l'année 1330 sous le règne de Philippe VI. D'autre part, le roi use dans certaines circonstances d'un petit sceau, ainsi que d'un signet personnel. Dans les

registres de la chancellerie, désormais conservés depuis 1300, seules sont enregistrées les lettres patentes scellées de cire verte sur lacs de soie rouge et verte qui ont l'exclusivité de la valeur perpétuelle. La forme des actes obéit maintenant à des règles strictes, ce que vient sans doute renforcer, au début du XIV[e] siècle, le premier formulaire de la chancellerie royale dont nous avons malheureusement connaissance seulement par sa table. Si le garde du sceau est absent, ou bien si le roi voyage loin du chancelier et de la capitale, se met en place tout un système de *sceaux de substitution*, tant pour le roi lui-même qui scelle alors de son sceau du secret que pour les cours installées à Paris qui usent du sceau de la juridiction parisienne, le Châtelet.

Cette organisation prend définitivement forme sous *Philippe VI* (1328-1350). En effet, avec les débuts de la guerre de Cent ans et les déplacements distincts et permanents du roi ou du chancelier, on en arrive à parler d'une *chancellerie du sceau privé* du roi, tandis que s'établit près des cours parisiennes une véritable *petite chancellerie* sous le sceau de substitution «en l'absence du grand».

Charles V (1364-1380) redresse la situation: il limite l'usage de son sceau privé et l'ensemble des actes royaux sont durant son règne expédiés sous la forme la plus classique. Toutefois, pour les actes les plus solennels, s'instaure une forme particulièrement élaborée et même luxueuse de *chartes ad perpetuam rei memoriam*, tandis qu'un sceau de substitution, dit *sceau ordonné* est régulièrement installé auprès du Parlement à Paris pour sceller les actes royaux commandés par les institutions centrales parisiennes en l'absence du grand sceau.

La situation persiste dans l'ensemble sous *Charles VI* (1380-1422), mais elle se complique, d'abord, du fait de la régence au début du règne quand le duc d'Anjou, oncle du roi, est amené à apposer son signet personnel sur certains actes. Elle devient ensuite extrêmement complexe avec la crise générale du royaume lorsque, le roi fou ayant confié des pouvoirs de régence à la reine Isabeau de Bavière, celle-ci est pourvue d'un sceau pour les actes expédiés sous son autorité, et que, à la mort du roi, le duc de Bourgogne, prend partie pour le roi d'Angleterre et de France dont la chancellerie fonctionne à Paris. De son côté, le jeune *dauphin Charles*, qui a fui Paris, organise, en tant que lieutenant général du roi, avec d'autres officiers royaux qui l'ont rejoint, une nouvelle chancellerie et bientôt d'autres cours, à Poitiers (1418) et en Languedoc (1420), lesquelles disposent d'un sceau ordonné pour l'expédition des

actes qu'elles commandent: de là la création de *«petites chancelleries»*. En 1435, après le retour de Charles VII à Paris déserté par l'administration anglo-bourguignonne, se reconstitue à Paris, auprès du Parlement, une «petite chancellerie qui expédie des actes exactement dans les mêmes formes que la «Grande chancellerie», mais sous un autre sceau, le «sceau ordonné». Elle procède de même à l'enregistrement des actes ainsi commandés, dans des cahiers identiques à ceux de la Grande chancellerie, si bien qu'ultérieurement on en viendra à relier ensemble, d'ailleurs dans le désordre, dans les mêmes registres factices, dits du Trésor des chartes (la série JJ des Archives nationales), des cahiers d'actes —notamment des lettres de rémission— expédiés les uns par la chancellerie royale et les autres par la petite chancellerie du Parlement. Progressivement, dans la seconde partie du XVe siècle, d'autres petites chancelleries furent instituées auprès des autres Parlements, à Toulouse (1443), à Bordeaux (1462), en Bourgogne (Dijon, Beaune ou Dole en 1482 et définitivement à Dijon en 1494), Rennes (1494), à Rouen (1499), à Aix (1501) et à Grenoble: toutes expédiant des actes royaux d'une forme analogue mais sous un autre sceau ordonné, et au moyen d'une procédure d'expédition et de contrôle différente.

Ce bref rappel de l'évolution de la chancellerie royale française devait être fait pour comprendre la typologie des actes qui furent expédiés au cours de la période considérée.

Nous examinerons successivement, en nous plaçant principalement à l'époque classique de leur usage:

1° les *actes de chancellerie*: le diplôme, acte solennel par excellence, traditionnel, mais qui disparait pratiquement dès les premières années du XIVe siècle; la «charte», lettre patente scellée de cire verte sur lacs de soie, acte de valeur perpétuelle, et la charte solennelle *ad perpetuam memoriam*, qui en est issue; la lettre patente, scellée de cire jaune sur double queue de parchemin; le mandement patent, scellé de cire jaune sur simple queue, et le mandement clos;

2° les *actes issus directement du roi* ou de son entourage propre, scellés du sceau du secret de cire rouge: les lettres closes dites «de par le roy»; les lettres dites de sceau plaqué; les missives et autres pièces scellées du sceau du secret ou, éventuellement, du signet royal.

I. LES ACTES DE CHANCELLERIE

Le diplôme (Fig. 1)

Issu originellement du précepte royal carolingien, mais progressivement déstructuré, le diplôme capétien a vu sa forme se fixer au cours du règne de Louis VII. Il présente toujours un caractère de solennité. Son écriture est tantôt de gros module, tantôt plus fine, mais toujours à main posée et avec des éléments ornementaux. On y note des influences de la chancellerie pontificale, notamment dans l'emploi des tildes d'abréviation et dans l'écartement des lettres *c-t* et *s-t*. Le première ligne ou tout au moins l'invocation initiale est normalement écrite en lettres allongées ou grasses, de même que la mention de chancellerie.

La couleur verte du sceau est apparue avec une certaine fréquence dans la dernière partie du règne de Louis VII et elle s'impose sous celui de Philippe Auguste. Les derniers diplômes dont le sceau soit appendu à une courroie de cuir blanchi —système fréquent sous Louis VI et Louis VII— sont de 1191-1192. Les attaches seront dès lors des écheveaux ou lacs de soie, passés par deux trous percés dans le parchemin; elles sont normalement de couleur rouge et verte, bien que saint Louis ait aussi utilisé des lacs pourpres ou rouges brique, surtout pour les diplômes un peu solennels.

Le texte est, sans exception, toujours en latin.

Si l'invocation cruciforme ou monogrammatique a disparu au cours du XII[e] siècle, l'invocation verbale est de règle: *In nomine sanctae et individuae Trinitatis*. Après la suscription royale, il n'y a point d'adresse. La formule de corroboration fait état de la finalité perpétuelle (souvent: *Quod ut perpetuum robur obtineat* ou une formule analogue) et elle annonce l'apposition du sceau et du monogramme, appelé *karacter*. De plus, fréquemment liée à cette clause est, à partir du règne de Philippe Auguste, une formule générale de réserve: *salvo jure nostro* ou *salvo jure alieno*, ou les deux.

A la formule de date, comportant l'indication du lieu du commandement de l'acte, l'année de l'Incarnation (en style de Pâques) et le mois (sans le quantième), se rattache la présence fictive des grands officiers,

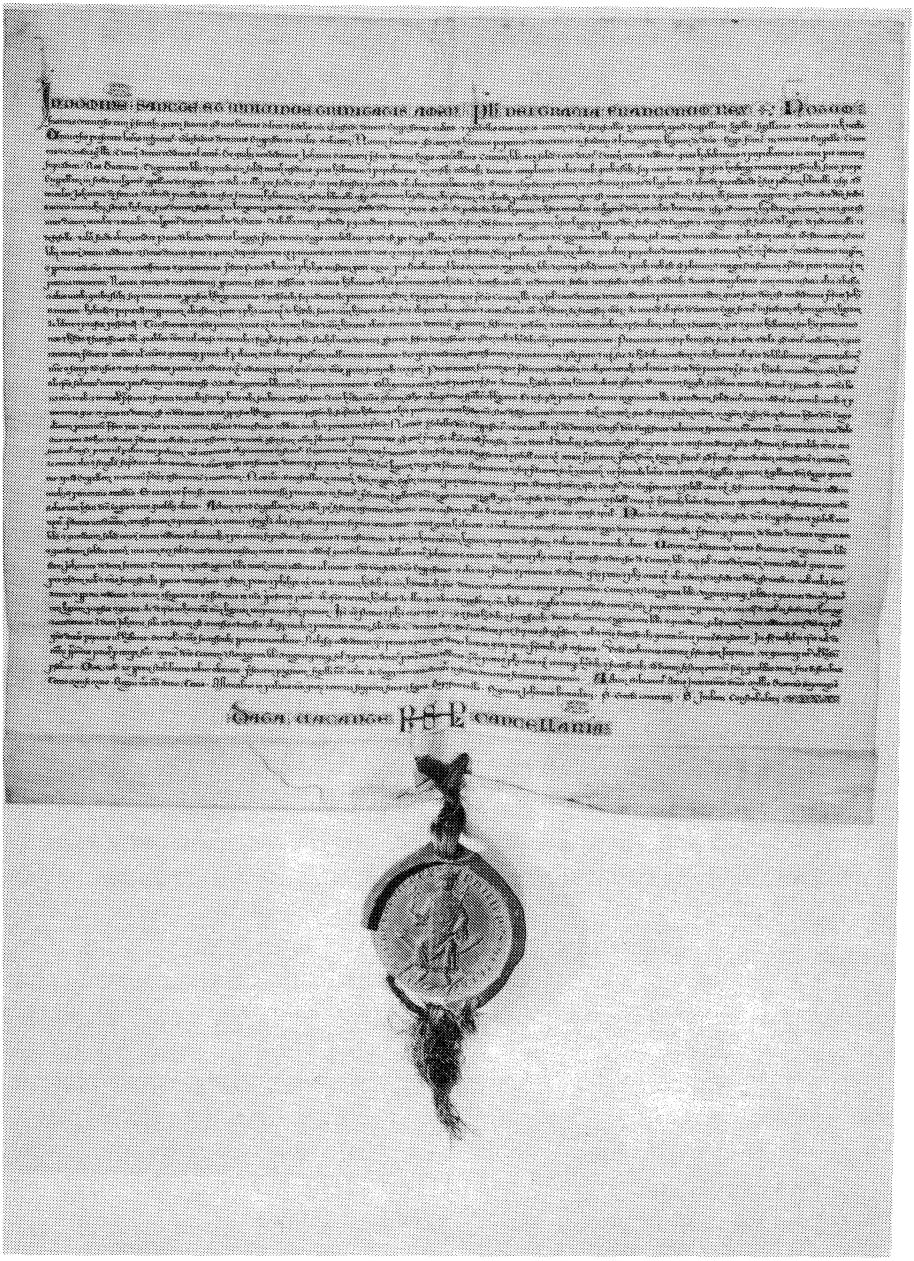


Fig. 1
Diplôme royal scellé de cire verte, sur lacs de sore. Philippe III le Hardi, 1273
(Arch. nat., AE II 280)

dont la mention a fait son apparition à l'aube du XII[e] siècle, au moins épisodiquement. Elle est annoncée par les mots *Astantibus de palatio nostro quorum nomina subtitulata sunt et signa*. La liste comporte: le sénéchal (*dapifer*), le bouteiller, le chambrier et le connétable, la vacance d'une charge étant rappelée par une formule telle que *dapifero nullo*; chaque nom est précédé du mot *Signum*. La présence personnelle de ces officiers étant exceptionnelle, il s'agit là, en fait, d'un élément qu'on peut assimiler à un élément de datation.

Au pied de l'acte est la mention de chancellerie, précédée de *Data per manus* et le nom du chancelier, formule visiblement empruntée à la chancellerie pontificale. En cas de vacance de la charge de chancelier, situation fréquente, sinon normale depuis le rgne de Louis VII, la formule devient *Data vacante cancellaria*, le monogramme royal (souvent fort orné) prenant place, au milieu de la ligne, entre les mots *vacante* et *cancellaria*. Ce seul élément permet, au premier coup d'œil, de reconnaître qu'on est en présence d'un diplôme.

La charte: lettre patente scellée de cire verte sur lacs de soie (Fig. 2)

Sous Louis VII étaient apparus —un peu comme le privilège mineur de la chancellerie pontificale— quelques diplômes simplifiés, sans invocation, sans monogramme, sans liste de grands officiers, mais avec la mention de chancellerie et le scellement sur double queue. D'autre part, vers le même temps, apparaissaient des lettres patentes, les unes pourvues d'une adresse générale et plus solennelles, et d'autres avec une adresse particulière, cela rappelant un peu sous Philippe Auguste la distinction qui s'est établie à la chancellerie pontificale entre les lettres sclellées *cum filo serico* et d'autres *cum filo canapis*. Ce polymorphisme des débuts se prolongea jusque vers le milieu du XIII[e] siècle, quand une différence formelle s'établit entre des lettres patentes de valeur perpétuelle, scellées sur lacs de soie d'un sceau de cire verte, et d'autres scellées sur double queue de parchemin. Aux premières on donne le nom de «lettres patentes en forme de charte» ou, plus simplement de «charte», dont les caractères sont définitivement établis de façon rigide sous le règne de Philippe le Bel.



Fig. 2
Lettre patente scellée de cire verte sur lacs de sore rouge et verte, avec trace du sceau du secret du roi plaqué sur le repli. — Philippe IV le Bel, 1299.
(Arch. nat., J 178, n° 56)

La présentation matérielle de la charte est soignée. L'écriture, à main posée, tend à se rapprocher, au cours du XIV^e siècle, de la *libraria* et de ce quon appellera la «lettre de forme», non sans de fréquents éléments décoratifs dans la suscription royale. De part et d'autre du texte, les marges sont marquées verticalement à la mine de plomb, ainsi que la réglure horizontale. Le repli inférieur, d'assez grande dimension (et qui tendra encore à s'agrandir au XV^e siècle) vient affleurer la dernière ligne du texte.

Le latin l'emporte très nettement, au moins jusqu'au milieu du XIV^e siècle, et il se maintiendra, au moins dans certains types d'actes (anoblissements, légitimations, concessions ou confirmations de privilèges notamment) jusqu'à l'ordonnance de Villers-Cotterêts de 1539.

Normalement la charte ne comporte pas d'invocation. Elle commence donc par la suscription royale. Adresse et salut, toujours rares, disparaissent définitivement dès la première moitié du XIV^e siècle. La charte présente toujours une notification universelle et perpetuelle: *Notum facimus universis, presentibus et futuris* et, en français, «Savoir faisons à tous, presens et a venir». Le préambule n'existe que dans certains type d'actes, notamment dans des ordonnances et des traités et dans des sauvegardes accordées à des établissements ecclésiastiques.

Le dispositif comporte généralement un verbe de volonté qui, à partir du XIV^e siècle, est le plus souvent renouvelé au passé et au présent: «avons voulu, ordonné et déclaré et par les presentes voulons, ordonnons et declarons». Dès le milieu ou le dernier quart du XIII^e siècle, ce verbe est le plus souvent accompagné de la clausule *auctoritate nostra regia* et, dans les lettres de grâce, des mots *de gratia speciali*, «de nostre grace especiale», ou bien *ex certa scientia, gratia speciali et auctoritate regia*. Quelques chartes offrent aussi une mention *de motu proprio*.

Une clause de réserve est à peu près constante: *salvo in aliis jure nostro et in omnibus alieno*, «sauf en autres choses nostre droit et l'autrui en toutes».

Une clause dérogative se rencontre fréquemment: *non obstantibus quibuscumque ordinationibus*, qui peut même être développée.

Enfin devient de règle au cours du XIV^e siècle une formule exécutoire, sous forme de clause injonctive: «Si donnons en mandement...», que complète l'indication des autorités chargées de l'exécution et,

éventuellement, une invitation à vérifier, publier ou enregistrer la décision royale.

Le trait le plus apparent de la charte, celui qui permet de reconnaître à coup sûr ce type d'acte —tout au moins à partir du règne de saint Louis et surtout de Philippe III le Hardi— est la formule de corroboration. Celle-ci est, en effet, toujours perpétuelle, la notion de perpetuité étant attachée en France à la couleur verte de la cire du sceau: *Quod ut firmum et stabile perpetuo permaneat*, ou plus rarement *perseveret in futurum*, «Et pour que ce soit ferme et estable...», cette proposition est suivie de l'annonce du sceau: *nostrum presentibus litteris fecimus apponi sigilum* ou bien *sigillum nostrum... duximus apponendum*.

L'acte s'achève par la formule de datation, normalement introduite par *Datum*, «Donné», et comportant l'année de l'Incarnation (*anno Domini*) et le mois sans indication du quantième, cette dernière absence constituant un des caractères constants de la charte (sauf, exceptionnellement, dans quelques chartes de Philippe VI). La mention de l'année du règne s'y ajoute en 1366, comme dans les autres types d'actes royaux.

Sur le repli, à droite, figure depuis le milieu du XIVe siècle, le mot *Visa* apposé sur les chartes par le chancelier au cours de l'audience du sceau.

La charte solennelle *ad perpetuam memoriam* (Fig. 3)

Sans doute à l'imitation de la chancellerie pontificale se détache du type commun de la charte un rameau de chartes solennelles qui tendent à prendre la place du diplôme disparu.

Les premières apparaissent sous Philippe le Bel. La plus ancienne, à ma connaissance, est celle par laquelle, *ad perpetuam rei geste memoriam*, le roi fait un don votif à Notre-Dame de Paris en commémoration de sa victoire de Mons-en-Pevèle en septembre 1304 (Arch. nat. JJ 49, n° 74), puis en mars 1305 ce fut la déclaration solennelle par laquelle le roi, après d'amples conflits, soumettait le vicomte de Narbonne à faire hommage et aveu à l'archevêque de cette cité (Bibl. nat., Mél. Colbert, 105). Nous connaissons aussi plusieurs actes de cette même nature de Philippe V, mais seulement par leur enregistrement et non par des originaux. C'et ainsi qu'en février 1321 le roi faisait délivrer



Fig. 3
Charte solennelle «ad perpetuam rei memoriam». — Charles V, 1374
(Arch. nat., AE II, n° 396c)

plusieurs châteaux à son conseiller Henri de Sully, après délibération du Conseil dont — fait exceptionnel — les noms sont indiqués, et le clerc a ajouté: «Seigniee dou petit signet le roy au griffon et de sa propre main subscrite: *Ph. C'est passee par nostre commandement*». Si l'apposition du signet privé du roi est classique dans un acte de donation de cette nature pour attester de l'expresse volonté du roi, cette charte est la plus ancienne que je connaisse pour avoir comporté la signature royale.

Ces chartes atteignirent leur maximum de solennité sous Charles V et Charles VI. Leur présentation devient alors somptueuse, rappelant les «Prunkurkunden» de la chancellerie impériale. Non seulement le parchemin est de très grande dimension et l'écriture extrêmement soignée, mais le nom du roi ou la formule de perpetuité, ainsi que le mot *Universis* de la notification, sont écrits en caractères éminemment ornementaux, avec des fioritures, des jours, des réseaux, des mascarons, des grotesques, et les grandes initiales sont dessinées en grisaille ou à l'encre rouge. Certaines prennent la forme d'une grande vignette ou s'ornent d'une miniature, devenant ainsi de véritables œuvres d'art. A titre d'exemple, on peut signaler les trois exemplaires de l'ordonnance par laquelle Charles V fixait à 14 ans l'âge de la majorité des rois de France: chacun d'eux présente un décor différent et tout à fait remarquable.

Ces chartes, toujours rédigées en latin, comportent, après la suscription, une formule de perpétuité: *in perpetuam* (ou *futuram*) *rei memoriam*.

Dans ce type d'acte, se retrouve le préambule, désormais absent de tous les autres. Parfois assez long, il est rédigé dans un style très étudié, voire ampoulé, et le verbe du dispositif s'acompagne généralement d'une formule qui souligne que la mesure a été prise *ex certa scientia, de gratia speciali et cum plenitudine regiae auctoritatis*. La formule de datation est introduite par *Datum et actum* ou bien par *Acta fuerunt haec*. Certaines comportent la signature du roi ou bien la souscription autographe du chancelier.

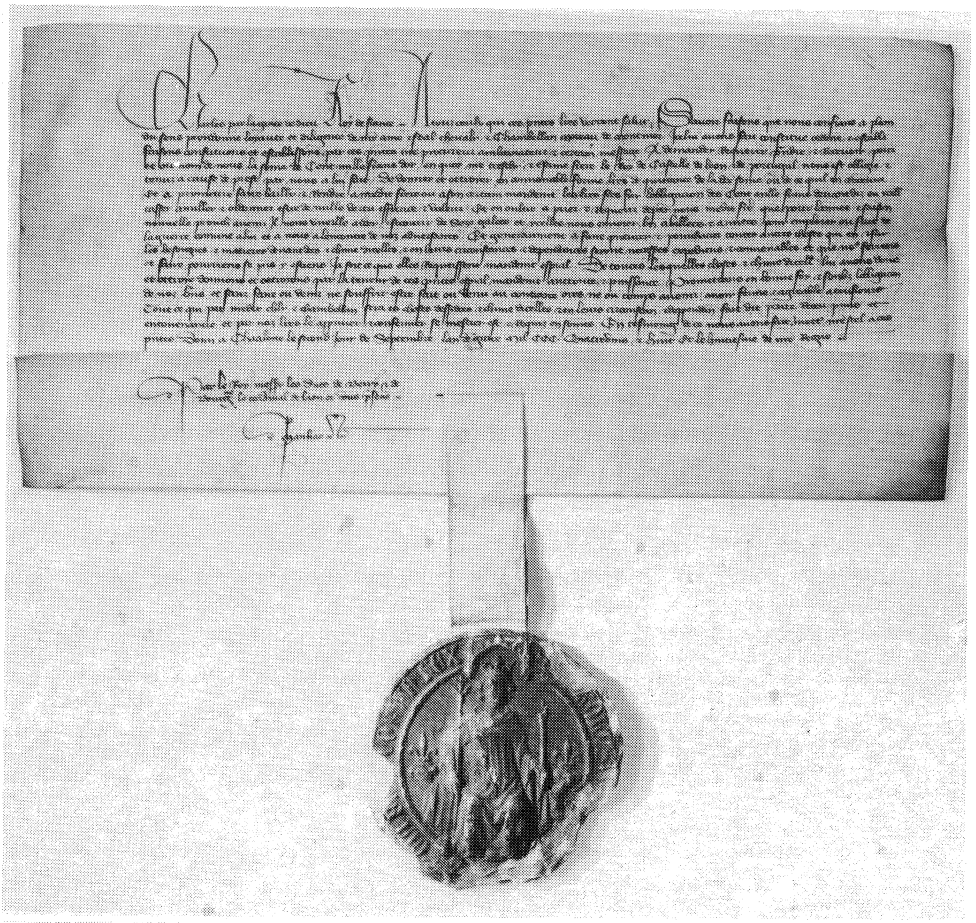


Fig. 4
Lettres patentes, scellées sur double queue du grand sceau de cire jaune. — Charles VI, 1388 (Arch. nat., J 603, n° 66)

La lettre patente, scellée de cire jaune sur double queue (Fig. 4)

Le type de la lettre patente s'est progressivement détachée de la charte sous Philippe Auguste. Elle en a gardé l'allure épistolaire, avec une adresse universelle, suivie d'un salut, mais sans jamais l'expression d'une notion de perpétuité: *Universis presentes litteras inspecturis, salutem*, «A tous ceus qui ces presentes lettres verront, salut». Toutefois dans certaines lettres, comme celles de non-préjudice, se rencontre une adresse particulière, le souverain notifiant à l'intéressé qu'une mesure donnée ne saurait constituer un précédent et faire naître un droit.

Dans ces lettres se retrouvent des clauses analogues à celles des chartes, notamment la clause injonctive relative à l'exécution: «Si donnons en mandement...», mais rarement la clause de réserve.

Deux éléments, fort apparents, permettent de les distinguer de la charte. D'abord, la formule de corroboration, constamment de forme simplement probatoire: *In cujus rei testimonium presentibus litteris nostrum fecimus apponi sigillum*, «En tesmoin de ce...», sans mention de perpétuité. D'autre part, la date comporte —outre le lieu, l'an du Seigneur et le mois— le quantième qui n'apparaît qu'exceptionnellement dans les chartes.

Le mandement: lettre scellée de cire jaune sur simple queue (Figs. 5 et 6)

Le mandement dérive de la lettre missive. Le type en remonte au règne de Philippe Ier, à l'extrême fin du XIe siècle, et les plus anciens présentent encore le salut final, habituel aux missives (*Vale, Valete*), qui disparaît un milieu du XIIe siècle, mais à cette époque encore le mandement ne comportait ni formule de corroboration, ni date. Il prend sa forme définitive au milieu du XIIIe siècle. Dès le règne de Philippe le Bel, le mandement est devenu l'acte le plus communément expédié par la chancellerie: c'est, en effet, sous cette forme que le roi et tous les organes du gouvernement royal communiquent avec les officiers. La très grande majorité en est rédigée en français.

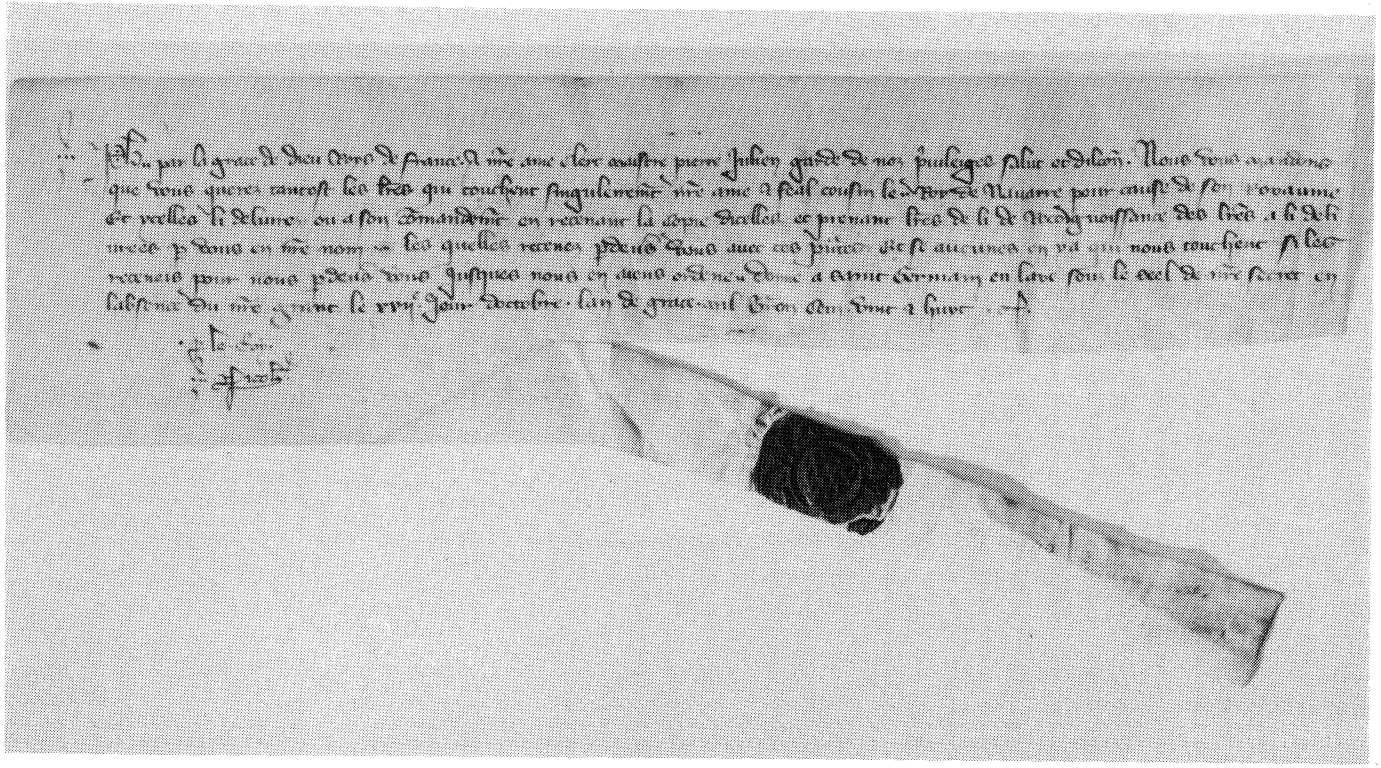


Fig. 5
Mandement, scellée sur simple queue du sceau du secret en l'absence du grand sceau. — Philippe VU, 1328
(Arch. nat., J 476, n° 2-17)

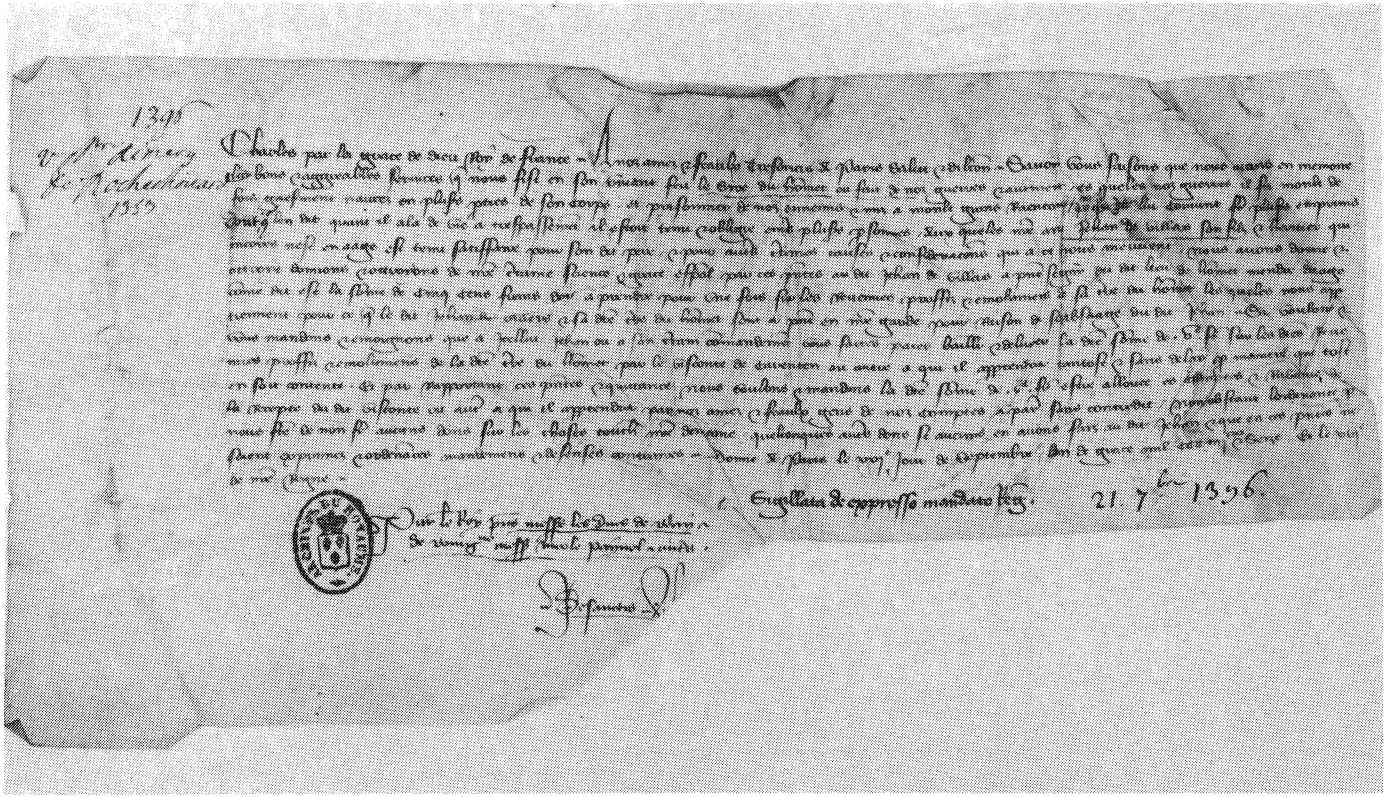


Fig. 6
Mandement sur simple queue, «scellé de l'exprès commandement du roi». — Charles VI, 1396 (Arch. nat., K 54, n° 35)

Il s'agit, en général, d'un morceau de parchemin de dimension restreinte, au bas duquel on a détaché d'un coup de ciseaux, aux deux tiers de sa longueur, une mince languette destinée à recevoir le sceau royal. L'écriture est relativement cursive et elle est poussée à droite jusqu'au bord du parchemin, sans laisser de marge verticale.

L'adresse en est particulière («A nostre amé et feal X») ou bien collective (*Baillivo Trecensi omnibusque justiciariis nostris*), et elle est suivie d'un salut (*Salutem*, «Salut et dilection»). Il n'y a pas de notification. L'exposé, souvent très long, rappelle les précédents ou les circonstances de l'affaire, ce qui rend cette sorte de document fort intéressante au point de vue historique. En revanche, le dispositif, très concis, se borne à notifier en conséquence l'ordre du roi: il comporte généralement le mot *mandamus*, «mandons», souvent complété par un redoublement de l'injonction: *mandamus tibi et injungendo precipimus*, «te mandons, commandons et espressement enjoingnons...», l'emploi du *tu* ou du *vos* selon la qualité du destinataire.

Le mandement ne comporte jamais de formule de corroboration, et c'est là un des caractères qui permet d'en identifier immédiatement le type. Le sceau n'est éventuellement annoncé que si l'acte a été scellé d'un sceau de substitution et cette mention suit alors la date: «Donné... soubs le seel de nostre secret en l'absence de nostre grant».

La formule de datation comprend: le lieu, l'année, le mois et le quantième; ce dernier est régulièrement exprimé en fonction des fêtes religieuses jusqu'à la fin du XIII[e] siècle, mais il se laïcise ensuite en adoptant sous le règne de Philippe le Bel notre mode actuel du compte progressif des jours du mois.

Le mandement clos

Pour certaines lettres de caractère politique ou diplomatique, la chancellerie a adopté une forme très proche du mandement, à cette réserve que le verbe *mandamus* est remplacé par un autre: *requirimus, exhortamus, obsecramus* et qu'il était (ou pouvait être) expédié clos.

Adresse et salut, répondant à des préoccupations protocolaires, le destinataire était désigné par ses titres et qualités et éventuellement par ses liens de parenté avec le roi (*consanguineo nostro*), et le salut était alors remplacé par une protestation de «bonne amour». De même, à

la fin, pouvait se rencontrer une formule de souhait, ce qui pourrait amener une confusion avec le type de la lettre missive normalement scéllée de cire rouge.

La clôture pouvait s'opérer selon deux procédés: ou bien, au-dessous de la queue on détachait une très mince bande qui servait à entourer la pièce une fois pliée; ou bien une bandelette extérieure était passée dans des incisions pratiquées après pliage dans l'épaisseur du support, le sceau étant plaqué à cheval sur cette bandelette et sur le parchemin. C'est ainsi, par exemple, que des lettres de Philippe Auguste au justicier d'Angleterre Hugues du Bourg furent expédiées closes du grand sceau de cire jaune plaqué au dos.

Au cours du XIVe siècle, plus précisément —semble-t-il— au cours du deuxième quart de ce siècle, ce type d'acte disparaît, éliminé par la lettre missive scellée hors chancellerie du sceau du secret.

La décision royale

Du mandement on peut rapprocher des actes relatifs à certaines décisions royales découlant de la pure volonté du roi, et en particulier des nominations d'officiers. Leur forme est analogue à celle du mandement, mais le dispositif commence par les mots *Placet nobis et volumus quod*... Nous connaissons le texte de tels actes remontant à la seconde décennie du XIVe siècle, mais aucun ne nous a été conservé en original, ce type d'acte ne nous étant parvenu que par leur enregistrements par la Chambre des comptes.

*
* *

Bien que tous ces actes —qu'ils fussent patents ou clos, scellés de cire verte ou de cire jaune, sur lacs ou sur double ou simple queue— fussent intitulés au nom du roi, il est évident que cette expression écrite de la volonté royale répondait dans bien des cas à une fiction. La majorité d'entre eux était, en fait, commandée par des autorités qui agissaient ainsi, soit en raison de leur compétence, soit par délégation du roi. Pour assurer l'indispensable contrôle au moment du scellement, l'usage s'établit peu à peu d'indiquer expressément le nom de l'institu-

tion ou de la personne qui avait donné la *jussio* et qui prenait donc la responsabilité de l'expédition. Cette mention prenait place, soit sur le repli en ce qui concerne les actes scellés d'un sceau pendant, soit au pied de la pièce pour les autres. Cette *mention* dite *hors teneur* était signée du notaire qui avait écrit l'acte.

La première mention hors teneur apparaît, à notre connaissance, sur une lettre sur simple queue de saint Louis en 1269, annonçant un envoi de reliques: sur la queue est écrit *per fratrem G. de Carnoto*, ce chapelain qui écrira la Vie du saint roi. En 1282, un autre original porte, de même, la mention *per Joh. Poussin et prepositum Parisiensem*. Sous le règne de Philippe le Bel, de telles mentions se font plus fréquentes à partir de 1300 et on peut les considérer comme à peu près régulières après 1309. En effet, des 1303 actes, presque tous de cire verte, enregistrés de 1309 à la mort du roi en novembre 1314, 778 portent une mention du service d'origine, dont 320 émanant du roi, 104 du garde des sceaux, 40 de la Chambre des comptes, mais on relève encore la trace de 30 autres services ou personnes ayant ainsi commandé des actes (conseillers du roi, maîtres des Requêtes, aumônier etc.) On constate par ailleurs que la très grande masse des lettres patentes et des mandements, de nature administrative, judiciaire ou financière portent évidemment la mention d'origine des différents services concernés. Même pour les actes de cire verte, la proportion des pièces portant la mention du commandement royal va en s'affaiblissant. Des ordonnances de Philippe V en 1320 et 1321 rendirent obligatoires la mention de qui a commandé l'acte afin d'assurer les contrôles appropriés.

L'ordre royal *per dominum regem* pouvait être donné verbalement au secrétaire royal qui écrivait l'acte ou bien à un maître des Requêtes de l'Hôtel du roi ou encore au garde des sceaux. Elle pouvait aussi être donnée sous forme d'un billet adressé au garde des sceaux et scellé du sceau du secret ou du signet royal. La décision d'expédition pouvait être prise par le roi en son Conseil ou en une séance des Requêtes: *Per regem in Consilio, Per regem in Consilio in quo erant N, N et N.* «Par le roi en son Conseil ouquel vous estiez», *Per regem presentibus N et N, Per regem in Requestis.* La formule *Per Consilium* indique un commandement hors de la présence du roi, *Per Consilium existens Parisius*, un commandement par l'échelon du Conseil se tenant à Paris quand le roi ou le chancelier étaient hors de la ville. *Per Curiam, Per Cameram Parlamenti, Per presidentes in Camera* etc. répondent à des

actes commandés en Parlement; *Per Cameram compotorum, Per gentes Compotorum* etc., à des actes de la Chambre des comptes; *Per regem ad relationem N, Per regem a vostre relation* s'appliquent à des actes commandés par simple délégation conférée à une personne donnée ou bien au chancelier.

Le commandement des actes par telle ou telle autorité ou personne n'influe pas sur la nature diplomatique de la pièce, autrement dit sur ses caractères diplomatiques. C'est ainsi que, par exemple, les innombrables lettres de rémission, amnistiant un coupable ou un condamné, sont dressées exactement dans les mêmes formes, qu'il s'agisse d'une lettre de pure grâce octroyée par le roi en personne ou bien par lui sur le conseil d'un maître des Requêtes ou encore par le Parlement après reconsidération de la personne du condamné ou des circinstances dans lesquelles le crime avait été commis.

N'influe pas davantage sur les caractères diplomatiques de l'acte le fait que celui-ci s'est trouvé scellé d'un sceau de substitution en l'absence du grand sceau. L'acte aura donc la même forme si, en l'absence du chancelier et du grand sceau qu'il détenait, il a été scellé du sceau secret du roi ou de son signet *in absentia magni*, ou bien s'il a été validé du sceau dont se servaient alors les autorités fixées à Paris — notamment Parlement et Chambre des comptes — c'est-à-dire, selon les époques, le sceau du Châtelet de Paris ou bien, quand il fut créé, le *sigillum ordinatum in absentia magni*, géré par le Parlement. Il en fut de même lorsque les Parlements de province furent pourvus de leur propre sceau ordonné.

II. LES ACTES DITS «ÉMANÉS DIRECTEMENT DU ROI» OU EXPÉDIÉS «HORS CHANCELLERIE»

A côté des actes passant au contrôle de la chancellerie, le roi commandait aussi des actes et des lettres qui n'étaient point destinés à être soumis à l'audience du sceau pour y être scellés du grand sceau tenu par le chancelier ou le garde des sceaux. Ces actes sont dits «émanés directement du roi» ou bien «expédiés hors chancellerie». Ils peuvent se répartir en cinq types diplomatiques distincts, dont le seul caractère commun est d'être validé par le sceau du secret. Ce sont: — les lettres

closes dites «de par le roy»; — certains mandements; — les lettres de sceau plaqué; — des règlements et les instructions diplomatiques; — des lettres missives. Mais quand ces dernières étaient de caractère strictement privé, elles pouvaient également être expédiées sous le signet personnel du roi.

Toutes ces pièces étaient, en principe, rédigées et écrites par un «clerc du secret», appelé par la suite «secrétaire du roi», mais le roi pouvait également faire appel, en cas de besoin, à un autre notaire. De fait, tous les notaires prirent au cours du XIV^{e} siècle le titre de «notaire et secrétaire du roi», et tous, quelle que fut leur spécialisation, formèrent une unique communauté, bien que certains d'entre eux fussent affectés au service personnel du roi, et aussi de la reine.

Il n'est pas impossible que dès le temps de saint Louis, le roi ait usé d'un sceau secret ou d'un signet pour l'expédition de certaines pièces: on conserve au Musée du Louvre un anneau portant les lettres S.L. (= *secretum Ludovici*), qui fut toujours considéré comme une relique du roi, et cette attestation a été gravée dans l'anneau lui-même au temps de Charles V. Cela serait d'ailleurs confirmé par le fait qu'on a signalé dans les archives anglaises des lettres de saint Louis à Henri III et au chancelier d'Angleterre, où se verrait la trace d'une petit sceau de cire rouge. De plus un tarif de la chancellerie de février 1255 prévoit un tarif différent pour l'écriture des lettres patentes et pour celle des lettres closes, ce qui pourrait signifier que dès cette époque le roi a pu utiliser ce mode de validation pour des mesures en faveur de particuliers. Mais ce n'est que sous Philippe le Bel que prit vraiment naissance une catégorie d'actes passés hors chancellerie, sous le sceau du secret, pratique qui se développa sous Philippe VI et plus encore sous Charles V.

Ce «petit seel» était porté par un chambellan du roi, soit le *principalis cambellanus*, soit beaucoup plus vraisemblablement le chambellan de service. Le fait est attesté par la chronique de Bardin, lorsqu'elle affirme que l'acte de la suppression du Parlement de Toulouse en 1312 était scellé à la fois par le grand sceau, le signet royal et le *sigillum secretum cujus custodiam habebat cambellanus*. D'autre part, l'ordonnance de Saint-Germain-en-Laye de juillet 1316, réglant les conditions d'exercice de la régence de Philippe V et énumérant les trois chambellans, précisait «li qual porteront le petit seel». Ainsi le roi avait la possibilité d'avoir constamment ce sceau à sa disposition puisque les

ordonnances de l'Hôtel prévoyaient que chaque fois que le roi ne ferait pas chambre commune avec la reine, l'un des trois chambellans «gerra aus piez du lit le roy».

1. Les lettres closes «de par le roy» (Figs. 7 et 7 bis)

La simple expression de «lettres closes» en usage pour désigner les «lettres de par le roy» est amphibologique, car des lettres expédiées par la chancellerie pouvaient aussi être expédiées fermées, de même que les missives, pour empêcher que des tiers prissent connaissance de leur contenu. Techniquement nous désignerons du terme «lettres closes de par le roy», une lettre du roi exprimant un ordre, expédiée fermée du sceau du secret de cire rouge et présentant certains caractères diplomatiques nettement caractérisés.

Il s'agit d'une petite feuille de parchemin, de format généralement allongé et de faible hauteur —le papier n'apparaissant que dans la seconde moitié du XIVe siècle— destinée à être repliée plusieurs fois sur elle-même, portant l'adresse soit au dos, soit sur une bandelette de fermeture passant à travers des incisions percées, après pliage, dans toute l'épaisseur du support. Le sceau y est plaqué au dos de façon à assurer la clôture de la pièce, l'adhésion étant facilitée par un frottis de cire rouge tracé en croix.

Si, à l'origine, certaines furent en latin, le français l'emporta très rapidement. Sous Philippe le Bel et parfois encore sous Philippe VI, certaines comportent encore une suscription royale et une forme assez analogue à celle du mandement dont elles sont issues. A partir du règne de Louis X, les lettres closes portent en vedette, au-dessus de la première ligne du texte, la formule «De par le roy». Le texte lui-même commence par une apostrophe: «Genz de nostre Parlement...», «Maistre Pierre Julien...». S'il y a parfois un exposé extrêmement bref, le plus souvent le roi se contente des mots: «Nous vous mandons...». La pièce s'achève très fréquemment par une clause comminatoire: «Et ce ne lessiez pas», «Et ce faites de telle maniere que par vous n'y ait faulte...» etc., sans souhait final (à la différence des missives).

La date s'exprime sous la forme «Donné à..., le...», comportant donc le lieu, le mois et le quantième, et même au temps de Charles VIII, spécialement dans les lettres de nature militaire, l'heure, mais *jamais*

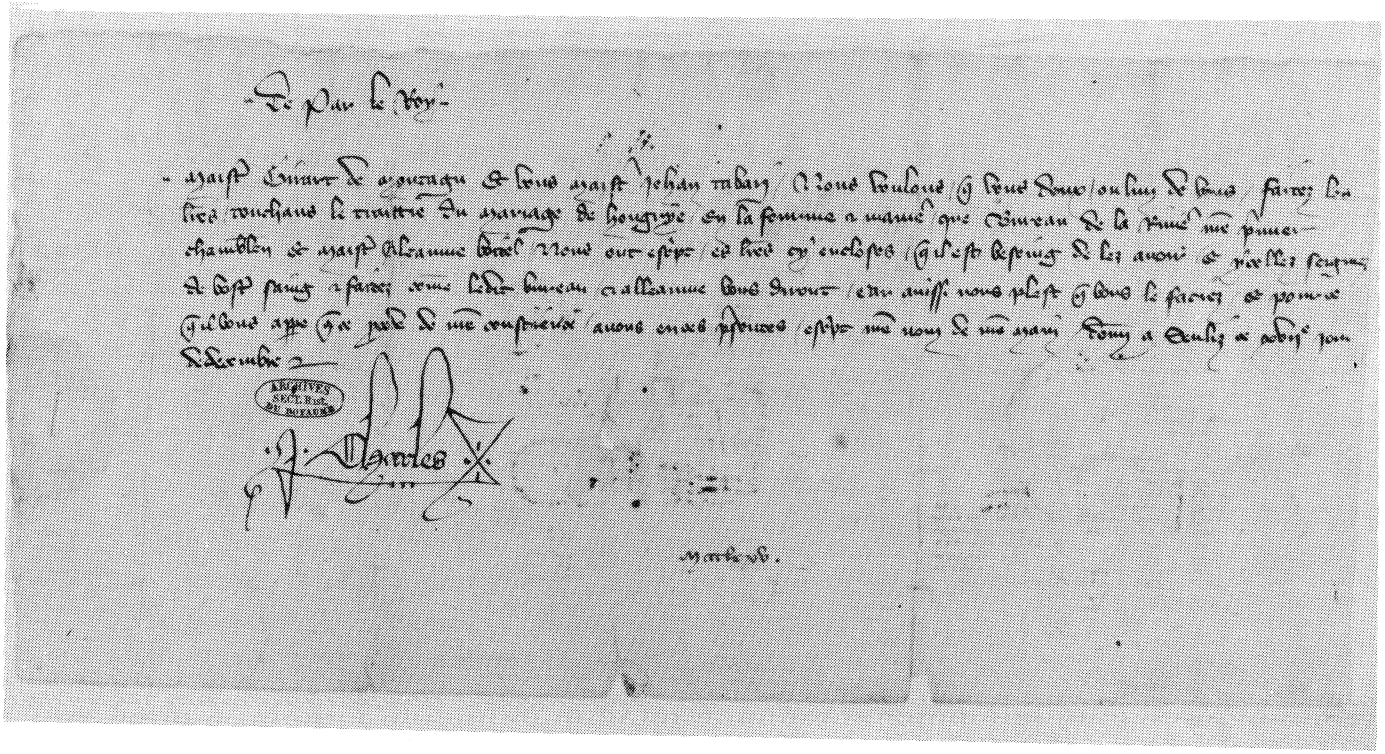


Fig. 7
Lettre close «De par le roy», cachetée au dos du sceau du secret. — Charles V, 1375
(Arch. nat., J 458, nº 1 bis)

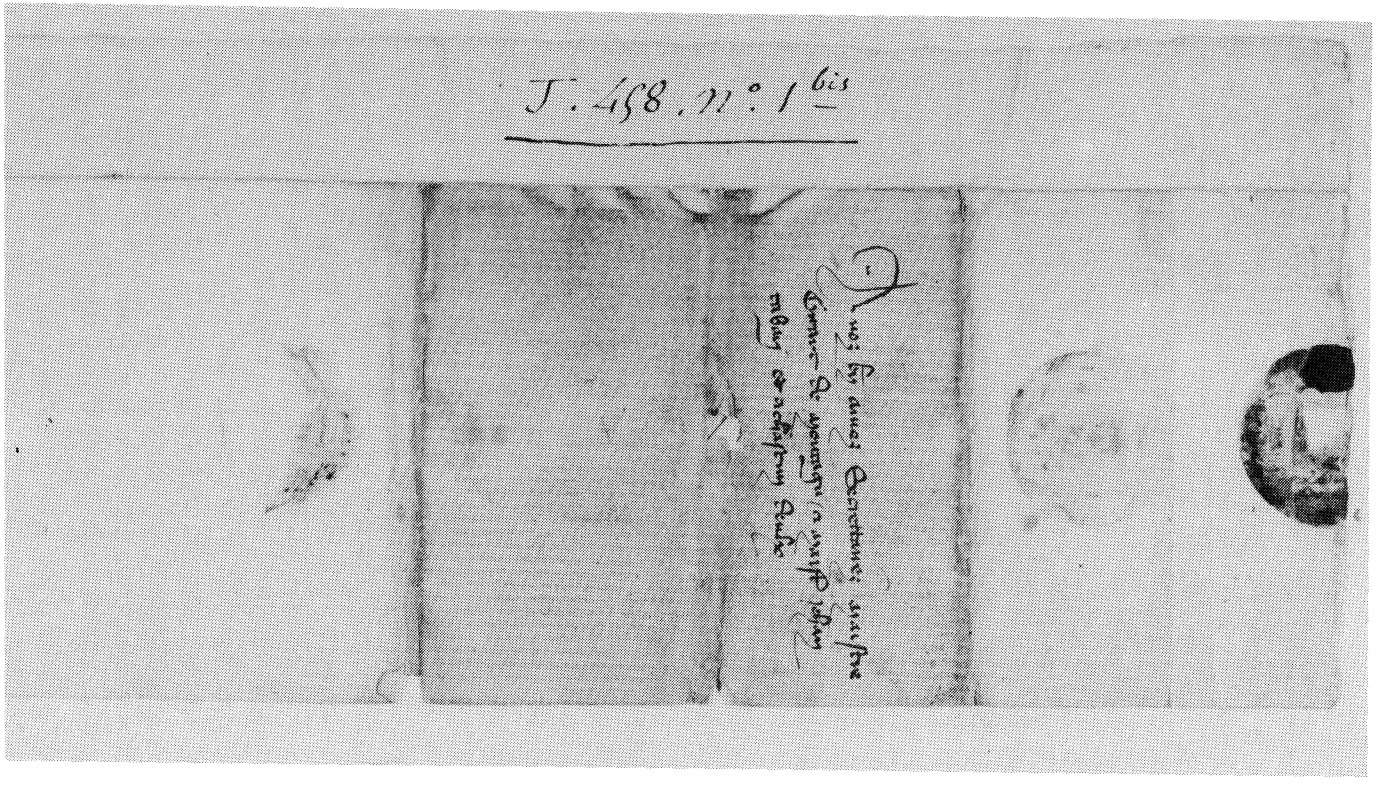


Fig. 7 bis
Verso de la lettre close (ci-dessus) avec adresse et sceau de clôture

l'année, ce qui rend parfois délicate la datation de ces documents. Point non plus de formule de corroboration, ni d'annonce de sceau.

Ces lettres constituent le mode normal d'expression des ordres du roi. Le premier exemple rencontré, avec la vedette «De par le roy de France et de Navarre», date du règne de Louis X en 1315; mais il comporte encore adresse et salut et pas encore l'apostrophe initiale, qui n'apparut que sous le règne de Philippe V. Avec Philippe VI qui, déjà avant son avènement, usait de lettres «De par le conte de Valois», ces lettres prirent un très net essor pour exprimer la volonté royale dans les domaines politique, militaire et administratif.

L'origine pourrait sans doute être cherchée dans une pratique en usage dans le comté d'Artois, laquelle serait elle-même dérivée du «writ», le bref anglais sous le «privy seal». Elle se répandit très vite parmi les hauts officiers du roi, dont les lettres de ce type abondent à partir de 1330 environ; «De par le connétable», «De par les maréchaux», et même — ce qui est aberrant — «De par le chancellier». L'usage se répandit vite dans la grande noblesse, puis se diffusa rapidement de la France vers les différentes cours d'Europe, à commencer par le Luxembourg et la région rhénane, et on pourrait aisément en suivre sur la carte la progression.

La signature d'un secrétaire du roi apparaît au pied de ces lettres au cours du règne de Philippe VI. Bien que censées émanées du roi lui-même, elles étaient souvent, en fait, commandées par un chambellan (ce qui est normal), mais aussi par des conseillers du roi (ainsi Miles de Noyers) et même exceptionnellement — ce qui semble ahurissant — par le chancelier. Les mentions de commandement se multiplient donc au pied de ces lettres censées émanées «de par le roy», au point que dès la fin du règne de Philippe VI on en vint à indiquer (comme pour les lettres passées sous le grand sceau) que la lettre a été commandée «Par le roy» et à mentionner les personnes présentes au commandement.

La signature du roi fait son aparition, à titre exceptionnel, sous Jean le Bon; elle est plus fréquente sous Charles V qui y ajoute parfois de sa propre main une apostille en vue de renforcer la crédibilité de l'ordre donné. Cette signature devient pratiquement de règle sous Charles VII, avec le contre-seing d'un secrétaire. Sous Louis XI, dans bien des cas, cette signature semble bien être l'œuvre d'un «secrétaire de la main» signant pour le roi.

2. Les lettres de sceau plaqué «De par le roy» (Fig. 8)

Parallèlement aux lettres closes «De par le roy», s'est développée une autre espèce diplomatique, formée de lettres patentes, destinées à faire connaître à quiconque la volonté du roi, celle-ci étant attestée par l'apposition de son *sceau du secret plaqué au recto de la pièce.* Cela a été une grave erreur du point de vue de la diplomatique que la complète méconnaissance de ces différents types d'actes royaux, qui s'est manifestée dans l'édition qu'à donnée Raymond Cazelles de ces diverses lettres de Philippe VI.

Ces lettres patentes sont toujours en parchemin; généralement deux petite incisions horizontales pratiquées dans le support retiennent la cire et facilitent son adhérence. Elles sont normalement rédigées en français et, comme les lettres closes, présentent en vedette au-dessus de la première ligne, les mots «De par le roy». Le texte commence, de même, par une apostrophe, mais parfois aussi par une adresse. A la différence des lettres closes, leur date comporte, outre le lieu, le quantième et le mois, l'indication de l'année. Le texte se limite pratiquement à l'expression sèche de l'ordre du roi, telle que celle-ci: «De par le roy». — Jean du Change, Nous vous mandons et commandons estroitement que...»

Sous cette forme diplomatique se présentent deux types de lettres:

1° des *mandats de paiement*, le plus souvent concernant l'Hôtel du roi. L'acte est adressé, soit à un comptable du Trésor pour qu'il paie comptant la somme indiquée dans l'acte, soit aux gens des Comptes pour qu'ils rabattent cette somme du compte du comptable qui en a fait l'avance. C'est l'origine des «ordonnances de comptant» qui fleuriront à partir du XVIe siècle.

2° des *sauf-conduits et passeports*, ainsi que des *sauvegardes* pour des personnes morales, établissements ecclésiastiques ou communautés d'habitants. D'autres concernent des interdictions de réquisitions militaires, des convocations etc. A la différence des précédentes, leur adresse est collective ou universelle.

Sans doute pourrait-on voir l'origine des «lettres a seel plaqué» ou *sigilla placata* dans une pratique déjà répandue dans la secondse moitié

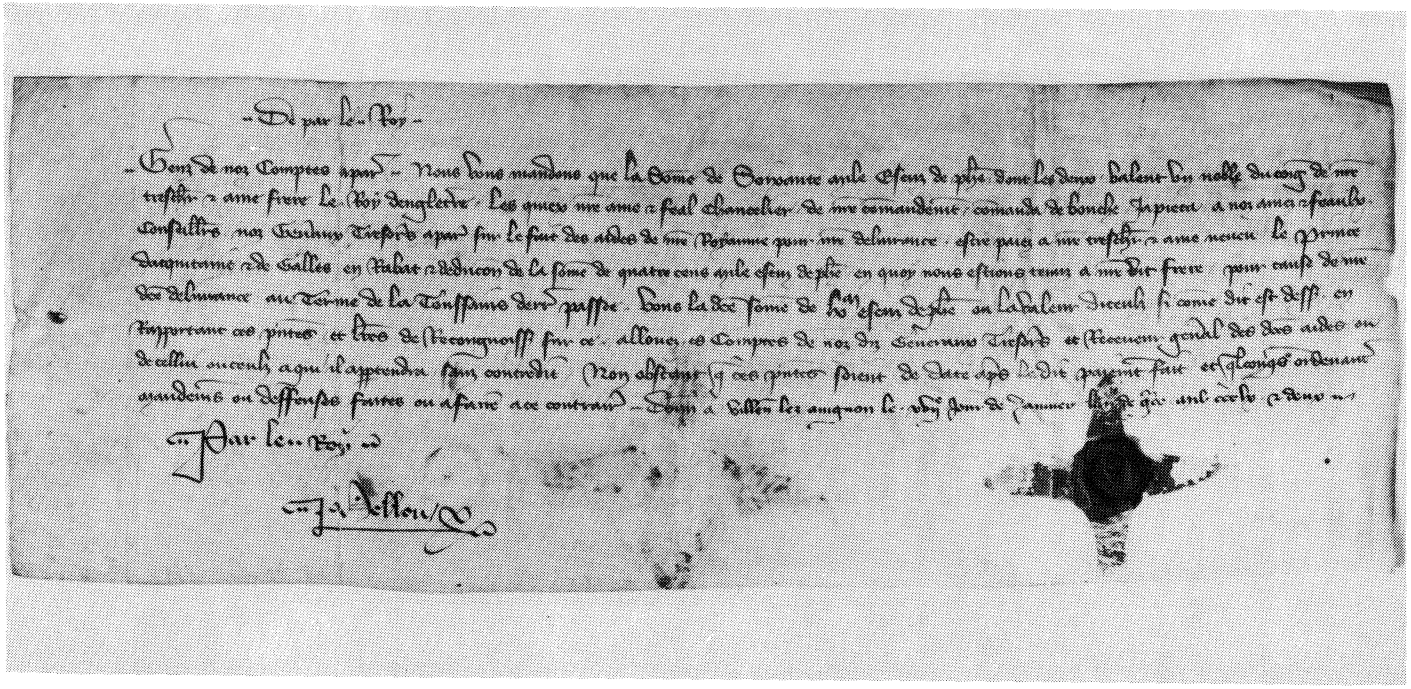


Fig. 8
Lettre de sceau plaqué (au recto). — Jean II le Bon, 1363
(Arch. nat., J 641, n° 13, 9)

du XIIIe siècle dans les chancelleries d'Aragon et de Castille, les *mandata* munis du *sello de placa*. Peut-être la diffusion s'en est-elle faite par l'intermédiaire du royaume franco-navarrais. En tout cas nous les voyons apparaître à la Cour de Philippe VI vers 1335. Mais leur emploi était certainement antérieur, puisque dès 1339 un faussaire du Limousin était condamné pour avoir forgé de fausses lettres de ce type, l'une pour convoquer au Parlement des parties en litige, et une autre accordant une sauvegarde à un particulier.

3. Les mandements scellés du sceau du secret sur simple queue (Fig. 9)

A côté des mandements classiques scellés du grand sceau de cire jaune sur simple queue, le roi et son entourage ont également expédiés, dans des formes pratiquement identiques, des mandements scellés du sceau du secret. Certes ils en ont usé, comme il était normal, à titre de substituts en l'absence du grand sceau, mais, sous le couvert de cette absence ou en raison de l'urgence, bien des actes furent ainsi expédiées hors de tout contrôle de la chancellerie, ce qui n'est point sans rappeler la pratique anglaise de l'emploi du «privy seal». Parfois le notaire a précisé l'intention royale que ce petit sceau soit tenu pour l'équivalent du grand: «*sub signo nostri secreti, cui in hac parte tanquam majori fidem volumus adhiberi*, mais le plus souvent on ne relève dans les actes aucune mention particulière.

Les abus durent, très tôt, être fréquents puisque dès 1316, en organisant la régence, Philippe V interdisait à ses chambellans de signer «lettres de justice, d'office ou de bénéfice», en leur réservant la seule signature des «lettres de prières», et des «lettres d'état, de répit, de convocation et de chasse». Mais sous Philippe VI, l'abus en vint au point qu'on a pu parler, dans des documents financiers de l'époque, d'une «chancellerie du scel du secret du roi», parallèle à la grande chancellerie: l'imitation du «Privy seal» anglais est dès lors visible, et —comme je l'ai étudié ailleurs— il fallut la grande remise en ordre de 1349 pour mettre fin à un véritable abus.

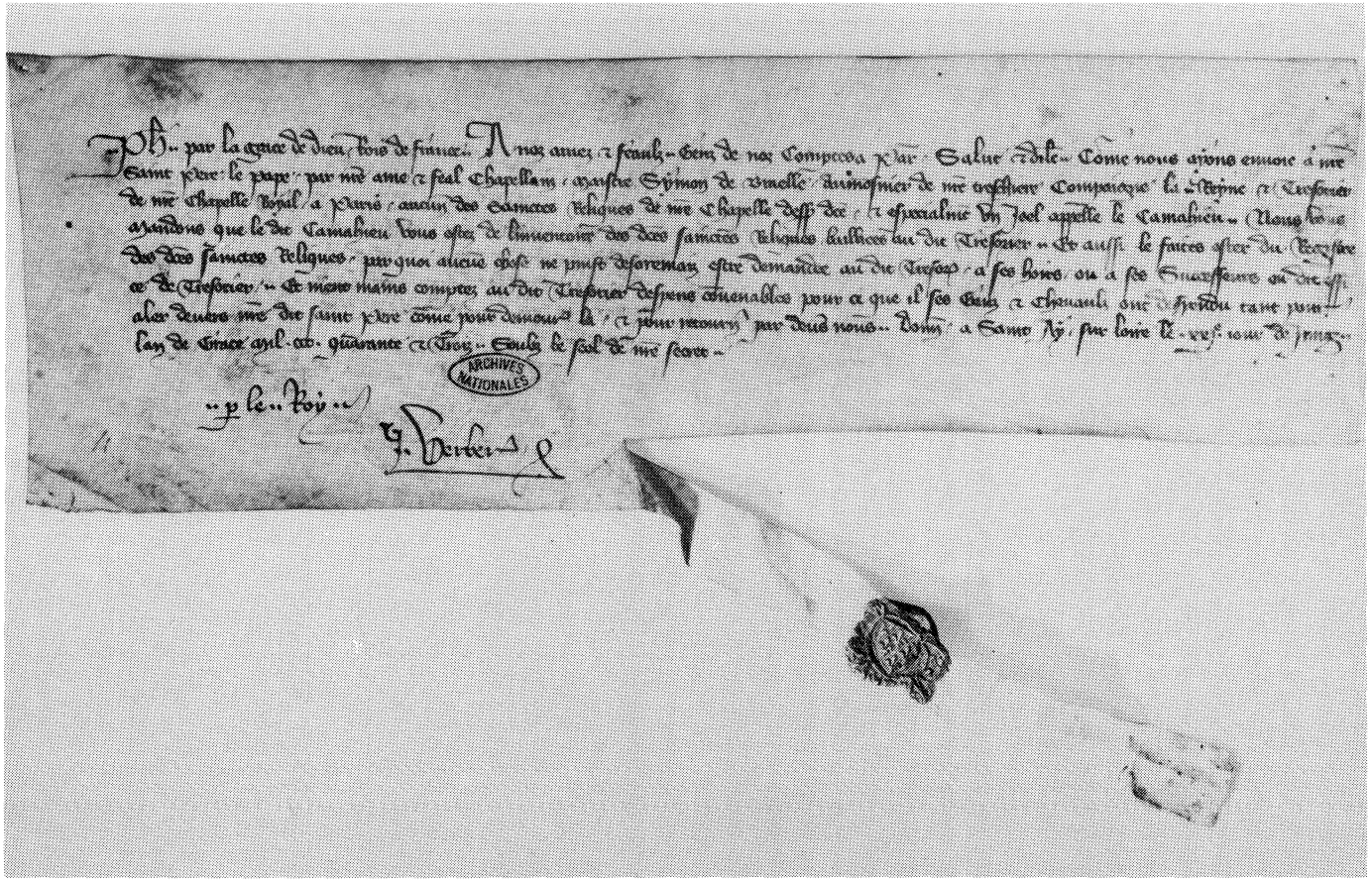


Fig. 9
Mandement sous le sceau du secret sur simple queue. — Philippe VI, 1343
(Arch. nat., AE II, n° 353)

4. Les règlements et les instructions diplomatiques (Fig. 10)

On a conservé un certain nombre de règlements, d'instructions remises à des ambassadeurs et autres envoyés du roi auprès du pape ou de princes, et quelques rares procès-verbaux du Conseil du roi. Ces documents se présentent généralement, aux XIVe et XVe siècles, sous un titre indiquant la nature de la pièce (ainsi «Instructions pour *N* envoyé de par le roy...»), souvent suivi de la liste des personnes présentes au Conseil, et le texte se divise en articles.

Au pied, sans aucune formule de corroboration, on remarque soit le sceau du secret de cire rouge posé en placard, soit la signature autographe du roi (ou exceptionnellement du régent le duc d'Anjou pendant la minorité de Charles VI), soit encore ces deux signes de validation.

5. Les lettres missives du roi (Fig. 11)

Si on laisse de côté les lettres missives de caractère strictement personnel, on rencontre à toutes les époques des lettres missives de caractère officiel, notamment les correspondances échangées avec les souverains étrangers. Ainsi pour le seul règne de Philippe VI (1328-1350), 39 de ses missives adressées au roi d'Aragon sont conservées à Barcelone: aucune n'est signée ni du roi ni d'un secrétaire.

Ces lettres étaient évidemment expédiées pliées et closes du sceau du secret, placé au dos et brisé lors de l'ouverture de la pièce. Elles sont normalement écrites sur papier, avec l'adresse au dos. Rédigées soit en latin, soit en français selon le destinataire, elles ne portent pas la vedette «De par le roy» qui, dans les autres lettres closes, évoquent un ordre royal; mais elles commencent, directement, soit par l'adresse exprimée en termes protocolaires, soit par une apostrophe, et elles s'achèvent par un souhait, tel que «Nostre Seigneur vous ait en sa garde» ou «Li Saint Esperiz soit garde de l'ame de vous». Elles sont datées du lieu, du quantième et du mois, mais point de l'année, ce en quoi elles rappellent les lettres «De par le roy» avec lesquelles R. Cazelles les a confondues.

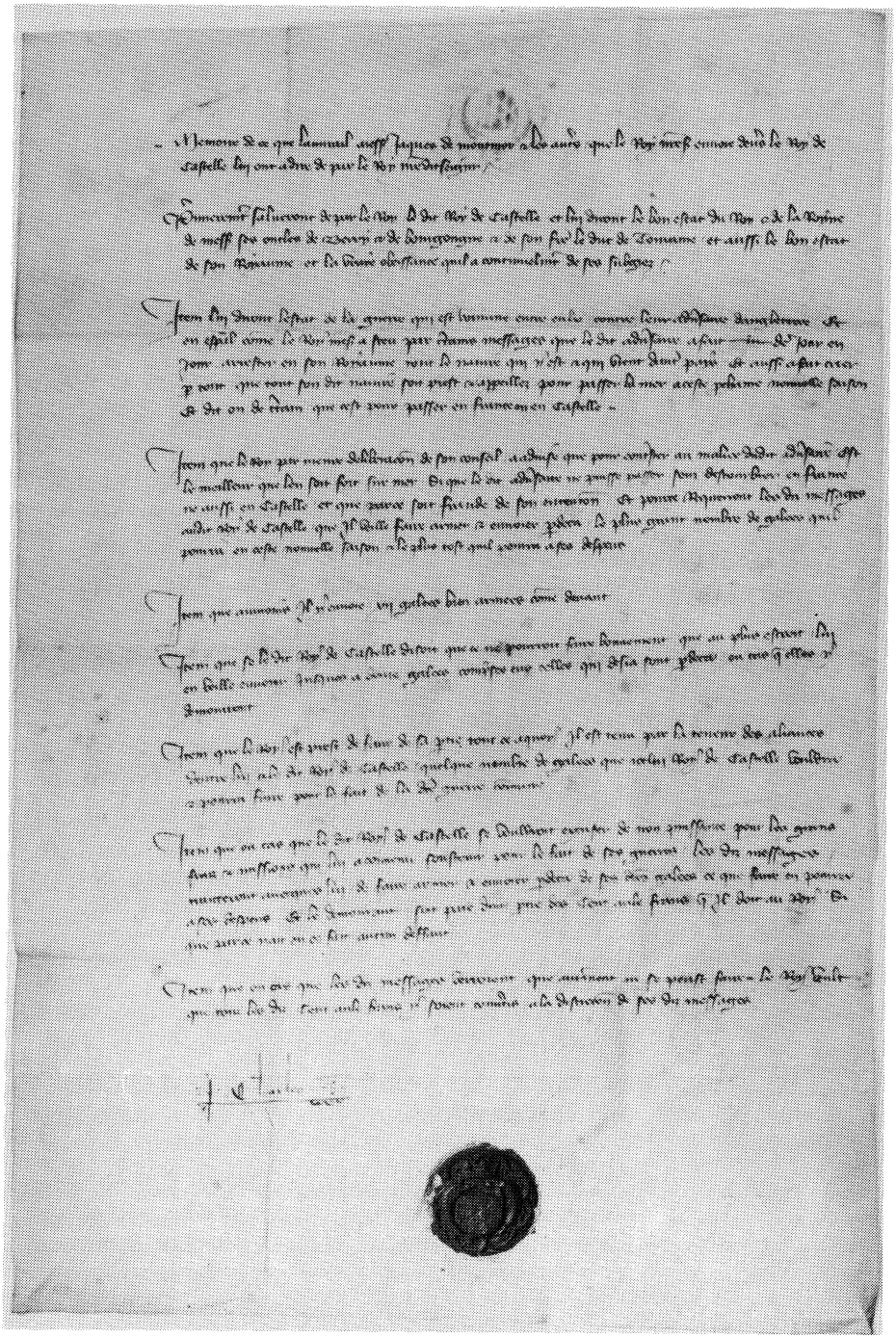


Fig. 10
Acte du Conseil du roi : instruction diplomatique. Ecellé au recto du sceau de cire et signé par le roi Charles VI, 1387 (Arch. nat., J 603, n° 65)

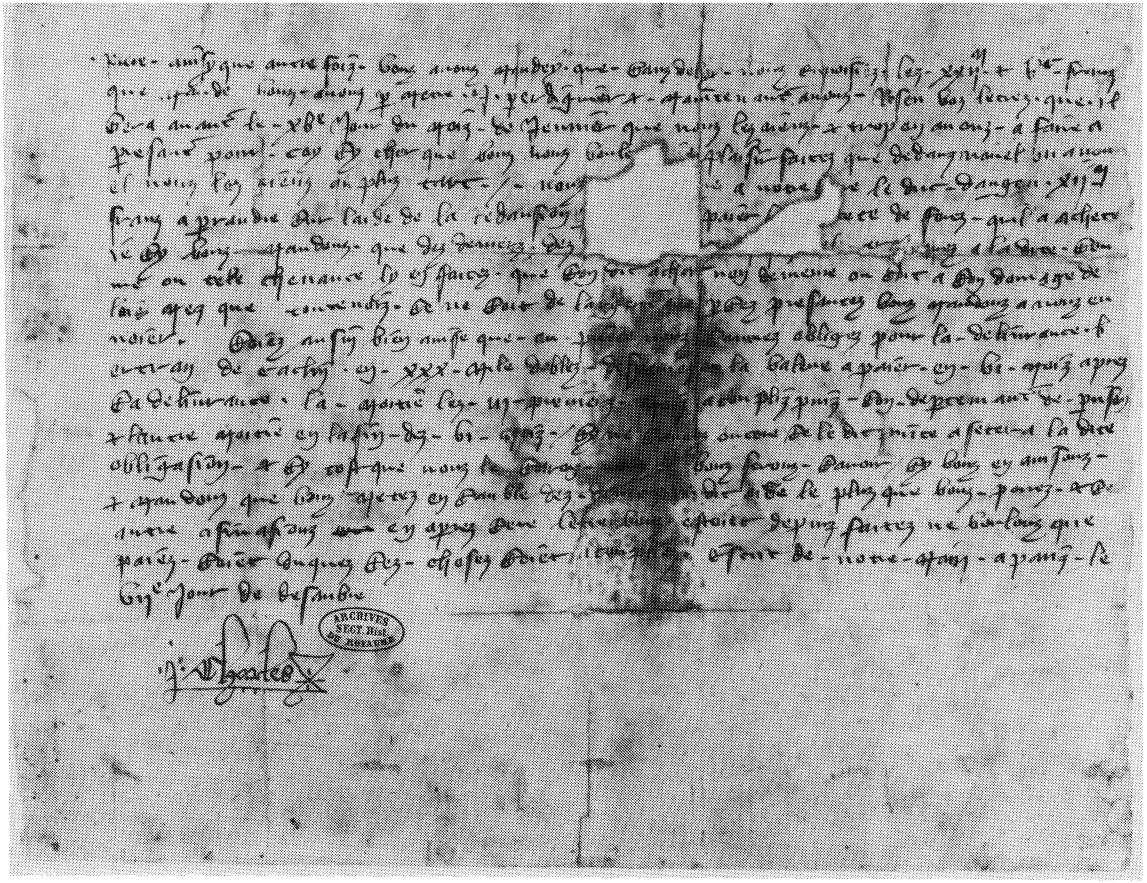


Fig. 11
Missive autographe du roi, signée. — Charles V, [1367?]
(Arch. nat., AE II, nº 386)

La plus ancienne mention de signature royale remonte au règne de Philippe V, de même que pour ses chartes solennelles. Le pape Jean XXII lui écrit, en effet, qu'il a reçu ses lettres rédigées en français et souscrites à la fin de sa propre main: *propria manu tua in fine subscriptas*. A partir du règne de Charles V, la signature du roi —et parfois un post-scriptum autographe— ainsi que le contre-seing d'un secrétaire, figurent plus ou moins fréquemment au pied de ses missives. Certaines des lettres de ce roi sont, d'ailleurs, entièrement autographes.

Par la suite, elles purent être écrites ou, en tout cas signées, de la plume du «secrétaire de la main». On en a la preuve pour Louis XI, quand dans la fameuse lettre de ce roi à son chambellan, Imbert de Batarnay sieur du Bouchage, on lit: «Escripvez la lettre de ma main, ainsi que vous avez accoustumé de faire».

III. ACTES ET LETTRES SOUS LE SIGNET ROYAL

Plus personnel encore que le sceau du secret, confié à un chambellan et devenu sceau de gouvernement, était le signet royal que le roi ne confiait, en principe, à personne.

Sous ce signet furent expédiés:

1° *des missives de caractère personnel*, notamment des lettres familiales et, sur le plan diplomatique, des missives d'une nature plus confidentielle que les autres. Par l'inventaire du Trésor de Charles V, nous savons que ce roi disposait de plusieurs signets ou «annels» dont il entendait sans doute se servir dans ses correspondances avec des destinataires différents;

2° *des lettres de sceau plaqué «De par le roy»*, qui faisaient une dérogation exceptionnelle aux règles en vigueur en matière financière. Elles comportent également la signature royale, et leur validation est ainsi annoncée: «Et afin que vous sachez que ce part de nostre conscience, nous avons signé ces lettres de nostre main et seellees de nostre annel» (ou «de nostre seigniet»).

En outre, des *lettres de don ou de paiement* pouvaient, à titre de certification de la volonté expresse du roi, recevoir le signet royal, outre le grand sceau ou le sceau du secret. La pratique en remontait au règne de Philippe le Bel où le quittus général donné par le roi à son frère Charles de Valois pour toutes les sommes qu'il pouvait lui devoir, porte deux fois le signet royal: l'un est appendu sur double queue (ce qui est un cas unique), avec la formule de corroboration: «En tesmoing de ce, avons fait mettre nostre plus secret seignet en ces lettres, auquel nous voulons que foi soit adjoustee en ce cas comme a nostre plus grant seel»; et l'autre est plaqué au pied du texte. Dans des cas analogues, Philippe V usa aussi de signets dits «au griffon» ou «au lion».

Quant à Philippe V, son ordonnance du 16 juin 1349, lors de la remise en ordre de l'administration financière, dénie toute valeur à des lettres qui pourraient être délivrées par dérogation aux nouvelles mesures «se nostre petit signet que nous portons n'y estoit plaquié et apparent», et on a, d'ailleurs, conservé les traces du signet royal plaqué en ce cas. Cette prescription fut reprise par Jean le Bon et encore par Charles V qui par son ordonnance du 13 novembre 1372 exigeait définitivement que toutes lettres de don fussent «signees d'aucun des secretaires et aussy du signet du roy».

Allant plus loin encore, le roi prescrivit le 28 février 1379 l'emploi d'un *signet royal spécial pour toutes lettres de don*, aliénation de terre, vente et échange, paiement de rentes ou de gages à des gens des Comptes. Dès lors, l'apposition du signet fut tenue pour une garantie nécessaire «sans lequel nul denier de nostre domaine ne sera payé». Ce signet destiné aux lettres écrites par les «secrétaires aux finances» et qualifié de «signet duquel le roy signoit les lettres de generaulx» [des finances] était donc désormais distinct du signet du roi «de quoy le roy seelle les lettres qu'il escript de sa main».

A la différence des royaumes méridionaux, la cour de France ne recourut qu'exceptionnellement à la forme de l'*instrument public*. Quelquefois cependant il en fut dressé en présence du roi. Établi par un notaire du roi agissant en sa qualité de notaire apostolique et sous son seing manuel, un tel instrument se borne à dresser éventuellement le procès-verbal d'une Assemblée, d'un Conseil, ou encore, fait exceptionnel, le serment prononcé par le roi à son entrée solennelle dans la Cité. Un bon exemple est donné par le procès-verbal de l'assemblée

tenue au Louvre le 12 mars 1303 en présence de Philippe le Bel pour entendre le réquisitoire de Philippe de Nogaret contre Boniface VIII. Ces actes aberrants dans la diplomatique royale française pouvaient être validés du grand sceau.

ACTES CONJOINTS DU LE ROI ET D'AUTRES PERSONNAGES

Le principe général était que les actes du roi n'étaient validés que par l'apposition de son propre sceau. Il est toutefois arrivé que certains actes furent pourvus, outre le sien, de sceaux d'une ou de plusieurs personnes. Ce sont quelques ordonnances et des actes privés du roi.

Ordonnances. Au XIII[e] siècle, et encore sous Philippe le Bel, en un temps où le pouvoir royal n'était point encore assez fort pour contraindre tous les barons et prélats à respecter une ordonnance du roi et à en étendre les effets dans toutes les limites du royaume, il est arrivé que des mesures de caractère général, après avoir fait l'objet d'une délibération des grands avec le roi et d'un serment par eux prêté de les respecter et de les faire appliquer par leurs sujets, donnèrent lieu à un acte solennel qui reçut non seulement le grand sceau royal, mais aussi les sceaux des princes, barons et prélats présents.

Un bon exemple est fournit par l'ordonnance de Louis VIII sur les Juifs du royaume, dont l'original se conserve au Trésor des chartes et qui porte encore les sceaux intacts d'une vingtaine de ducs et évêques. De même, la célèbre ordonnance «prise en commun conseil» à Château-Thierry le 5 octobre 1303 et décidant la levée générale d'un subside pour l'ost de Flandre après la défaire de Courtrai, est scellée du grand sceau de Philippe le Bel et des sceaux de neuf de ses barons, sans compter que le texte mentionne encore le consentement du grand bouteiller de France Gui de Saint-Pol et de Mahaut d'Artois comtesse de Bourgogne.

Actes privés du roi. Les actes privés du roi, c'est-à-dire les contrats de mariage des princes, les conventions successorales, des pièces relatives aux remises de don ou de constitution de douaire, furent le

plus souvent scellés aux XIIIe et XIVe siècles conjointement par le roi et les membres de sa famille ainsi que par l'autre partie intéressée. Nous disposons ainsi d'un certain nombre d'actes scellés, d'une part, par le roi et, de l'autre, par Charles de Valois, par le duc de Bourgogne et autres grands. Un bon exemple est fourni par l'accord conclu entre Philippe V et sa belle-sœur, la reine Clémence de Hongrie, veuve de son frère et prédécesseur Louis X, cet acte comportant l'échange entre le château de Vincennes et le Temple de Paris et un complément d'assiette du douaire. L'acte est intitulé au nom des deux contractants et scellé de leurs grands sceaux respectifs sur lacs de soie rouges et verts, le 15 août 1317, et il porte, en outre —ce qui est en tout autre cas totalement inhabituel— une liste des témoins.

En revanche s'il existe des traités portant les sceaux des deux souverains contractants, le fait semble exceptionnel: les traités entre souverains faisaient normalement l'objet de deux actes distincts, d'une même teneur, expédiés par chacun des contractants, ou bien d'une lettre et d'une contre-lettre, chacune scellée par l'auteur de l'acte.

*
* *

Il ne faudrait pas s'exagérer l'importance de ces derniers cas particulers: actes scellés du signet, instruments publics, actes co-scellés par le roi ne constituent qu'une infime minorité dans la masse des écritures royales. Les deux catégories essentielles sont bien les actes de chancellerie scellés du grand sceau et les actes émanés du roi sous le sceau du secret, qui répondent les uns et les autres à des finalités particulières.

Il faut, d'autre part, souligner que, si le plus grand nombre d'actes conservés aujourd'hui dans nos archives sont des pièces scellées du grand sceau (ou de son substitut en l'absence), c'est que, en raison de leur objet, le actes scellés du sceau du secret n'ont guère été conservés par les destinataires. En fait, le plus grand nombre d'actes expédiés l'étaient sous la forme de mandements, lettres scellées de cire jaune sur simple queue, instrument classique de l'administration; mais aujourd'hui nous connaissons surtout les chartes scellées de cire verte parce qu'elles étaient de valeur perpétuelle et qu'elles formaient un titre entre les mains des destinataires qui entendaient les conserver avec grand soin. De plus, ces actes faisient seuls l'objet d'un enregistrement systématique dans les

registres de la chancellerie, nos registres dits du Trésor des chartes. N'oublions pas qu'en dépit de cette circonstance, ces «chartes» ne constituaient qu'une très petite minorité des actes royaux et, il faut bien le reconnaître, pas toujours la plus intéressante du point de vue historique.

Nous avons fait des recherches dans les comptes conservés de la chancellerie. Le nombre des actes expédiés sous un sceau apposé par le chancelier est demeuré à peu près fixe au long du XIV^e^ et du XV^e^ siècles. D'après le poids de la cire achetée pendant six années du règne de Philippe VI — soit de 972 à 1293 kg par an (avec une chûte à 730 kg en 1332-3), on obtient un total de 20 à 30 000 actes par an. D'après un compte de taxes perçues pendant un semestre de 1305, soit 16 500, on obtient un total de 33 000 dans l'année, et en 1440 d'environ 35 000. Or le poids de la cire pour le sceau du secret ou le signet royal de cire rouge pour un semestre de 1337 correspond à environ de 12 à 18 000 lettres émanées du roi expédiées annuellement hors chancellerie, soit environ la moitié de ce qui l'était par la chancellerie, ce qui apparaît considérable et que ne reflète absolument pas la masse des archives aujourd'hui conservées: moins de 250 lettres pour tout le règne de Philippe VI!

D'autre part, une répartition de l'activité de la chancellerie royale faite par nature d'actes pour un semestre de 1395 nous donne les chiffres suivants: 14 000 pièces ont été scellées sur simple queue, contre 730 lettres patentes sur double queue et seulement 426 chartes scellées de cire verte, celles qui précisément étaient normalement enregistrées dans le registres du Trésor des chartes. D'après d'autres relevés, nous constatons de même que la proportion des chartes de cire verte en 1395, 1440, 1468 et 1512 a varié entre 1,7 %, 2 % et 2,4 % de l'ensemble des pièces scellées par la chancellerie, et les lettres patentes scellées sur double queue n'étaient pas beaucoup plus nombreuses.

Enfin, il ne faut pas oublier qu'à partir du milieu du XIV^e^ siècle, un nombre toujours de plus en plus considérable d'actes de nature administrative, judiciaire ou financière était établi par les cours, les conseils, les officiers responsables de chacun des services de la royauté: même le Conseil du roi, après la Chambre du Parlement et les Requêtes du Palais, se donna dès le règne de Philippe VI un petit sceau particulier pour l'expédition de ses propres actes.

Dès lors il est évident que la notion de «diplomatique royale», comme celle même d'«actes royaux», doit s'élargir. On ne peut plus se limiter à la seule catégorie des pièces que la tradition juridique voulait qu'elles fussent scellées des sceaux d'un roi dont, le plus souvent, par suite de délégations d'atributions ou de responsabilités, l'ordre donné en son nom n'était plus guère qu'une fiction.

Il serait enfin une autre typologie des actes royaux que le diplomatiste se devrait d'étudier, celle des très nombreuses catégories de pièces expédiées, autrement dit: une typologie juridique des actes qui tiendrait compte de leur contenu intrinsèque et des clauses s'y rapportant. Les formulaires, depuis le XIVe siècle, distinguaient parfaitement les «lettres de grâce», les «lettres de justice», les «lettres de finance» et ils y joignaient les «lettres de sang, d'office, de bénéfice» etc. Descendant plus bas, ils considéraient de façon distincte la rédaction des lettres de don de terre ou de rente, d'inféodation ou d'investiture, d'échange et d'engagement, de rémission et d'abolition etc... Dans cette perspective, à vrai dire trop négligée, diplomatistes et juristes auront le devoir de s'apporter une coopération indispensable aux uns et aux autres dans l'étude précise de l'évolution des clauses, mais il est évident qu'une telle étude, même menée sur un plan très ponctuel à titre d'exemple, mériterait un autre exposé qui ne saurait avoir sa place au cours de ce Colloque.

LÉGENDES DES ILLUSTRATIONS

Fig. 1 : **Diplôme** de Philippe III le Hardi (1270-1285) : vidimus confirmatif de lettres de Geoffroy de Rochefort, chevalier, et de sa femme Isabelle, relatives à l'achat d'une rente sur La Rochelle par le chambellan [et favorit] du roi, Pierre de la Broce — 1273, mai, Senlis.

Parchemin de 545 × 555 mm (dont repli de 45 mm), scellé d'un très épais sceau de cire verte sur lacs de soie verte rouge. Première ligne et mention de chancellerie (avec le monogramme royal) en beaux caractères décoratifs. — Arch. nat., J 728, n° 119.

Fig. 2 : **Charte** de Philippe IV le Bel (1285-1314), annulant ses lettres précédentes par lesquelles, en autorisant son frère Charles de Valois à tenir La Roche-sur-Yon et ses dépendances à seuls foi et hommage avec le comté d'Anjou, il exigeait de lui la compensation de la valeur de ce château : il n'y aura pas lieu à compensation. — 1299, août, Abbaye de l'Aumône de Citeaux.

Parchemin de 270 × 220 mm (dont 30 mm de repli), scellé d'un sceau de cire verte sur lacs de soie verte et rouge. Sur le repli, à gauche, trace du *sceau du secret du roi*, confirmant son expresse volonté ; à droite : «Per dominum Chambiliaci». — Arch. nat., J 178 B, n° 56.

Fig. 3 : **Charte *ad perpetuam memoriam*** de Charles V (1364-1380) : *ordonnance royale* fixant à quatorze ans la majorité des rois de France. — 1374, août, château du Bois de Vincennes.

Parchemin de 660 × 610 mm (dont 145 mm de repli), scellé d'un sceau de cire verte sur lacs de soie verte et rouge. — Toute la première ligne et spécialement les initiales (*K, A[d]* et *F[ilios]*, premier mot du préambule), ont un décor dessiné en camaïeu. — Sur le repli : «Per regem in Consilio suo. Blanchet». — Arch. nat., J 401, n° 60.

Fig. 4 : **Lettre patente sur double queue** de Charles VI (1380-1422) : Pouvoir donné à Moreau de Montmor, son chambellan, envoyé comme ambassadeur auprès du roi de Castille et Portugal et chargé d'obtenir de celui-ci remboursement d'une somme de cent mille francs. — 1388, 2 septembre, Chalons-sur-Marne.

Parchemin de 352 × 225 mm (dont 52 mm de repli), scellé de cire jaune sur dougle queue. Sur le repli, à gauche : «Par le roy, mess. les ducs de Berry et de Bourgogne, le cardinal de Laon et vous presens. P. Manhac». — Arch. nat., J 603, n° 66.

Fig. 5 : **Mandement sur simple queue** de Philippe VI (1328-1350) : le roi mande à Pierre Julien, garde de ses chartes, de rechercher dans

les archives les lettres concernant Charles de Navarre et d'en faire copie. — 1328, 22 octobre, Saint-Germain-en-Laye.

Parchemin de 275 × 75 mm scellé (selon la formule de corroboration) «soubz le seel de nostre secret [du 1er type], en l'absence de nostre grant». Signé, à gauche: «Par le roy. Nicol». — Arch. nat., J 476, n° 2 (17).

Fig. 6: **Mandement sur simple queue** de Charles VI (1380-1422): le roi mande aux trésoriers à Paris de payer 500 francs à Jean de Villiers, fils mineur du feu sire du Hommet, plusieurs fois blessé et fait prisonnier pendant les guerres et, en conséquence, fort obligé envers diverses personnes; la somme sera prise la terre même du Hommet, mise en la main du roi pour cause de minorité. — 1396, 21 septembre, Paris.

Parchemin de 303 × 145 mm (la queue scellée est déchirée), avec la mention ajoutée: «*Sigillata de expresso mandato regis*». Sur le repli, à gauche: «Par le roy, presens les ducs de Berry et de Bourgoigne, Nivole Paynel et autres. J. de Sanctis». — Arch. nat., K 54, n° 35.

Fig. 7 et 7 bis: **Lettre close «de par le roy»**, de Charles V (1364-1380): le roi mande à ses secrétaires Girard de Montaigu et Jean Tabari de faire les lettres du mariage de Hongrie dans la forme que son premier chambellan Bureau de la Rivière et Me Aleaume Boitel lui ont écrite. — [1375], 17 décembre, Senlis.

Papier de 297 × 142 mm, jadis plié, signé: CHARLES (avec annonce de la main royale) — Au dos, trace du pliage en quatre, adresse et trace du sceau du secret de clôture. — Arch. nat., J 458, n° 1 bis.

Fig. 8: **Lettre de sceau plaqué**, de Jean II le Bon (1350-1364). Le roi mande aux gens des Comptes d'imputer sur les comptes des généraux trésoriers et receveur général des Aides pour sa rançon les 60 000 écus que le chancelier a commandé verbalement au nom du roi de payer au Prince noir sur les 400 000 écus du terme de la Toussaint. — 1363 (n.st.), 17 janvier, Villeneuve-les-Avignon.

Parchemin de 338 × 120 mm, scellé au recto, en placard, du sceau du secret de cire rouge, sur la cire étalées en crois. À gauche, «Par le roy. J. Mellou». La date a été ajoutée d'une autre main. — Arch. nat., J 641, n° 13 (9).

Fig. 9: **Mandement sous le sceau du secret** de Philippe VI (1328-1350). Le roi mande aux gens des Comptes de rayer de l'inventaire des reliques celles qu'il a envoyées au pape par l'aumônier de la reine et trésorier de la Sainte Chapelle, et notamment le joyau dit «camée», et de payer au porteur ses frais de voyage. — 1343, 21 juin, Saint-Ay.

Parchemin de 292 × 100 mm, scellé sur simple queue «soubz le seel de nostre secret» de cire rouge. Signa à gauche, «Par le roy. Verberie». — Arch. nat., J 155, n° 15.

Fig. 10: **Acte du Conseil du roi: instructions diplomatiques** sous Charles VI (1380-1422). «Mémoire de se que l'amirail mess. Jaques de

Montmor et les autres que le roy nostre sire envoie devers le roy de Castelle lui ont a dire de par le roy nostredit seigneur. — S.d. [1387].

Parchemin de 280 × 420 mm, plié en 4 dans la larguer. — Signé, à gauche, sous le texte: CHARLES; au pied, au centre, le sceau du secret de cire rouge. — Arch. nat., J 603, n° 65.

Fig. 11 : **Lettre missive autographe du roi** (Charles V (1350-1364). Le roi demande à son trésorier Pietro Scatissa de lui renvoyer une somme de 22 500 francs qu'il lui a fait parvenir, de payer au duc d'Anjou 12 000 francs sur l'aide de la rançons royale et de veiller au paiement de 30 000 doubles d'Espagne pour la rançon de Du Guesclin. — S.d. [1367?], 7 décembre, Paris.

Papier, 265 × 210 mm, plié en 4 dans la hauteur et en 4 dans la largeur, avec adresse au dos. — À la fin: «Escrit de notre main» et signé: CHARLES. — Arch. nat., K 49, n° 34 (3) = Musée, AE II 386.

TYPOLOGY OF SCOTTISH ACTS, c. 1230-c. 1350

by **Geoffrey Barrow**

1. Basic Classification

The conventional north-west European classification of the epistolary type of written and sealed act issued in the name, and bearing the authority, of the ruler, viz. Charter, Letters patent and Letters close, had been fully adopted in the Scottish kingdom by the middle of the thirteenth century, probably in fact before the death of William I in 1214. Nevertheless, Scottish royal documentation shows little of the elaboration and formalization characteristic of the English court under the Angevin kings, especially from the last years of the twelfth century. There were certainly rolls on which charters were copied to constitute an official record, [1] but although these rolls have been lost it is most unlikely that they were arranged, as the English ones were from 1201, into separate enrolments for charters, letters patent and letters close. It is doubtful whether the Scottish royal writing-office, the *capella regis* as it was always known, ever attempted systematically to preserve record of ephemeral precepts or mandates before the later fifteenth century when the Register of the Privy Seal begins (1488). [2]

It is generally held that each of the Scottish kings used only one seal —predecessor of the «great seal»— until the reign of Alexander III, who undoubtedly possessed a privy seal (*Sigillum secretum,*

---

[1] J. M. Thomson, *The Public Records of Scotland* (Glasgow, 1922), 5-6, 55; *The Acts of the Parliaments of Scotland*, i (1844), 112, 114.

[2] For chance survivals of letters close from Robert I's reign (1306-29) see Thomson, *op. cit.*, 56.

Sigillum privatum).[3] There is in the British Library an eighteenth-century transcript of an original charter of David I (1124-53), now lost, which ends with a reproduction of a seal quite unlike King David's known seal, being smaller and bearing an equestrian figure with heater-shaped shield and sword held aloft and a fragmentary legend which begins SIGILL' DAVID and ends SCOCIE.[4] The copyist, perhaps the scholarly Thomas Astle, remarks «This Seal is not in Anderson [i.e. *Diplomata Scotiae*, 1739]. Query: Is not the King's Privy Seal?»[5] I suppose it is not impossible that David I used an additional or «private» seal, but the point must be treated as unproven in the absence of reliable corroboration.

If royal letters were issued close in the first half of the thirteenth century —and we have no explicit proof that they were— then they are likely to have been sealed by a portion of the great seal, presumably applied across the tie. But no actual examples survive, and what we do have are charters[6] —i.e. perpetuities, gifts and confirmations of lands, offices etc. etc.,— letters patent[7] and brieves[8] —i.e. precepts or mandates— which were evidently sent patent, with the seal either on a tongue or on a tag or silk cords.

2. Charters

The form of the royal charter, as it was to remain until the eighteenth century at least, was almost fully developed by the end of William I's reign[9]. The date of time had been added regularly (though

---

3 Thomson, *op. cit.*, 62.

4 B[ritish] L[ibrary] MS. Stowe 551, f. 9.

5 Ibid.

6 *R[egesta] R[egum] S[cottorum]*, i (ed. G. W. S. Barrow, Edinburgh, 1960), 59-68; *RRS*, ii (ed. G. W. S. Barrow with W. W. Scott, Edinburgh, 1971), 69-75; *RRS*, v (ed. A. A. M. Duncan, Edinburgh, 1988, 17-86, *passim*.

7 *RRS*, v, 88-93; *RRS*, vi (ed. A. B. Webster, Edinburgh, 1982), 24-26; *RRS, Handlist of the Acts of Alexander III, the Guardians and John, 1249-1296* (ed. G. G. Simpson, Edinburgh, 1960), nos. 15, 43, 46, 48, 56 etc.

8 *RRS*, i, 62-68; ii, 71-75; *RRS, Handlist of the Acts of Alexander III,* nos. 3, 8, 10, 20, 21 etc.

9 *RRS*, ii, nos. 376-524 *passim*.

not quite invariably) from April 1195, [10] but only consisting of the day of the month — rather as ephemeral English privy seal letters seem to have been dated from as early as John's reign. [11] The fuller time-date, consisting of the day of the month and regnal year (introduced by the words *anno regni domini regis*) was supplied from 1222 onwards, after a brief experiment with year of Incarnation dating. [12] The charter did not carry a clause of corroboration before the brief reign of John (Balliol), 1292-6 (when it was used sporadically); it became regular, indeed invariable, for Robert I (1306-29), in the form *In cuius rei testimonium presenti carte nostre sigillum nostrum precepimus (fecimus) apponi*. [13] The seal referred to was of course the great seal, sometimes referred to as *sigillum regni, commune sigillum regni*, rather infrequently as *magnum sigillum*. Charters were invariably witnessed, and it has been shown for Robert I's reign that the longer the charter the longer was the witness list, while a charter running to over 500 words (in this period charters of over 1000 words are rare) may have ten or eleven witnesses. [14]. The very long witness lists familiar in solemn charters of the twelfth century have fallen out of fashion by the time of Alexander III, Robert I and David II (1329-71); e.g. Alexander III's solemn confirmation for Dunfermline Abbey (1277), even though it was constructed like an old-fashioned diploma, had only nine witnesses, in contrast with David I's diploma of 1128 which has twenty three. [15] The average charter issued by the chancery of Robert I and David II had anything from five to ten witnesses. [16] The witnesses were of course graded hierarchically and seem to have been chosen from a pool of «approved» or qualified persons who were either actually at court or were at least deemed to be present. Commonly there were bishops,

---

10 Ibid., no. 376 and pp. 81-2.

11 P. Chaplais, *English Royal Documents, King John-Henry VI, 1199-1461* (Oxford, 1971), 15.

12 *RRS, Handlist of the Acts of Alexander II, 1214-1249* (ed. J. Scoular, Edinburgh, 1959), nos. 55-58, compared with nos. 54, 59, 60 etc.

13 *RRS*, v, 87-89.

14 *RRS*, v, 115-118.

15 *Registrum de Dunfermelyn*, Bannatyne Club, Edinburgh, 1842, nos. 1, 81.

16 *RRS*, v, *passim*; *RRS*, vi, *passim*.

an abbot or two, earls (of whom there were few in regular attendance), the Chancellor (himself an abbot under Robert I), the Steward, the Chamberlain, and Knights of the royal household, some of whom held dignified offices such as Constable or Marischal. Occasionally —e.g. when the king was in a remote or unaccustomed locality— an unusual individual might act as witness; but the preferred practice was to authenticate a charter only with the great seal, and normally that seal did not travel with the king. There are a few examples of genuine charters issued under the privy seal, but usually when the court was *in partibus remotioribus* a letter was issued under the privy seal as a warrant for a charter to be prepared and produced under the great seal at some subsequent date. [17]

At what period charters were regularly copied on to rolls for permanent preservation in the *capella regis* we do not know. There was evidently some enrolment under Alexander III, and the practice was resumed under Robert I. From the reign of James I (1406-37) the chancery clerks entered the copies of outgoing charters into a book — the Great Seal Register, still a living archive.

3. Letter-patent

In Scotland there was very much more flexibility and informality in chancery practice than was the case in England. This reflected the fact that the Scots kings were served by a substantially smaller clerical bureaucracy than were their English contemporaries. There was nothing in Scotland to compare with the English vice-chancellor, protonotary or twelve clerks in chancery, for example; only a chancellor who seems to have been very much a working officer, and a clerk of the rolls (predecessor of the Lord Clerk Register)and a small handful of junior clerks and scribes, some of whom may not even have been permanent royal servants. Consequently, although enough wax was bought by the exchequer to provide for an annual output of almost 800 seal impressions it is exceedingly doubtful whether the chancery can really have

---

[17] *RRS*, v, 119, 122-125.

produced anything like so many items [18]. A relatively modest output offers no incentive to classify documents rigidly, or identify them by means of unchanging features which be recognised at a glance. Letters-patent normally carried no witness list, and normally contained some form of the word *presentes* either in the protocol or the eschatocol (or both), but some letters-patent survive with witness-lists while there are others which do not have either *littere* or *presentes*. [19] As a general rule letters-patent of Robert I were sealed on a tag (*sur double queue*), either with the great seal or the privy seal, while precisely the opposite is true for David II, most of whose surviving patents are sealed on a tongue, usually with the great seal. [20] Since the charter remained in active use in Scotland until the nineteenth century, there developed no tendency (as in England) to replace it with the letter patent, and the Scottish chancery made no attempt to enrol or register patents separately from charters, although this had been done in England since the beginning of the thirteenth century. Where originals have not survived the enrolled or registered text may provide the sole indication that we are dealing letters patent if it ends with the clause *in cuius rei testimonium has litteras nostras fieri fecimus patentes*. The commonest uses of letters patent in fourteenth-century Scotland, to judge from what survives, were diplomatic communications, protections, pardons, presentations to church livings and warrants for payments out of the exchequer. [21]

4. Letter-close

The study of royal letters sent enclosed by the application across tongue or tie of the whole or part of a wax seal impression is hampered by the severe shortage of surviving examples. Dr Bruce Webster, who has edited the acts of David II for *Regesta Regum Scottorum*, writes

---

18 Ibid., 197.

19 Ibid., 88-92.

20 *RRS*, v, 190-193 compared with *RRS*, vi, 16, 26.

21 *RRS*, v, 90-103.

of that king's privy seal letters, normally identifiable by their simple eschatocol *dat(um) apud* with place and time, «there is no reason to believe that any of the Scottish examples were sent close», although as he points out, they were used for purposes for which the contemporary English chancery would have employed letters close. [22] The only class of document issued in David II's name for which Dr Webster believes that the closed letter was normal consisted of informal diplomatic letters, often in French not Latin, sent close under the privy seal or occasionally the newly-introduced signet. [23]

We have rather better information in the case of Robert I's chancery. Two original letters of brieves sent close under the great seal have survived, in both instances commands sent to royal officers in the north of Scotland who (presumably after carrying out the king's orders) filed the brieves in their archives. [24] It seems probable that they (and the very numerous analogous documents which have perished) were sealed with only a portion of the great seal, either top or bottom. Two further original letters, sent to Edward III by Robert I shortly before his death, bore impressions of the gold privy seal specially made for King Robert in 1328. [25] Although the wax does not survive, there are clear enough images on the tongue and panel of parchment as originally folded to prove that the seal was applied *plaqué*. All these documents were in Latin, and indeed very few of Robert I's acts of any kind were composed in French, the exceptions being mainly truces, treaties of peace and ancillary documents. Of King Robert's clerks and scribes only Mr Walter of Twynholm, appointed chancellor in 1328, seems to have enjoyed perfect competence in the French language, [26] a surprising circumstance when one thinks of the large number of Scots in the period who studied at Paris and Orleans. A higher proportion of David II's acts were written in French, perhaps less because of the king's childhood exile at Château Gaillard than because of his lengthy sojourn as a prisoner in England. In the thirteenth century, the use of French was extremely rare in the

22 *RRS*, vi, 28.
23 Ibid., 28-29.
24 *RRS*, v, 193-194.
25 Ibid., 187-188.
26 Ibid., 203-206.

written output of Alexander III (1249-86) and (I believe) entirely unknown in the reign of his father Alexander II (1214-49). Incidentally, the rule in Scotland was to employ Latin when communicating with the French (or for that matter any other continental country), and to use French only when communicating with the English — though the practice was far from invariable. English — in its Scottish form — did not come into use for royal letters before the fifteenth century, and in any case was never employed in charters or other solemn documents.

5. Conclusion

In order to assess the quantity and quality of the output of written acts in the sovereign's name we need to ask for what purposes a king was required to authenticate and increasingly to produce documents of any kind. First of all, the ruler wished to provide a permanent record of his own piety, charitable generosity or merely of his property dispositions. Hence charters, of which in principle a comparative study ought to allow a distinction to be made clearly and permanently between the property of different corporations and persons. Secondly, the ruler might find it convenient to communicate with his own officers in writing and absolutely necessary to communicate in writing with his fellow rulers. As literacy gradually spread — and there can be no doubt that it did spread between the late twelfth and the early fifteenth century — the ruler, or to be precise the ruler's principal officials, especially on the financial side, would make increasing use of written documents for purely internal administrative purposes. Thirdly, but by no means finally, the ruler's subjects would demand written proof of the justice (especially in property matters) which was meted out in courts convened in the ruler's name and exercising his authority. The surviving record of Scottish royal written acts, *c.* 1230-*c.* 1350, reflects all the needs and purposes, with a pronounced bias in favour of permanent gifts and grants and of financial administrative documents such as the exchequer rolls, and the annual accounts of sheriffs, bailies, custumars etc. Much has been lost, but from what remains it is possible to construct a remarkably detailed picture of Scottish royal government in the relatively peaceful thirteenth century and in the conspicuously war-torn fourteenth century.

THE ENGLISH ROYAL CHANCERY: STRUCTURE AND PRODUCTIONS

Por **Jane E. Sayers**
University College, London

The two centuries between 1199, the accession of King John, and 1399, the death of King Richard II, may well be regarded as the golden centuries of the English royal chancery. The major advances can be traced back to the Angevin system of government introduced by Henry II and to the development of the accounting office, the Exchequer, and its head the king's vice-regent, the Justiciar. But a fully developed chancery with a system of registration is not discernible before 1199. Towards the end of our period, however, the three offices of Chancery, Privy Seal and Signet were issuing annually between them some 30,000 to 40,000 letters — perhaps more [1] — and of these a fair proportion were enrolled on the great rolls of Chancery.

The first list of the officials of the royal household and their allowances of *c.* 1136 provides for a chancellor and a master of the *scriptorium*. The latter, Robert de Sigillo, probably effected the sealing of documents. His duties had so grown that by the end of Henry I's reign he was receiving a commensurate rise to accord with his new status. [2] The next entry concerns the chaplain in charge of the king's

---

[1] A. L. Brown, *The Governance of Late Medieval England 1272-1461* (London 1989) p. 52.

[2] Pd *«Dialogus de Scaccario» and «Constitutio Domus Regis»*, ed. and trans. C. Johnson, revsd. F.E.L. Carter & D.E. Greenway (OMT Oxford 1983) p. 129. The heading «Chancery and Chapel» is not in the manuscript. Robert de Sigillo, keeper of the seal from

chapel and the relics and it is clear that the chancellor is responsible for the chapel services and the whole clerical establishment. Forty years later in *c.* 1176, according to the discussion between master and student known as the *Dialogue of the Exchequer*, the Chancellor has a clerk to look after the King's seal in the Exchequer, and the master of the writing office provides scribes to write the «roll of the Chancery» (a copy of the Great Roll of the Pipe, the Exchequer's main account roll) and the writs and summonses of the Exchequer. [3]

It is much to be regretted that we do not have a similar discussion between master and student as to how the royal chancery operated. If we had, perhaps it would outline the homely nature of the household office, lending out its clerks who were still to be found carrying out chapel duties and who were attached to particular chancellors. Most of the early chancellors (between 1066 and 1189) were deans or archdeacons, resigning when a bishopric came their way. Chancery's organization was almost certainly inferior to Exchequer's.

The transformation of Chancery began with the justiciar-chancellors of the 1190s, William Longchamps and Hubert Walter. Longchamps was never actually called justiciar, but he acted as the king's chief representative and chief of the council of regency from 1189-91, holding the king's seal, and he was chancellor from 1189 to 1197. Hubert Walter was justiciar from 1193 to 1198 and chancellor from 1199 to 1205. He had been brought up in the household of his uncle, Ranulf de Glanville, justiciar from 1179 to 1189. After the king, the justiciar was the most important man in the country, the king's viceroy when he was abroad. Vast sums of money had to be raised for the wars, for the crusade, for Richard I's ransom. Organization and records were needed and this explains the beginning of the great series of administrative measures and parchment rolls that breathe the name of Hubert Walter. Furthermore the growth of the common law began to increase the demand for judicial writs and to stretch the resources of government and hence of chancery.

1131-5, was made bishop of London in 1141. The «office» was still closely associated with the chapel. The next entry concerns the chaplain in charge of the chapel and the relics: there are four serjeants of the chapel and two sumpter-horses.

[3] Ibid pp. 17, 26, 33-4 & 62.

The introduction of the feet of Fines, the Jewish *arche*, the plea rolls, the *Carte Antique*, and the Chancery rolls and the development of letters patent and letters close are all to be associated with these years. The feet of fines commencing in 1195 at the command of Hubert Walter provided a method of registration with the royal court, the foot remaining in the royal archive. (See plate 1, an example of 1303). The Jewish arche set up in 1194 by Hubert Walter provided record centres and the official writing of transactions in which Jews were concerned in towns. (See plate 2A, chirograph and plate 2B, a writ of King Henry III, under the seal of the exchequer of the Jews, for the deposit of the foot.) The plea rolls commence in 1194 and possibly the coroners' rolls. The first enrolment on the *Carte Antique* rolls was made between the spring of 1190 and the spring of 1198. It is likely that they originate under Richard I. They are enrolments of charters for religious houses, probably made by clerks from those institutions. The Pipe roll for 6 Richard I (1194-5) records that the men of Beverley owe 15 marks for the enrolment of their royal charters in the Exchequer and Round surmised that the crown had a roll on which charters were recorded by the middle years of Henry II.[4] It seems that charters were kept in the Treasury under Henry I though not yet enrolled.

Registration in England definitely originates in the Exchequer. The series of Pipe rolls begin in 1130 under Henry I. They were closely followed by the memoranda rolls and there was a fine roll or oblata roll (recording sums of money and gifts offered to the king) in existence by the last year of Richard I's reign. Chancery registration does not commence until 1199 with the Charter rolls from King John's first year (see pl. 3, section of the charter roll for 1290). By the second year there are nascent close rolls (see pl. 4, section of the close roll for 1389) and by the third year patent rolls (see pl. 5, section of the patent roll, Nov.-Dec. 1202). Further divisions were made under Henry III when the liberate rolls begin (1227) for the writs of liberate.[5] The Gascon rolls were also instituted under Henry III. Under Edward I, Scots, Welsh and Roman rolls were introduced. The *rotuli Alemannie* begin under Edward II and the French rolls under Edward III.

---

[4] See *The Cartae Antiquae Rolls* 1-10, ed. L. Landon (PRS n.s. 17, 1939) and 11-20, ed. J. Conway Davies (PRS n.s. 33, 1960). They still await the final volume and introduction.

The regulation on Chancery fees which was issued at the instance of Chancellor Hubert Walter on 7 June 1199, twelve days after King John's coronation and his own appointment, is the only comment we have on the structure and organization of Chancery at this important time. Mentioned are the chancellor, vice-chancellor, a sigillifer and a protonotary. By appointing Hubert Walter as his chancellor John secured continuity in the administration. The ordinance announced a return to the scale of fees for Chancery documents as under Henry II. Clearly there was a danger that royal government would break down if there were no confirmations and no new charters. Richard I had grossly overcharged. Henceforth the old payments were to be reinstituted for letters patent of protection and for simple confirmations. The regulation is closely connected with the commencement of the Charter Rolls in the same year, the first of King John, and although letters patent are registered in the Charter Rolls for the first two years it is clear that there is a growing distinction between letters and charters and between letters sent open and letters sent close. [6]

The next description of Chancery occurs in a legal treatise, the so-called *Fleta*, written by a lawyer towards the end of Edward I's reign (1307). It represents chancery as being largely concerned with the issue of original or judicial writs. It is on the way to developing legal powers and has furthermore virtually been separated from the household. From the treatise we learn that there are two groups of clerks — the senior and superior clerks and the inferior or junior clerks. The seniors ordered writs (the *preceptores*), wrote the original ones (the prenotaries) and examined the work of the lower clerks. The juniors write the stock writs, the writs «de cursu». Their writs are to carry their names and are to be examined by the senior bench before despatch. They «hold office by favour of the chancellor» and to prevent them «from demanding excessive payments for their writing, it is laid down that the clerks both of the justices and of the chancellor shall be content

---

[5] The three earliest Liberate Rolls, fragments for 2, 3 and 5 John are really Close Rolls.

[6] For the regulation see Thomas Rymer, *Foedera, Conventiones, Litterae*, ed. A.C. Clarke & F. Holbrooke, I pt i (London 1816) pp. 75-6.

with one penny and no more for every writ they write». [7] The prime concern of the author is chancery's growing activity as a court not its range of activities as a writing office of all varieties of documents issued under the great seal.

By the time of our last, and only real, Chancery ordinance (1389), a completely structured office is in existence, separate from the household. Here are present under the chancellor twelve clerks of the first bench. They were already that number by 1327 and from about 1370 they are described as Chancery masters. Each of the Chancery masters had three clerks under him, but the senior, the keeper of the Chancery rolls, had, following this ordinance, six clerks of his own. Two of the remaining eleven were *preceptores*, authorizing writs, six were examiners and one, from 1336, a notary who wrote and enrolled international documents. [8] The twelve clerks of the second bench, who wrote the charters, letters patent and the writs, consisted of two clerks of the crown, who wrote the writs of the crown, with two assistants each, the clerks of the petty bag who wrote the writs «diem clausit extremum», the clerk in charge of searches through the Chancery rolls in the Tower of London and the clerk who read the records and pleas of Chancery. Each of these had one assistant. Twenty-four cursitors wrote the stock writs and the «ad quod damnum» writs. All work had to be examined by the examiners of the senior bench. No one is to reveal the secrets of the Chancery. They are to live in a common dwelling, and they are not to take bribes. [9]

The royal seal, in the custody of the chancellor, had always been the king's great double-sided seal of which a duplicate had been made for Exchequer use by the 1170s, but by Henry III's reign, if not earlier, it had acquired a distinctive design. (See plate 6A for the obverse of

---

[7] *Fleta*, ed. & trans. H.G. Richardson and G.O.Sayles, vol. 2 (Selden Soc. 72, 1955 for 1953), ch. 13 pp. 123-6.

[8] On the notary see P. Chaplais, «Master John de Branketre and the office of notary in Chancery, 1355-1375», *Journal of the Society of Archivists* iv.3 (1971) pp. 169-99. The early notaries who were in permanent royal employment appear to have been on the Wardrobe staff. Master John de Branketre used the Christmas dating (the custom of Roman notaries) for great seal letters patent of a diplomatic nature.

[9] B. Wilkinson, *The Chancery under Edward III* (Manchester University Press 1929) pp. 214-23 (text 217-23).

the great seal of King Henry III, and 6B for a fragment of the great seal of Edward III used on a writ close). The justiciar had his own seal and on occasion he sealed exchequer writs which were attested by one exchequer official. [10] By the reign of Henry III a separate Exchequer seal of different design existed. King's bench and common pleas also acquired separate seals and special deputed seal matrices were made for Ireland, Scotland and Gascony (see pls. 6C, Exchequer seal of Edward I, 6D, Chancery seal for Ireland of Richard II, and 6E, seal of Edward II for Scottish affairs). The «control of the seals» and the development of new, small, private and secret seals mirrors the changes in the power structure (pls. 7 & 8, privy seals, and secret seals and signets). It also determines the form and style of Chancery documents. It is not certain that Henry II had a personal seal. For Richard I there is some evidence, for John there is proof of his possession of a private seal though no example of it survives.

The reigns of Richard I, John and Henry III are the crucial ones in the early development of the private royal seals and allowed, in the case of the last two monarchs, the conduct of much business through the household offices. Under John the Chamber became important: under Henry III and his successors it was the Wardrobe that assumed prominence. The development of letters and the letter form is linked with the growing formula of «teste me ipso» and in the case of letters close directly with the private seals. The change-over from charters to letters patent is illustrated by this hybrid document of John (see pl. 9) which has some of the features of the charter (cf pl. 10, a charter of Richard I) and some of letters patent. A charter of Henry III, dated *per manum*, and of letters patent, *teste me ipso*, under what came to be the accepted forms can be seen in plates 11 and 12. The normal method of warranting under the great seal becomes by writ of privy seal as illustrated by plate 13 — a privy seal warrant for the issue of letters patent under the great seal appointing Richard Lyonn constable of Dover castle from the first year of Edward III. [11] The decline in the number of charters and the growth in the number of letters close and letters

---

[10] See *Pleas before the King or his Justices, 1198-1202*, ed. D. M. Stenton (Selden Soc. 67, 1948) pp. 88-9, 95-6.

[11] Letters under the great seal frequently have the note of warranty «per breve de privato sigillo», see pls. 15 & 16.

patent is manifested by the introduction of separate rolls for close and patent letters in the second and third year of John. Letters patent had been entered on the charter roll in John's second year.

Throughout the thirteenth century the separation of the chancery from the household became more pronounced, though the reign of Henry III is full of paradoxes. The minority of the young king brought greater powers for the Marshal and the bishop of Winchester who attest during these years and the appointment of a chancellor by the council in 1218 was to lead by 1244 to the demand of the magnates in parliament to have a permanent say in his selection. In 1232 the office of justiciar was abolished and the «chancellor of the exchequer» took over the functions of the former clerk of the chancellor so that the Exchequer came to have an independent chancery with a chancellor and clerks of its own. By the end of Edward I's reign a large number of exchequer writs were issued under the supervision of the clerk of the writs and they and the letters patent were enrolled on the memoranda rolls by the remembrancers. The earliest reference is found also in 1232 to a clerk of chancery, no doubt to distinguish him from clerks of other departments, but there is still a blurring of chancery and chapel. With the appointment of a chancellor in 1260, who did not farm the office but received a fixed salary, the office naturally declined in importance and desirability and the office of the hanaper was introduced for the collection of chancery fees. Before the accession of Edward I the chancery was to be found more and more at Westminster and less and less dependent on the movements of the king. The demands of a war administration also changed the significance of the chancery. At the beginning of 1293 the chancellor's fee was restored and the «hospicium» of the chancery was split off from the household.

The Privy Seal

The organization surrounding the privy seal was centred on the household and the wardrobe. From 1232 Peter des Rivaux, keeper of Henry III's Wardrobe, had custody of the privy seal. On one occasion in 1238, writs directed against the chancellor, Ralph Neville, whose appointment to the bishopric of Winchester the king was resisting, were written and dated in the Wardrobe at Woodstock. They found their way on to the chancery rolls only after the separate sheet on which they

were copied was surrendered. It was then stitched in to the main chancery roll. [12]

The king might use the privy seal for a variety of personal and administrative purposes. All the surviving documents sealed with Henry III's privy seal are warrants for issue under the great seal and no Wardrobe rolls survive to indicate the range of correspondence which was certainly wide. There is evidence for rolls of privy seal documents regularly compiled by Wardrobe clerks from 1290-7 and including letters which for reasons of confidentiality could not be copied on the Chancery Rolls. [13] Edward I and Edward II used the privy seal for all purposes, sending instructions to Chancery and Exchequer, but mainly our sources for study are the letters resulting from the warrants — the letters and writs, both patent and close, the bills (administrative orders) and the indentures for military service.

The Wardrobe's position was such that under Edward I the Wardrobe official who kept the privy seal was described as the «private chancellor of the king». [14] Its close attendance on the king, perambulant as the old Chancery had been, caused it to be both flexible and powerful. It accompanied the king on military campaigns and met the demands of war. The account books show that the bulk of the expenditure was channelled through it and troops were paid by the Wardrobe. It could issue debentures, promises of future payment and in the first half of Edward's reign loans from Italians came directly to the Wardrobe.

By 1312 the barons had secured control over the privy seal. Ordinances of 1311 had declared that the clerk appointed to keep the privy seal should, like the chancellor, be appointed by the king in parlia-

---

12 P. Chaplais, *English Royal Documents King John — Henry VI 1199-1461* (Oxford 1971), pl. 3; F. M. Powicke, *King Henry III and the Lord Edward* (Oxford reprint 1966) pp. 779-80, «afterwards the roll was surrendered».

13 P. Chaplais, «Privy Seal Drafts, Rolls and Registers (Edward I — Edward II)», *EHR* 73 (1958) pp. 270-3, and esp. 270. A privy seal roll of Edward of Carnarvon is the only one to survive. Later they were in book form of which one leaf from 1301 survives. Originally the documents were arranged in monthly files. Drafts are in the Public Record Office.

14 *Rôles Gascons*, ed. Francisque-Michel and C. Bémont, 4 vols. (Collection de documents inédits sur l'histoire de France, Paris 1885-1962) ii no. 1796 p. 550; T.F. Tout, *Chapters in the Administrative History of Medieval England*, 6 vols. (Manchester reprint 1967) ii pp. 44-64, esp. p. 64.

ment and on the advice and with the approval of the barons. Henceforth the privy seal office became a second writing office and a clearing-house, sending out formal warrants to Chancery, Exchequer and other offices, letters and writs, both patent and close, bills ordering payments and diplomatic letters to foreign rulers. A privy seal writ close was issued by Edward III to the abbot and convent of Westminster ordering them to release the stone of Scone to the sheriff of London. Dated at Bordesley on 1 July 1328, it was sealed according to the method in use before 1345, the document being folded twice vertically and the tie then passed round it and crossed. The seal was then applied where the tie crossed. Traces of the red wax may be seen on the dorse of the document and the address on the tongue in French is clearly visible (pl. 14). [15] Letters patent under the great seal which had been warranted by privy seal writ were used for appointments and licences (pls. 15 and 16). But letters patent under the privy seal were also issued directly. On 22 February 1370 Edward III, in letters patent under the privy seal on a tongue, appointed his clerk, William de Mulsho, to act as his attorney to receive seisin of certain lands (pl. 17). On 3 May 1378, Richard II by privy seal bill, the seal applied on the face, ordered his receivers for war to pay wages to John Haukyn and others (pl. 18). A warrant to Chancery for a writ to summon Thomas Mydlington of Southampton to appear before the council (1392) was signed with the name of John Prophet, privy seal clerk and the first clerk of the Council (pl. 19). [16] By 1400 there were ten or twelve privy-seal clerks, seniors and juniors.

Once the privy seal had become separated from the king and within a year of the appointment of Roger of Northburgh as keeper of the privy seal, Edward II had a new secret seal. The hostility of parliament and council was from now on directed at the secret seals which made their appearance at this time. The king's secret seals could be used for various business. In 1335 the king issued an order under the secret seal («sous notre secre seal a Londres») for letters to be issued under the privy seal for Bartholomew Tyrel to be given the church of Old

---

[15] See Chaplais, *English Royal Documents*, pp. 31, 38 and Tout, *Chapters*, v pp. 116-20; for a plate illustrating the method see Chaplais pl. 26b.

[16] For Prophet, Keeper of the Privy Seal and head of the office from 1406-1415, see A. L. Brown, «The Privy Seal Clerks in the Early Fifteenth Century» in *The Study of Medieval Records*, ed. D.A. Bullough and R. L. Storey (Oxford 1971), pp. 260-81.

Radnor (pl. 20). Edward III petitioned the pope to attend to letters «in Latin or French under the privy seal or under our signet» (see plate 21). The signet became the main private seal from Richard II's reign. The signet's keeper was the king's secretary, who nominally had four clerks. It, too, became the object of the council's discontent being used (as the secret seal had been) to express the royal prerogative and to bypass the Privy seal office in warranting great seal documents. In 1377 at Kennington, «in the absence of our privy seal», Richard II used the signet to authorize the issue of a protection for six months for Geoffrey de St Quintin («Seyntquyntyn») en route for Calais on royal business (pl. 22). In 1388 Parliament forced Richard II to promise to stop issuing signet letters to the damage of the realm, and one of the chief charges against Richard was his abuse of the signet. In the absence of his own signet in November 1389, Richard II sent a letter close under the queen's signet, but he also signed it with his sign manual «Le roy R S sans departyr» (see pl. 23). [17] The importance of the sign manual which appears with Richard II increased at the expense of the signet as that too became the secretary's seal and hence less under direct royal control. From Richard II's reign petitions granted received the sign manual and were called signed bills.

This brief sketch can scarcely do justice to the great range of documents issuing from the English chancery nor to the subtle and detailed work done by Dr Chaplais, Professor A. L. Brown and others and to past scholars of administrative history, amongst whom the names of Tout, Galbraith, Wilkinson, Richardson and the anonymous editors of the great series of rolls stand out. I have tried to draw attention to the peculiarities and individual characteristics of some of the types of document prevalent in England in these two centuries rather than concentrating on the types which undoubtedly by the end of the period were in the mould of the major chanceries of Europe. An advanced royal government meant that the English Chancery produced more royal documents at an earlier date than its neighbours. The innovation of registration brought clearer classification of documents issued in the king's name.

---

17 Chaplais, *English Royal Documents*, pl. 18 and p.71.

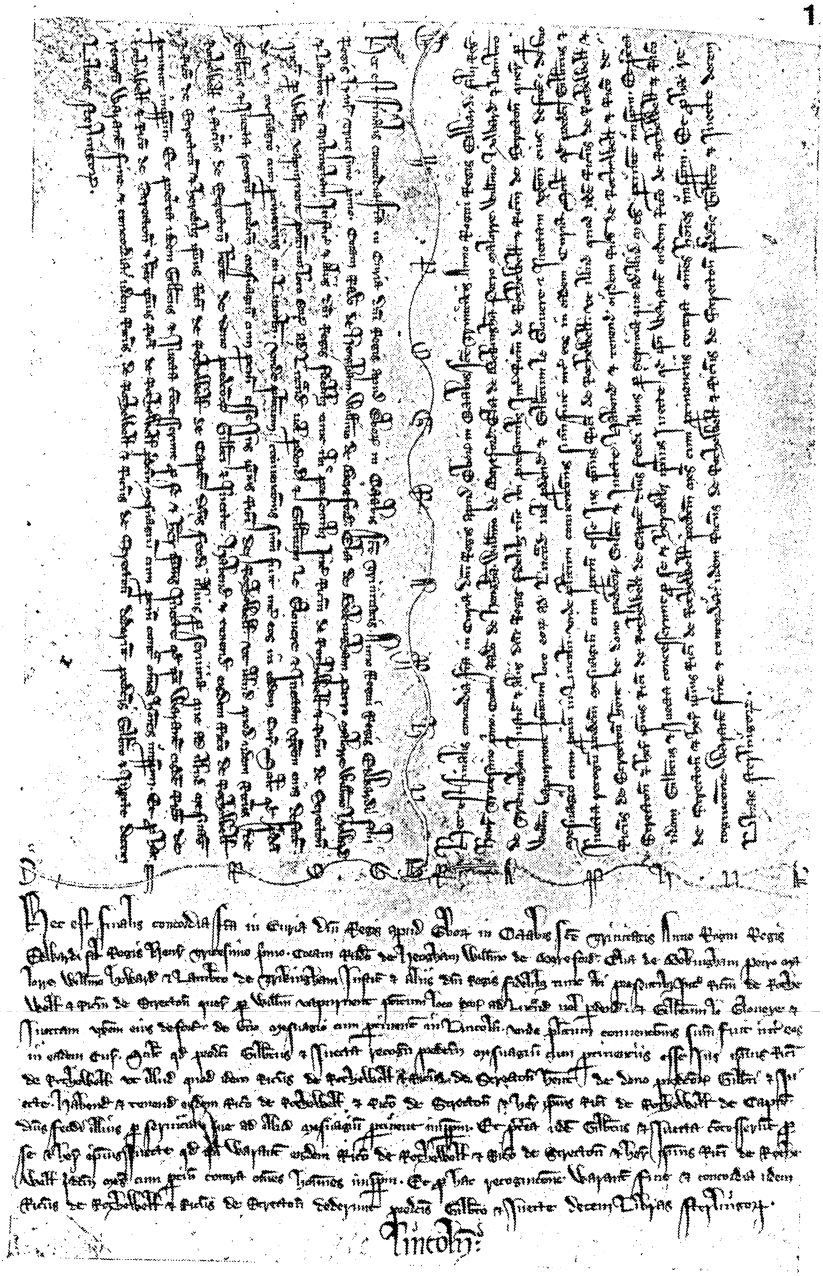
List of Plates

1. Feet of fine (1303)
2.A A Chirograph recording the conveyance of a house in Norwich by William de Melleford, *hostiarius* of the Wardrobe, to Isaac of Norwich son of Abraham the Jew and his heirs.
2.B Writ of King Henry III to the chirographers, both Christians and Jews, of Norwich, under seal of the exchequer of the Jews, for the deposit of the foot of the above to be placed in the *archae* at Norwich. (Westminster Abbey Muniments 6715 A and B).
3. Section of the Charter Roll for 1290.
4. Section of the Close Roll for 1389. (J. and J. pl. 31).
5. Section of the Patent Roll for 1202. (J. and J. pl. 10a).
6.A Obverse of great seal of Henry III.
6.B Fragment of the great seal of Edward III used on a writ close. (Chaplais pl. 25).
6.C Obverse and reverse of Exchequer seal of Edward I. (*Archaeologia* 85, pl. 84).
6.D Obverse and reverse of Chancery seal for Ireland of Richard II. (ibid. pl. 91).
6.E Seal of Edward II for Scottish affairs. (*Antiquaries' Journal* xi pl. 28).
7. Privy seals of Edward I (no.1), Edward of Carnarvon (2), Edward II (3,4), Edward III (5,6). (Tout v pl. I: for full reference see footnote 14).
8. Secret seals of Edward II (nos. 1,2) and signets of Richard II (nos.3-6). (ibid. pl.IV).
9. Royal charter of confirmation of King John illustrating transition from royal charter to letters patent.
10. Charter of King Richard I.
11. Charter of King Henry III. (Fuller Collection, University of London Library, I/19/2).
12. Letters patent of King Henry III (1271). (ibid. I/24/1).
13. Privy seal warrant for issue of letters patent under the great seal, 1 Edward III.
14. Privy seal writ close (Westminster Abbey Muniments 51112).
15. Letters patent of Edward III (1349). (Fuller I/21/6).
16. Letters patent of Richard II (1394). (Fuller I/21/10).
17. Letters patent of Edward III under the privy seal on a tongue. (Chaplais pl. 27a).
18. Privy seal bill of Richard II (1378). (ibid. pl. 27b).
19. Warrant to Chancery for writ of summons under the great seal (1392). (J. and J. pl. 30b).
20. Order under the secret seal of Edward III for privy seal letters. (J. and J. pl. 22c).
21. Petition to the pope of Edward III, written by his secretary, Richard de Bury, at the bottom of which the king himself has written «Pater sancte». (J. and J. pl. 22b).
22. Signet order (bill) of Richard II. (Chaplais pl. 27c).
23. Sign manual of Richard II on a letter close issued under the queen's signet in absence of his own. (Chaplais pl. 18).

Nos. 2A, 2B and 14 are reproduced by the kind permission of the Dean and Chapter of Westminster; nos. 11, 12, 15 and 16 by the kind permission of the Librarian of the University of London Library.

J. and J. = C. Johnson and H. Jenkinson, *English Court Hand A.D. 1066- 1500 illustrated chiefly from the Public Records* (Oxford 1915) 2 parts Pt II plates.

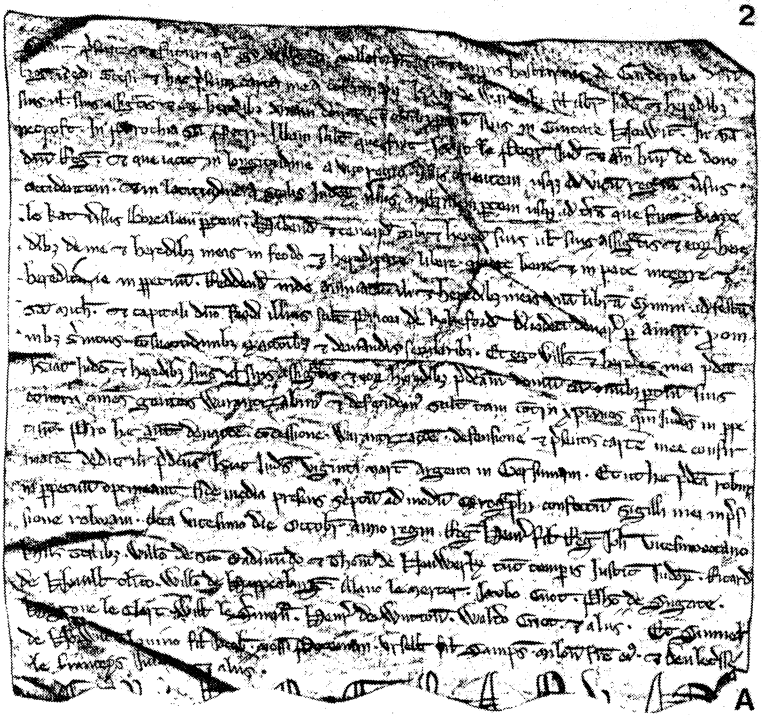
Chaplais = P. Chaplais, *English Royal Documents King John — Henry VI 1199-1461* (Oxford 1975).



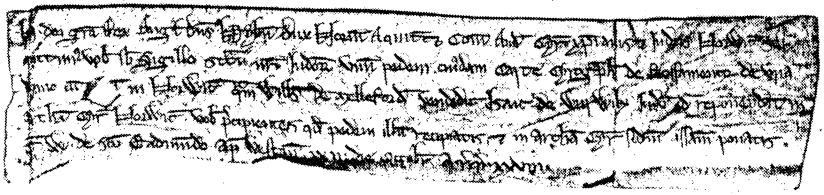
The two parts of a Chirograph with the Foot of Fine

1. Feet of fine (1303)

2



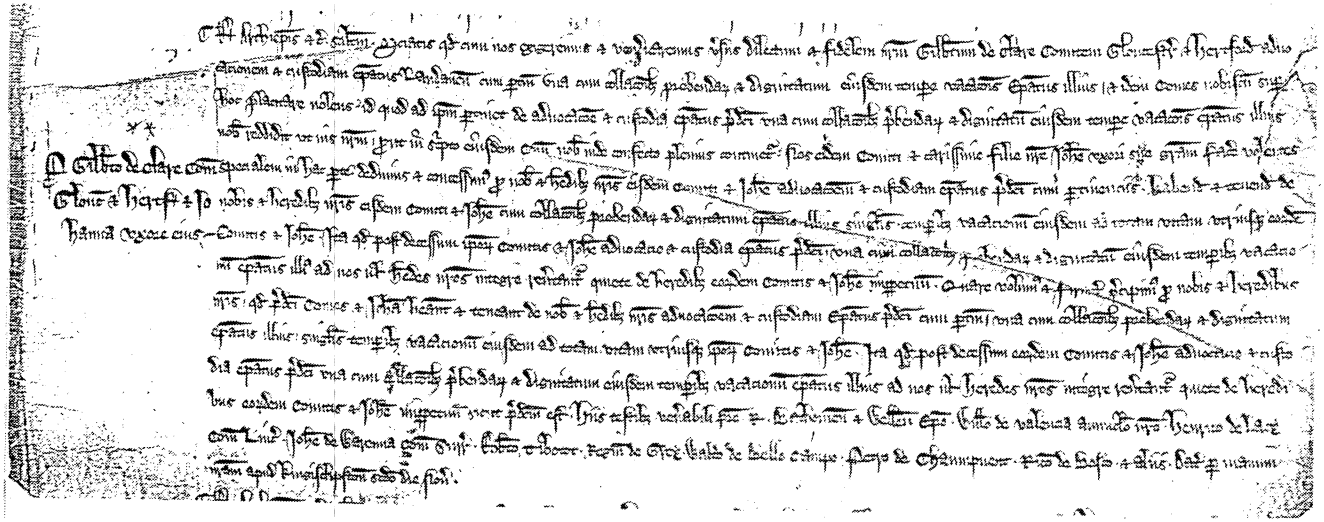
A



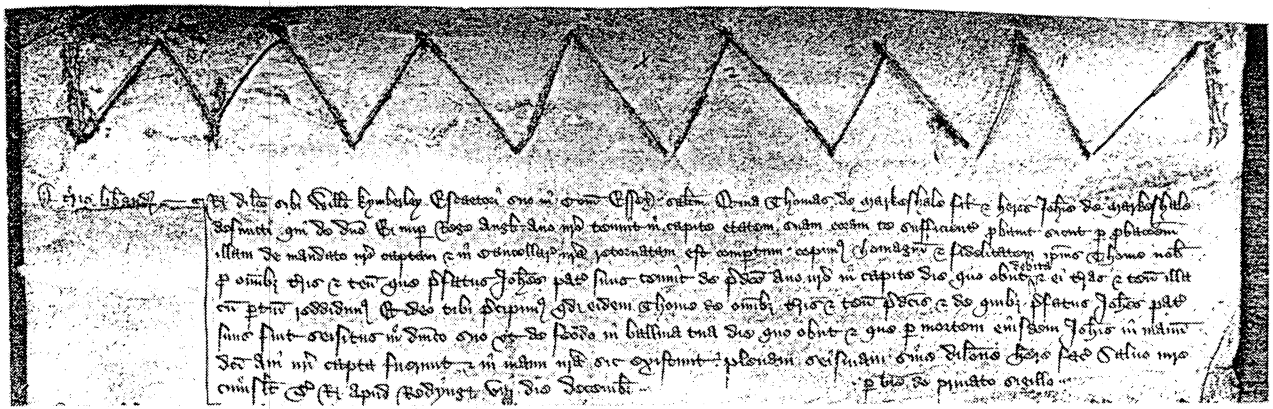
B

2.A A Chirograph recording the conveyance of a house in Norwich by William de Melleford, *hostiarius* of the Wardrobe, to Isaac of Norwich son of Abraham the Jew and his heirs.

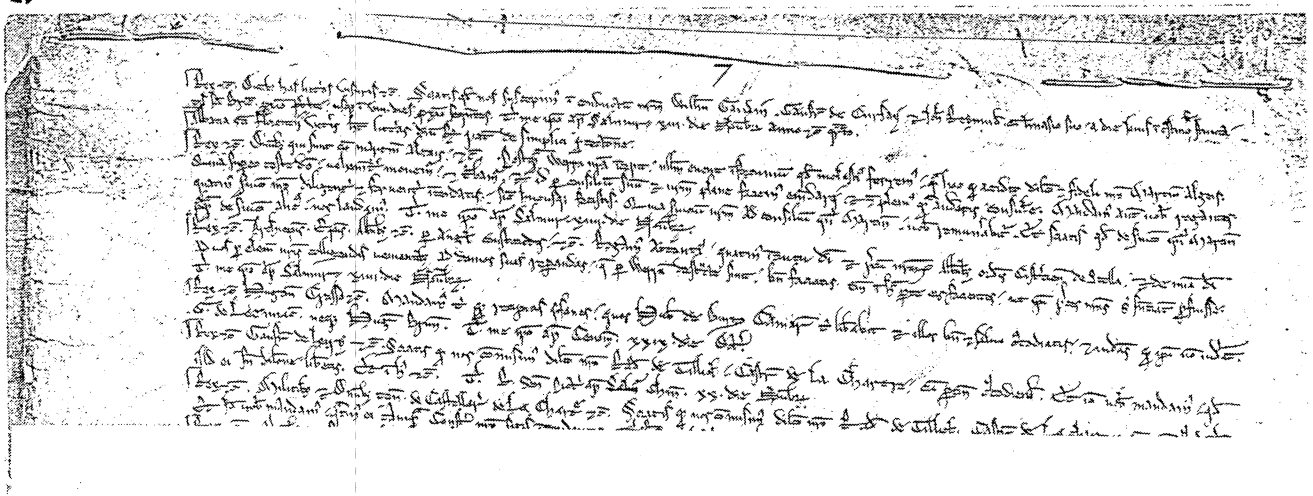
2.B Writ of King Henry III to the chirographers, both Christians and Jews, of Norwich, under seal of the exchequer of the Jews, for the deposit of the foot of the above to be placed in the *arche* at Norwich. (Westminster Abbey Muniments 6715 A and B).



3. Section of the Charter Roll for 1290.



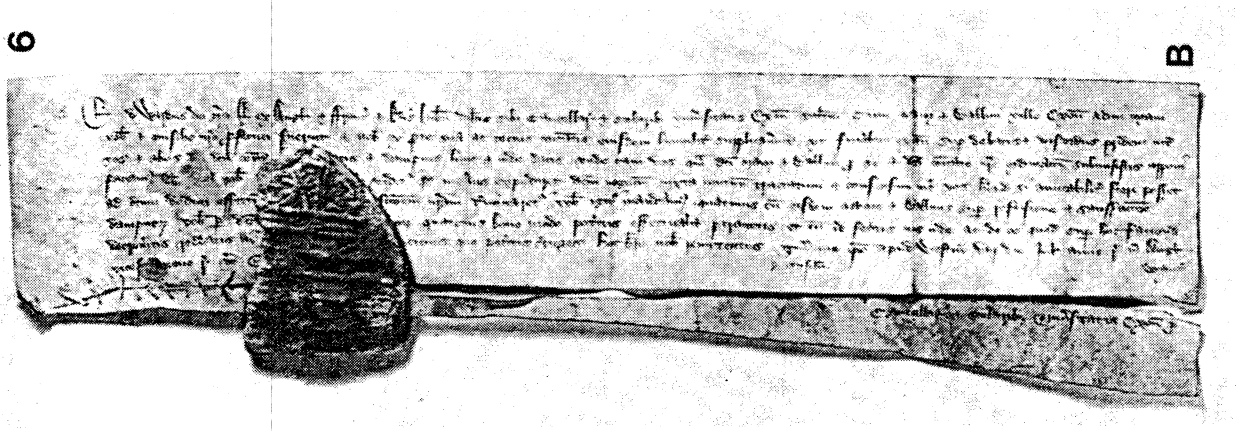
4. Section of the Close Roll for 1389. (J. and J. pl. 31).



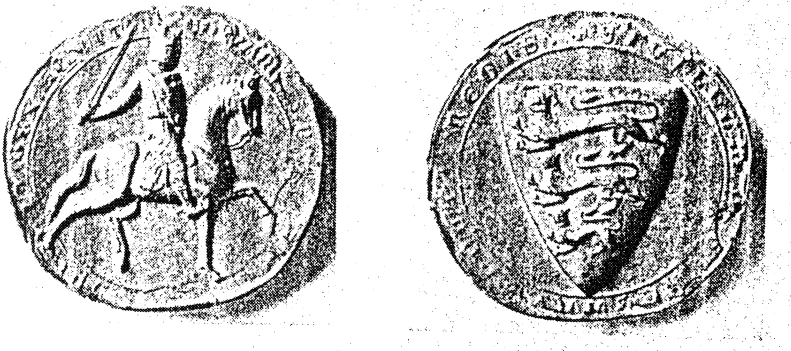
5. Section of the Patent Roll for 1202. (J. and J. pl. 10a).



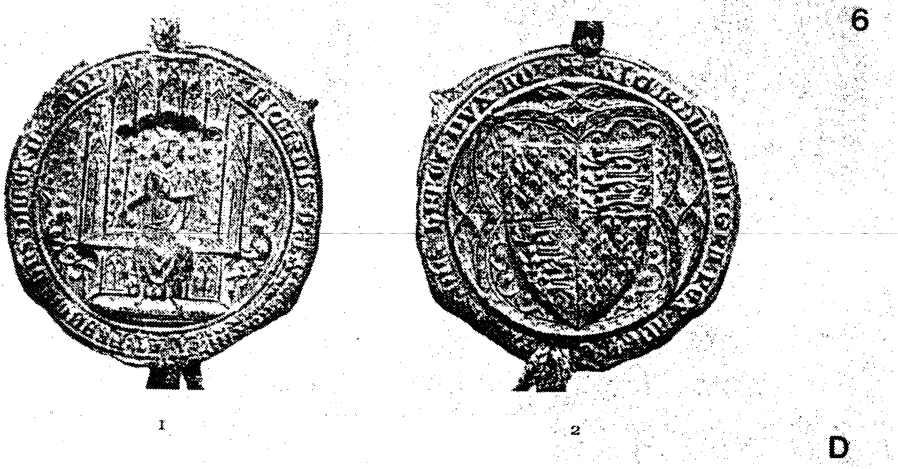
6.A Obverse of great seal of Henry III.



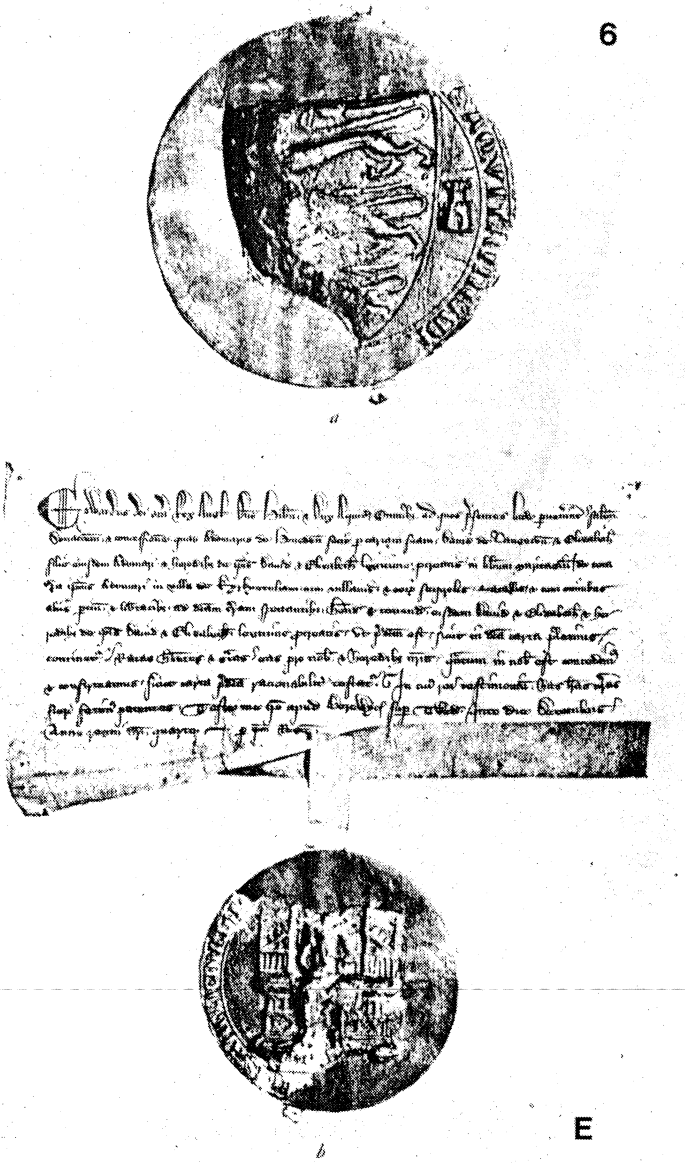
6.B Fragment of the great seal of Edward III used on a writ close. (Chaplais pl. 25).



6.C Obverse and reverse of Exchequer seal of Edward I. (*Archaeologia* 85, pl. 84).



6.D Obverse and reverse of Chancery seal for Ireland of Richard II. (ibid. pl. 91).



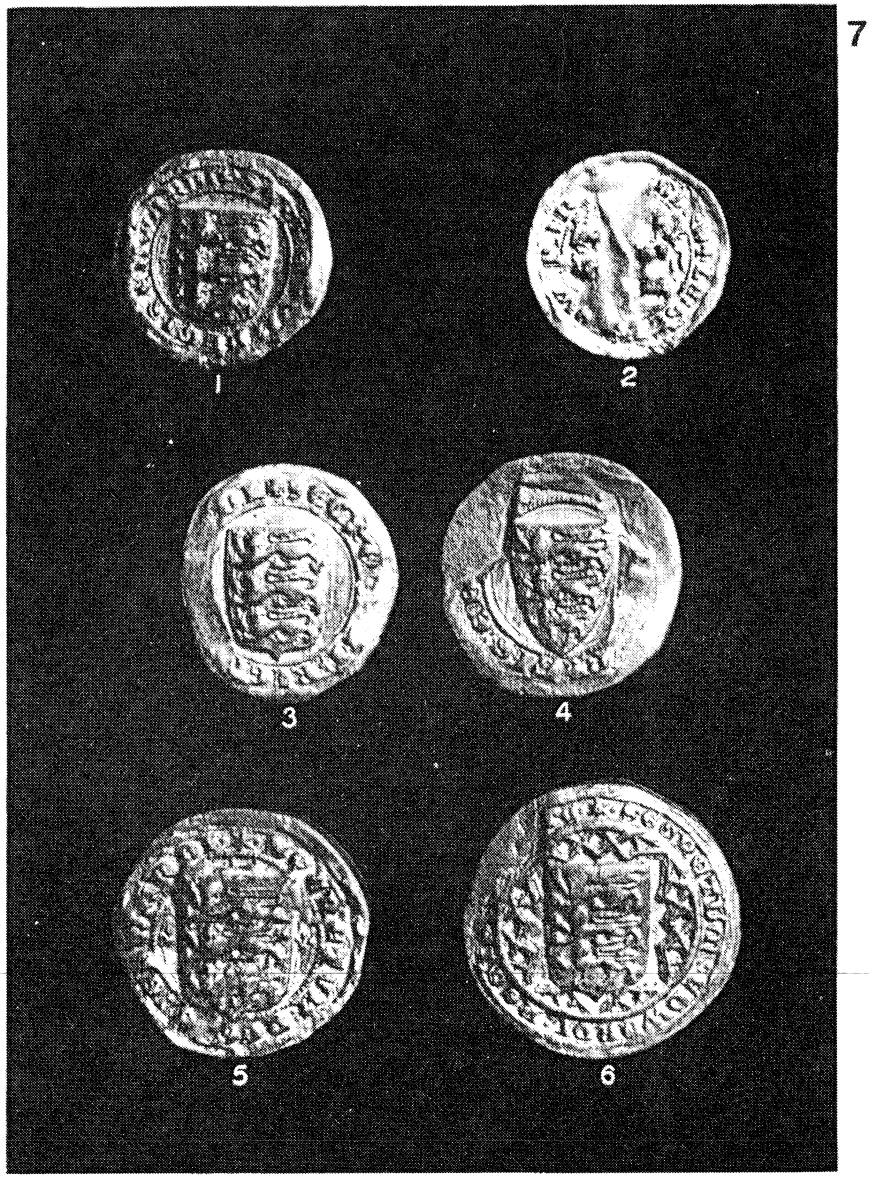
a

b

E

Seal of Edward II for Scottish Affairs: *a*. Reverse ($\frac{2}{3}$); *b*. Obverse (*c*. $\frac{1}{2}$) and charter

6.E Seal of Edward II for Scottish affairs. (*Antiquaries' Journal* xi pl. 28).

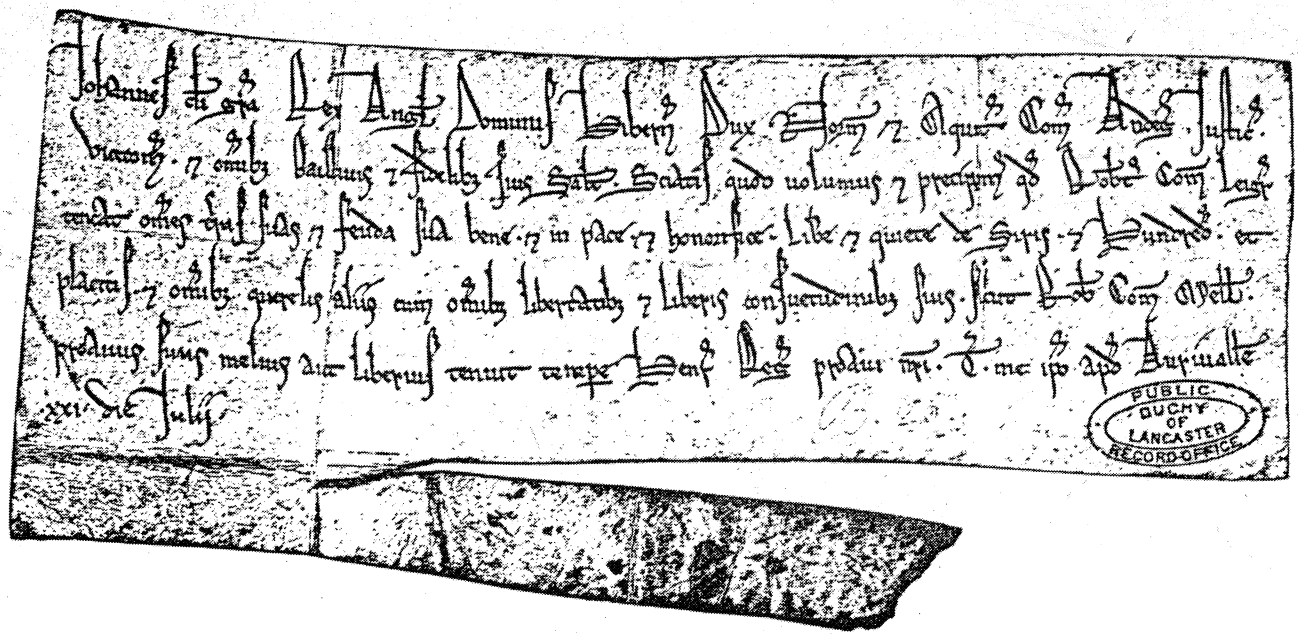


7. Privy seals of Edward I (no.1), Edward of Carnarvon (2), Edward II (3,4), Edward III (5,6). (Tout v pl. I: for full reference see footnote 14).



8. Secret seals of Edward II (nos. 1,2) and signets of Richard II (nos.3-6). (ibid. pl.IV).

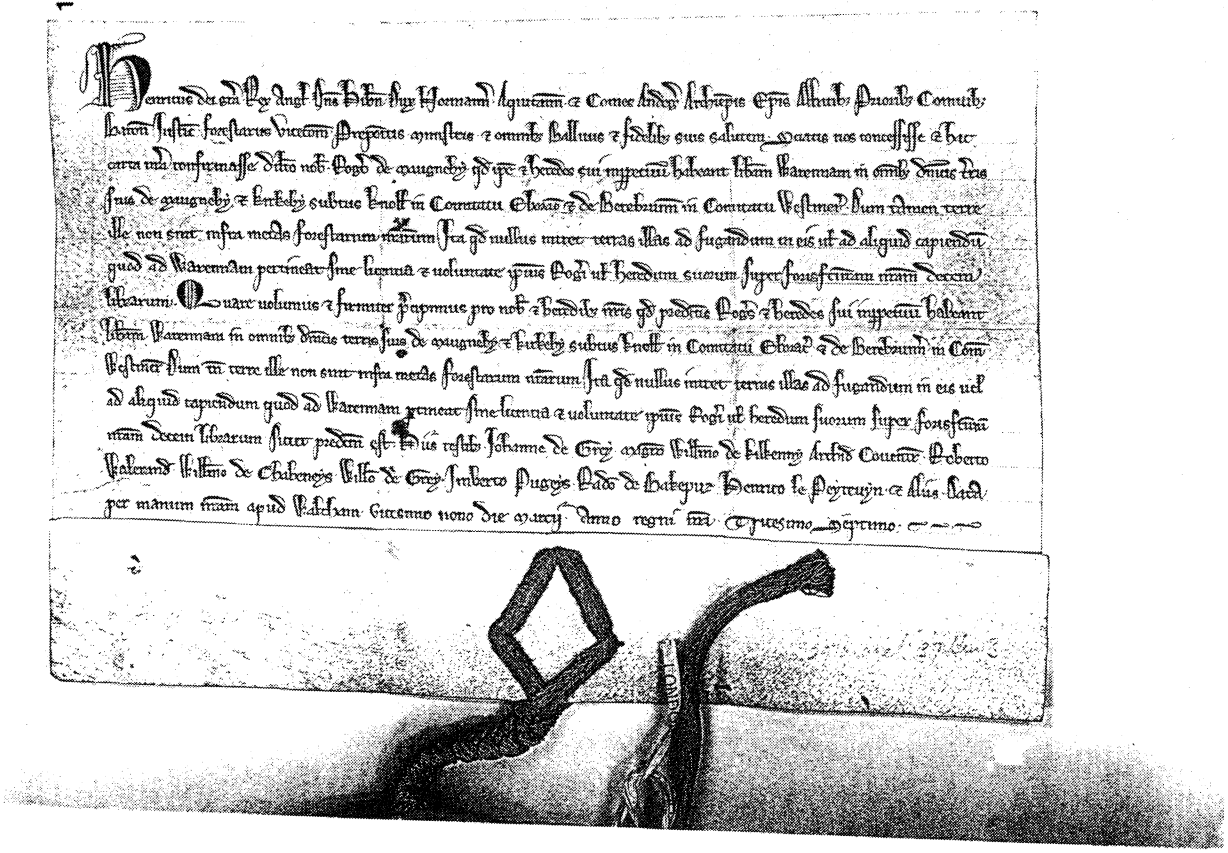
9.



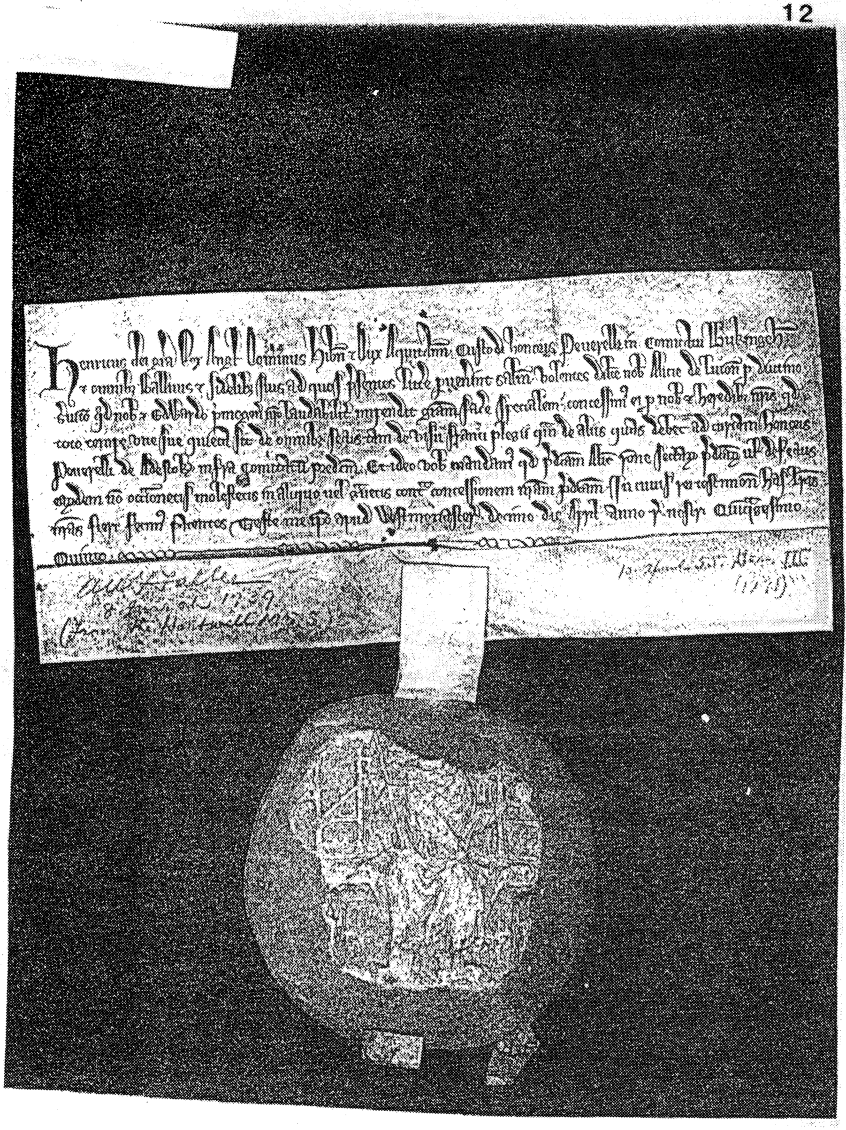
9. Royal charter of confirmation of King John illustrating transition from royal charter to letters patent.



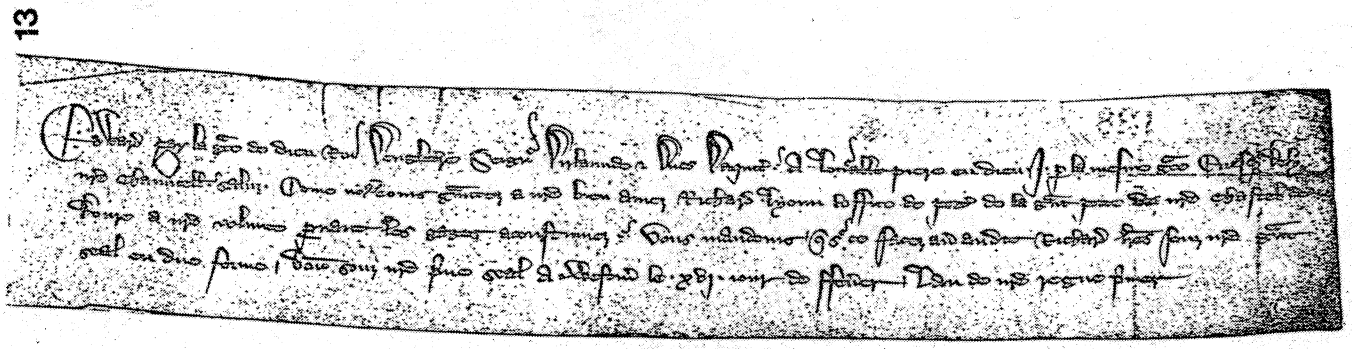
10. Charter of King Richard I.



11. Charter of King Henry III. (Fuller Collection, University of London Library, I/19/2).



12. Letters patent of King Henry III (1271). (ibid. I/24/1).

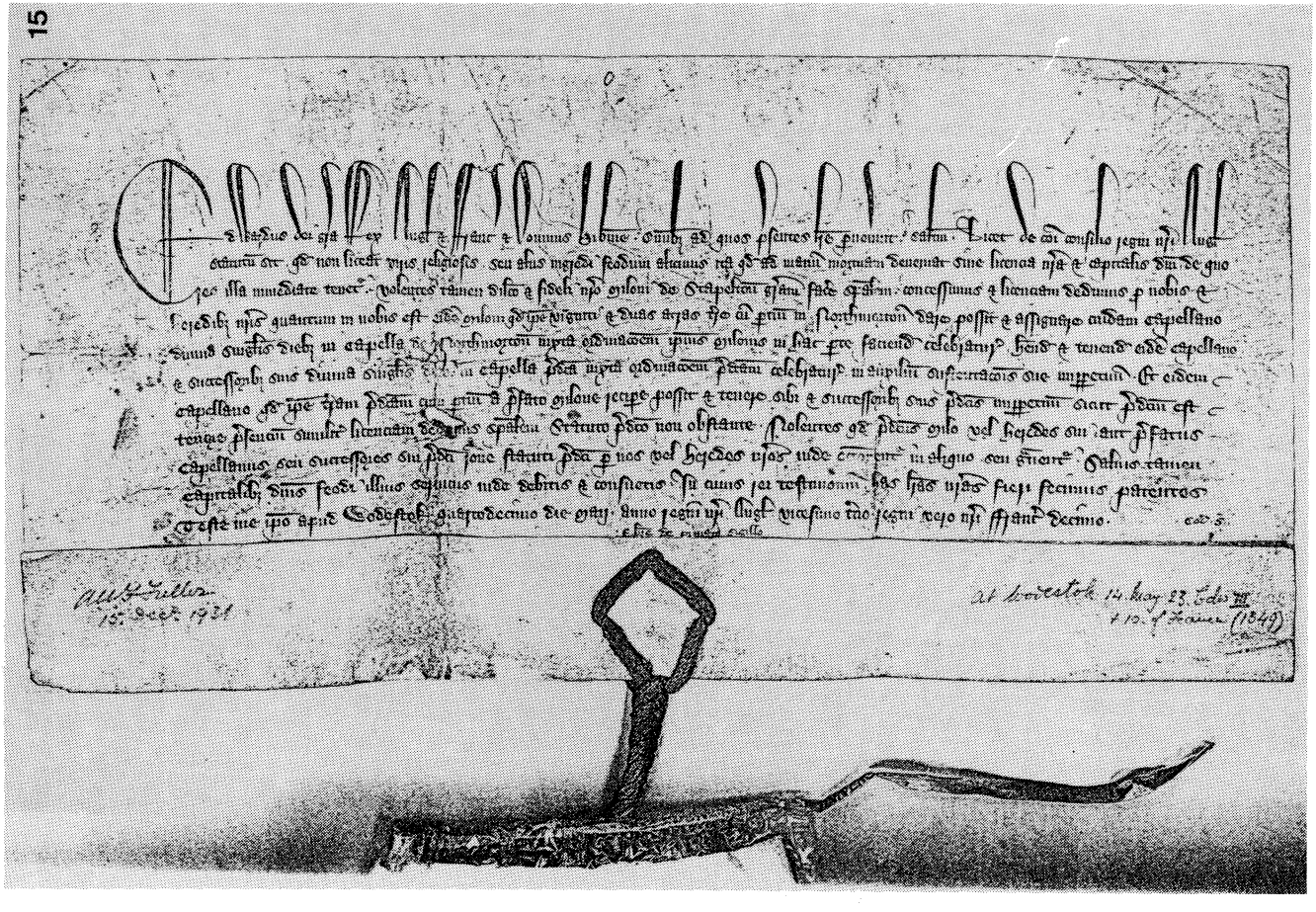


13. Privy seal warrant for issue of letters patent under the great seal, 1 Edward III.

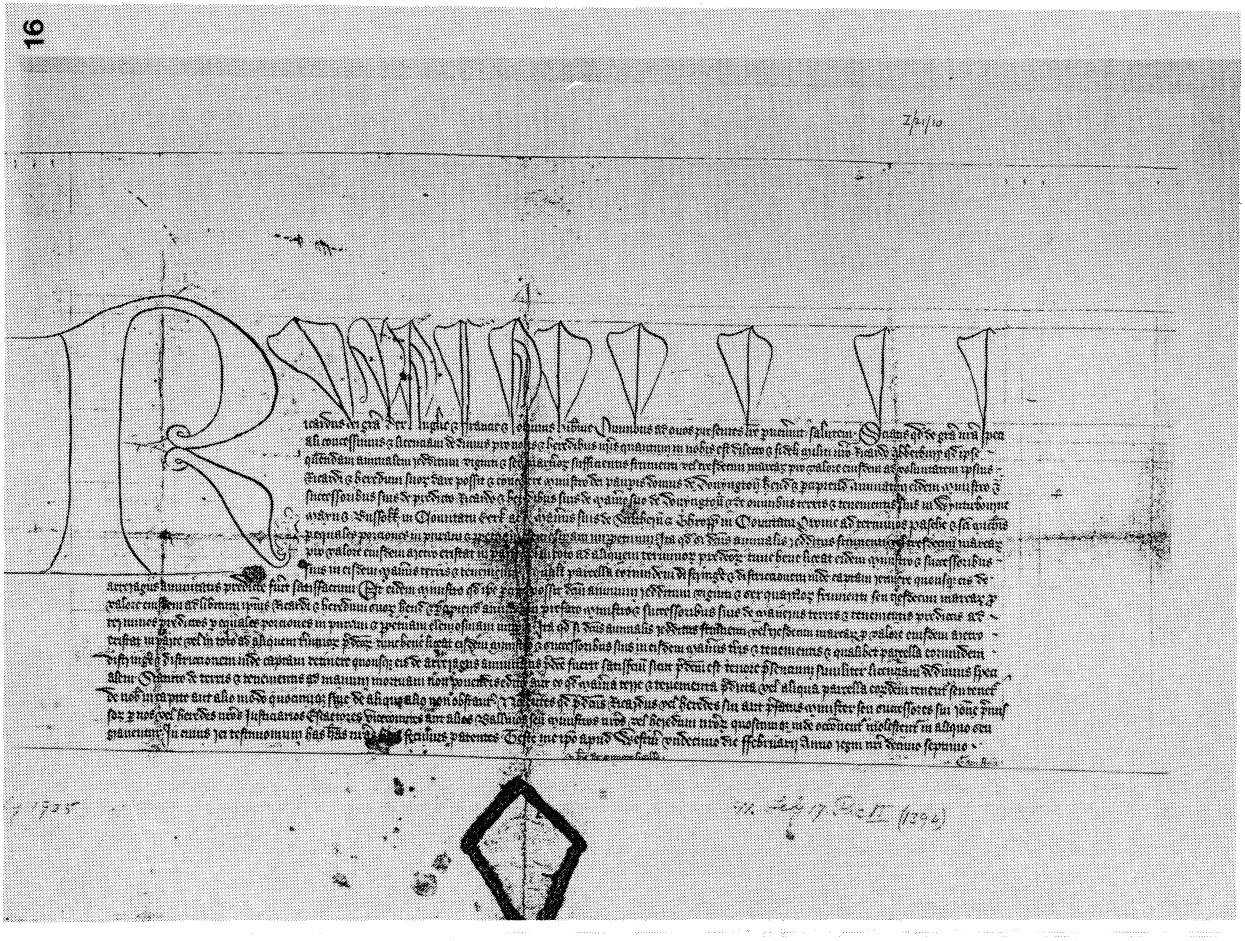
14



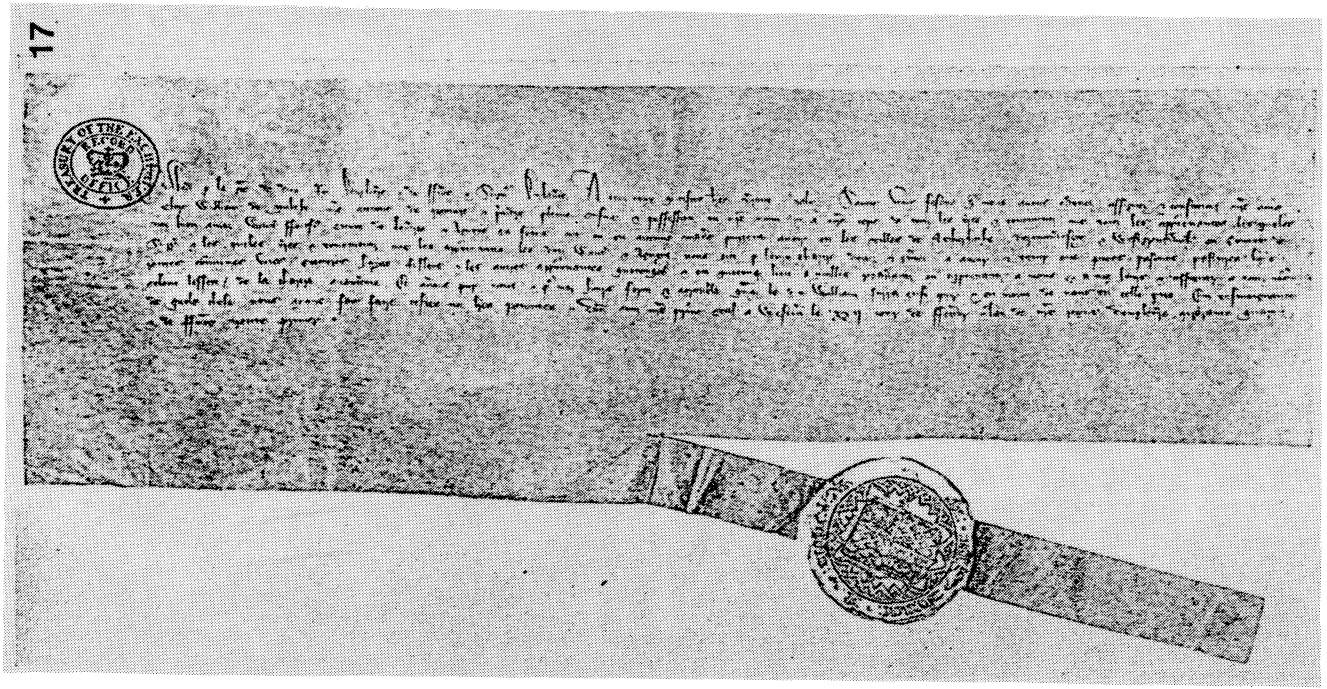
14. Privy seal writ close (Westminster Abbey Muniments 51112).



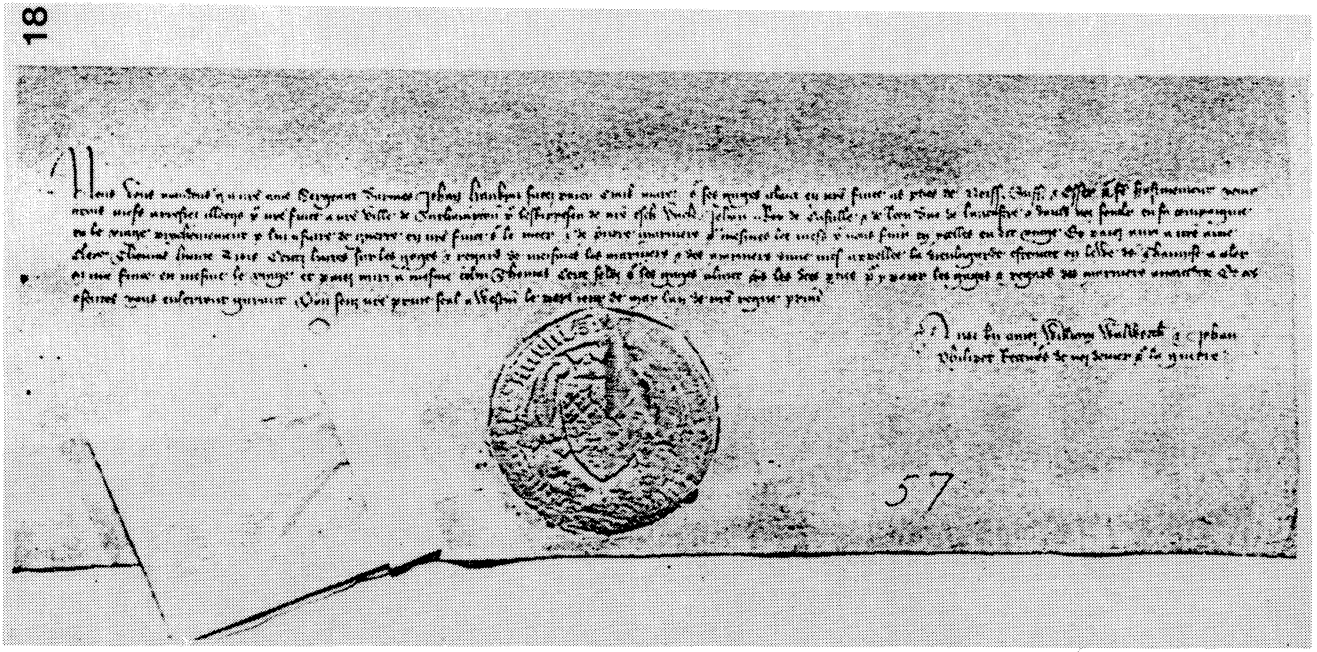
15. Letters patent of Edward III (1349). (Fuller I/21/6).



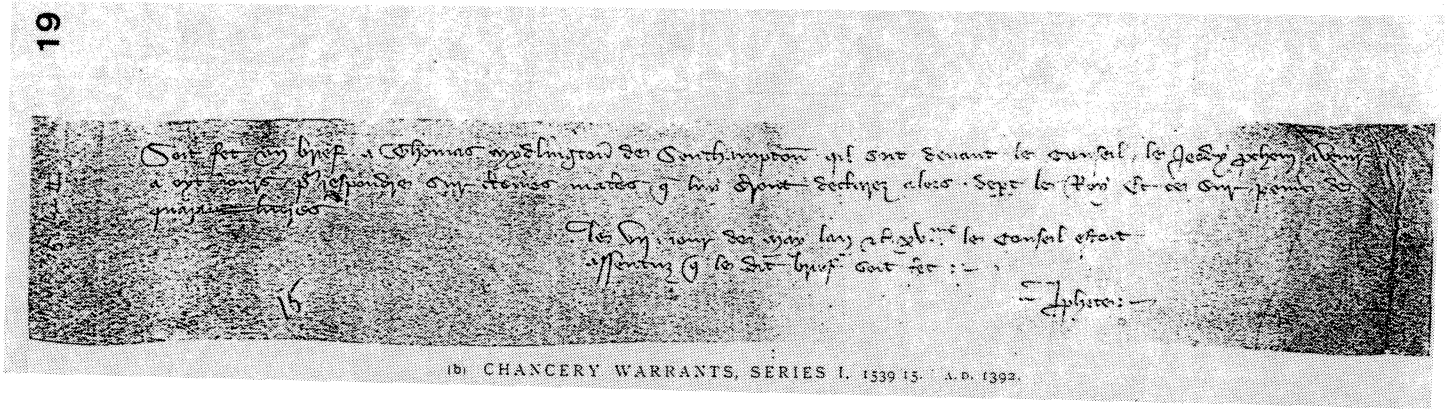
16. Letters patent of Richard II (1394). (Fuller I/21/10).



17. Letters patent of Edward III under the privy seal on a tongue. (Chaplais pl. 27a).

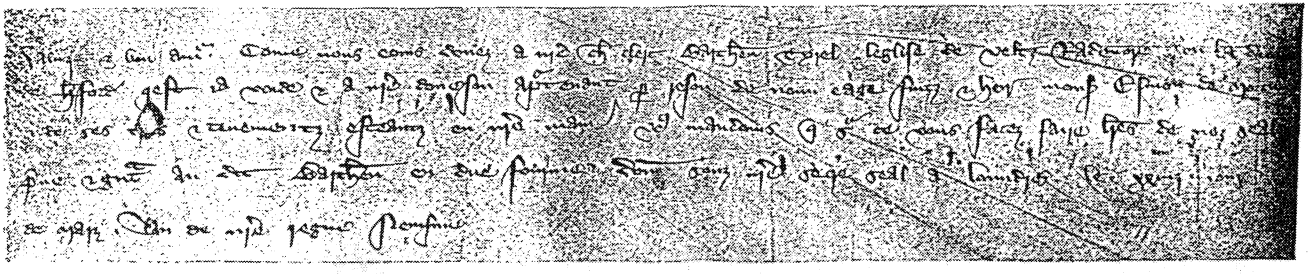


18. Privy seal bill of Richard II (1378). (ibid. pl. 27b).



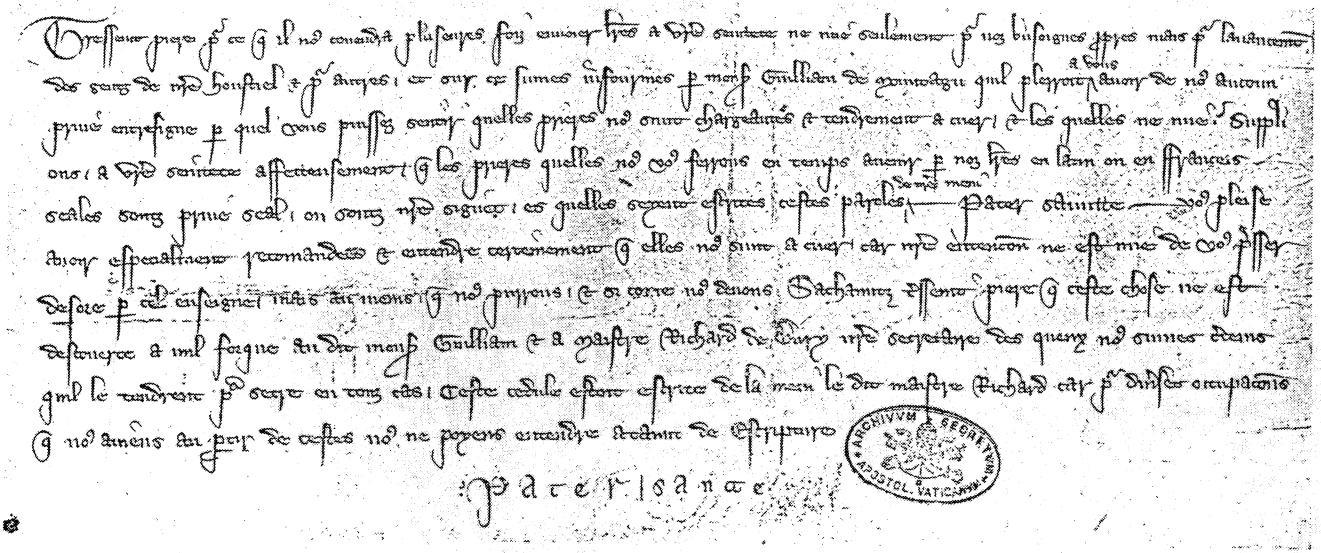
19. Warrant to Chancery for writ of summons under the great seal (1392). (J. and J. pl. 30b).

20



(c) CHANCERY WARRANTS SERIES I, 1330/12. A.D. 1335.

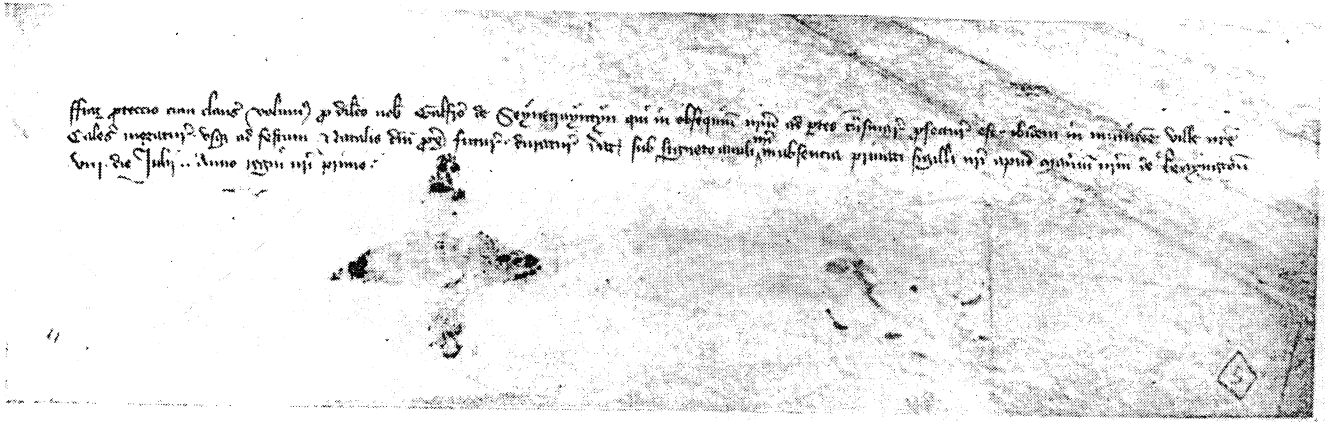
20. Order under the secret seal of Edward III for privy seal letters. (J. and J. pl. 22c).



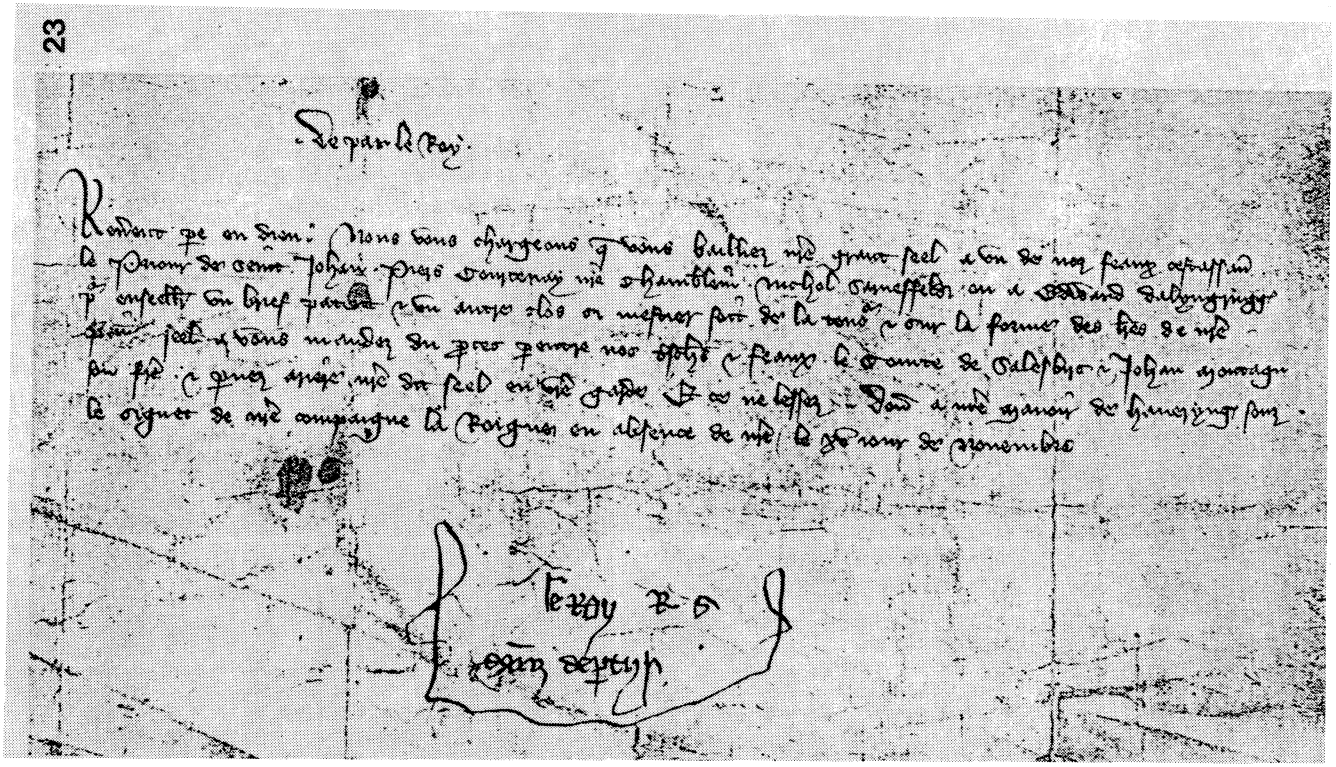
VATICAN ARCHIVES: ARCHIVIO DEL CASTELLO DI SANT' ANGELO, *Arm.* C, *fasc.* 79. c. A.D. 1330.

21. Petition to the pope of Edward III, written by his secretary, Richard de Bury, at the bottom of which the king himself has written «Pater sancte». (J. and J. pl. 22b).

22.



22. Signet order (bill) of Richard II. (Chaplais pl. 27c).



23. Sign manual of Richard II on a letter close issued under the queen's signet in absence of his own. (Chaplais pl. 18).

BEMERKUNGEN ZUR TYPOLOGIE DER URKUNDEN DES KREUZFAHRERKÖNIGREICHS JERUSALEM

Por **Hans Eberhard Mayer**

Unser Thema ist das 13. und 14. Jahrhundert; ich muß dennoch vor allem über das 12. Jahrhundert sprechen. Im April 1222 verkaufte Enguerran von Boves bei Amiens dem Deutschen Orden ein Haus in Tyrus, und der König von Jerusalem bestätigte dies [1]. Dies ist die letzte bekannte wirkliche Königsurkunde von Jerusalem. Die Kanzlei der Könige von Jerusalem stand kurz vor ihrem Ende. War auch das Rechtsgeschäft unbedeutend, so war es dennoch ein würdiger Abschluß der Kanzleigeschichte, denn Enguerran stammte aus der pikardischen Familie der Herren von Coucy, die seit Generationen immer und immer wieder auf den Kreuzzug gegangen waren. Ein Coucy lag in Nazareth begraben, ein anderer fand 1192 seine letzte Ruhestätte in Akkon. Enguerran war erstmals im Hl. Land beim dritten Kreuzzug. Er war 1199 wieder in Frankreich, zog 1202 mit zwei Brüdern erneut auf den Kreuzzug, verließ diesen aber schon bei Zara, machte also die Eroberung Konstantinopels nicht mit. Er brach 1219 erneut auf, diesmal zum Kreuzzug nach Damiette, verkaufte 1222 sein Haus in Tyrus und starb ein Jahr später in Frankreich [2].

---

[1] Reinhold Röhricht, Regesta regni Hierosolymitani, 1 Band nebst Additamentum (1893-1904; im Folgenden zitiert RRH) n° 953.

[2] Jean Longnon, Les compagnons de Villehardouin. Recherches sur les croisés de la quatrième croisade (1978) S. 123f. Enguerran II. von Coucy ging 1147 mit dem französischen König auf den Kreuzzug; s. Dominique Barthélemy, Les deux âges de la seigneurie banale (1984) S. 100 Anm. 193. Zum Begräbnis in Nazareth s. J. Tardif, Monuments historiques (1866) S. 308 n° 613. Zum Tode Raouls I. von Coucy vor Akkon

Von nun an gab es nur noch Königsurkunden von landfremden Königen, die sich für deren Herstellung ihrer eigenen Kanzleien bedienten, erst Kaiser Friedrich II. und der deutsche König Konrad IV., dann die lusignanschen Könige von Zypern und Karl von Anjou. Das eigenständige Urkundenwesen der Könige von Jerusalem endete also im September 1222 mit der Abreise des Königs Johann von Brienne nach Europa. Es war bedeutungslos, daß Friedrich II. noch einen Kanzler für Jerusalem ernannte; die Diplome schrieb seine kaiserlich-sizilische Kanzlei. Es gibt bei den Diplomen als der bekanntesten Urkundenart also nicht viel über das 13. Jahrhundert zu sagen.

Man erwartet an sich, daß es zwei große Typen von Königsurkunden gegeben hätte, nämlich Diplome und Mandate. Das war wohl auch der Fall, aber wir wissen nichts darüber, ob diesem Unterschied in der Sache auch ein Unterschied in der Form entsprach, auch wenn hierfür eine aprioristische Wahrscheinlichkeit besteht. Es sind nämlich erst aus staufischer Zeit Mandate erhalten, aber es sind eben Produkte der staufischen Kanzleien[3]. Es muß aber schon früher königliche Mandate gegeben haben. Wenn der König Fulko die Jakobiten in ihrem Rechtsstreit mit Gaufrid vom Davidsturm um 1138 schriftlich zu einem Gerichtstermin lud, dann dürfte es sich dabei um ein Mandat gehandelt haben[4]. Sieht man von den Herolden im Feldlager ab, die königliche Befehle übermittelten, was natürlich immer nur mündlich oder akustisch

---

s. Roger von Howden, Chronica, ed. W. Stubbs, Bd. 3 (Rolls Series 51,3; 1870) S. 184. Dem ersten Coucy, Thomas von Marle, hat Albert von Aachen unter dem Namen Thomas de Feria Castro (La Fere) in seiner Chronik ein bleibendes Denkmal gesetzt (s. die Ausgabe im Recueil des Historiens des Croisades. Historiens occidentaux 4, Index s.v.).

[3] Mindestens BF 1526 und trotz seiner Länge BF 2051. BF 4629 ist der Form nach ein Mandat, doch ist die Echtheit zweifelhaft. BF 3403 ist gleichfalls ein zweifelsfreies Mandat und auch durch Vorgänge in Jerusalem ausgelöst, droht aber Konsequenzen im Reich und im Königreich (Sizilien) an, ist also vom Kaiser nicht als König von Jerusalem erlassen worden. Weitere, aber verlorene staufische Mandate für das Königreich Jerusalem werde ich in meiner Geschichte der Kanzlei der lateinischen Könige von Jerusalem zusammenstellen.

[4] Kolophon des Mönches Michael in einer Handschrift in Lyon, hg. bei Abbé Martin, Les premiers princes croisés et les Syriens jacobites de Jérusalem, Journal asiatique 8. Serie Bd. 13 (1889) S. 47, französische Übersetzung S. 67.

durch Trompetensignal geschah[5], so ließ sich all das, was man normalerweise durch eine mündliche Botschaft erledigte, auch schriftlich durch eine Urkunde bewirken, so wie hier im Prozeß. Als königliche Befehle von nur begrenzter Dauer waren solche Dinge klassische Sujets für Mandate. So wurden üblicherweise die Vasallen durch Herolde oder Boten zur Heerfolge aufgeboten[6]. In diesem Fall mußte der König nach den Rechtsbüchern des 13. Jahrhunderts seinen *banier* oder drei seiner Vasallen schicken[7]. Aber alle Rechtsbücher stimmen darin überein, daß der König auch aufbieten konnte *par letres*; allerdings mußten solche Urkunden besiegelt sein[8]. Dieses Verfahren ist in der Praxis nur einmal 1150 deutlich bezeugt bei dem erfolglosen Versuch des Königs Balduin III., die seiner Mutter loyalen Vasallen auch für sich zum Heeresdienst aufzubieten[9].

Solche Aufgebote verursachten im Prinzip einen erheblichen Arbeitsaufwand, mochten sie nun mündlich oder schriftlich ergehen, aber insbesondere dann, wenn schriftlich aufgeboten wurde[10]. Léopold

---

5 Schon 1098 befahl der Bischof von Le Puy im ganzen Kreuzfahrerheer *sub edicto praeconario*, den Pferden vor der Schlacht genügend Getreide zu füttern; Fulcher von Chartres, Historia Hierosolymitana, hg. von Heinrich Hagenmeyer (1913) S. 252.

6 Beispielsweise 1126 *conflavit rex exercitum suum...et facto conventu suo monitu praeconario, tota Hierosolymitana regio ad hoc commota est pede et equo*; ebd. S. 785. S. auch Hans Eberhard Mayer, Mélanges sur l'histoire du royaume latin de Jérusalem (Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres N.S. 5, 1984) S. 117 f.

7 Recueil des Historiens des Croisades. Lois 1, S. 342 (Jean d'Ibelin c. 214), 448 (Geoffroy le Tort c. 13), 463 (Jacques d'Ibelin c. 44), 520 (Philipp von Novara c. 45), 598 (La clef des Assises de la Haute Cour c. 270).

8 Zur Besiegelung s. Jacques d'Ibelin wie Anm. 7.

9 Wilhelm von Tyrus, Chronique (im Folgenden gekürzt WT) XVII.15, hg. R.B.C. Huygens (Corpus Christianorum 63.63A, 1986) S. 780: *de his, qui in portione domine regine erant, licet singillatim evocasset, neminem habere potuit.* Altfranzösische Übersetzung, Recueil des Historiens des Croisades. Historiens occidentaux 1, S. 783: *envoia il ses letres à chascun qu'il venist après lui.* Vor und während des dritten Kreuzzuges wurde das Heer von Königin Sybille und König Guido mehrfach *edicto regio* oder *edicto publico* aufgeboten. Die lateinische Fortsetzung des Wilhelm von Tyrus, hg. von Marianne Salloch (1934) S. 65, 69, 72, 112. Aber das bedeutet kaum ein schriftliches Aufgebot, zumal es S. 145 heißt *voce precoria et edicto publico vocati.*

10 Man konnte wegen der meist kurzen Termine nicht einen einzigen Boten herumschicken, sondern mußte mehrere abordnen. Man mag sich das erleichtert haben,

Delisle hat uns gelehrt, wie arbeitsintensiv dies für Richard Löwenherz als Graf von Poitou war[11]. Vielleicht hatte Richard mehr Soldaten als der König von Jerusalem, aber wohl auch mehr Notare, um solche Situationen zu bewältigen. Es liegt auf der Hand, daß die kleine Kanzlei von Jerusalem dies mit ihrer Stammbesatzung nicht schaffen konnte. Sie muß in solchen Situationen Aushilfsschreiber beschäftigt haben, wie wir sie bei anderen Gelegenheiten mit hohem Arbeitsanfall hin und wieder feststellen können. Die Annahme solcher Aushilfsschreiber ist jedenfalls so gut wie sicher für das umständliche Verfahren des schriftlichen Aufgebots. Dann aber muß man auch ein dringendes Interesse daran gehabt haben, den Text und das Formular und auch die äußere Gestaltung einfacher zu halten als bei den Diplomen, mit anderen Worten ein Mandatsformular zu entwickeln.

Seine dauerhaften Rechtsgeschäfte wickelte der König in Gestalt des feierlichen Diploms ab, nicht nur Schenkungen und Bestätigungen, sondern auch Hofgerichtsurteile, etwa in der Haute Cour vorgenommene Genehmigungen für Lehnsverkäufe (RRH n° 934), und sogar zweiseitige Verträge. Die Gegenleistung mußte dann entweder in das Diplom eingearbeitet werden, wie im ersten erhaltenen Vertrag mit Pisa von 1156 (RRH n° 322), oder sie wurde festgehalten in einem gesonderten Gegeneid der Vertragspartner, was einmal, vielleicht zweimal zu einer Chirographierung geführt zu haben scheint, auf die ich noch zu sprechen komme. Lediglich ein nicht erhaltener, sondern nur bei Wilhelm von Tyrus erwähnter Vertrag mit Byzanz von 1171 scheint aus dem Rahmen gefallen zu sein, denn von ihm heißt es *pactis hinc inde ad placitam utrinque consonantiam redactis et scripto traditis utriusque bulla signato*[12]. Aber die Nachricht ist mit Vorsicht aufzunehmen. Es bestand kein Grund, von der üblichen Form byzantinischer Staatsverträge abzuweichen. Hierbei beurkundete der ausländische Vertrags-

---

indem man nur die eigentlichen Seigneurs aufbot, die verpflichtet waren, dem Reichsheer ihr Pflichtkontingent zuzuführen. Aber auch das waren noch über 20 Herrschaften. Und damit waren die Ritter der Krondomäne noch nicht aufgeboten, die mit 236 beziffert wurden.

[11] Léopold Delisle, Recueil des actes de Henri II, roi d'Angleterre et duc de Normandie concernant les provinces françaises et les affaires de France. Introduction (Chartes et diplômes relatifs à l'histoire de France (1909) S. 5f.

[12] WT XX.24, S. 946.

partner einseitig seine Verpflichtungen, und eine solche Urkunde des Königs von Jerusalem wird sicher besiegelt worden sein, war aber dann erneut ein feierliches Diplom. Ein solches Schriftstück ging nicht nur in das kaiserliche Archiv, sondern wurde als sogenanntes ἔγγραφον in das kaiserliche Chrysobull inseriert [13]. Aber es ist ganz unwahrscheinlich, daß der Kaiser hier neben seiner Goldbulle ein weiteres Siegel geduldet haben sollte, zumal der Basileus darauf achtete, daß sein Gast auf einem kleineren Thron saß als er selbst [14].

Die Diplome folgten gewissen äußeren und inneren Formen. Ich kann mich hier mit der Entwicklung des Formulars nicht befassen, sie gehört auch nicht in den Rahmen des Themas. Aber natürlich erleichterte der Umstand, daß die Könige vorwiegend Diplome ausstellten, die Entwicklung eines Formulars. Mit den äußeren Formen gab es am Anfang Probleme, denn eine Kanzlei wurde erst 1115 eingerichtet, als der erste Kanzler ernannt wurde. Zuvor bediente sich der König der Schreibstube des Hl. Grabs. Deshalb ist es auch schwierig zu entscheiden, was das Vorbild war für die frühen Diplome von Jerusalem, ob die lothringisch- nordfranzösische Seigneursurkunde, insbesondere die von Despy untersuchte lothringische Herzogsurkunde, oder aber italo-normannischer Einfluß, wie er am Hl. Grab neben dem lothringischen deutlich zu erkennen ist. Nehmen wir beispielsweise den Umstand, daß die frühen Urkunden Balduins I. — von Gottfried von Bouillon haben wir aus dem Osten ja keine Urkunden — von ihm teilweise eigenhändig unterschrieben wurden mit † *b. dei gracia rex* † [15]. Despy hat zwar bestritten, daß die Herzöge von Niederlothringen nördlich der

---

[13] Franz Dölger u. Johannes Karayannopulos, Byzantinische Urkundenlehre I (Handbuch der Altertumswissenschaft XII/3,1,1, 1968) S. 97f. Gerhard Rösch, Der «Kreuzzug» Bohemunds gegen Dyrrhachion 1107/1108 in der lateinischen Tradition des 12. Jahrhunderts, Römische Historische Mitteilungen 26 (1984) 189f.

[14] WT XX.23, S. 944.

[15] RRH n° 57.68a, angekündigt in RRH n° 74. Bei einem nur bei Bartolf von Nangis, Gesta Francorum, Recueil des Historiens des Croisades. Historiens occidentaux 3, S. 531 erwähnten Brief (*carta regis Balduini signo signata*), kann es sich um eine Unterschrift, ebenso aber auch um sein Siegel handeln. Daneben stehen besiegelte Urkunden ohne Unterschrift (RRH n° 51.79.80) und Urkunden, die gar nicht oder nur noch durch die Zeugen beglaubigt waren (RRH n° 52.59.76a). Dabei war es zwar so, daß entweder Siegel oder Unterschrift ausreichten. Aber das eine schloß das andere nicht aus, denn zwei Stücke hatten sowohl ein Siegel wie eine Unterschrift (RRH n° 68a.74).

Alpen jemals ihre Urkunden eigenhändig unterschrieben oder wenigstens unterkreuzt hätten, aber das spärliche Material, das mit Fälschungen durchsetzt ist, läßt sich ebenso gut für wie gegen eine Unterschrift verwerten. Es ist jedenfalls *prima vista* nicht einzusehen, warum Herzog Gottfried der Bärtige auf eine eigenhändige Unterschrift in Lothringen verzichtet haben sollte, nachdem er ein ganzes Jahrzehnt lang als Markgraf der Toskana seine Placita eigenhändig unterschrieben hatte [16]. Aber eigenhändig unterschrieben waren auch die Urkunden der süditalischen Normannenherzöge, allerdings in ganz anderer Form wie in Jerusalem, etwa † *Ego R. dux me subscripsi* †, wobei allerdings nur das Kreuz eigenhändig war, in Jerusalem aber die gesamte Unterschrift.

Diese Unsicherheiten änderten sich mit der Ernennung des ersten Kanzlers schlagartig zur Vereinheitlichung hin, vor allem weil er mit den zuvor häufigen Empfängerausfertigungen aufräumte. Als sie wesentlich später vorübergehend wiederkamen, bemühten sich die Empfängerschreiber um die Nachahmung der Kanzleiprodukte, auch wenn dies natürlich nicht so gut gelang, daß die moderne Diplomatik zu täuschen wäre. Die Königsunterschrift hörte bald auf; sie könnte 1120 in einer Kopie letztmals erwähnt worden sein, ohne daß sie nachgezeichnet worden wäre (RRH n° 91). Dafür war der Siegeszug des Siegels unaufhaltsam. Es gab nicht mehr viel Ausnahmen von der Besiegelung bis zum Tode des Königs Fulko im Jahr 1143, und zum Teil sind sie auch erklärbar (RRH n° 90a.102.125.157. 179.210). Danach, als der Kanzler Radulf die Stabilisierung des Formulars abschloß, wurden die Ausnahmen noch seltener. Ich kenne dann nur noch drei unbesiegelte Originale: eines kündigt aber ein Siegel an und war wohl einst besiegelt, denn es scheint am unteren Rande einmal beschnitten worden zu sein (RRH n° 293), ein anderes, das eine Empfängerausfertigung war, blieb sichtlich unvollzogen (RRH n° 452) [17], auf ein drittes komme ich noch zu sprechen.

---

[16] Unterschriften bei C. Manaresi, I Placiti del «Regnum Italiae» 3 (Fonti per la storia d'Italia 97, 1960), S. 239 n° 405, 243 n° 406, 245 n° 407, 247 n° 408, 249 n° 409, 253 n° 410, 264 n° 414, 292 n° 421. Zu dem Problem s. vor allem Georges Despy, Note sur les actes de Godefroid le Barbu comme marquis de Toscane, in: Mélanges C. Braibant (1959) S. 105-112.

[17] Das Inventar des Johanniterarchivs von 1531 (Départementalarchiv Marseille 56 H 68 verzeichnet fol. 393r und fol. 629v zwei Überlieferungen von RRH n° 452, von

Eine Doppelbesiegelung durch den König und seine Mutter kam gelegentlich in der Zeit der großen Reichskrise um 1150 vor, als das Reich wegen des Streits der beiden dem Zerfall entgegentrieb [18]. Zu diesem Zeitpunkt war aber die Kanzlei zusammengebrochen und durch zwei rivalisierende Scriptorien ersetzt worden, die von den beiden Hofkapellen bemannt wurden, die aber vom Urkundenwesen nichts verstanden. Und so konnte es dahin kommen, daß auf dem Höhepunkt der Krise gar einmal ein Empfänger ein Chirograph der Königin mitbesiegelt zu haben scheint [19]. Ganz anders ist es zu beurteilen als eine einmalige Ausnahme vom Kanzleibrauch, wenn das wichtige Diplom des Königs Fulko, das die Gründung des Doppelklosters Bethanien einleitete, in einer Zeit einer gut funktionierenden Kanzlei nicht nur vom König, sondern auch vom Patriarchen Wilhelm von Jerusalem besiegelt war [20]. Das hing mit der außergewöhnlichen Stellung des Patriarchen zusammen, den man quasi als Premierminister des Königs bezeichnen

---

denen die zweite besiegelt gewesen sein soll. Das ist sicherlich ein Fehler des auch sonst häufig sorglos zusammengestellten Inventars, denn neben dem unbesiegelten Original in Malta gibt es noch eine natürlich ebenfalls unbesiegelte Kopie des 13. Jh. im Archiv in Marseille (56 H 4054 n° 4). Beide Überlieferungen waren aber gemeinsam im Johanniterarchiv, als 1531 das Inventar zusammengestellt wurde.

[18] RRH n° 262 und anscheinend auch eine verlorene, gemeinsam besiegelte Urkunde für die Jakobiten von 1148 (dazu Hans Eberhard Mayer, Studies in the History of Queen Melisende of Jerusalem, Dumbarton Oaks Papers 26 (1972) S. 139 Anm. 72. Die Doppelbesiegelung bedeutete, daß sich beide Samtherrscher auf den Rechtsinhalt verpflichteten.

[19] RRH n° 278. Dieses Chirograph war *nostrorum appositione sigillorum* gesiegelt und enthielt unter anderem einen wichtigen Tausch zwischen dem Hl. Grab und der Königinmutter, der ihr die Möglichkeit bot, den Markt von Jerusalem mindestens zu erweitern, wenn nicht an seiner heutigen Stelle erstmals einzurichten. Es ist daher verständlich, daß sie ein Exemplar der Urkunde für sich zurückzubehalten wünschte. Das zweite Siegel kann nicht das ihres Sohnes gewesen sein, denn zur Ausstellungszeit (April 1152) war das Reich kurze Zeit auch förmlich geteilt. Es muß vielmehr das Siegel des empfangenden Chorherrenstifts vom Hl. Grab gewesen sein.

[20] RRH n° 174. Nach dem Druck bei Sebastiano Paoli, Codice diplomatico del sacro militare ordine Gerosolimitano oggi di Malta 1 (1732) 18 n° 17 soll auch RRH n° 164 vom Patriarchen Wilhelm besiegelt worden sein mit dem bei Paoli 1, Taf. 2 Abb. 13 abgebildeten Siegel. Aber in dem Original in Malta wird das Königssiegel angekündigt, und es finden sich Siegellöcher lediglich für ein Siegel, so daß es sich um einen Irrtum Paolis handelt. — Man muß bis 1248 warten, bis ein zyprisches Diplom von einem

kann. Das zeigt sich nicht nur an der erwähnten Mitbesiegelung, sondern noch mehr an einer Urkunde des Patriarchen von 1141, die ein an sich vom König vorzunehmendes Rechtsgeschäft betraf, aber vom Patriarchen in der königlichen Residenz in Nablus nicht nur *per consensum et confirmationem*, sondern sogar *per auctoritatem regis et regine* beurkundet wurde (RRH n° 201).

In rechtlicher Sicht war das Siegel das kardinale Beglaubigungsmittel. Als Echtheitskriterium ist dagegen das Format besser geeignet. Von Anfang an war das Diplom von Jerusalem als *charta transversa* angelegt, d.h. parallel zur kürzeren Seite beschrieben. Dies gilt schon für das erste erhaltene Diplom, das ohne Ankündigung besiegelt war und gar nichts von einem Diplom an sich hat, sondern aussieht wie eine Seite aus einer Handschrift (RRH n° 51). Das erste Querformat bei einem echten feierlichen Diplom kommt erst 1185 oder 1186 vor (RRH n° 657)[21]. Danach ist das Querformat zulässig, aber nicht Vorschrift[22]. Wie lässig jetzt die Dinge geworden waren, ergibt sich aus einem Diplom des Königs Johann von Brienne, das in zwei Ausfertigungen vorliegt, von denen die eine Hochformat, die andere Querformat hat (RRH n° 934). Stößt man aber vor 1185/86 auf ein feierliches Diplom mit ausgesprochenem Querformat, dann handelt es sich entweder um eine spätere Kopie, wie sie im Johanniterarchiv häufig sind, oder um eine Fälschung (RRH n° 276) oder um eine zwar echte, aber außerhalb der Kanzlei entstandene Urkunde. Schon 1115 haben wir

---

päpstlichen Legaten mitbesiegelt wurde; vgl. zu dem Fall Hans Eberhard Mayer, Das Siegelwesen in den Kreuzfahrerstaaten (Abhandlungen der Bayerischen Akademie der Wissenschaften. Philosophisch-Historische Klasse NF. 83, 1978) S. 64 Anm. 186.

21 Allenfalls war noch eine quadratische Form zulässig, aber selten. Bei zugeklappter Pilca mißt RRH n° 321 von 1156 34 cm in der Breite und 35 in der Höhe und RRH n° 450 von 1168 31,5 cm in der Breite und 31 in der Höhe. RRH n° 495 hat Querformat, ist aber keine Urkunde, sondern ein als littera clausa ergangener Brief. Das einzige Beispiel eines einfachen Privilegs, das wenigstens fragmentarisch erhalten ist, hat als Besonderheit gegenüber den feierlichen Privilegien neben einem vereinfachten Formular ebenfalls Querformat; s. Hans Eberhard Mayer, Abu Alis Spuren am Berliner Tiergarten. Ein diplomatisches Unikat aus dem Kreuzfahrerkönigreich Jerusalem, Archiv für Diplomatik 38 (1992) S. 113-133.

22 Querformat RRH n° 724.743.776.930.934.954. Hochformat RRH n° 690.691. 697.698.705.709.717.746.857.934.

eine solche, die auch aus anderen Gründen eine Empfängerausfertigung ist (RRH n° 79)[23].

Ein von Juni 1174 datiertes Stück (RRH n° 516) ist gleichfalls eine vom Empfänger geschriebene Urkunde, und zwar eine der relativ wenigen Gerichtsurkunden der *Cour des Bourgeois* in Jerusalem. Da das Gericht erst 1251 in Akkon einen eigenen Schreiber erhielt, schrieben hier zuvor generell die Empfänger. Die Sache mag im Juni verhandelt worden sein, aber die Beurkundung erfolgte ausweislich der mehrfachen Tintenwechsel — gerade auch in der Datierung — etappenweise und war sicher nicht vor dem 11. Juli abgeschlossen, als der König, der überhaupt erst Ende Juni oder Anfang Juli nach Jerusalem zurückgekehrt war, starb. Nach seinem Tod, auf den nur vier Tage später sein Sohn als König folgte, wurde angesichts des verschiedenen Namens natürlich die alte Bullenzange zerbrochen, und das führte dazu, daß die Urkunde nicht mehr besiegelt werden konnte, wie es für ein Diplom eigentlich unerläßlich war. Das fiel allerdings bei den Gerichtsurkunden nicht sonderlich auf, denn von den 14 aus der Stadt Jerusalem erhaltenen sind nur zwei besiegelt. Eine Besiegelung war hier um so weniger notwendig, weil es sich um eine Schenkung an zwei Empfänger, die Johanniter und ein hauptstädtisches Nonnenkloster, handelte, die damit zugleich einen Vertrag über die Nutzung der beiden gemeinsam geschenkten Straße schlossen, und deshalb erging das Stück als Chirograph, was sonst in den Diplomen nur noch ganz selten vorkommt, zuvor nur in RRH n° 278 aus der Zeit der Kanzleikrise, wiederholt in der Nachurkunde RRH n° 307, wo das Wort Chirograph aber sicher nicht mehr als bare Münze zu nehmen ist. Danach kommt es nur noch zweimal vor, einmal in einem Diplom Konrads von Montferrat für Genua von 1190 (RRH n° 691), ohne daß man genau erkennen könnte warum, denn wenn Genua zwei Ausfertigungen haben wollte, so konnte man dies ohne Chirographierung bewirken. Aber es wäre natürlich denkbar, daß auf dem fehlenden Blatt ein Gegeneid der Genuesen über deren Verpflichtungen stand. Es verdient immerhin

---

[23] Ein feierliches Diplom im Querformat, das der König 1170 in der Grafschaft Tripolis ausstellte (RRH n° 477), ist kein Kanzleiprodukt, sondern wurde von einem gut bekannten kanzleifremden Mann verfaßt.

Beachtung, daß der pisanische Gegeneid, den Favreau-Lilie veröffentlicht hat, als Chirograph angelegt ist und ebenso die Urkunde des Herrschers Heinrich von Champagne, mit der Favreau-Lilie den Gegeneid in Zusammenhang bringt[24].

Allerdings birgt die Überlieferung Probleme, weil der Gegeneid in Pisa liegt. Favreau-Lilie, die davon ausgeht, daß das Chirograph dazu gedient habe, zwei gleichlautende Exemplare des Gegeneides herzustellen, hat ungeachtet der allerdings stereotypen Versicherung des Notars, daß er den Gegeneid aus einem gesiegelten Original abgeschrieben habe, in dem Chirograph in Pisa das Original des Gegeneides gesehen. Man klagt an sich ungern einen Notar an, aber für ihre These spricht immerhin, daß die Vorlage des Notars besiegelt gewesen sein soll, ohne daß man sehen könnte, wer denn hier gesiegelt haben sollte. Die Pisaner siegelten nicht, sondern arbeiteten mit ungesiegelten Notariatsinstrumenten, während Heinrich von Champagne beim Gegeneid nichts zu besiegeln hatte. Nimmt man die Äußerung des Notars für bare Münze, so wird die Sache schwierig. Er hätte seine Vorlage, die ins königliche Archiv gehörte, in dem pisanischen in Akkon gefunden, in dem er Pisas ganze urkundliche Überlieferung bis 1200 kopierte. Das gibt an sich keinen Sinn. Nun hat aber Favreau-Lilie schon darauf hingewiesen, daß der Gegeneid Heinrichs Nachfolger nicht mit einbezog, also bei seinem Tode obsolet wurde[25]. Mir scheint daher folgende Lösung wahrscheinlicher: Im Mai 1192 stellte Heinrich den Pisanern RRH n° 713 aus[26]. Das Original wurde als Chirograph angelegt, auf dessen eine Hälfte die Kanzlei das Diplom schrieb, während auf der anderen Hälfte, eben weil die Pisaner kein Siegel hatten, ein pisanischer Notar den Gegeneid anbrachte, der ins königliche Archiv kam. Nach Heinrichs Tod 1197 verlangten die Pisaner erfolgreich ihren Gegeneid zurück, den sie

---

24 RRH n° 713. In dem Beglaubigungsvermerk in der Kopie des Notars Benencasa von 1248 heißt es über das heute verlorene Original: *autenticum huius factum per Abece*; s. Giuseppe Müller, Documenti sulle relazioni delle città toscane coll'Oriente cristiano e coi Turchi (1879) S. 60 n° 37. Marie-Luise Favreau, Graf Heinrich von Champagne und die Pisaner im Königreich Jerusalem, Bollettino storico Pisano 47 (1978), passim (Edition S. 119f.).

25 Ebd. S. 108f.

26 Zum Datum von RRH n° 713 s. ebd. S. 111-114.

nun nicht mehr nach Pisa schickten, weil er ohnehin obsolet war. In Akkon wurde er um 1200, als die Pisaner im Osten ihre erste große Abschreibeaktion für die heimische Kommune vornahmen, kopiert, mit den anderen Kopien nach Pisa geschickt und dort archiviert.

Der erste Kanzler führte 1115 auch sofort die verlängerte Schrift für die Invocatio der Ingrossate ein, die sich in Urkunden des Patriarchen und eines Legaten schon früher findet (RRH n° 67.69.80). Sie blieb dann de rigueur und wurde eine Kanzleiregel, die nur ganz seltene Ausnahmen duldete, von denen zwei Stücke ausgesprochenen Empfängereinfluß zeigen (RRH n° 102 [Nachzeichnung].134), zwei aus anderen Gründen die Kanzlei nicht durchlaufen haben (RRH n° 262.359), eines eine einfache Ausfertigung eines Diploms ist, von dem noch eine zweite feierlichere mit verlängerter Schrift vorliegt (RRH n° 934), während ein Original des Königs Johann von Brienne keine Zierschrift hat (RRH n° 930), wobei wohl die heimischen Bräuche der Champagne und von Brienne durchschlugen.

Die Schrift der Diplome variierte, von der reinen Buchschrift bis zur diplomatischen Minuskel, die im 12. Jh. Anleihen bei der päpstlichen Urkundenminuskel machte, im 13. Jh. bei der zierlichen und eleganten französischen Urkundenschrift. Aber die Schrift variierte auch deshalb, weil die überwiegend selbst mundierenden Konzipienten aus aller Herren Länder kamen. Es ist nicht ausgeschlossen, daß der eine oder andere von ihnen im Lande geboren war, aber sonderlich wahrscheinlich ist das nicht. Dieser am Diktat zu erhärtende Befund entspricht im großen und ganzen dem, was Rudolf Hiestand für den Episkopat festgestellt hat: Das Kanzleinotariat in Jerusalem war ein Einwandererberuf. Das zeigen auch die Schriften. Bei eingeborenen Notaren müßte man ja konservative Schriften erwarten. Tatsächlich aber hinkt die Schrift in den Diplomen zu keiner Zeit wesentlich hinter der europäischen Schriftentwicklung hinterher, eben weil die Notare einwanderten und selbst mundierten.

Von der letzten Regel gibt es nur zwei Ausnahmen, die Kanzleischreiber I und II. Sie waren, wenigstens im Grundsatz, reine Schreiber, die nicht diktierten. Den Schreiber I hat man in einer Situation, in der besonders viel Arbeit anfiel, hilfsweise auch für Dictamina herangezogen. Der Schreiber II war für die Schrift der Star der Kanzlei, der erst diktierte — nach dem Vorbild der Kanzlei, aber eben nicht ganz richtig —, als er die Kanzlei hatte verlassen müssen und sich nun sein Brot mit

der Herstellung von Privaturkunden verdiente. Das ist bedauerlich, denn so haben wir keinen Anhaltspunkt im Diktat für seine Herkunft, denn in der Kanzlei mundierte er nur. Aber als Kalligraph, der er war, hat er die schönsten der jerusalemitanischen Diplome geschrieben, die es mit jeder Kanzlei Europas aufnehmen konnten. Ich würde bei dieser kleinen, zierlichen, aber doch kraftvollen Urkundenminuskel gern annehmen, daß er aus Italien kam, aber sicher bin ich nicht.

Die Sprache der Diplome war natürlich das Latein. Das gilt auch nach dem Ende der Kanzlei für die Urkunden der staufischen Könige und Karls von Anjou. Allerdings ist der Vertrag Friedrichs II. mit dem Sultan von 1229 in den päpstlichen Registern nur französisch überliefert [27]. Der Einbruch des Französischen erfolgte massiv bei den Fürsten von Antiochia und Grafen von Tripolis ab 1227 [28]. Sehr bald folgten ab 1234 die lusignanschen Könige von Zypern, wenn auch nicht durchgehend [29], aber 1291 urkundete der König von Zypern auch einmal italienisch für Pisa (RRH n° 1518). Bei den Ritterorden setzt das Französische 1239 ein (RRH n° 1091), im Adel von Jerusalem nur unwesentlich später (RRH n° 1099.1149 von 1241 und 1247). Aber hier kommt der massive Einbruch der gesprochenen Sprache erst mit dem mehrjährigen Aufenthalt Ludwigs des Heiligen in Palästina (1250-1254). Abgesehen von Ausnahmen blieb die Amtssprache der Weltkirche im allgemeinen bis 1291 das Latein [30]. Privaturkunden in arabischer Sprache hat es gegeben, aber sie waren sehr selten und keine ist erhalten [31].

---

27 Monumenta Germaniae Historica. Epistolae saeculi XIII e regestis pontificis Romanorum 1, 296 n° 380.

28 RRH n° 979.989.1031.1032.1033.1041.1042.1068.

29 RRH n° 1054.1071.1200.1208.

30 Als Ausnahmen notiere ich, daß der Patriarch von Antiochia 1241 einmal französisch urkundete, ein Bischof von Bethlehem 1262 (RRH n° 1102.1322).

31 Im Inventar des Johanniterarchivs von 1531 (Departementalarchiv Marseille 56 H 68 fol. 330v-331r und fol. 563v werden neun arabische Urkunden erwähnt. Sie betrafen überwiegend Manueth, seit 1212 ein Johanniterbesitz an der Küste (RRH n° 858a). Da der Verfasser des Inventars sie natürlich nicht lesen konnte, können wir nicht einmal sagen, ob sie aus dem 12. oder 13. Jh. stammten. Daß wir überhaupt wissen, welchen Ort sie betrafen, dürfte darauf zurückgehen, daß hier lateinische oder französische Dorsualvermerke in die Regesten mit einflossen. Eine der Urkunden hatte allerdings Zeugenunterschriften in Französisch (fol. 330v: *Egellinard iure garand* und *Ego* [sic

Über die Privaturkunden kann ich weitaus weniger sagen als über die Diplome, schon deshalb weil mir hier aus dem ohnehin schon dezimierten Material nicht einmal Photographien aller Originale der beiden großen erhaltenen Empfängergruppen vorliegen. Aber so viel läßt sich bei Anlegung verallgemeinernder Maßstäbe sagen, daß die Privaturkunde der Kreuzfahrerstaaten grosso modo eine vereinfachte Ausgabe der Diplome war. Jedenfalls gilt das für die seigneuriale Privaturkunde, im Äußeren sogar für die episkopale. Die Privaturkunden haben überwiegend das Format der *charta transversa* außer bei den Chirographen, die in dieser Gruppe natürlich häufiger waren als bei den Diplomen und überwiegend Querformat aufweisen [32]. Eine verlängerte Schrift war für die Invocatio der Privaturkunde kein unbedingtes Erfordernis, und sie fehlt häufig, aber die Tendenz dazu ist unverkennbar. Auch in der Datierung ist der Zuschnitt der Privaturkunden wesentlich einfacher. Häufig sind sie gar nicht datiert, oft nur mit dem Jahr, und dies noch ohne Indiktion. Abersoweit wir uns in den Schichten von Kirche und Adel bewegen, sind sie überwiegend besiegelt, nachdem die Seigneurs sich gegen den hinhaltenden Widerstand der frühen Könige das Recht auf ein Siegel erworben hatten.

Selbst über die bischöfliche Urkunde ist wenig zu sagen. Gelegentlich findet man Einflüsse aus der Papsturkunde, so bei den Patriarchen von Jerusalem Wilhelm (1130-1145) und Amalrich (1158- 1180). Hierhin gehören etwa die Verewigungsformel *in perpetuum* (RRH n° 234. 251.455.456.469) oder Arengen wie *Officii nostri nos compellit auctoritas* [33] oder die salvatorische Klausel *salva diocesanorum episcoporum reverentia* (RRH n° 172) oder die Sanctio positiva oder negativa päpstlicher Privilegien und schließlich gelegentlich die große Datierung

---

lateinisch] *Balian iure segret*), so daß 13. Jh. wahrscheinlicher ist als 12. Jh. Es sei hier auch vermerkt, daß der Deutsche Orden 1280 in Akkon einen *scriba in Arabico* beschäftigte (RRH n° 1435).

[32] Der Eindruck des Querformats bei Chirographen ist freilich insofern etwas täuschend, als man sich die erhaltenen Chirographen ja doppelt so groß denken muß. Mißt ein solches heute 27 cm in der Breite und 17 cm in der Höhe, so war es vor der Durchtrennung auch 27 cm breit, aber 34 cm hoch.

[33] RRH n° 172. Vgl. *Apostolicae sedis auctoritate debitoque compellimur* bei Rudolf Hiestand, Vorarbeiten zum Oriens pontificius 3 (Abhandlungen der Akademie der Wissenschaften in Göttingen. Philologisch-historische Klasse, 3. Folge 136, 1985)

der feierlichen Papstprivilegien mit einer *Data per manum*-Formel. Diese Einflüsse scheinen hier etwas stärker zu sein als etwa in Nord- und Ostfrankreich, wo Olivier Guyotjeannin die Frage kürzlich in einem Vortrag mit überraschend negativem Resultat untersucht hat. Von Ausnahmen kann man bei den genannten beiden Patriarchen nicht mehr sprechen, aber es bleiben in der Geschichte der Patriarchenkanzlei Zufälligkeiten. Anders als bei der Königsurkunde entwickelte sich kein stabiles Formular der Patriarchenurkunde, sondern jeder Urkundenmann der Patriarchenkanzlei fing von vorne an und entwickelte mehr oder minder sein eigenes Formelgut, das ihn nicht überlebte, und zwei davon haben eben gern Papsturkunden imitiert. Nur bei der Intitulatio kam es zu so etwas wie einer Stabilität des Formulars [34].

Die Mehrzahl der *cancellarii*, die vorkommen, zeigt natürlich nicht die Existenz episkopaler oder seigneurialer Kanzleien an, sondern bezeichnet nur simple Urkundenschreiber, die einmal oder mehrmals für einen bestimmten Aussteller schrieben. Nachweisen lassen sich Kanzleien oder zumindest organisierte Schreibstuben nur beim König von Jerusalem, beim Fürsten von Antiochia und beim Grafen von Tripolis, beim Patriarchen von Jerusalem und beim Chorherrenstift vom Hl. Grab. Schon bei den Patriarchen von Antiochia und den Grafen von Edessa reicht die Überlieferung nicht hin, um sichere Aussagen zu machen. Umgekehrt ist sicher, daß ein so mächtiger Baron wie Fürst Walter von Galilaea, Kastellan von St.-Omer, keine Urkundenschreibstube hatte, denn es läßt sich schwerlich eine Urkundengruppe denken, die nach Schrift und Diktat so unterschiedlich wäre wie seine sechs Urkunden aus der Zeit 1165-1171 [35]. Sechs Urkunden haben hier fünf verschiedene Intitulationes. Über Typologie von Urkunden kann man im Grunde nur da reden, wo eine wenigstens rudimentäre Einheitlichkeit der äußeren und inneren Merkmale besteht, aber ohne

---

S. 112 n° 12. Walther Holtzmann, Papsturkunden in England 2 (Abhandlungen der Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen. Philol.-hist. Klasse, 3. Folge 14, 1935) S. 138 n° 5.

[34] Erst recht ohne erkennbares Formular sind die Urkunden der einfachen Bischöfe — soweit man dies überhaupt erkennen kann, denn es gibt ihrer sehr wenige. Deshalb ist auch nicht klar, ob es bischöfliche Kanzleien gab oder nicht.

[35] RRH n° 414.417.420.447.448.479.

Urkundenschreibstube bildete sich eine solche Einheitlichkeit nicht aus. Der Vizegraf von Nablus (RRH n° 542.566), der Herr von Margat (RRH n° 609.612.630), der mächtige Herr von Ramla (RRH n° 533.539), sie alle lieferten im Abstand von nur einem oder zwei Jahren Originalurkunden, die teils sehr ungelenk, teils aber auch erstklassig wirken und es dann mit jedem Diplom aufnehmen können (RRH n° 539).

Unter dem Gesichtspunkt der Typologie muß man auch reden von Doppelausfertigungen, nicht von den normalen, wo man zwei Exemplare für verschiedene Archive des Empfängers bekam oder neben der feierlichen Ausfertigung, die das Archiv tunlichst nicht mehr verließ, noch die einfacher gehaltene *carta gestatoria* für Prozeßzwecke haben wollte. Die Rede ist vielmehr von scheinbaren Doppelausfertigungen, die in Wahrheit keine sind, auch wenn mindestens bei der Besiegelung eine einfachere Ausfertigung einer sorgfältigeren gegenübersteht. Bei näherem Hinsehen unterscheiden sich die beiden oft leicht im Wortlaut, im Sachinhalt, in der Natur des Rechtsgeschäftes, durchaus auch in den Zeugen und in der Datierung, aber die Unterschiede sind nur leicht, und erst vor kurzem ist überhaupt die Verschiedenartigkeit in der Rechtsqualität erkannt worden. Was wir vor uns haben, ist jeweils ein Vorvertrag und eine endgültige Beurkundung. Beides sind Urkunden, aber der Vorvertrag hat nur ein Wachssiegel und nur eine zeitlich begrenzte Geltungsdauer. Er beurkundet ein Rechtsgeschäft unter Praktikern, die sich um entgegenstehendes Recht nicht kümmerten. Dann wurden die Juristen zugezogen und brachten das Rechtsgeschäft in Übereinstimmung mit dem Gesetz, häufig genug mit Lügen. Die endgültige Fassung mit Ewigkeitswert wurde dann mit Blei gesiegelt, der wachsgesiegelte Vorvertrag wurde jetzt obsolet und ist deshalb nicht sonderlich häufig erhalten. Aus den von mir untersuchten Fällen des 13. Jh. rekapituliere ich hier nur einen. Im Dezember 1261 verkaufte der Herr von Beirut in einer einzigen Urkunde[36] dem Deutschen Orden einen großen Lehenskomplex weiter südlich für eine Annuität von 11000 Goldstücken sowie einen kleinen Turm namens Toron Aghmid

---

36 RRH n° 1307, fehlerhaft gedruckt bei E.G. Rey, Recherches géographiques et historiques sur la domination des Latins en Orient, 2. Aufl. (1877) S. 41-44. Zur Sache s. Mayer, Siegelwesen (wie Anm. 19) S. 93f.

unweit von Beirut für eine einmalige Zahlung von 5000 Goldstücken. Aber der Verkäufer kannte den Namen des Turms überhaupt nicht. Er müsse ihn erst im Archiv in Zypern feststellen, dann werde er in die endgültige Fassung eingesetzt werden. Bis zu einem bestimmten Zeitpunkt mußte die Sache endgültig und neu beurkundet und diesmal ausdrücklich in Blei gesiegelt werden, während der Vorvertrag wachsgesiegelt war. Ausdrücklich wurde bestimmt, daß der Kaufpreis von 5000 Goldstücken für Toron Aghmid in der endgültigen Fassung nicht erwähnt werden durfte. Und so geschah es (RRH n° 1308). Diese Urkunde wurde auf November 1261 rückdatiert. Hier war der Verkauf als eine zulässige Almosenschenkung an den Orden deklariert, während ein Verkauf von Lehnsbesitz genehmigungspflichtig war. Trotz dieser Kaschierung der Natur des Rechtsgeschäftes quittierte der Herr von Beirut dem Orden in einer dritten Urkunde, daß er die 5000 Goldstücke erhalten habe (RRH n° 1310). Formal gesehen sind solche Vorverträge Urkunden, aber faktisch sind sie schon Akten.

Erst ab 1250 kam in die Urkunden jedenfalls des städtischen Bereichs — und Urkunden über Besitz auf dem Lande gab es immer weniger — eine gewisse Tendenz zur Einheitlichkeit, weil jetzt das italienische Notariatsinstrument auch außerhalb der italienischen Handelsniederlassungen dominierte. Selbst die Zentralgewalt bediente sich jetzt gelegentlich dieser Urkundenform, so als 1286 der neue König Heinrich II. von Zypern dem französischen Regiment, das die Zitadelle von Akkon besetzt hielt, bei Abzug freies Geleit zusicherte (RRH n° 1465.1466). Zum Siegeszug des Notariatsinstrumentes mußte es insbesondere beitragen, daß ein italienischer Notar namens Aliotto Uguccio 1251 zum ersten Schreiber der *Cour des Bourgeois* in Akkon ernannt wurde, einer Stadt, die jetzt nicht nur Hauptstadt, sondern in zunehmendem Maße der verbliebene Staatsrest war. Aliotto hatte jetzt die Masse des städtischen Immobilienverkehrs zu schreiben, den die *Cour des Bourgeois* als ein Ort der freiwilligen Gerichtsbarkeit abwickelte[37]. Aber daneben war er der Notar der Johanniter. Nicht

[37] Noch erhalten sind RRH n° 1209.1212.1291. Zur Einrichtung des Gerichtsschreiberamtes s. Hans Eberhard Mayer, Ibelin versus Ibelin: The Struggle for the Regency of Jerusalem 1253-1258, Proceedings of the American Philosophical Society 122 (1978) 33-37.

nur haben wir noch Urkunden, die er für sie geschrieben hat[38], sondern das Original oder eine Kopie seiner eigenen Ernennung zum Notar hatte er bei den Johannitern abliefern müssen, in deren Archiv es noch im 16. Jh. aufbewahrt wurde[39]. Heute ist es verloren.

---

38 RRH n° 39.51.233.908 [geschrieben 1266 als sein spätestes Stück].1234.1237.1282. Vgl. auch RRH n° 1232.1280. Außerdem schrieb er für andere RRH n° 211.1220.

39 Regest von 1531 im Archivinventar von Manosque (Départementalarchiv Marseille 56 H 68 fol. 535r).

DIPLOMATIQUE ROYALE PORTUGAISE: ALPHONSE IV (1325-1357)

Isaías da Rosa Pereira *
Maria Helena da Cruz Coelho **
José Marques ***
Armando Luís de Carvalho Homem ***

La chancellerie portugaise a ses débuts au temps du comte Henri et de la comtesse Thérèse[1]. Ce sont des temps où les modèles viennent de la cour royale d'Alphonse VI et, un peu plus tard, des comtes Raymond e Urraque. Quand même, quelques originalités se font déjà remarquer: c'est le cas de la rareté de *chrismom* à l'*invocatio*, et du type symétrique des seings de validation d'Henri et Thérèse, en forme de croix et d'étoile avec légende.

Mais notre chancellerie se donne une autre allure avec Alphonse I^er^ (1128-1185) (voir *annexe* 1). La chancellerie alphonsine est documentée depuis le 3 août 1128, et au début elle continue celle des comtes, avec le même chancelier de Thérèse, *Menendus*.

Mais trop vite elle vient à acquérir des traces singuliers, sous l'actuation de quatre chanceliers: Pierre Roxo, archidiacre de Braga (1128-1140).

---

* Université de Lisbonne.
** Université de Coïmbre.
*** Université de Porto.

1 Avelino de Jesus da Costa, «La chancellerie royale portugaise jusqu'au milieu du XIII^e^ siècle», *Revista Portuguesa de História*, XV, Coïmbre, 1975, p. 143-168; et «La chancellerie royale portugaise et ses registres de 1217 à 1438» (inédit; nous remercions l'auteur pour la communication de ce texte).

Élie (1141), Maître Albert (1142-1169) et, enfin, Maître Julien Pais, maintenant un laïc. Ils étaient surtout les *dictatores* ayant ses propres *notatores* ou *scriptores*, beaucoup d'entre eux anonymes.

C'est au temps de ce Maître Albert que la chancellerie alphonsine devient vraiment nationale. Cela veut dire que dorénavant elle dépendra de la cathédrale de Coïmbre et du monastère de la Sainte Croix, pour les notaires, normes et techniques notariales, dénotant, en outre, l'influence des diplômes pontificaux. Voyons: aux premiers temps le signe du prince, et après roi, était une croix avec la légende *Portugal*; dorénavant ce sera un cercle —divisé pour inscrire le nom du roi et de sa famille— à l'imitation de la *rota* des grandes bulles apostoliques. On sait, par des descriptions, que notre premier roi a usé aussi le sceau pendant, de type heraldique, portant la croix à cinq écussons, de cire rouge.

Jusqu'en 1169 nous constatons l'irregularité du fonctionnement de cette chancellerie: c'est le temps des plus importantes et fréquentes conquêtes d'Alphonse I^er^. Après cette date, et avec la cour siégeant à Coïmbre le plus longtemps, nous voyons se perfectionner les normes de rédaction et les moyens d'expédition. On adopte un formulaire à peu près uniforme pour certains types de diplômes et un modèle unique de seing royal. Depuis 1140 Alphonse devient *roi* dans l'*intitulatio*, et depuis 1169 son fils, associé au gouvernement, souscript avec lui les documents.

Rui de Azevedo [2] a dépouillé un total de 279 chartes de notre premier roi, y compris des originaux, des copies et des falsifications. Ce n'est pas trop pour un règne de 57 années, mais nous avons référence à 102 d'autres, ce qui nous dit que beaucoup de documents se sont perdus. Les originaux, attentivement étudiés par ce diplomatiste, sont 66, un quart du total des actes. Et nous savons que 69,7 % proviennent de la *chancellerie* et les autres de cathédrales, monastères ou ordres militaires.

Avant la mort de son père, Sanche I^er^, qui lui succéda, a eu des chanceliers privés. Pendant tout son règne, qui va jusqu'à 1211, le

---

[2] «Diplomática de Afonso Henriques (1128-1185)», in *Documentos Medievais Portugueses. Documentos Régios*, I/1, Lisbonne, 1958, p. LXI- CVI.

chancelier a été Maître Julien; celui-ci a eu plusieurs notaires, quoique la rédaction anonyme se maintienne fréquente. Il a donné à la chancellerie une grande stabilité et celle-ci a subi de notables progrès — le formulaire est assez uniforme; on emploie fréquemment le sceau de cire; il y a une diminution accentuée des actes écrits en dehors de la chancellerie; et nous constatons aussi une tendance à fixer le vocabulaire, surtout en ce qui concerne les offices publiques.

À son temps, comme avant et après, la chancellerie expédie des documents solennels — généralement de grand format, avec une écriture élégante, comportant des seings royaux et sceaux et les souscriptions des grands de la cour et du chancelier—, semi-solennels — moins somptueux et qui, depuis Sanche I^{er}, portent, après les souscriptions, des seings royaux ou des sceaux, jamais les deux éléments de validation —et simples— modestes et de dimensions réduites. Un groupe à part de ceux-ci est constitué par les lettres patentes, qui dès Sanche I^{er} deviennent de plus en plus fréquentes. Ces seings continuent la tradition de son père, mais il y a quelques-uns de type héraldique et iconographique. Il utilise aussi des sceaux en cire rouge de type héraldique à double face.

Jusqu'à sa mort, en 1215, c'est encore Maître Julien le chancelier d'Alphonse II (1211-1223). Après lui, *Gunsalvus Menendiz* traverse tout le règne de notre troisième roi et atteint même le suivant. Ce qui correspond à un grand moment de la chancellerie royale portugaise, bien organisée et très active.

Alphonse II a décreté des «Confirmations Générales» (1217-1221) et 190 actes environ ont été réproduits, beaucoup d'eux «in-extenso», ayant à la fin la formule royale de confirmation, suivie de la date, souscriptions, seing et/ou sceau royal. Le roi ordonna aussi d'enregistrer les documents expédiés, et nous avons ainsi le premier registre de la chancellerie royale portugaise et un des plus anciens de l'Europe. En 1220, Alphonse II a encore décidé de faire des *Inquisitiones*, dont nous connaissons le registre. C'est aussi de son temps qui, outre le sceau de scire (seulement pour les diplômes simples) on commence à employer le sceau de plomb —touts deux de tipe héraldique à double face—, et les lettres patentes deviennent fréquentes.

Le nouveau monarque, Sanche II (1223-1248), mantient *Gonsalvus Menendiz* et le notaire *Dominicus Petri*; leurs successeurs seront le doyen

de Lisbonne Maître Vincent (chancelier), *Henricus Martini (scriptor curie)* et, enfin, *Durandus Froyaz, cancellarius curie.*

Les troubles politiques du règne de Sanche II trouveront son *terminus* dans la déposition du roi, et elles vont se repercuter à la chancellerie. Il nous semble que quelques documents ne respectaient pas les normes, le registre est disparu, en même temps qu'on ne se sert pas du sceau de plomb, mais seulement de celui de cire rouge. Et on voit même Maître Vincent en authentifiant des documents de Sanche II, apposant son seing et omittant celui du roi. Après Sanche II on n'a plus employé le seing royal.

Alphonse, comte de Boulogne, après sa désignation pour défendre le royaume, sera roi de 1248 à 1279. La chancellerie se réorganise avec ses officiers er ses formalités, et pour beaucoup de rois nous retrouverons des registres de chancellerie. De son gouvernement nous connaissons trois registres primitifs.

Son chancellier sera *Stephanus Johannis*, un de ses fidèles, le chancelier étant le troisième des grands magistrats de la *curia*, après l'*alferes* et le *maiordomus*, où même se second quand l'autorité de l'*alferes* s'éfface. Alphonse III a créé aussi les offices de vice-chancelier —*Johannes Fernandiz*— et de chancelier de la reine — *Durandus Pelagii*. Sous les ordres des chanceliers travaillent 27 scribes, que nous connaissons déjà (parfois plusieurs en même temps, quelques-uns ayant des subalternes) pour répondre à la rédaction et registre de la multiplicité et complexité des actes. À son temps se poursuivent, en 1258, les *Inquisitiones*, déjà publiées, comme les antérieures, aux *Portugaliae Monumenta Historica* (1888 e 1917). De nouveau le roi employerat le sceau de plomb, qu'aucun d'autre ne pourrait utiliser.

Denis I (1279-1325) hérite un royaume bien structuré administrativement. Pendant son gouvernement apparaît la «Chambre des Comptes» (*Casa dos Contos*), chargée de vérifier les recetttes et dépenses du roi et du royaume, en même temps que les affaires de justice ont tendance à prendre autonomie, autour des «ouvidores das supricações», qui accompagnent la cour dès le début du XIV^{ème} siècle.

Ses chanceliers seront Maître Pierre, clerc et médecin du roi, Domingos Anes Jardo, privé du roi, D. Estêvão Anes Bochardo et Francisco Domingues. Le deuxième et le troisième seront les évêques,

respectivement de Évora (1285) et Coïmbre (1304); le dernier est le prieur de Sainte Marie d'Alcáçova, à Santarém. L'office de chancelier n'étant pas payé, le roi leur donnait des biens ou des bénefices, surtout aux écclésiastiques. En 12-6-1302 Denis I publie l'ordonnance des scribes de la cour, réglant toutes leurs fonctions. Il décrete aussi que le portugais serait langue officielle de la chancellerie.

Son gouvernement nous a laissés quatre registres mis au net, et un cinquième, primitif, mais qui n'est pas un registre à bien dire; plutôt un cartulaire avec des acquisitions faites au nom du roi.

Un nouveau roi: Alphonse IV, fils de Denis et d'Isabelle d'Aragon. Un règne de 32 ans: 1325-1357. Que peut-on dire sur le temps portugais d'Alphonse IV?

Au fonds, un temps pas trop différent du temps «européen», si nous osons le dire. Pour le roi, des soucis qui étaient en bonne partie les mêmes d'autres rois, qui se voulaient *souverains*. Toutefois, le Portugal n'avait pas quelques problèmes d'autres États de l'Occident de ce temps: deux siècles s'étaient passés depuis la création du royaume; la progression territoriale vers le sud, au dépens de l'Islam, était finie; les limites du royaume étaient donc relativement stables, quoique susceptibles de réajustements par rapport à Castille. Mais cela ne veut pas dire que le temps portugais d'Alphonse IV soit un temps de paix: il y a eu des troubles internes, avec Alphonse Sanches, bâtard de Denis, puis avec le fils du roi, le futur Pierre I[er]; et il y a eu aussi des guerres extérieures (Castille, Islam) [3]. Malgré ça, malgré aussi la conjoncture sanitaire de la fin du règne, le temps portugais d'Alphonse IV connaît de notables progrès dans le gouvernement royal; législation en abondance, perfectionnement de la bureaucratie, organisation (avec des spécialisations) de la justice supérieure, une attention accrue du roi à ses pouvoirs, à ses droits et à son patrimoine, quelques essais fiscales... [4].

Prenons la question des pouvoirs. L' existence de territoires, institutions et individus jouissant de l'immunité judiciaire n'était pas, évide-

---

[3] Joaquim Veríssimo Serrão, *História de Portugal*, vol. I, Lisboa, Editorial Verbo, 1977, p. 266-278.

[4] Armando Luís de Carvalho Homem, *O Desembargo Régio (1320-1433)*, Porto, INIC — Centro de História da Universidade do Porto, 1990, p. 99-254.

ment, un problème inédit. Mettre en question la juridiction et les droits des détenteurs des *coutos, honras* et autres seigneuries, laïques ou écclésiastiques, n'était pas une démarche nouvelle: la pratique des «enquêtes» (*inquirições*) générales avait ses origines à la première moitié du XIII[e] siècle, como nous l'avons dit. Alphonse reprendra le procédé de plusieurs de ses prédécesseurs. La typologie de ses actes nous dira bien du poids des sentences qui concernent les juridictions (voir *annexes*, 2, 3 et 4). Mais la grande nouveauté du temps d'Alphonse, en renouvellant la démarche, est dans la systématisation et dans un haut degré de territorialisation de celle-ci. Pendant une douzaine d'années, on a entamé de complexes procès. Et malgré l'opposition de hauts personnages du clergé et de la noblesse, la démarche se prolongera jusqu'au milieu des années 40. Sa portée est remarquable: un inégable aller-en-avant en ce qui concerne l'affirmation du pouvoir du souverain, dans un parcours vers la prééminence du roi sur les seigneurs ou de l'État sur l'Église. En somme, les soucis du roi, le procédé et les résultats de de celui-ci constituent l'un des aspects qui le plus décisivement contribuent à octroyer au temps portugais d'Alphonse IV un visage inéquivoque d'*avant-garde.*

Le choix des actes originaux d'Alphonse IV pour objet de ce rapport suppose un travail préalable des historiens portugais sur le roi et son temps: pendant ces dernières années on a étudié sa legislation [5], sa bureaucratie [6], ses officiers [7], sa diplomatie [8], on a abordé le pouvoir

---

[5] Armando Luís de Carvalho Homem, «Em torno de Álvaro Pais», in *Portugal nos finais da Idade Média: Estado, Instituições, Sociedade Política*, Lisbonne, Horizonte, 1990, p. 110 sq.; et *O Desembargo Régio (1320-1433)*, p. 53 sq. et 213 sq. Voir aussi: Martim de Albuquerque, «Introdução», in *Ordenações del-Rei D. Duarte*, éd. M. Albuquerque et E. Borges Nunes, Lisbonne, Fundação Calouste Gulbenkian, 1988, p. V-XXVI; et Isaías da Rosa Pereira, «O tabelionado em Portugal», in *Notariado público y documento privado: de los orígenes al siglo XIV. Actas del VII Congresso Internacional de Diplomática*, Valence, Generalitat Valenciana, 1989, p. 615-690.

[6] A. L. de Carvalho Homem, *O Desembargo Régio*, p. 22-33, 67 sq., 100 sq. et 218 sq.; «L'État portugais et ses serviteurs (1320-1433)», *Journal des Savants* (juillet-décembre 1987), p. 181-203, *maxime* 198-199; et «Prosopographie et Histoire de l'État: la bureaucratie des rois portugais aux XIV[e] et XV[e] siècles — recherches faites, recherches à faire» (à paraître aux Actes du Colloque *L'État Moderne et les Élites: apports et limites de la méthode prosopographique* [Paris, octobre 1991]).

[7] A. L. de Carvalho Homem, *O Desembargo Régio*, notices biographiques, p. 261 sq.

du roi *versus* le pouvoir de l'Église, des seigneuries et des villes[9], ou le roi victorieux à Salado (1340) et sa mémoire[10]; et on a édité un des registres de sa chancellerie[11] et les actes issus des assemblées politiques (*Cortes*)[12]. Les auteurs de ce texte ont pris part dans cet effort. Et ils reviennent aujourd'hui à un temps qui leur est cher et à un roi qu'il ne faut pas oublier lorsqu'on parle d'*État Moderne* à propos du Portugal de la fin du Moyen Âge.

Aux Archives Nationales, à Lisbonne, dans la section «chancelleries royales», nous avons aujourd'hui quatre 'unités' concernant le temps d'Alphonse IV: deux volumes qui contiennent les pièces du litige entre le roi et l'évêque de Porto sur la juridiction de cette ville; un registre primitif, qui contient surtout des sentences; et un registre mis au net, qui contient presque exclusivement des bails (*aforamentos*). Les registres n'étant pas le sujet de ce colloque, passons aux actes originaux. La monographie que l'un de nous a consacré à la bureaucratie et aux officiers des rois portugais de la fin du Moyen Âge repose, pour le temps d'Alphonse IV, sur un *corpus* de 159 actes[13]. Ces actes proviennent,

---

8 Maria Margarida de Sá Nogueira Lalanda, «A política externa de D. Afonso IV (1325-1357)», *Arquipélago. Revista da Universidade dos Açores/História*, XI (1989), p. 107-151.

9 Voir: José Marques, «D. Afonso IV e as jurisdições senhoriais», in *Actas das II Jornadas Espanholas de História Medieval*, IV, Porto, INIC, 1990, p. 1527-1566; Maria Helena da Cruz Coelho, «O Poder e a Sociedade ao tempo de D. Afonso IV», *Revista de História*, do Centro de História da Universidade do Porto, VIII (1988), p. 35-51, et «O Arcebispo D. Gonçalo Pereira: Um querer, um agir», tiré à part de *IX Centenário de Dedicação da Sé de Braga / Congresso Internacional: Actas*, Braga, 1990, p. 389-462. Voir aussi Mª. da Cruz Coelho et Joaquim Romero Magalhães, *O poder concelhio: das origens às Cortes Constituintes. Notas da História Social*, Coimbre, CEFA, 1986, p. 9-19.

10 Bernardo Vasconcelos e Sousa, «O sangue, a Cruz e a Coroa: a memória do Salado em Portugal», *Penélope. Fazer e desfazer a História*, 2 (février 1989), p. 27-48, et «Vencer ou morrer: a batalha do Salado (1340)», in *A Memória da Nação. [Actas do Colóquio]*, ed. F. Bethencourt et D. R. Curto, Lisbonne, Sá da Costa, 1991, p. 505-514.

11 *Chancelarias Portuguesas. D. Afonso IV, I (1325-1336)*, éd. A. H. de Oliveira Marques *et al.*, Lisbonne, INIC, 1990.

12 *Cortes Portuguesas. Reinado de D. Afonso IV (1325-1357)*, éd. A. H. de Oliveira Marques *et al.*, Lisbonne, INIC, 1982.

13 A. L. de Carvalho Homem, *O Desembargo Régio.*

principalement, de fonds monastiques; et, sécondairement, de fonds municipaux.

Le *corpus* traduit un «état actuel de connaissances» (c'est-à-dire, d'organisation de fonds d'archives) du début des années 80, le dépouillement ayant été fait de 1976 à 1981. Malgré l'attention actuelle de l'historiographie au temps d'Alphonse IV, malgré les progrès de catalogation de fonds monastiques aux Archives Nationales, ce *corpus* n'a pas pu être abondamment enrichi par la suite[14]. Nous l'avons donc pris pour objet, avec quelques enrichissements que nous permettent une très récente édition d'actes royaux adressés au monastère de la Sainte Croix (Coïmbre) et plusieurs actes de l'ordre militaire d'Avis.

Ce *corpus* représente 14,33 % du total des actes dépouillés pour les années 1325-1357 (1.109 actes). Est-ce qu'il va nous permettre de solides observations?

Voici une *invitation à la mesure*!

Le temps d'élaboration de ce texte ne nous a pas permis une comparaison globale entre la typologie des actes originaux et celle de la totalité des actes de ce roi, car le comptage préalable a été fait selon les décennies. Les années 20 étant encore quelque temps de Denis et les années 50 déjà quelque temps de Pierre I^er^, prenons donc les deux décennies tout à fait d'Alphonse IV: entre 1331 et 1350 nous avons 748 actes (67,44 % de la totalité du règne), dont 99 originaux; ces derniers constituent 62,26 % de notre *corpus* et 13,23 % des actes de ces vingt ans. C'est-à-dire, par rapport à tout le règne l'ensemble des actes et les originaux isolés diminuent en harmonie.

Selon leur contennu, faisons donc attention à la typologie des actes des années 30 et 40 (voir *annexes* 3 et 4). Il y a deux types bien représentés, et dans le total des actes et dans les originaux: ils concernent tous les deux les juridictions du royaume. N'oublions pas les «enquêtes» (*inquirições*) générales; les sentences sur les juridictions constituent des phases (très souvent l'aboutissement) des procès respectifs. On comprend ainsi le poids de ces sentences dans les originaux;

---

[14] Voir, cependant, «Documentos Medievais de Santa Cruz de Coimbra, I. Arquivo Nacional da Torre do Tombo», éd. Saul António Gomes, tiré à part de *Estudos Medievais*, Porto, 1988. José Marques a aussi dépouillé nombre d'actes originaux d'Alphonse IV, concernant surtout les ordres militaires; nous les utilisons à propos de la teneur.

on en comprend également au cœur des actes enregistrés, notamment dans le registre primitif dont nous avons déjà parlé. Un autre type domine le total des actes et apparaît faiblement dans les originaux: les *bails*; les destinataires de ces actes ne sont pas des gens qui puissent les conserver et les transmettre aux temps futurs. Enfin, quelques autres types ont leur poids seulement dans les originaux; des sentences d'autres genres, des réponses au «doléances» (*artigos*) présentées dans les assemblées politiques (*Cortes*), des copies (*traslados*) —leur conservation intéréssant les destinataires, pas le roi— et les privilèges. Les équilibres et déséquilibres des types sont tout à fait logiques dans le temps qui a été celui de la production de tous ces actes.

Mais il est le temps de revenir à la totalité de notre *corpus* (voir *annexe* 2). Et on y voit des types qui, concernant 32 ans, sont à peu près la transposition des deux décennies préalablement considérées: de nouveau des actes sur les juridictions (sentences et autres), des sentences hétérogènes, des copies, des privilèges, des actes issus des *Cortes*.

Pendant tout le règne, deux domaines sont sous-représentés: les dons (c'est pas la «saison») et les actes en matière fiscale (c'est pas encore le temps).

À l'aube de ce deuxième quart du XIV^{ème} siècle, la bureaucratie royale avait à son sommet encore le chancelier. Au temps d'Alphonse IV —comme dans les années terminales de Denis—, le chancelier est parfois remplacé ou renforcé par un *Vedor da Chancelaria* (c'est-à-dire, «celui qui veuille sur la chancellerie»), périphrase qui ne manque pas de parallèle dans d'autres royaumes; au Portugal, ce dédoublement se prolongera jusqu'à début des années 80. Encore au sommet —quoique peu assidu dans les souscriptions—, le chancelier subira plus tard la concurrence du secrétaire privé du roi (*escrivão da Puridade*); mais le temps d'Alphonse n'est encore que la «proto-histoire» de ce dernier office. Les officiers de finances —les «compteurs» (*contadores*) et le trésorier— ayant mince part dans la souscription des actes originaux, ceux-ci, de toute façon, font témoignage et de la tradition et de la nouveauté (voir *annexe* 5). En dehors les souscriptions du roi lui-même, la tradition est dans la présence très fréquente, en tant que rédacteurs, de nombre d'officiers sans office explicite: ceux dont l'eschatocole réfère le nom tout court, et parfois la condition de *vassaux* du roi. Cette sorte

de «ministre sans portefeuille» gagnera plus tard, à la fin des années 70, le titre de *desembargadores*, c'est-à-dire, ceux qui expédient. Office donc insuffisamment institutionnalisé, on remarquera une certaine hétérogénéité dans les souscriptions respectives; néanmoins, leur rôle est important dans le règlement des juridictions, et parfois dans les privilèges.

La nouveauté est évidemment dans les offices de justice. Faisons remarquer la législation du roi sur matière processuelle, et la spécialisation des juges royaux selon les genres de rpocès:

— civils, affaire des «surjuges» (*sobrejuízes*);

— criminels, affaire des «auditeurs» (*ouvidores*);

— et procès portant sur les pouvoirs, les droits et le patrimoine du roi et du royaume, affaire d'un autre type d' auditeurs (*ouvidores dos feitos e da portaria*), qui souscrivent normalement les sentences respectives en groupes de deux ou trois.

Dans la pratique, le même officier de justice peut détenir plusieurs offices, soit simultanément, soit en exerçant *ad hoc* un autre office qui n'est pas le sien. De toute façon, ce sont les tribunaux supérieurs qui vont apparaître. En même temps que le roi prétend se créer «le rapport à l'espace» territorial du royaume [15], dont il soigne la fixation des frontières et qu'il divise en plusieurs circonscriptions judiciaires et administratives, les *comarcas*; depuis les années 40, ces circonscriptions auraient la présence périodique d'un «inspecteur» et juge royal, le *corregedor*; et le monarque se voudrait l'instance judiciaire suprême.

Tout cela nous permet de comprendre le poids des officiers de justice dans les souscriptions (voir *annexe* 5): au total, 46,53 % des actes leur reviennent; et la presque moitié de ces actes tient aux sentences sur les juridictions.

Si nous passons des offices aux hommes qui les ont tenus, nous constatons justement le poids des magistrats: les souscriptions mettent surtout en évidence les *ouvidores dos feitos e da portaria* João Eanes Melão, Domingos Pais, Lourenço Calado, Afonso Domingues Salgado

---

[15] Jean-Philippe Genet, «L'État Moderne: un modèle opératoire?», in *L'État Moderne: Genèse. Bilans et perspectives*, éd. J.-Ph. Genet, Paris, CNRS, 1990, p. 277.

et Aires Eanes; et d'autres officiers de justice, tels que Afonso Esteves, Vasco Gonçalves et Estêvão Gomes; tout ça dans l'ensemble d'actes qui comprend les sentences et le règlement des juridictions (40 % des actes, environ).

Quelques officiers sans office explicite sont bien représentés: c'est le cas de Lourenço Esteves et des «maîtres des lois» Pedro, Vicente et João.

Mais l'importance d'un officier n'est pas exclusivement mesurable en fonction du nombre des souscriptions: une figure de proue de la société politique, le chancelier Pero do Sem, fondateur d'une authentique dynastie de serviteurs des rois portugais, n'est le rédacteur que de trois actes.

En ce qui concerne l'écriture de la *chancellerie* d'Alphonse IV, on a analysé quelques documents et quelques mains d'écrivains.

Nous devons dire que les scribes des documents originaux sont 56 pour un total de 159 actes (voir *annexe* 6). Il y a quatre qui méritent notre attention. Ce sont des scribes les plus significatifs en quantité de documents — Aires Fernandes et Martim Esteves écrivent, chacun, 8; Simão Martins compte 9 et Estêvão Martins 18. Ils sont les exécuteurs mécaniques de l'écriture, parce que l'idéation et la responsabilité du contenu se rapporte aux rédacteurs ou souscripteurs: le roi lui-même, le chancelier, les subordonnés ou succédanés de celui-ci (*vedores da chancelaria*), le conseil, le trésorier, les compteurs (*contadores*), les auditeurs (*ouvidores*), les auditeurs des faits portant sur les droits et le patrimoine du roi (*ouvidores des feitos e da portaria*), les «sur-juges» (*sobrejuízes*).

Pour l'univers sur le quel nous allons réflechir Aires Fernandes, Estêvão Martins e Simão Martins travaillent surtout pour les *ouvidores dos feitos* [16] et Martim Esteves seulement pour le roi. Et nous verrons que ça n'est pas indifférent.

---

[16] Aires Fernandes écrit 7 actes pour *les ouvidores dos feitos e da portaria* et 1 pour officiers divers; Estêvão Martins écrit 17 documents pour les *ouvidores dos feitos e da portaria* et 1 pour *l'ouvidor*; Simão Martins écrit 8 actes pour les *ouvidores dos feitos e da portaria* et 1 pour *l'ouvidor*.

Tout d'abord, nous devons penser qui nous sommes devant une écriture de chancellerie. Les documents on été faits, en principe, avec une intention de devenir un indice de la façon de penser et de représenter le souverain et la couronne [17].

Mais dans cet ensemble on verra des écritures calligraphiques en même temps que des écritures usuelles. Parce que, nous en savons, il n'est pas obligatoire d'être un homme du commun, un copiste «de base», pour utiliser une écriture usuelle. Bien au contraire, elle peut révéler une personnalité très cultivée [18].

C'est pourtant une écriture gothique cursive assez commune, on dirait *historique*, qui prédomine. Mais les mains sont là, les instruments aussi, en même temps que les diverses typologies documentaires. On n'écrit pas de la même façon une copie (*traslado*), une sentence ou un privilège et un don, surtout si il vise un important personnage.

Voyons donc.

On a fait des sondages pour les quatre scribes.

Aires Fernandes (voir *annexe* 7) s'en tient surtout à la gothique cursive de l'époque, avec des traces superflus très curves en envolvant les lettres, surtout dans les abréviations. Le contraste entre les traces fins et grosses est significatif, ce que nous dit qu'il utilise une plume de coupure oblique à gauche [19].

Estêvão Martins (voir *annexe* 8) semble se servir de diverses plumes. Quelques-unes seront biseautées symétriquement, donc le tracé de quelques documents est plus fin, uniforme et moins faceté. L'écriture de quelques documents démontre une grande cursivité, un détachement

---

17 Giorgio Costamagna, *Perche 'Scriviamo Cosi': Invito alla Paleografia Latina*, Rome, Il Centro di Ricerca, 1987, p. 25 montre bien la différence entre l'écriture d'un notaire ou d'un bourgeois et celle des livres ou de la chancellerie.

18 C'est justement ce que nous renseigne Françoise Gaspari dans l'excellent article, «L'écriture usuelle: reflet d'un enseignement et signification historique», in *Médiévales. Langue, textes, histoire. Apprendre le Moyen Âge aujourd'hui*, nº 13, Saint Denis, P.U.V., 1987), p. 154.

19 Comme exemples de son écriture nous pouvons voir les documents suivants: Archives Nationales/Torre do Tombo, Lisbonne (T.T.), *Gav.* 12, m. 12, n. 33, de Lisbonne, 1331/08/14; T.T., *Gav.* 11, m. 1, n. 21, de Évora, 1325/03/09; et T.T., *Arouca*, gav. 5, m. 7, n. 29, de Santarém, 1331/11/28.

de la main, c'est une écriture commun de «tutti giorni». Les actes sont surtout des *sentences* ou pareils [20].

Simão Martins (voir *annexe* 9) travaille, lui aussi, avec une plume symétrique et produit une écriture gothique «currens», avec des formes rondes et non angulaires [21].

Martim Esteves (voir *annexe* 10) nous semble le scribe le plus soigné et le plus calligraphique. Il utilise une gothique qui se ressemble à celle des libres. Le module de la lettre est très petit et les hastes descendantes sont très longues, de règle à règle. Le lancement des maiuscules est très réussi, surtout les *S*. Les documents se présentent graphiquement agréables, avec un bon spacement et les lignes bien tracées [22]. On doit dire qui ces documents sont surtout des *privilèges* ou des dons, l'un de ses derniers comportant juridiction et adressé à la reine. C'est pourquoi on voit le roi en tant que souscripteur.

Ainsi, si l'écriture usuelle sert pour transmettre des informations [23] (et les documents sont surtout des *sentences* ou *copies*), avec cette écriture calligraphique on prétend donner l'image d'un pouvoir qui se manifeste par sa chancellerie.

Au temps d'Alphonse, nombre d'actes présente un discours très simple, sans «nouveautés» diplomatiques à bien dire: c'est le cas des privilèges, des quittances (*quitações*), des légitimations, des présentations de clercs aux églises du patronage du roi, ou encore d'autres actes relativement courants; par rapport au temps de Denis, la continuité y est manifeste.

---

20 Exemples de son écriture: T.T., *Ordem de Cristo*, Documentos Régios, m. 1, doc. 13, de Santarém, 1329-12-12; T.T., *Gav.* 11, m. 5, n. 1, de Coïmbre, 1335-4-22; T.T., Ordem de Cristo, Documentos Régios, m. 1, doc. 17, de Coïmbre, 1342-4-22.

21 Exemples de son écriture: T.T., *Arouca*, gav. 3, m. 2, n. 2, de Lisbonne, 1332/01/15; T.T., *Arouca*, gav. 6, m. 7, n. 1, de Lisbonne, 1334/01/17; et T.T., *Gav.* 12, m. 7, n.10, de Lisbonne, 1337/04/10.

22 Documents de sa main, comme exemple: T.T., *Gav.* 14, m. 3, n. 18, de Évora, 1325/04/20; *Gav.* 5, m. 4, n. 9, de Santarém, 1331/06/08; et T.T., *Gav.* 13, m. 5, n. 13, de Lisbonne, 1334/05/26.

23 F. Gaspari, «L'écriture usuelle», p. 154

Cela dit, nous ne vous surprendrons donc pas en disant que les nouveautés sont dans le domaine le plus caractéristique au cœur des actes d'Alphonse: les *sentences*, surtout celles sur les juridictions. Les éléments éssentiels de la teneur sont courants:

— le *protocole*, où, en dehors la *subscriptio* et l'*intitulatio*, on peut parfois trouver un *salut* très simple;

— le *texte*, qui comprend la présentation du procès et des litigants, et encore la *contestation*, les preuves (celles-ci parfois exigeant le recours à une enquête) et le verdict;

— et l'*eschatocole*, qu'intègrent la date et l'identification des rédacteurs (les juges du procès) et du scribe.

Mais la teneur peut présenter des variations, selon la nature et le déroulement du procès. De 1325 à 1357 ce sont les sentences concernant les juridictions les seules qui possèdent un discours à peu près uniforme [24], malgré la grande diversité des situations et la multiplicité des procédés de contradiction ou de contestation permis par le droit processuel de ce temps. Toutefois, un cas spécial se peut nous présenter au sein de ce type de sentences: lorsque se querellent pour la juridiction d'un quelque territoire un ordre militaire et un municipe (*concelho*). On peut alors trouver le cas spécifique des sentences *interlocutoires*, traduisant une phase intermédiaire du procès; les destinataires sont les juges chargés de l'enquête, et le texte leur expose les *items* que l'on prétend prouver, leur identifie les témoins et leur détermine le délai et d'autres conditions de conclusion de la démarche [25].

Dans le cas des sentences définitives en procès avec ces mêmes protagonistes, on peut distinguer trois espèces:

— dans un premier cas, le roi se borne (ou presque) à confirmer un accord préalable entre les litigants; il peut pourtant faire

---

[24] TT., *Gav.* 11, m. 1, n. 21; *Gav.* 12, m. 12, n. 33; *Arouca*, gav. 5, m. 7, n. 29; *Chanc. de D. Afonso IV*, liv. 4, fl. 58.

[25] TT., *Ordem de Avis*, n.os 267, 268, 311.

quelques changements, surtout en ce qui concerne les pouvoirs de commandement militaire;

— une seconde espèce présente un texte très simple: la décision fait immédiatement suite à la présentation du procès;

— enfin, le cas le plus complexe: le texte expose les raisons du procès, ordonnées par des articles; la contestation systématique fait suite, selon le même ordre; et enfin la décision des juges, elle aussi selon l'ordre des articles.

Dans l'univers diplomatique d'Alphonse, ce sont les cas où la «standardisation» est plus nette.

En ce qui concerne la validation des actes (voir *annexe* 11) et en dehors les souscriptions des officiers royaux nos devons dire quelque chose sur la signature et les sceaux royaux.

Alphonse IV, comme son père Denis I, signe quelques-uns de ses actes avec la formule «el rey a viu».

La plupart de ses chartes est aussi authentifiée avec des sceaux pendants; malheureusement, ils sont rares aujourd'hui. Les effets du temps et la négligence des hommes nous laissent à peine affirmer que les documents ont reçu des sceaux par les trous sur le parchemin —quatre trous avec le parchemin doublé pour être plus consistant— et par les attaches qu'on trouve parfois. Attaches de divers natures, comme cordolettes de lin ou lacets de soie et soie tressée, etc. [26].

Le sceau le plus utilisé par ce roi était celui de cire rouge de type héraldique à double face sous la forme d'amende (voir *annexe* 11). Dans le champ on voit la croix à cinq écussons entourée par des chateaux et ayant comme légende: «+ Sigilum Domini Alfonsi Regis

---

26 Dans un sondage de 28 documents d'Alphonse IV, provenants du monastère de Arouca, nous constatons que 15 conservent leurs sceaux entiers ou mutilés (tous pendants de cire, sauf un, qui est un sceau plaqué), 9 présentent seulement des vestiges et 4 n'ont pas de sceau. Nous remercions la collaboration, dans ce sondage, de M. António Joaquim Ribeiro Guerra (Université de Lisbonne).

Portugalie et Algarbii». Parfois ils se rencontrent au dedans de sachets de parchemin cousu, qui les protégent [27].

Exceptionellement, et encore une fois suivant son père, il emploie le sceau d'authorité, se figurant à l'anvers en cheval, avec la couronne et l'épée, et au revers portant dans le champ un sceau de type héraldique [28].

Alphonse IV a aussi utilisé le sceau rond de plomb de type héraldique à double face, comme ses prédecesseurs [29]. Enfin nous savons qu'il s'est servi également du sceau plaqué [30].

S'ayant donné pour but les originaux, ce texte a du faire et des choix et des renoncements. En quelque sorte conditionnant tout le reste, le choix d'une vision synchronique du règne d'Alphonse IV. Nous n'avons donc pas trop poussé l'évolution par rapport au temps de Denis; et nous ne disons presque rien sur la suite, le temps des deux rois qui succèdent à Alphonse. De même, nous n'avons pas envisagé l'évolution de ces decennies (moments de plus ou moins abondante production d'actes —question delicate—, temporalité exacte des progrès de bureaucratisation ou des perfectionnements de l'organisation de la chancellerie, apparition/disparition d'offices, profils des officiers —clercs, légistes...— et des carrières, etc.). Nous n'avons que peu parlé des conjonctures: de politique intérieure, de guerre, de relations internatio-

---

27 On peut voir un exemple de ce sceau et de sa protection dans un document de Lisbonne, 1327/05/27 (Archives de l'Université de Coïmbre [A.U.C], *Documentos da Colegiada de Guimarães*, n. 36).

28 Sceau décrit et déssiné par D. António Caetano de Sousa, *História Genealógica da Casa Real Portuguesa*, 1738, rééd. de Manuel Lopes de Almeida e César Pegado, IV, Coïmbre, 1947, p. 25. Ce sceau validait un très important document, où le roi se concertait avec le prince Pierre, à la suite des troubles autour la mort de Inês de Castro (T.T., Gav. 13, m. 9, n. 26). Aujourd'hui il ne reste que très peu de ce sceau. João Pedro Ribeiro, *Dissertações Chronologicas e Criticas*, I, rééd., Lisbonne, 1860, p. 86 et 127 réfère aussi de ce sceau.

29 Sceau décrit et déssiné par D. António Caetano de Sousa, *História Genealógica*, I, p. 26. Il était pendant d'une donation de la ville de Sintra à la reine, en change d'autres rendressés au roi; aujourd'hui il n'existe plus. Mais il existe dans un autre document: T.T., *Ordem de Avis*, n. 373.

30 Exemple: T.T., *Arouca*, gav. 5, m. 5, doc. 29, de Lisbonne, 1337/09/19.

nales, d'épidémies (et des possibles conséquences de celles-ci sur un «appareil d'État» dont bon nombre de serviteurs serait mort, explication possible de la totale absence de registres concernant les 15 derniers années du règne, tandis que la production d'actes originaux s'effondre, mais ne disparaît pas). Enfin, nous avons renoncé à une démarche que l'utilisation de la totalité des actes justifierait: l'abordage des officiers en tant que «micro-population», aussi bien que les apports et les incertitudes de la prosopographie dans ce domaine.

Tout cela ne serait pas sans intérêt. Mais il s'agirait d'un autre texte. Bientôt (qui sait le dire?), nous voilà de nouveau, quatre auteurs en quête du personnage: Alphonse IV.

Braga, le 12 septembre 1991

ANNEXES

1. Chonologie des comtes et des rois du Portugal

Henri, comte (Conde D. Henrique)	— 1095-1112
Thérèse, comtesse (D. Teresa)	— 1112-1128
Alphonse Ier (D. Afonso Henriques)	— 1128-1185 («roi» depuis 1140)
Sanche Ier (D. Sancho I)	— 1185-1211
Alphonse II (D. Afonso II)	— 1211-1223
Sanche II (D. Sancho II)	— 1223-1245 — (dép.) († 1248)
Alphonse III (D. Afonso III)	— 1245-1279 (roi depuis 1248)
Denis Ier (D. Dinis)	— 1279-1325
Alphonse IV (D. Afonso IV)	— 1325-1357
Pierre Ier (D. Pedro I)	— 1357-1367
Ferdinand Ier (D. Fernando I)	— 1367-1383

2. Typologie des actes originaux d'Alphonse IV selon leur contenu (159 actes, 14.33 % du total des actes dépouillés [1.109], y compris les copies et les registres).

Types	Total	%
Sentenças diversas	28	17.61
Traslados	20	12.57
Regulamentação de jurisdições locais	16	10.06
Privilégios em geral	15	9.43
Sentenças sobre jurisdições	15	9.43
Privilégios, comportando escusa de determinações gerais	12	7.54
Resposta a capítulos de Cortes e outros escritos de agravos	8	5.03
Fiscalidade	7	4.40
Doações de bens e direitos	4	2.51
Aforamentos	3	1.88
Doações comportando exercício de jurisdições	3	1.88
Regulamentações do direito de pousada	3	1.88
Defesa e regulamentação de encargos militares	2	1.25
Quitações	2	1.25
Diversos	21	13.20
Total . . .	159	99.92

3. Typologie des actes origiaux et des actes enregistrés (1331-1350) (748 actes)

Types	Total	(%)
Aforamentos	229	(30.61)
Sentenças sobre jurisdições	144	(19.25)
Regulamentação de jurisdições	45	(6.01)
Sentenças diversas	32	(4.27)
Privilégios em geral	31	(4.14)
Resposta a capítulos de Cortes e outros escritos de agravos	24	(3.20)
Doações de bens e direitos	23	(3.07)
Fiscalidade	20	(2.67)
Traslados	20	(2.67)
Privilégios, comportando escusa de desterminações gerais	16	(2.13)
Defesa e regulamentação de encargos militares	9	(1.20)
Legitimações	9	(1.20)
Provimentos de ofícios	9	(1.20)
Regulamentações do direito de pousada	9	(1.20)
Quitações	8	(1.06)
Doações comportando exercício de jurisdições	4	(0.53)
Coutadas	3	(0.50)
Apresentação de clérigos a igrejas do padroado régio	2	(0.26)
Justiça (Prescrições sobre)	2	(0.26)
Sentenças sobre bens aforados	2	(0.26)
Outros e Diversos	105	(14.03)
Total . . .	748	(99.88)

4. Typologie des actes originaux (1331-1350) (99 actes, 13.23 % du total de l'annexe 3)

Types	Total	(%)
Sentenças diversas	15	(15.15)
Traslados	15	(15.15)
Sentenças sobre jurisdições	13	(13.13)
Regulamentação de jurisdições	9	(9.09)
Privilégios, comportando escusa de determinações gerais	8	(8.08)
Resposta a capítulos de Cortes e outros escritos de agravos	7	(7.07)
Doações de bens e direitos	3	(3.03)
Doações comportando exercício de jurisdições	2	(2.02)
Aforamentos	2	(2.02)
Fiscalidade	2	(2.02)
Outros e Diversos	14	(14.14)
Total . . .	99	(99.99)

5. Les offices des souscripteurs des actes originaux

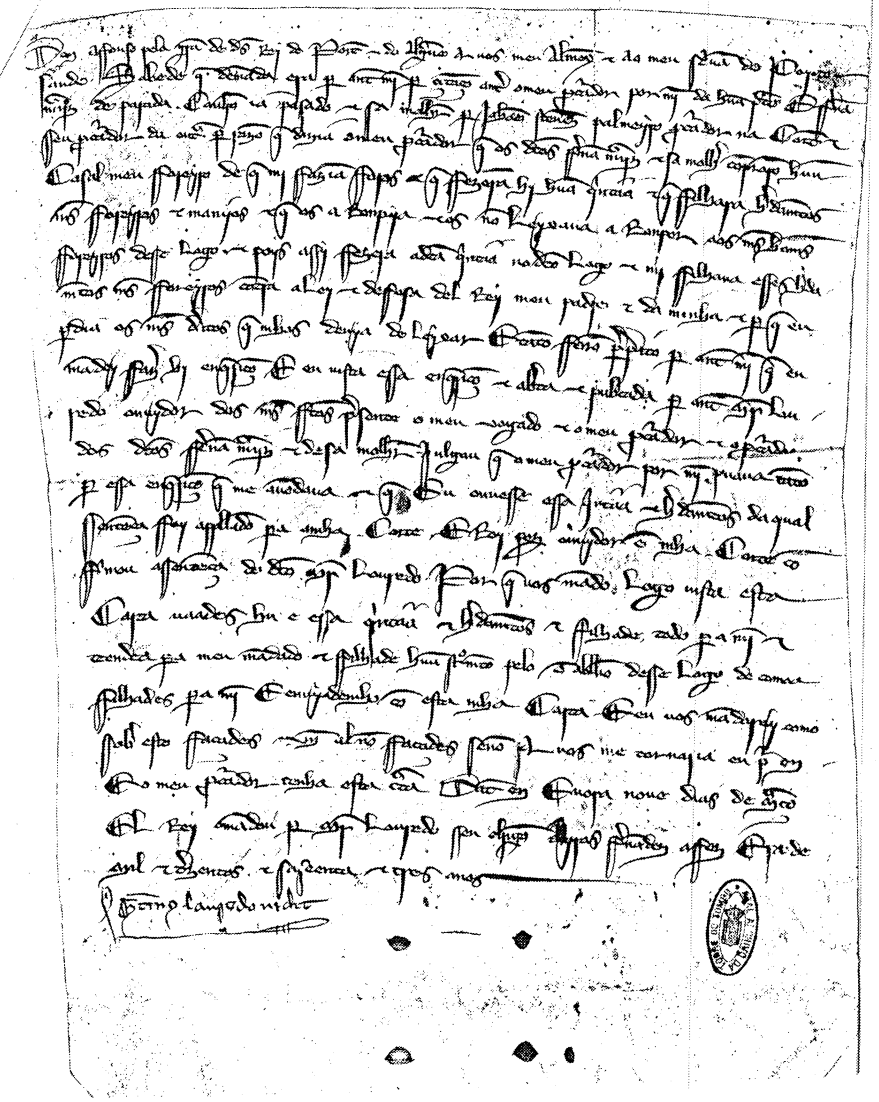
Types	Total	%
Rei	24	15.09
Chanceler/Vedor da Chancelaria	11	6.91
Ouvidores dos feitos e da portaria	35	22.01
Ouvidores/Ouvidor do crime	14	8.80
Sobrejuíes	25	15.72
Contadores	3	7.88
Conselho	3	1.88
Tesoureiro	3	1.88
Cevadeiro-mor	1	0.62
Ofício indiscriminado	40	25.15
Total ...	159	99.94

6. Les scribes *

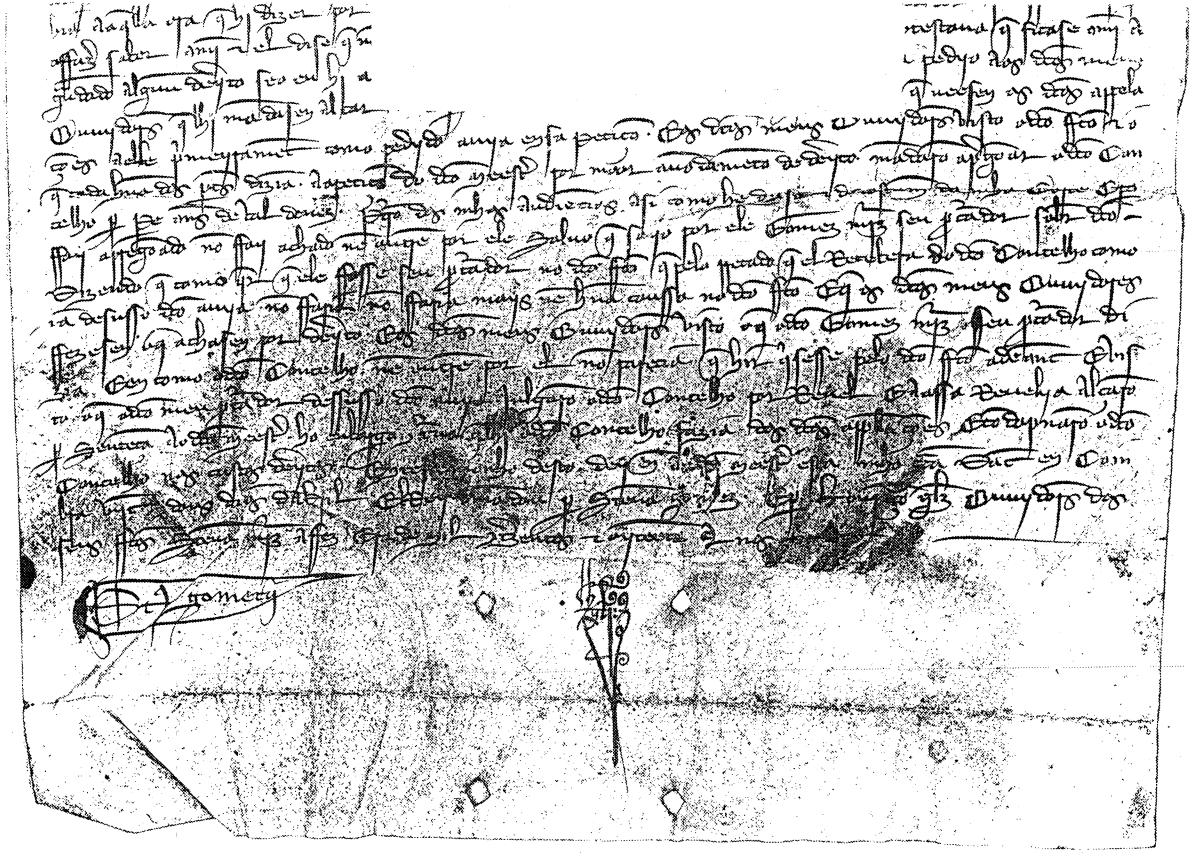
Afonso da Guarda	—	2 cartas
Afonso Martins do Amaral	—	2 cartas
Afonso Vicente	—	2 cartas
Aires Fernandes	—	8 cartas
Aires Martins	—	1 carta
Antonino Peres	—	2 cartas
Estácio Vicente	—	1 carta
Estêvão Domingues	—	1 carta
Estêvão Anes	—	2 cartas
Estêvão Eanes de Alvarenga	—	2 cartas
Estêvão Eanes de Pedroso	—	2 cartas
Estêvão Esteves de Arouca	—	2 cartas
Estêvão Martins	—	18 cartas
Estêvão Peres	—	1 carta
Fernão Eanes	—	1 carta
Fernão martins	—	1 carta
Fernão Martins de Pedroso	—	1 carta
Fernão Roiz	—	1 carta
Francisco Juliães	—	1 carta
Franclisco Lourenço	—	1 carta
Fraúste Eanes de Évora	—	7 cartas
Gomes Peres	—	4 cartas
Gonçalo Domingues	—	4 cartas
Gonçalo Domingues de Santarém	—	1 carta
Gonçalo Martins	—	6 cartas
João Afonso	—	1 carta
João Afonso de Coimbra	—	2 cartas
João Domingues	—	1 carta
João Durães	—	2 cartas
João esteves	—	1 carta
João Fernandes	—	2 cartas
João Lopes	—	6 cartas
João Martins de guimarães	—	1 carta
João Simão	—	2 cartas
João Vicente	—	1 carta
Lopo Garcia	—	3 cartas
lourenço martins	—	3 cartas

* Il y a 3 actes sans mention de scribe.

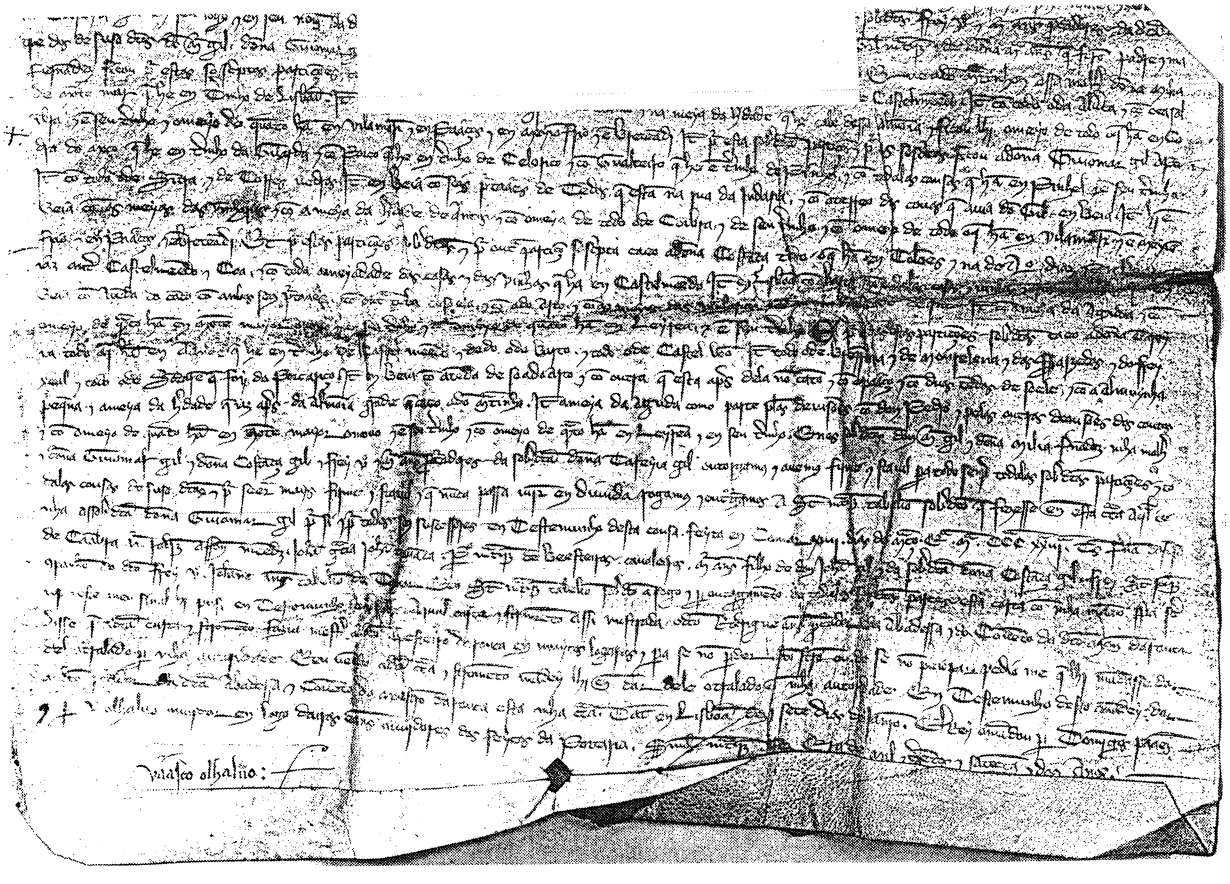
Lourenço martins de Coimbra	—	2 cartas
Lourenço Martins de Guimarães	—	1 carta
Lourenço Martins Pombinho	—	2 cartas
Luís Roiz de Guimarães	—	1 carta
Martim Eanes	—	5 catas
Martim Eanes de Évora	—	2 cartas
Martim Eanes de Guimarães	—	1 carta
Martim esteves	—	8 cartas
Martim Domingues	—	1 carta
Martim Martins	—	5 cartas
Pero del-Rei	—	2 cartas
Pero de Vouga	—	1 carta
Pero Eanes	—	2 cartas
Pero esteves	—	3 cartas
Simão Martins	—	9 cartas
Vasco Afonso	—	1 carta
Vasco Lourenço	—	2 cartas
Vicente Eanes	—	2 cartas
Vicente Eanes de Guimarães	—	1 carta



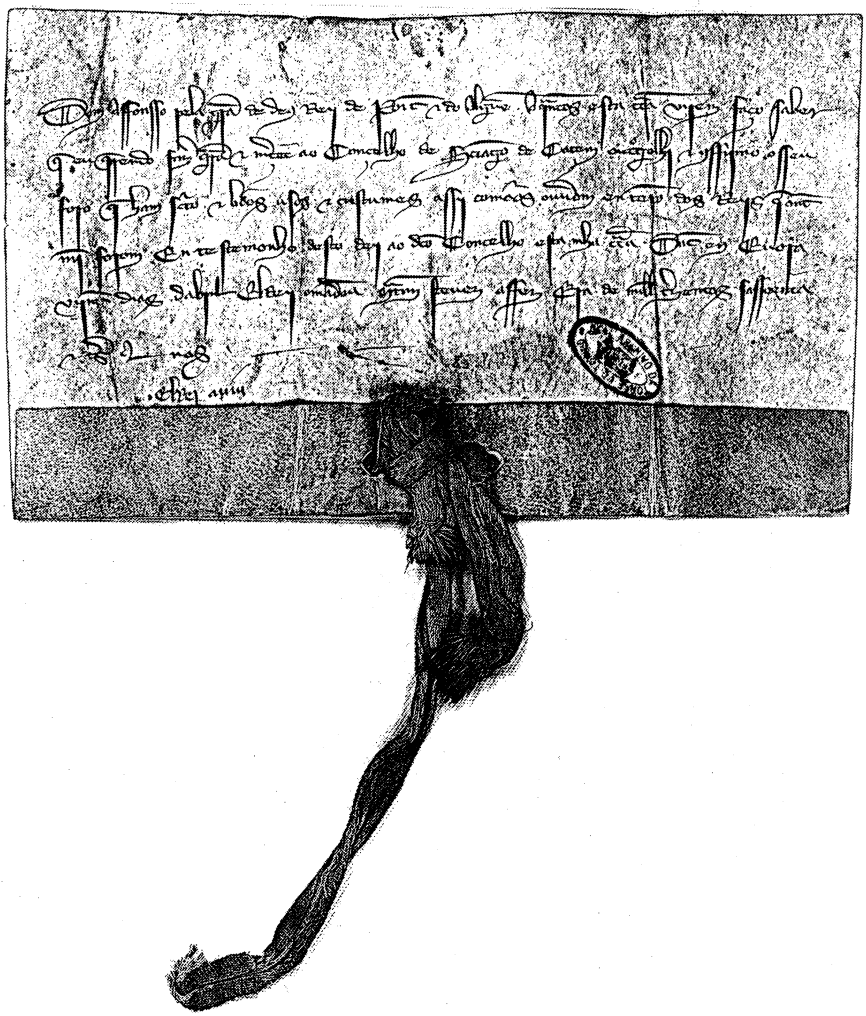
7. Écriture de Aires Fernandes



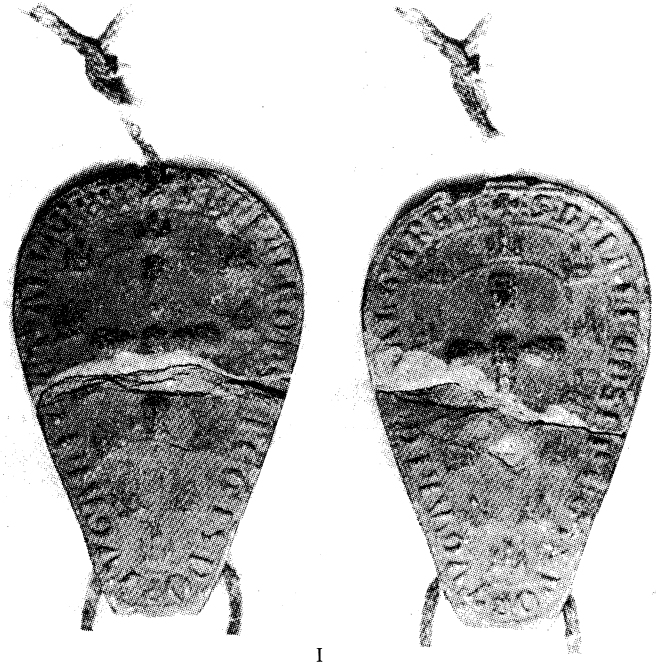
8. Écriture de Estêvão Martins



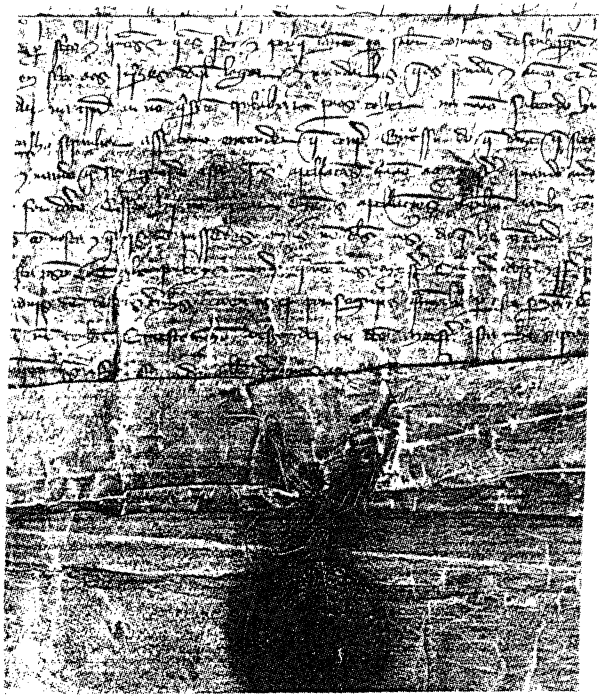
9. Écriture de Simão Martins



10. Écriture de Martim Esteves

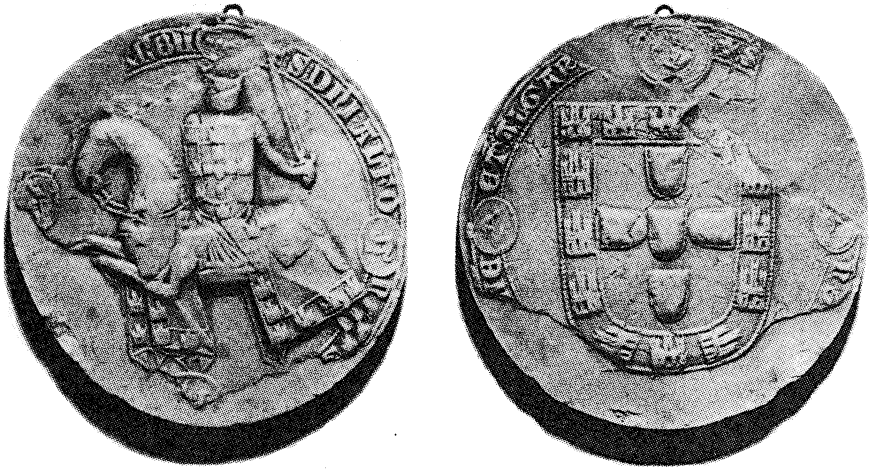


I
En cire



II
En plomb

11. Sceaux héraldiques d'Alphonse IV



12. Sceau d'authorité en cire d'Alphonse IV

LES TYPES DE DOCUMENTS ÉMIS PAR LES CHANCELLERIES ROUMAINES ET LA CONVERGENCE DES CIVILISATIONS DANS L'EUROPE DE L'EST

par **Maria Dogaru**

Avant de passer à la présentation de la typologia des actes émis par les chancelleries des Principautés Roumains, nous nous arrêterons un peu à quelques aspects généraux concernant ces institutions [1].

Comme organisme de gouvernement, la chancellerie des princes regnants roumains fut une institution d'administration publique chargé de la rédaction, de l'écriture et de la validation des documents nécessaires à l'autorité du pouvoir, déterminés par la forme de l'organisation de l'État d'une époque à l'autre (fiscalité, justice, defense).

---

[1] Concernant la diplomatique roumain voir: Nicolas Iorga, *Notes de diplomatique roumaine*, «Bulletin de la Section Historique», Academia Română, XVII (1930), pp. 114-141; Damian P. Bogdan, Contribuţii la studiul diplomaticii vech moldoveneşti (Contributions à la recherche d'ancienne diplomatique moldave), dans, «Revista istorică română», 1934, p. 11; Ibid., Diplomatica slavo-română (La diplomatique slavo-roumaine) dans, Documente privind istoria României, Introducere, vol. II, Bucureşti, 1956, pp. 5-160; Nicolae Grămadă, *Cancelaria domnească a Moldovei pînă la Constantin Mavrocordat* (La chancellerie princière de la Moldavie jusqu'au règne de Constantin Mavrocordat), dans, «Glasul Bucovinei», Cernăuţi, 1935, pp. 131-132; Francisc Pall, *Cancelaria voievodatului Transilvaniei la începutul secolului al XIV-lea* (La chancellerie du principat de la Transylvanie au commencement du XIV^{ème} siècle), dans «Revista Arhivelor», nr. 3 (1960), pp. 267-277; E. Vîrtosu, *Paleografia româno-chirilică*, (La paléographie roumaine cyrillique), Édit Stiinţifică, Bucureşti, 1968, pp. 90-93; Leon Simanschi; Georgeta Ignat, *Constituirea cancelariei statului feudal Moldovenesc* (La création de la chancellerie de l'État féodal-moldave), dans «Anuarul Institului de istorie şi arheologie A. D. Xonopol»,

La Valachie est devenu indépendente en 1330. Le premier prince régnant, Basarab le I^er^, a régné jusqu'en 1352, date à la quelle monta sur le trône Nicolae Alexandru (1352-1364 nov. 16). La Moldavie a conquis son independance en 1359, et le trôn à été sucessivement occupé par Bogdan le I^er^ (1359-1365); Latcu (1365-1375), Petru (1375-1391), Roman (1391-1394) [2].

Nous considérons que l'apparition, à la fin du XIV^ème^ siècle, des documents complexes du point de vue de la rédaction diplomatique est le résultat de l'évolution de la chancellerie du prince regnant des XIII^ème^ siècles et des accumulations qualitatives qui se sont lentement produites pendant l'époque anterieure.

La recherche sur l'évolution des chancelleries princières roumaines est rendu difficile par les grandes perts subies par le trésor documentaire à cause des vicissitudes du temps.

Aucun document des premiers princes régnants de Valachie et de Moldavie (qui, sans doute, en leur qualité de chefes d'états indépendants ont dû émettre des documents, entretenir une correspondance) ne fut conservé.

La première information sûre concernant un document émis par la chancellerie valaque remonte à 1352. Conservée sous forme d'une mention dans le document du 13 novembre 1618, cette information atteste qu'(entre le 1^er^ septembre 1351 et le 31 août 1352) le voïvode Nicolae Alexandru a fait don du village de Bădeşti à l'église de Cîmpulung [3].

Nous apprenons par les lettres du patriarche œcuménique de 1359 que le prince régnant de Valachie, mentionné plus haut, a envoyé aux représentants de la Grande Église de Constantinople plusieurs lettres

---

Iaşi, IX (1972), pp. 107-131; X (1973), pp. 123-149; I. Teodorescu, *Ideea de independentă în izvoarele diplomatice medievale-româneşti sec. XIV-XVIII* (L'idée d'indépendance dans les sources diplomatiques mediévales roumains — XIV^ème^ — et XVIII siècle), dans «Analele ştiinţifice ale Universităţii Al. I. Cuza», Iaşi, Istorie, 1977, pp. 5-20; M. Dogaru, *Chancellerie de la Valache et de la Moldavie aux XIV^ème^-XVI^ème^ siècles*, in «Landesherrliche Kanzleien», im Spätmittelalter, München, 1983, pp. 753-765.

2 *Istoria României*, vol. II, Édit. Academiei, Bucureşti, 1964, pp. 140-172.

3 *Documenta Roumaniae Historica* (DRH), A (Ţara Românească — Valachie), vol. I, Bucureşti, 1966, pp. 11-12.

sollicitant l'envoi d'un dignitaire religieux en Valachie mais nous en ignorons complétement le contenu et l'aspect [4].

En ce qui concerne le document de chancellerie, le premier qu'on connait de Valachie est le privillège commercial octroyé en 1368 par Vladislav I[er] (le prince Vlaicu, 16 novembre 1364-1377) aux commerçants de Braşov [5].

Un antre document de cet pays est le hrisov par lequel en 1374 le prince régnant mentionné à-dessus faisait don des villages de Jidovstiţa, Vodiţa Mare, et Tarovăţul à sa fondation, le monastère de Vodiţa [6].

Le premier document de la chancellerie de Moldavie conservé remonte au 1[er] mai 1384 et concerne les dons faits par le voïvode Petru Muşat à l'église Saint Jean Baptiste de Tîrgu Siret, (église édifiée aus frais de sa mère Margareta), avec le revenu de la douane de ce bourg [7].

Quoique les sources documentaires soient pauvres pour le XIV[ème] siècle, ceci est l'intervale de temps pendant lequel les chancellleries princières des deux pays roumains ont été definitivement instituée.

La langue utilisée courament dans la chancellerie de Valachie et de Moldavie pendant les XIV-XVI[ème] siècles a été la langue slave de rédaction roumaine.

À cause des conditions de son utilisation, cette langue est fondamentalement différente des autres langues slaves des peuples des alentours et c'est pour ça qu'elle a été nommée slavo-roumaine [8].

---

4 *Documente privind istoria României* (Documents concernant l'histoire de la Roumanie) B, Tara Românească (La Valachie), vol. I, XIII-XV, siècle, pp. 14-15.

5 Archives d'État de Braşov, collection Privilges, nr. 7.

6 Archives d'État de Bucarest, collection Section Historique, nr. 1.

7 D.R.H., A Moldova (Moldavie), vol. I, Bucarest, 1975, pp. 1-2.

8 Damian P. Bodgan, *Paleografia slavo-română* (La paléographie slavo-roumaine), Direcţia Generală a Archivelor Statului; Bucureşti, 1978; M. Gaster, *Ilchester lectures on greco-slavonic literature and its relation to the folk-lore of Europe During the middle ages, Londra, 1887*; Gh. Ghibănescu, *Documentul studiat din punct de vedere istoric, archeologic şi paleografic* (Le document étudié du point de vue historique, archéologique et paléographique), dans T. Codrescu, «Uricarul», vol. XXIII, Iaşi, 1895, pp. 5-109; G. Balasčev, *Bălgarskoto skoropismo, obrazci ot nego et X-XIX, vek*, dans «Minalo», I, 3, Sofia, 1909, pp. 282-303.

A la suite l'adoption de cette langue par l'église ortodoxe et des liens culturels avec Byzance et les pays au sud du Danube, l'alphabet cyrillique et la langue slavo-roumaine ont rempli la fonction d'alphabet et de langue officielle dans les deux pays roumains. Pourtant, dans les chancelleries mentionnées au-dessus, pendant cet intervalle de temps, des documents en langue latine ont été aussi écrits. Il est intéressant que, peu à peu, les informations attestant qu'avant l'introduction de la langue slavone dans les chancelleries roumaines on a utilisé la langue latine s'elargissent. Pendant la seconde moitié du XVI[ème] siècle les documents commencent d'être rédigés en langue roumaine (mais écrits avec l'alphabet cyrillique), leur pourcentage augmentant et devenant prepondérant pendant le siècle suivant.

Le fait que l'utilisation de la langue latine, dans les chancelleries de Valachie et de Moldavie pendant le Moyen-Âge, a été un usage à peu près courant est prouvé par le contenu de l'acte émis le 25 novembre 1369 par Vladislav, le voïvode de Valachie. Par cet acte le prince régnant s'adessait «aux citoyens et au peuple de n'importe quelle nationalité et langue qui observent le rite et les usages de la sainte église romaine et se trouvent en Valachie, leur demandent de recevoir avec honneur un evêque catholique [9].

Afin de faire face au besoin de connaître le latin, le prince régnant de Moldavie, Jacob Eraclid Despod, a fondé en 1563 une école latine à Cotnari [10].

Malgré le fait que aucune sorte de donnés concernant l'organisation des chancelleries princières, la manière dont les actes étaient conçus, finalisés et émis ne soient pas conservées, nous pouvons détacher des informations intéressantes concernant ces aspects par l'investigation du contenu des documents qui se sont conservés en bon état.

L'analyse des types des documents émis dans les chancelleries roumaines doit être faite en portant des dénominations rencontrées dans leur contenu. En effet, on doit tenir compte du fait que les réalisateurs des actes, au long du temps, ont dénommé leurs propres créations.

---

9 D.R.H., B, vol. I, pp. 12-13.

10 Stefan Bîrsănescu, *«Schola latina» de la Cotnari* («Schola latina de Cotnari), Bucaresti, 1957.

Les dénominations attribuées aux documents de chancellerie par leurs écrivains sont importantes car, d'une part permettent de connaître les premières tentatives d'individualiser les écrits, de l'autre part prouvent les interférences des domaines de la culture.

La plus fréquente dénomination mentionnée dans les documents des siècles XIV^{ème} et XV^{ème} dans les chancelleries roumaines, mais aussi dans celles des autres états sud-est européens, est le hrisov, terme ayant son origine dans la chancellerie byzantine. Ce type de documents fut dénomé en Moldavie uric. Dans l'Empire Romain d'Est et dans l'état bulgare, le terme hrisov désignait également la matrice sigillaire ou bien le grand sceau voïvodal. On le rencontre aussi avec ce sens chez nous.

Le terme оризмо («orizmo» = ordre) employe souvent pour individualiser les ordres, fut utilisé tant pour les actes internes que pour ceux externes.

Le mot повелѣніе (ordre) remplacera, après 1459, dans les documents internes, le terme ci-dessus. Quoiqu'on le rencontre aussi dans les documents des chancelleries voisines, on considère que повелѣніе est une création autochtone.

Le mot ілиСТЬ rencontré également dans la chancellerie polonaise où il désignait les actes écrits en langue slave, et dans la chancellerie serbe, veut dire chez nous hrisov ou bien lettre princière, voïvodale.

Quelque fois on emploie des dénominations qui renvoient à l'action pour laquelle l'acte fut émis, par exemple привіліа (privilège). Dans les actes émis par les chancelleries roumaines au cours des siècles XIV^{ème} et XV^{ème}, on rencontre également quelques termes ayant le sens général d'acte, écrit, ceux-ci étant грамота, лиСТЬ, писаніе [11].

La détermination de la typologie des documents émis dans les chancelleries suppose l'analyse des écrits conservés, du point de vue du discours diplomatique, des éléments figuratifs du support, de la forme d'expédition et des moyens de validation. La conclusion des nos recherches est que, dans les chancelleries de Valachie, Moldavie et dans d'autres chancelleries sud-est européennes, furent émis des actes ayant des grades de solennité divers. Les principaux actes solennels sont les hrisov, les privilèges et les traités.

---

[11] Damian Bogdan, *Diplomatica slavo-română* (La diplomatique slavo-roumaine) dans, Documente privind istoria României, Introducere, tom II, Bucarest, 1956, pp. 21-22.

Le hrisov est un acte d'autorité publique dans lequel l'auteur décide un fait duquel des droits juridiques découlent. Du point de vue du bénéficiaire, les hrisov sont destinés à des personnes physiques, à une institution (le plus fréquent à des institutions ecclésiastiques) ou bien à une collectivité. AU XIV^{ème} et XV^{ème} siècles, les hrisov furent écrits d'habitude sur parchemin, authentifiés par des sceaux en cire rouge protégés par une semi-sphère en cire vierge pendu au support par un cordonnet en soie.

Une autre catégorie d'actes solennels sont les privilèges, documents de chancellerie par lesquels on confère à une personne ou à une collectivité des avantages particulières. Écrits d'habitude sur parchemin, ces actes prévoient les conditions dans lesquelles le bénéficiaire peut disposer des privilèges respectifs. Parmi les plus importants documents de ce type appartenant aux siècles desquels s'occupe notre symposion, nous signalons: l'acte par lequel Vladislav I, le prince régnant de Valachie, accordait, le 20 janvier 1368, aux commerçants de la ville de Braşov, quelques libertés, en stipulant les conditions dans lesquelles ceux-ci allaient vendre leurs marchandises en Valachie. Il s'agit des relations existantes depuis les «aieuls» entre les habitants de la ville de Braşov et les habitants de Valachie; on établit les droits et les obligations de ceux qui pratiquaient le commerce de ce côté-ci des Carpathes, le voïvode ordonnant à ses fonctionnaires de respecter les droits accordés aux dits commerçants, ainsi que «personne ne les gêne, ne les embrouille ou ne les arrête». Il précise «et qu'ils n'osent pas faire autrement s'ils ne veulent pas subir notre affreuse collère» [12].

Cet acte fut renouvelé par Mircea le Vieux (le 6 août, le 25 août 1413) [13], Michel I (le 21 mai 1421) [14], Dan II (1431, janvier 30) [15] et par d'autres voïvodes.

Un autre privilège, daté le 29 mai 1418, fut accordé aux habitants de la vile de Cisnădie par Mihail voïevode de Valachie qui approuvait

---

12 D.R.H., C, Relaţii între ţările române (Rélations entre les pays roumains), vol. I, Bucarest, 1977, pp. 86-88.

13 Ibid., pp. 198-200.

14 Ibid., pp. 216-218. Orig. Archives d'État Braşov, collection Privilèges, nr. 776.

15 Ibid., pp. 275-278; Orig. Archives d'État Braşov, collection Privilèges, nr. 768.

que les gens de cette ville, «roumains ou autres, quel que soit leur état social», mènent leur bétail aux paturages en Valachie [16]. Ce privilège fut renouvelé aussi aux siècles suivants.

D'autres privilèges furent émis par les voïvodes de Valachie et de Moldavie pour les institutions ecclésiastiques orthodoxes au delà des frontières du pays. Étant, comme l'on sait, les seuls pays d'origine latine et religion orthodoxe dans cette partie du continent, les principautés roumaines ont joué un rôle particulier dans l'action de soutenir l'orthodoxisme [17]. En prenant le rôle des empereurs du Byzance, les voïvodes roumains ont désiré être «bouclier de l'église orthodoxe et ses défenseurs» [18].

Assûrément, du point de vue du type, ces documents ressemblent aux hrisov et il est possible qu'ils soient validés par des bulles sigillaires dorées, comme il s'est passé sûrement aux XVI^{ème} siècle [19].

En disant cette chose-ci, on envisage le fait qu'une part de ces actes de don, adressés à des institutions aux XV^{ème} et XVI^{ème} siècles, aujourd'hui sans sceau, furent authentifiés par un sceau attaché, ceci pouvant être une bulle. On rappelle parmi ceux-ci l'acte de Bassarabe le Vieux, voïvode de Valachie, qui, en 1475-1476, a offert au monastère Cutlumuz du Mont Athos plusieurs villages (l'original se trouve à l'institution mentionnée) [20]; celui de novembre 1492 par lequel Vlad Călugărul a renforcé, au monastère Hilandar [21], le droit de propriété sur certains biens. D'autres actes de cette sorte, dans les monastères

---

16 Ibid., pp. 202-203; Orig. Archives d'État Sibiu, Collection de documents de parochie evanghelique CA de Cisnădie I/6.

17 T. Bodogae, *Ajutoarele româneşti la mănăstirile din Sfîntul Munte Athos* (Les aides roumaines pour les monastères situées sur la Sainte Montagne Athos (Sibiu, 1941).

18 Francis Pall, *Les rélations de Basile Lupu avec l'Orient ortodoxe et particulièrement avec la Patriarchie de Constantinople*, dans «Balcania», VIII, 1945, pp. 66-140; C. A. Stoide, *Din legăturile patriarhiei de Constantinopol cu Moldova în epoca lui Vasile Lupu* (Liaisons de la Patriarchie de Constantinople avec la Moldavie à l'époque de Basile Lupu), dans «Materiale de muzeografie şi istorie», 7-8 (1958), pp. 564-569.

19 C. Moisil, *Bule sigilare de aur de la domnii Tării Româneşti şi ai Moldovei*, (Boules sigillaires d'or des princes regnants de Valachie et Moldavie) dans, «Revista Arhivelor», tom. I (1924-1927), pp. 249-265.

20 D.R.H., B, vol. I, pp. 251-253.

21 Ibid., pp. 375-377.

du Mont Athos, ne sont pas étudiés du point de vue des moyens de validation (le 12 juin 1487 [22], le 29 août 1492 [23], etc.).

Une catégorie spéciale de documents solennel sont les traités. Quoique le terme soit moderne, donc méconnu dans les XIV^{ème} et XV^{ème} siècles, le contenu des documents élaborés pendant cette période nous informent clairement qu'il existait ce type d'acte. Ayant comme objet la conclusion des alliances politiques et militaires, les traités déterminent le cadre des relations entre les états dont les souverains en sont impliqués, mentionnant les obligations de chaque part. Le caractère solennel des ces documents est prouvé par la complexité des dates rassemblées, respectivement par les formules diplomatiques insérées et par les éléments extérieurs (support, éléments figuratifs).

Parmis les documents de ce genre on spécifie l'acte daté le 20 janvier 1390, à Lublin [24], par lequel le voïvode de Valachie a conclu une «alliance immuable d'amité avec le prince régnant Wladislaw, grâce à Dieu roi de Pologne», avec la remarque qu'on l'a conclu après «le conseil avec tous ses boyards». L'alliance de 1390 fut renouvelée le 6 juillet 1391 [25] et le 17 mais 1411 [26]. Le dernier écrit porte dans la part finale la phrase suivante: «pour la force, l'amitié et la bonté de notre alliance sempiternelle, nous avons fait confirmer la lettre présente par le pouvoir de notre grand sceau».

Mircea, voïvode de Valachie, a conclu en 1395 mars 7 une alliance politique avec Sigismund, roi d'Hongrie, dans laquelle on insère les titres des deux souverains et l'on fait mention des rapports antérieurs, en signalant qu'aucune des parts ne fut forcée à conclure l'alliance et en stipulant les obligations des deux parts [27].

Un autre traité a conclu, le 17 mai 1421, le voïvode de Valachie, avec «la ville de Braşov et l'entière pays de Bîrsa» [28].

---

22 Ibid., pp. 326-327.

23 Ibid., pp. 370-371. Orig. se trouve à la Monastère Cutlumuz.

24 D.R.H., C, vol. I, pp. 122-123.

25 Ibid., pp. 125-126.

26 Ibid., pp. 186-187. Orig. se trouve à la Moscou.

27 Ibid., pp. 138-142. Orig. se trouve à la Budapeste.

28 Ibid., pp. 217-218. Orig. Archives d'Etat de Braşov, collection Privillèges, nr. 776.

On spécifie que la plus grand part des documents externes émis par la chancellerie de Valachie et de Moldavie, spécialement ceux destinés aux villes de Transylvanie, sont en langue latine et se classifient, du point de vue du type, parmi les actes élaborés dans les chancelleries du centre et de l'ouest de l'Europe.

En quelques situations telles que le privilège du 30 janvier 1431 émis par Dan II, le texte fut écrit, sur le même support, en langue latine et en langue slavo-roumeine [29].

Une preuve que dans la chancellerie valaque on rédigeait fréquemment des documents en langue latine constitue le fait que, quelquefois, les voïvodes se sont confectionnés, à part les matrices sigillaires à légende en slavon, des matrices à l'inscription latine [30].

Comme on a signalé plus tôt, le caractère solennel des actes est déterminé, premièrement, par le contenu du discours diplomatique. Bien sûr, les formules destinées à révéler l'autorité particulière de l'émetteur et celles qui assûrent la pleine valabilité du document sont très importantes.

L'analyse de l'évolution de l'intitulation mérite une attention toute spéciale. Si dans les premiers documents valaques il s'agit d'une intitulation restreinte (1368, 1374), «Io Vladislav voïvode, grâce à Dieu prince régnant de tout le pays de Valachie», peu à peu la formule devient complète, existant quand même des différences d'un voïvode à l'autre et même d'un acte à l'autre.

L'intitulation de Mircea le Vieux (1386-1418) est tout à fait impressionate, exprimant l'autorité spéciale du prince régnant. Dans le document de 23 novembre 1406, destiné au monastère de Tismana, l'intitulation comporte l'attribut théocratique (Io), le nom (Mircea), le titre (grand voïvode, seul souverain), la formule de dévotion (grâce à Dieu), la qualité (господарь), prince souverain et régnant de tout le pays de Valachie et des parts d'au-delà de la montagne et aussi des régions tartares et de Făgăraş, duc et prince régnante de Banat et du Severin

---

29 Archives d'Etat de Braşov, collection Privillèges, nr. 768.

30 Constantin Moisil, *Sigiliile lui Mircea cel Bătrîn* (Les sceaux de Mircea le Vieux), «Revista Arhivelor», VI, 2, 1944, pp. 256-286.

et des deux côtés et de toute la Podunavia (Danubius) et aussi jusqu'à la grande mer et de la cité de Dîrstor [31].

Envisagée en son ensemble, l'intitulation des voïvodes de Valachie et Moldavie comprend les éléments suivants:

— L'attribut théocratique Io, particule qui désignait le voïvode, dont le nom la précède, comme le représentant du Dieu. Retrouvée quelquefois en Ioan, celle-ci est une influence de la chancellerie byzantine, qui fut forte sur la Valachie [32]. On spécifie que cette particule est présente dans tous les actes internes valachques, étant employée par le voïvode et ses fils mais rarement par sa femme [23].

— Un autre élément de l'intitulation est le titre de voïvode utilisé également par ce qui occupait le trône et par ses fils.

— Le terme господарь (prince régnant) désigne la qualité, le fait que le nomé était le maître effectif du pays.

Cette qualité constitue la source du pouvoir, l'attribut qui lui donne la possibilité de prendre des décisions desquelles découlent des droits juridiques. Quelquefois l'autorité de l'émetteur est soulignée aussi en ajoutant des termes tel самодѣржавѣнъ (samodejavîn) (le seul maître), terme slave, calque d'un mot hellénique (autocrat). Ce terme veut dire que le prince régnant de Valachie détient le pouvoir seulement par la volonté du Dieu et aucun terrien n'a de rôle en ce sens.

— L'intitulation réunit la formule de la filiation, formule exprimée dans les chancelleries valaque et moldave par une grande diversité de

---

31 Aurelian Sacerdoțeanu, *Titlul de mare voievod al Țării Românești* (Le titre du grand voïvode de Valachie) dans le volum *Omagiul profesorului Ioan Lupaș*, 1941, pp. 16-20; D. Onciul, *Titlul lui Mircea cel Bătrîn și posesiunile lui* (Le titre de Mircea le Vieux et ses possessions), dans «Convorbiri literare», XXXV (1901), pp. 1010-1035; XXXVI (1902), pp. 27-53, 716-753); XXXVII (1903), pp. 16-30; 209-231.

32 D. Ciurea, *Problema originii și sensului lui Io din intitulatia și subscripția documentelor românești*, în «Analele Academiei Române», Mem. Sect. Istorice seria a III-a, tom XXVI, Buc. 1943.

33 Dimitrie Ionescu, *Contributions à la recherche des influences byzantines dans la diplomatique roumaine*, dans «Datina românească», Vălenii de Munte, 1934, p. 26; Ion Radu Mircea, *Relations littéraires entre le Byzance et les pays roumains*, dans «Actes du IV^{ème} Congrès International des études byzantines», Bucarest, 6-12 septembre 1971, vol. I, Bucarest, 1974.

formes (le nome du père ou du grand-père accompagné par des qualificatifs tel «bon», «grand»; en 1497 Radu le Grand s'intitulait «prince régnant et voïvode, fils de Vlad le Bon et le Grand») et réduit aussi la formule de la dévotion (**милостію божію**) = (par la grâce de Dieu).

À la suite de l'intitulation, il y a le nom du territoire sur lequel le prince régnant respectif étendait son autorité. De ce point de vue on rencontre dans tous les documents la dénomination du pays-Valachie, Moldavie — et, dans certains cas, d'autres titres et possessions comme: maître de Banatul Severinului, duc de Făgăraş, herţeg de Almaş et Făgăraş (vainqueur), maître de la cité de Dîrstor, maître du Danube et des contrées tartares, maître «jusqu'à la grande mer».

Dans certaines situations, l'intitulation comprend également d'autres termes, des adjectifs qui individualisent l'émetteur, par exemple **басарабъ младии** (Basarab le Jeune), etc. [34].

Une autre formule rencontrée souvent dans les documents solennels est l'harengue. En motivant quelquefois en des termes philosophiques, autrefois en des considérents d'ordre juridique, moral ou de simple convenance, la nécessité d'émettre l'acte, cette formule paraît quelquefois un ornement. L'harengue, ayant sa source dans la chancellerie byzantine, est présent particulièrement dans les hrisov et les privilèges accordès aux monastères du pays et aux institutions religieuses d'Orient. Dans les documents elle apparaît le plus souvent fragmentée, une part étant insérée après l'invocation symbolique, l'autre — après l'intitulation. Bien sûr, dans les actes solennels, la narration elle aussi est plus ample. Dans son contenu on explique «l'évolution» du problème pour lequel l'acte fut émis.

Dans les actes solennels, spécialement dans les traités, on acorde une importante accrue à l'inscription (l'adresse). En étudiant le contenu de cette formule, dans les actes du 1390, 1395, on constate qu'on a inséré les principaux éléments de l'intitulation des rois de Pologne et d'Hongrie. Dans le premier acte mentionné, la subscription a la forme suivante: «le tropéclairé prince régnant Wladislaw, par la grâce de Dieu roi de Pologne et aussi prince régnant de Poméranie et Galice et —prince—

---

34 D.R.H., B, vol. I, pp. 277-278.

héritier de... Le traité de 1395 a comme inscription le texte suivant: «le tropéclairé prince régnant, dominus Sigismund, grâce à Dieu illustre roi d'Hongrie, Dalmatie, Croatie etc. et margraf de Brandemburg etc.» [36].

La disposition, formant la base même de l'acte, comprend clairement la volonté de l'auteur. Présente dans tous les actes de chancellerie, la disposition est d'une importance particulière au point de vue historique et juridique. On y rencontre des nomes de personnes et d'institutions, les bornes d'une propriété, les sommes données et les monnaies, la modalité de la perception de certains impôts. Face aux actes simples, dans le cas des documents solennels la disposition est accompagnée par quelques mots en exprimant les sentiments qui ont déterminé le voïvode d'élaborer l'acte. Quant aux documents destinés aux personnes laïques, on précise que des droits accordés bénéficieront tant le destinataire que ses enfants et leurs successeurs.

D'une façon similaire s'avère la disposition dans d'autres chancelleries de cette zone du continent, en constatant une interférence des idées des chancelleries de langue slave et de celles du centre et de l'ouest d'Europe [37].

Dans les documents émis par les chancelleries roumaines, souvent la disposition s'achève par la clause prohibitive par laquelle l'auteur interdit la violation des stipulations de l'acte. On trouve dans les actes solennels l'appel aux sucesseurs et la sanction matérielle et spirituelle. En promettant une récompense pour celui qui respectera les prévoyances du document, l'auteur menace par des punitions en cas de violation. La punition spirituelle est la malédiction, qui puisse sa source dans le formulaire ecclésiastique, étant à l'origine la sanction habituelle des sinodes œcuméniques.

Ces anathèmes ont été d'ailleurs consignées dans les diplômes des souverains de l'Europe centrale [38]. Les personnages d'anathème sont: Dieu, Jésus Christ, la Mère de Jésus, le Saint Esprit, divers saints, les

---

35 D.R.H., C, vol. I, pp. 122-123.

36 Ibid., pp. 138-139.

37 I. D. Negrescu, *Limba slavă veche. Perioada slavonă la români. Texte paleoslave şi româno-slave*, Buc., 1961.

38 Alain de Bouard, *Manuel de diplomatique française et pontificale*, 2 vols., Paris, 1929; 1952; F. Dölger, *Byzantinische diplomatik*, München, 1956 (Planşele).

318 saints prêtres du premier sinode œcuménique de Nicée de l'an 325. Souvent, on souhaite au rituel coupable de rencontrer Judas et Arie, de joindre donc ceux qui ont abandonné le Dieu. En Moldavie, cette formule fut moins fréquente, un rôle plus grand ayant l'appel aux successeurs.

La punition spirituelle employée dans les chancelleries sud-danubiennes et par les slaves du sud également, est toujours d'origine byzantine [39]. En Valachie, la chancellerie a emprunté seulement l'usage de la formule qu'elle a adopté ensuite à son spécifique.

La punition materielle comprend la menace avec noire colère de l'auteur appliquée à ceux qui ne respecteraient les prévoyances de l'acte. Présente spécialement dans les hrisov solennels, la punition matérielle apparaît dans une forme évidente dans le hrisov du 11 mai 1409 où celui qui ne respecterait la décision de l'auteur était menacé par «grand mal et malheur de notre part pour le violateur et nondévoué à notre hrisov» [40].

La coroboration, formule spécifique aux chancelleries occidentales, est peu employée aux XIV^{ème} et XV^{ème} dans les chancelleries des Pays Roumains. On la rencontre seulement dans les documents externes. Pour la première fois, elle apparaît dans le hrisov de 1403 où elle a le contenu suivant: «et pour renforcer se fait, nous avons émis notre présente lettre privilégiale certifie par le pouvoire de notre grand sceau, authentique et pendu» [41].

Elle est, en échange, souvent utilisée dans les uric de Moldavie. Pour la certification des actes on introduit, spécialement dans les actes solennels, le nom du fonctionnaire responsable de l'élaboration de l'acte (d'habitude le chef de la chancellerie, le grand logothète), celui du rédacteur (accompagné par l'expression «avec son science»), du scribe (écrivain), ces formules étant rencontrées aussi dans les chancelleries sud-slaves et polonaise.

Tel qu'on l'a mentionné plus haut, les actes solennels s'individualisent par leur forme extérieure. En les regardant, on peut aisément

---

39 Mihai Lascaris, *Influences byzantines dans la diplomatique bulgare, serbe et salvo-roumaine*, dans «Byzantino Slavica», III, nr. 2 (1931).

40 D.R.H., B, vol. I, pp. 74-76.

41 D.R.H., A, vol. I, pp. 24-25.

constater que certains éléments ajoutent au contenu un brin d'importance et de beauté. Bien sûr, c'est ce que la diplomatique appelle «élements figuratives» [42]. Quant aux documents émis par les chancelleries roumaines aux XIV^{ème} et XV^{ème} siècles, ont eu un rôle important: 1) l'invocation symbolique: 2) la lettre initiale; 3) le monogramme voïvodal; 4) le sceau, auxquels s'ajouterait, aux XVI^{ème}-XVIII^{ème} siècles, la signature du voïvode et de quelques dignitaires chargés de l'élaboration de l'acte, le blason du pays, les ornements (miniatures) thématiques, les oculis et quelquefois, les titres du voïvode étaient écrits d'une manière qui atteste le soin pour la beauté des actes.

Tout en enrichissant le mesage des actes, ces éléments figurés ont un rôle double. Ils constituent tout d'abord un élément juridique car ils sont une preuve de l'athenticité du dit document et en même temps un obstacle difficile à surmonter par les difficultés de réalisation, dans la voie de la plastographie [43]. Ils ont sans doute été crées en raison de la nécessité qu'il y a eu d'élaborer des actes valables du point de vue du contenu et de la forme qui soient facilement reconnaissables aussi bien par les contemporains que par les successeurs.

Étant un moyen se proposant d'attacher par des codes plastiques l'autorité de l'émetteur, ces éléments font que le message de l'acte soit récepté directement par tous ceux qui regardent ou lisent le document respectif. Par leur grande force d'expressivité les signes institués et représentés en chromatiques adéquates ont constitué un moyen d'individualisation des actes spécifiques à la chancellerie suprême et aussi une méthode discrète mais en même temps efficace permettant de relever leur supériorité par rapport à ceux émanant d'autres chancelleries.

Les éléments mentionnés étaient en même temps appelés à embélir les documents auxquels ils conféraient aussi une valeur artistique. Distribués sur le support selon une mise en page déterminée de sorte que chacun d'eux puisse remplir le rôle pour le quel ils avaient été créés, ils forment un ensemble qui s'harmonise parfaitement. Par leur

---

42 *Vocabulaire International de la diplomatique*, în «Folia caesaraugustana» (Travaux preliminaires de la Commission Internationale de Diplomatique), Zaragoza, 1983, pp. 130-131.

43 Maria Dogaru, *Éléments figurés sur les documents féodaux roumains*, se trouve en train d'étré publiée.

position contextuelle, chacun de ces éléments contribue à l'accroissement des qualités graphiques et décoratives du document concerné [44].

Il est intéressant qu'au XV^{ème} siècle apparaissent dans les documents certaines expressions qui prouvent le soin de l'auteur pour l'apparence des écrits. Ainsi, dans plusieurs actes de chancellerie en voit la formule «hrisov au beau visage». Cette expression est placée à côte des termes voués à qualifier l'écrit du point de vue de l'authenticité («tout honnête»), la formule complète étant: «nous avons fait don de ce tout honnête hrisov au beau visage» (1401-1402) [45].

L'invocation symbolique est l'un des éléments figurés ayant une fréquence extrêmement élevée parmi des documents spécifiques la chancellerie suprême de la Valachie et de la Moldavie. Étant une marque destinée à appeller les victoires, l'invocation symbolique précède généralement le texte des documents. Au cours des XIV^{ème} et XV^{ème} siècles l'invocation symbolique réalisée par une croix ortodoxe souvent embellie par points et par lignes, est placée dans le côte sinistre supérieur du support. Bien qu'elle soit sobre au début, elle compte parmi les éléments concourant à l'accroissement du prestige du document, à l'augmentation de la beauté et ceci notamment en Moldavie où, le monograme princier est apparu plus tard.

D'après notre opinion l'invocation symbolique a une double signification. D'un part faisant partie des titres du voïsevod, elle réalise la liaison entre le pouvoir laïque et le pouvoir divine, d'autre part elle relève, de manière codifié, les rôles assumés par les voïvodes roumains, après la chute de Constantinoples, dans le soutien de l'ortodoxisme.

Les actes de Valachie en latin s'encadrent dans les pratiques occidentales, en temps que les documents bilingues gardent pour texte le spécifique du genre respectif: le texte en slavo-roumain porte des éléments figuratifs specifiques aux chancelleries roumaines (en général aux chancelleries sud-est européennes) et le texte latin est spécifique à ces actes dans les chancelleries de l'Occident.

La lettre initiale constitue un autre élément figuré ayant à jouer un rôle majeur quand il faut mettre en évidence la solennité des

---

44 Ibid.

45 D.R.H., B, vol. I, pp. 54-56.

documents. Véritable porte qui s'ouvre vers le contenu de l'acte, l'initiale, realisée au cinabre, c'est le premier élément qui a brisé la sobriété de l'écriture en marquant la route vers son ornamentation.

Bien que toutes les signes d'alphabet aurait pu — constituer l'élément d'ouverture du texte, dans la période 1358-1500 nous rencontrons en Valachie les initiales suivant П, du mot понеже (pourque), И de И ou de la particule иже ; М provenant du premier mot de la formule de dévotion (милостію); Б provenant du terme qui complète cette formule (божію)); А de азь (pronom personnel); В de вы (dans) ou du pronom possessif (вь Сеи); Е du mot елицъ (combien) [46].

Sur les actes de chancellerie de la Moldavie, beaucoup plus sobres que ceux de Valachie, ont eu en principal ce rôle, entre 1392-1486, les lettres suivantes М de mot милостію (grâce); В de великой (grand), Б de божію (Dieu), С de nom Стефан (Étienne) [47].

La suscription non-autographe, apelée aussi monogramme princier, constitue un élément figuré ayant un rôle diplomatique particulièrement important. Ce terme définit l'écriture de la titulature restreinte d'un voïvode par la combinaison des lettres, des mots qui la composent, de telle façon à former apparemment pour chaque terme, un signe unique. Pour écrire les monogrammes on a utilisé presque tous les types d'abréviations connues ceci parce-que la monogramme avait à jouer un rôle particulier dans l'autentification de l'acte, dans le sens que son dechiffrage nécessitant des connaissances speciales d'ordre juridique, linguistique et aussi dans le domaine de la pratique de la réalisation des actes.

Merveilleuse dentelle de lettre, la souscription non autographe est réalisée d'ordinaire par des combinaisons particulièrement originales et expresives. Au cours du XIV-XV^{ème} siècles on rencontre un certain genre de transposition graphique de la souscription, ce qui est spécifique est l'utilisation des lettres hautes, souvent on retrouve sur le corps d'une lettre de grandes dimensions une véritable construction nous exhortant à en dégager la signification.

Nous voulons préciser que le monogramme princier nous apparait parfois serré dans le sens que les termes que le composent sont écrits

---

46 Ibid., pp. 19-507.

47 Ibid., A, pp. 1-432.

à une certaine distance l'un de l'autre; en d'autre cas il nous apparait comme une écriture continue.

La souscription non-autographe comprend à la fin un signe «final», souvent une croix byzantine [48]. La présence de celles-ci a une signification majeure et prouve le fait que les influences byzantines, ont agi de plusieurs façons directement et non pas par le tranchement de l'État bulgare, parce qu'en Bulgarie ce signe est absolument inconnu [49].

Dans la catégorie des actes ayant un bas degré de solemnité nous signalons les *lettres princières*, actes par lesquels le voïvode manifestait sa volonté en conférant ou en confirmant des biens ou des droits, mais qui ne contiennent que quelques formules diplomatiques mentionnées plus haut et, concernant les éléments figuratifs, o constate une préocupation moins assidue.

Les lettres princières reflectent un spectre de problèmes larges renforcements des droits de propriété, exemption aus impôts, don de privilèges etc.

Écrites sur parchemin, ensuite sur papier, les lettres princières sont d'habitude validées par des sceaux appliqués ou timbrés. Parmi les actes de se genre datant de l'époque abordée, on signale aussi le document du 27 décembre 1391, émis à Arges, l'un des actes de chancellerie qui prouve par la diplomatique l'association au règne, phénomène caractéristique aux pays roumains dans cette période [50]. Émis par Mircea le Vieux, pour l'œcumène Stanciul et son frère Călin, ceci comprend la spécification: «ce que j'ai écrit en dessus sera renforcé et rempli de pouvoir par mon bien-aimé fils Mihail voïvode» [51].

---

48 A été signalé aussi par G. Mihăilă, *Sintagma Pravila lui Matei Vlastaris şi începuturile lexicografiei româneşti* (Le syntagme de Matei Vlastaris et les commencements de la léxicographie roumaine le XV et XVII[ème] siècle), dans «Studiu de slavistică», Buc., I, 1969.

49 La croix byzantine se trouve aussi en Moldavie pendant le règne d'Alexandre le Bon (1400-1432).

50 Emil Vîrtosu, *Titulatura domnilor şi asocierea la domnie în Tara Românească şi Moldova pînă în secolul al XVI-lea* (La titulature des voïvodes et l'association au pouvoir en Valachie et Moldavie jusqu'au XVI[ème] siècle), Editura Academiei Române, Buc., 1960.

51 D.R.H., C, vol. I, pp. 79-81.

Les *ordres* sont des actes par lesquels, couramment, le voïvode ordonne des mesures dans le domaine de l'administration, de la fiscalité, de l'ordre publique. Du point de vue du destinataire, ceux-ci pouvaient être adressés à une seule personne, à plusieurs dignitaires ou aux certaines collectivités (aux villages du monastère Tismana). A la différence des actes solennels et des lettres princières, qui proclamaient des droits juridiques, les ordres avaient, en général, la mission de médier la concrétisation de ceux-là. Du point de vue du discours diplomatique, les ordres ont un nombre réduit de formules. La pluart présentes sont: la titulature restreint: Io, le nom, le titre (voïvode), la qualité (prince régnant), le nom du pays, la disposition, la punition spirituelle et materielle. Parmi les éléments figuratifs on rencontre: l'invocation symbolique (un croix ortodoxe dont le bras vertical ondoie en marge du texte) et le monogramme princière. Du point de vue de la graphie les ordres sont écrits d'une manière qui prouve la hâte et la rapidité avec lesquelles l'acte fut élaboré. Ces types des actes ont été validés avec le petit sceau.

En dehors de ces actes on rencontre les *lettres* classifiées à leur tour en plusieurs catégories. Quelques unes sont des actes de chancellerie proprement dits élaborés sous forme épistolaire. Quelques privilèges et même traités furent transposés ainsi. Dans de nombreux cas, des ordres ont été transmis sous forme de lettre. Mentionons, pour la manière originale par laquelle a relevé l'association au règne, l'acte aproximativement 1418-1420, par lequel Mihail le voïvode de Valachie s'adressait à tous ceu «du pays de notre père et le nôtre», «débiteurs des habitants des villes de Braşov et de Rîsnov» et leur disait qu'ils aillent là-base et s'emparent de leur argent, terminant par «quiconque oserait les embarasser d'un tout petit peu, périrait (par la main) de notre père et la nôtre».

D'habitude les lettres internes ne connaissent pas la punition spirituelle. En échange, elle apparaît dans les lettres voïvodales ayant un caractère fermé, c'est à dire furent pliés et scellés de telle maniée que seul le destinataire pût les lire aprés le descellage.

Les lettres proprement dites (missives) sont les écrits rédigés librement qui transmettent ou demandent des informations. Souvent les lettres ont seulement le rôle d'assûrer le destinataire que les choses relatées par une certaine personne correspondent au vouloir de l'émetteur.

Quant aux documents émis dans la chancellerie de Transylvanie, on constate l'existence des trois catégories de documents: les uns reflètent les pratiques de la chancellerie royale hongroise, d'autres portent la marque des influences papales et d'autres sont le résultat des liaisons avec les autres deux pays roumains [52]. Effectivement, dans la chancellerie voïvodale de Transylvanie furent élaborées des lettres privilégiales classifiées en lettres privilégiales solenelles et lettres privilégiales simples [53].

La note caractéristique des premières est qu'elles ont une caligraphie soignée, sont valides par un sceau attaché et embellies par des éléments figuratifs telle la lettre initiale, la graphie artistique de la première ligne, et des fines miniatures. Au point de vue du contenu, on constate un discours diplomatique plus complet avec une attention spéciale à l'intitulation et aux formules qui assûrent la valabilité de l'écrit, qui relève sa valeur probatoire. Du point de vue de la problématique, les lettres privilégiales accordent, en général, des biens ou des droits.

Les voïvodes de Transylvanie ont émis également des actes simples au caractère juridique.

Sûrement, certains actes se retrouvent dans la catégorie «littera patent», d'autres — dans «littera clause», les différences entre elles étant bien connues.

---

52 Ioan Bogdan, *Documente şi registre privitoare la relaţiile Tării Româneşti cu Braşovul şi Ungaria în secolul XV şi XVI*, Bucureşti, 1902; Le monogramme est absent sur les actes écrits en slovain par les autorités de Transylvanie et destinés aux voïvodes des deux autres Pays Roumains extracarpathiques. Par ailleurs il faut rélever qu'il éxiste en echange quelques documents émanés dans les chancelleries de la Valachie, en latin et adressés à des officialités transylvaines qui conservont la souscription non autographe sous la forme et avec les traits caractéristiques aux actes slavo-roumains.

53 Sigismund Joko, *Organizarea cancelariei voievodale ardelene la începutul secolului al XVI-lea* (L'organisation de la chancellerie voïvodale transylvane au commencement du XVI[ème] siècle), dans «Hrisovul» (1946), nr. 7, pp. 111-148.

*

* *

Pour conclure, on peut dire les suivantes sur les actes émis par les chancelleries roumaines appartenant aux pays sud-est européens:

Étant des états placés géographiquement au carrefour des chemins importants, elles ont contribué chacun à une large circulation d'idées [54]. Quoique, au commencement, à la base de leur civilisation féodale fût la langue slave pendant l'évolution historique chaque pays à adopté cette écriture à ses propres besoins, ce qui détermina la constitution de sa langue moderne.

Dans l'élaboration des documents à l'aide desquels chaque entité statale s'administrait, on a tenu compte des normes juridiques spécifiques à l'époque, les chancelleries d'ici étant au courant avec les pratiques des chancelleries des grands souverains.

Ayant, selon la situation, un formulaire diplomatique développé ou restreint, ces actes prouvent la culture originale de chaque peuple de cette zone d'histoire agitée.

Le contenu des actes émis dans ces chancelleries comprend des termes et des structures grammaticales qui témoignent de l'évolution de la langue respective.

Quoique les influences de la chancellerie byzantine fussent très puissantes, chaque chancellerie a apporté dans l'élaboration des ses actes des éléments autochtones et ainsi ces documents forment aujourd'hui un riche patrimoine spirituel tout différent.

Les éléments figuratifs présents sur les documents de cette zone prouvent le penchant des gens vers la beauté qui n'ont pas cessé de codifier leurs aspirations malgré les vicissitudes des temps.

---

54 Emil Condurache, Răzvan Theodorescu, *L'Europe de l'est l'arie de convergence des civilisations*, dans le volume «Le XV^{ème} Congrès international de sciences historiques», Bucarest, 1980, tom. II, pp. 205-209.

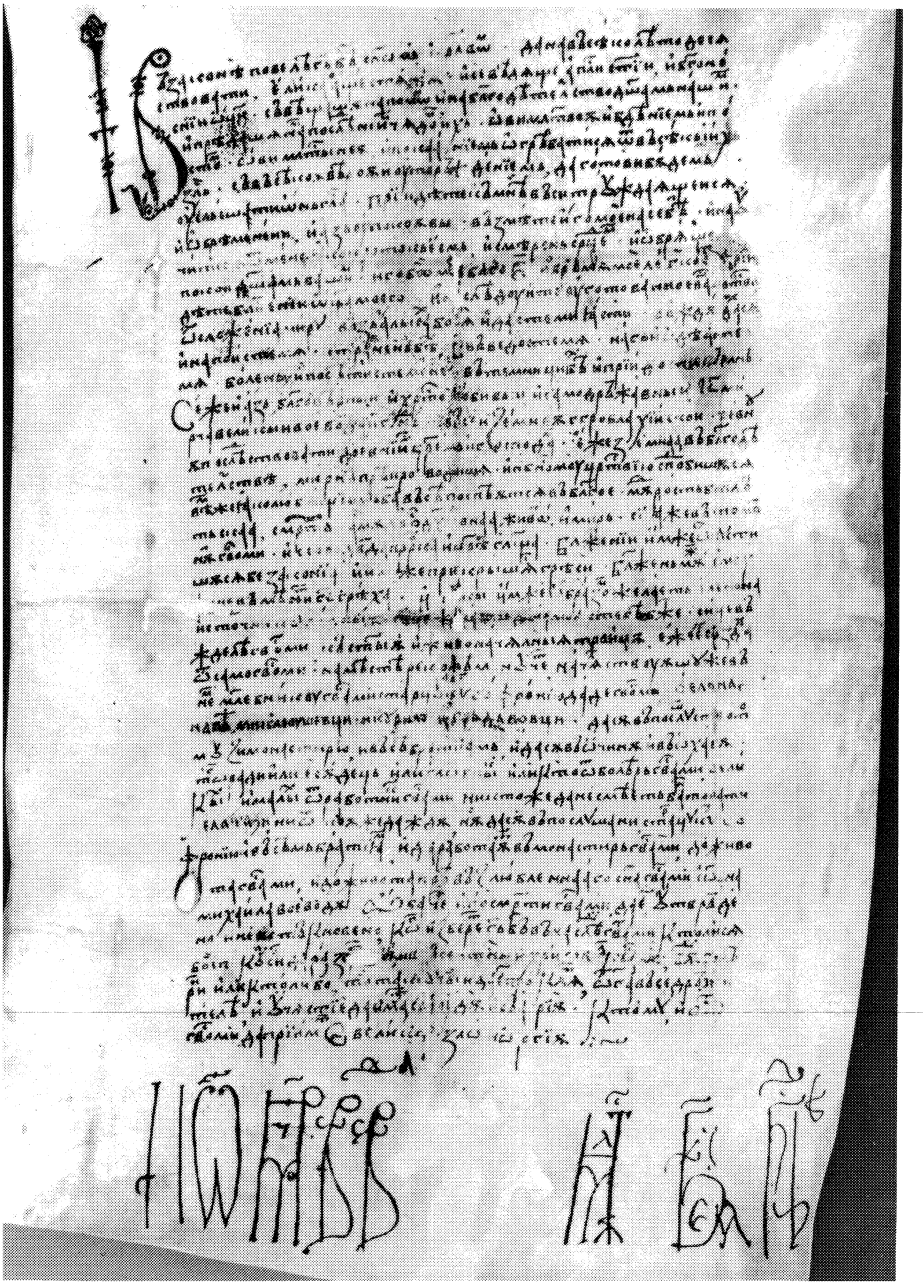


Fig. 1
1400. Acte émis par Mircea le Vieux, voïvode de Valachie
Archives d'Etat Bucarest, Collection Section Historique, nr. 14



Fig. 2
1407. Document émis par Mircea le Vieux, prince régnant de Valachie.
Archives d'Etat Bucarest, Collection Section Historique nr. 12

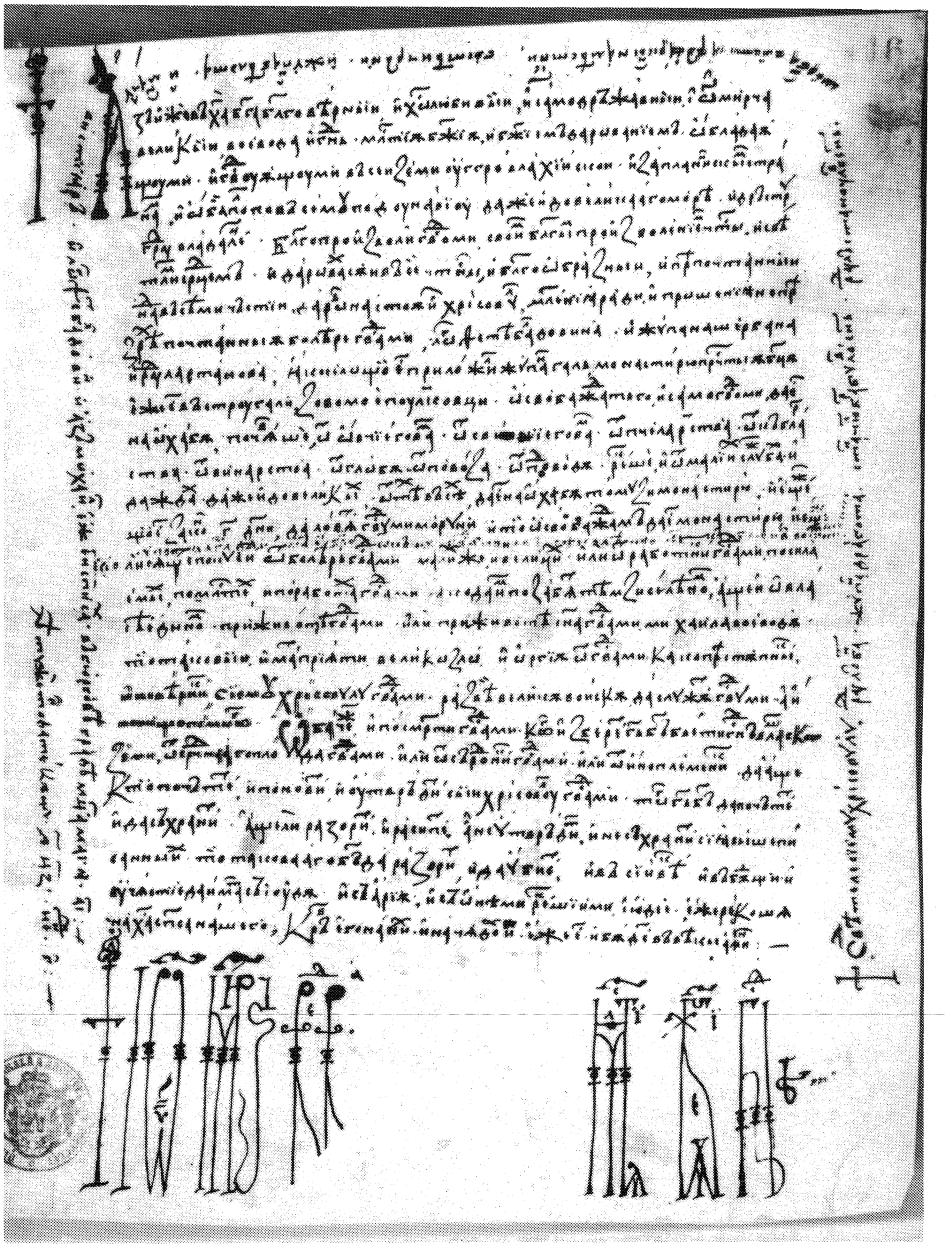


Fig. 3
1409 (6917) mai 11, Giurgiu. Acte émis par mircea le Vieux.
Archives d'Etat Bucarest, Collection Section Historique, nr. 16



Fig. 4
1413 (6921) août 6, Cîmpulung. Document émis par Mircea le Vieux, voïode de Valachie.
Archives d'Etat Braşov, Collection Privilèges, nr. 779



Fig. 5
1415-1418 janvier. Document émis par Mihail, voïvode de Valachie.
Archives d'Etat Braşov, Collection Stenner, nr. 216

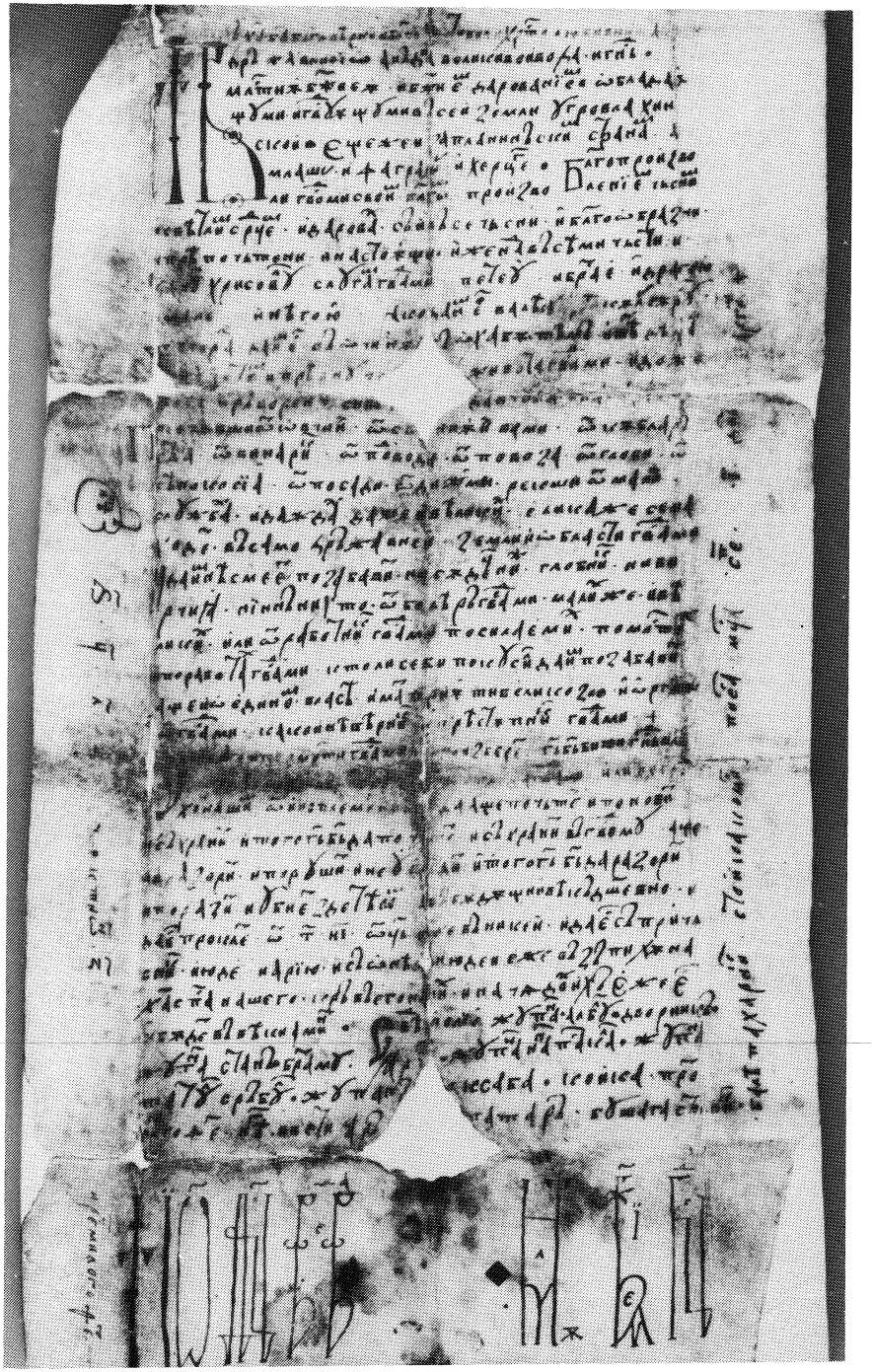


Fig. 6
1428 (6937) sep. 10, Arges. Acte émis par Dan le II[ème], voïvode de Valachie.
Archives d'Etat Bucarest, Collections Section Historique, nr. 28



Fig. 7
1441 (6949) juin 30, Tîrgoviste. Acte émis par Vlad Dracul, prince régnant de Valachie.
Archives d'Etat Bucarest, Collection Section Historique, nr. 38



Fig. 8
1454 (6962) décembre 8, Neamt. Document provenant de chancellerie de Petru Aron, voïvode de Moldavie. Archives d'Etat Bucarest, Fond Monastère Neamt XXI/6



Fig. 9
1500 (7008) mars 25, Iasi. Acte émis par Étienne (le Grand), voïvode de Moldavie.
Archives d'Etat Bucarest, Collection Peceti II, 80

LA TYPOLOGIE DES DOCUMENTS ROYAUX POLONAIS AUX XIII^e ET XIV^e SIÈCLES

par **Irena Sułkowska-kuraś**

Le baptême de la Pologne [966], l'accession du pays à la chrétienté et de son souverain aux rangs des monarques de l'Europe chrétienne, ne nous a pas laissé de documents royaux; leur existence peut être déduite uniquement d'un vague résumé, dans les Registres des Papes de la fin du X^e siècle, d'une lettre du prince Mieszko, premier souverain. Des Registres des Papes également provient un renseignement indirect [1075] sur la correspondance du Saint Siège avec Boleslas de Hardi, prince de Pologne et son futur roi. La plus ancienne lettre originale du monarque polonais, prince Ladislas, provient de la charnière des XI^e et XII^e siècles; sa forme développée et le moulage élégant de l'écriture, ainsi que le sceau de majesté [*sigillum maiestatis*] qu'elle porte témoignent du niveau élevé de la chancellerie des souverains polonais à l'époque. Les documents suivants qui nous sont parvenus, au nombre de sept, ne datent que de la seconde moitié du XII^e siècle. C'est l'époque du déclin du Royaume de Pologne, démembré en des principautés régionales particulières. La forme stylistique desdits documents est très pauvre. Des recherches diplomatiques détaillées, menées depuis le XIX^e siècle, ont prouvé que le document privé de l'ouest de l'Europe servait de modèle aux documents polonais de l'époque. La forme stylistique des documents des princes des régions particulières dans les premières quarante années du XIII^e siècle est très pauvre elle aussi (Fot. I). On ne peut pas distinguer à cette époque des types de documents différant par leur contenu et par leur forme. Le document se limite parfois à intitulatio qui est, de règle, à la première personne du singulier [«Ego...»] et à dispositio. Les documents plus développés portent en plus: une courte promulgatio ou publicatio, de

forme bien diversité, une narratio, courte elle aussi, quelquefois une maledictio ou une corroboratio. Le document cite assez souvent la liste des témoins (Fot. II). La date n'était pas un élément indispensable; à côté des documents qui ne portent pas de date il y en a qui sont datés de l'an ou bien ceux où la date du jour est notée suivant le calendrier chrétien ou romain. Deux autres éléments qui paraissent sur es documents dont le destinataire étaient des institutions ecclésiastiques, ce sont invocatio et arenga, fort diversifiées elles aussi, et c'est là que nous voyons l'influence du destinaire sur le style du document.

Le nombre des documents conservés augmente vers le milieu du XIII[e] siècle, leur forme s'enrichit et, en grandes lignes, se laissent distinguer des types suivants des écrits du monarque:

1° documents de forme plus ample qui contiennent: invocatio, arenga, intitulatio, publicatio, narratio, dispositio, corroboratio, la liste des temoins, la date et parfois la formule «datum per manus...» et «scriptum per...»

2° documents de forme raccourcie qui contiennent des formules ci-dessus à l'exception des deux premières [invocatio et arenga] et des deux finales [liste des témoins et «datum per manus...»]

3° dispositions du monarque pour les fonctionnaires [mandatum] avaient une forme raccourcie: au lieu de publicatio on mettait l'adresse [on nommait le destinataire] avec salutatio et au lieu de dispositio — une formule mandataire, c'est-à-dire la disposition de service avec une sanction

4° correspondance du monarque dont les exemples rares seulement nous sont parvenus et qui, par la nature des choses, possède une forme individualisée, comme cette lettre de Konrad, prince de Mazovie, de 1285, qui contient intitulatio, l'adresse et salutatio, narratio, petitito et la date

5° conventions avec des souverains étrangers au XIII[e] siècle sont peu nombreuses, leur forme —plus ample ou raccourcie— dépend du rang de l'acte.

Le formulaire plus ample du document étaist employé pour des octrois et confirmations du monarque dits perpétuels, dont les effets de droit étaient de longue durée. la forme racourcie serait pour des actes

de valeur juridique limitée [exemptions de charges, permis marchands]. Le choix entre ces deux formes dépendait parfois non du contenu du document, mais bien du rang social du destinataire.

Au XIV^e siècle, les types des documents royaux présentés ci-dessus s'instituaient et se perfectionnaient, mais c'étaient toujours les mêmes dont se servait la chancellerie du souverain.

Dans la dernière décade du XIII^e siècle des efforts réussis en vue de l'unification du Royaume de Pologne avaient été entrepris dans deux centres régionaux: Przemysław II, prince de la Grande Pologne, après plus d'une dizaine d'années de tentatives, fut couronné roi en 1295, mais, dans peu de temps, on l'à assassiné. L'essai suivant, de Władysław Łokietek [Ladislas le Petit], pour unifier la Pologne autour de Cracovie comme centre aboutit en 1320 à la restitution du royaume sous son sceptre (Fot. III).

Les documents qui proviennent de ces deux chancelleries se distinguent par une unification considérable du formulaire et par une diminution du nombre des variantes employées de formules particulières [il y a par exemple des arengae caractéristiques pour chacune des chancelleries], la datation cependant n'est pas toujours uniformément notée. La chancellerie de Przemysław II diffère avantageusement de celle de ladislas de Petit par une écriture très belle et par une forme extérieure plus imposante (Fot. IV).

Après la mort de Ladislas le Petit en 1333, son fils, Casimir le Grand, pris le trône du Royaume de Pologne. On peut parler des formes déjà entièrement constituées des documents royaux sous son règne. Les documents dont les effets de droit étaient de longue durée, avaient été rédigée toujours à l'aide du formulaire complet. Invocatio est un élément fixe, de même que arenga [à de très rares exceptions], soulignant la majesté du souverain; publicatio, le contexte des docuents et corroboratio ont des formes assez uniformisées, eschatocollon comprend tous les éléments composants (Fot. V). Les documents de valeur juridique limitée avaient toujours le formulaire raccourci.

A la même époque s'opère une différenciation de intitulatio: les documents au formulaire plus ample citent, en dehors du titre du roi de Pologne, des provinces particulières qui composaient le Royaume de Pologne; sur les documents au formulaire raccourci intitulatio cite le nom du souverain et, à côté, seulement le titre «rex Poloniae».

Dans les documents au formulaire ample, ceux surtout qui étaient adressés à quelque institution de l'Église, on ajoutait encore à invocatio la formule perpétuative [«ad perpetuam rei memoriam»].

Les mandats royaux avaient la forme raccourcie avec l'adresse et salutatio au lieu de publicatio et avec une formule ordonnant l'exécution de la disposition contenue dans le mandat et munie de la sanction au cas de la non-exécution de cette disposition.

Les lettres royales ont une courte intitulatio, l'adresse avec salutatio et leur contenu est —par la nature des choses— rédigé individuellement; il y a, parmi ces lettres closes, écrites sur le papier, avec l'adresse placée sur l'enveloppe, celle-ci fermée par l'empreinte d'un sceau (Fot. VI).

Après la mort de Casimir le Grand [1370], la Pologne était gouvernée par Louis, roi de Hongrie, neveu du roi, et par sa mère, Elisabeth, sœur de Casimir. Les formes dont se servait la chancellerie royale pendant leur règne ne sont pas changées, on gardait les coûtumes élaborées dans la chancellerie du roi Casimir, ceci parce que, selon toute probabilité, la même équipe continuait à travailler dans le même service. La seule innovation c'était l'introduction d'une formule finale appellée relatante [«Relatio domini...»], où on nommait la ou les personnes responsables du contenu du document.

Jadwiga [1371-1399] succédait au trône de Pologne à son père Louis en 1384. Dans les premières années de son règne, à cause de la minorité de la reine peut-être, les formules des documents sont fort loin d'être uniformes. Les types des documents ne diffèrent pas des formes employées par les prédécesseurs de Jadwiga; à été de la formule relatante, introduite déjà dans la chancellerie de Louis et Elisabeth, employée aussi par Jadwiga, on rencontre sur les documents au formulaire raccouci la formule «per dominam reginam». On peut signaler aussi des mandats de la reine, de forme très raccourcie, écrits sur papier (Fot. VII).

La reine Jadwiga, après son mariage [1386] avec Władysław Jagiełło, prince de Lithuanie qui devint à ses côtés roi équivalent de Pologne, s'était presque retirée de l'administration de l'État.

La chancellerie de Jegiełło [1386-1434] possède des principes déjà très évolués de formuler des écrits du roi, c'est entièrement «stilus curiae» qui, avec de petits changements et, bien sûr, de nouvelles formes émanant de la pratique de cette chancellerie se trouvent bien caracté-

risés dans un manuel, élaboré à la charnière des XIV^e et XV^e siècles, par Georgius, officier de la chancellerie royale. Le manuel distingue les privilèges et les lettres. Il divise les privilèges en perpétuels [ceux qui possèdent invocatio et la liste des témoins] et séculaires [privés de ces formules]; arengae se trouvent uniquement sur des documents de plus grande importance. Georgius divise des lettres en lettres closes et lettres ouvertes. Nous constatons tous ces traits dans les documents de Jagiełło.

Trois types d'intitulé apparaissent: intitulé ample, nommant des parties composantes de la monarchie — on l'employait dans les documents au formulaire plus ample (Fot. VIII); intitulé moyen, citant le titre du roi de Pologne et du grand prince de Lithuanie — pour les documents séculaires; intitulé bref [«rex Poloniae»] — pour les mandats. Le manuel de Georgius nous apprend que arenga n'était pas l'élément obligatoire, elle apparaît cependant souvent dans les documents perpétuels; nous connaissons quatre-vingt variantes de cette formule dans la chancellerie de Jagiełło — il n'y est pas question de la puissance, de l'autorité du souverain, mais de ce que les choses de ce monde sont passagères et éphémères; les motifs religieux sont mis en relief. À côté de la formule relatante toujours employée [dans les documents perpétuels aussi bien que dans les séculaires] on rencontre «dominus rex per se» ou «ad mandatum regiae maiestatis», avant tout dans les documents séculaires.

La forme stylistique des documents de Jagiełło ainsi que leur forme extérieure sont établies avec exactitude: une rhétorique dans les documents perpétuels, des formules concises dans les documents séculaires et les mandats, de riches initiales et l'écriture calligraphique dans les premiers, l'initiale modeste et l'écriture soignée mais cursive dans les seconds.

BIBLIOGRAPHIE

Sélective

St. Krzyżanowski, Dyplomy i kancelaria Przemysława II, 1890.

St. Krzyżanowski, Początki dyplomatyki polskiej (L'origine de diplomatique polonaise) 1892.

St. Kętrzyński, Zarys nauki o dokumencie polskim wieków średnich (L'esquisse sur les documents polonais du moyen âge), 1934.

WŁ; Semkowicz, Uwagi o początkach dokumentu polskiego (les considerations sur l'origine des documents polonais), 1935.

I. Sułkowska-Kuraś, Dokumenty królewskie i ich funkcja w państwie polskim za Andegawenów i Jagiellonów (Les documents royales et leur fonction en Pologne aux temps d'Angevins et de Jagiellon), 1977.

Publications des sources

Codex diplomaticus Minorias Poloniae, edid. F. Piekosiński, v. I-II, 1876-1883.

Codex diplomaticus eccl. cathedr. Cracoviensis, edid. F. Piekosiński, 1874-1883.

Codex dipl. civitatis Cracoviensis, edid. F. Piekosiński, 1879.

Codex dipl. — Masoviae, edid. J. K. Kochanowski, 1919.

Zbiór dokumentów małopolskich (La collection des documents de Petit Pologne), edid. I. Sułkowska-Kuraś et S. Kuraś, v. I, IV, VI, 1962-1974.

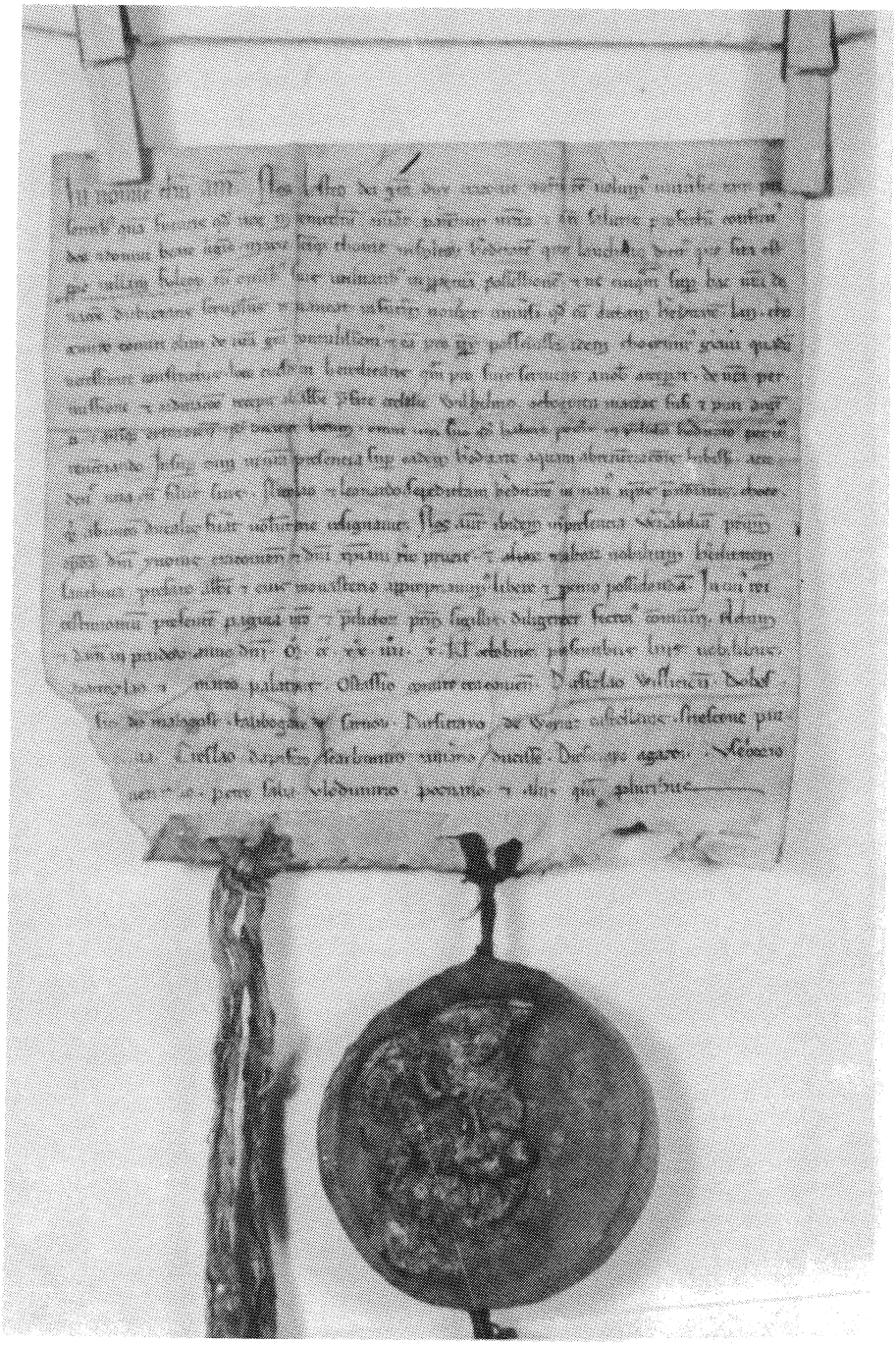
Zbiór dokumentów katedry i diecezji krakowskiej (La collection des documents de la cathedrale et la diocèse cracoviens) edid. St. Kuraś, 1965.

Codex diplomaticus Maioris Poloniae, edid. A. Gąsiorowski, v. VI, 1982.

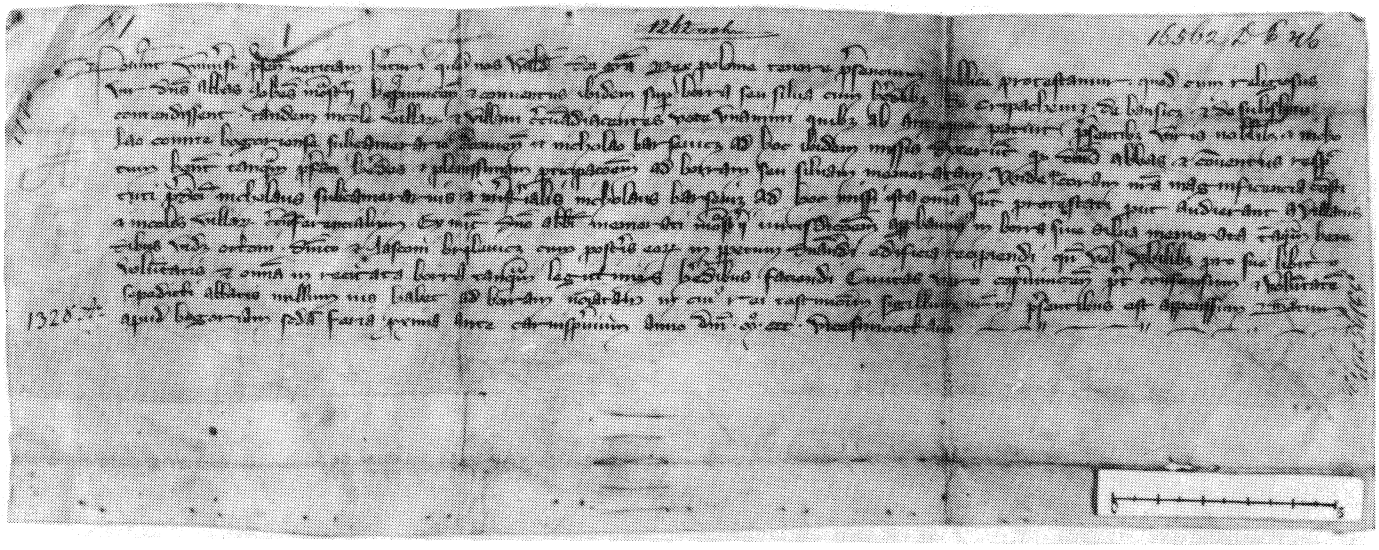
Codex diplomaticus Masoviae novus, pars II, edid I. Sułkowska-Kuraś et St. Kuraś, 1989.



FOT. I — 1230
Bolesław, le prince de Sandomierz, octroie un paysan-soumis
à l'évêque de Kujawy
Arch. Centr. d. Actes Anciens, parch. 6431



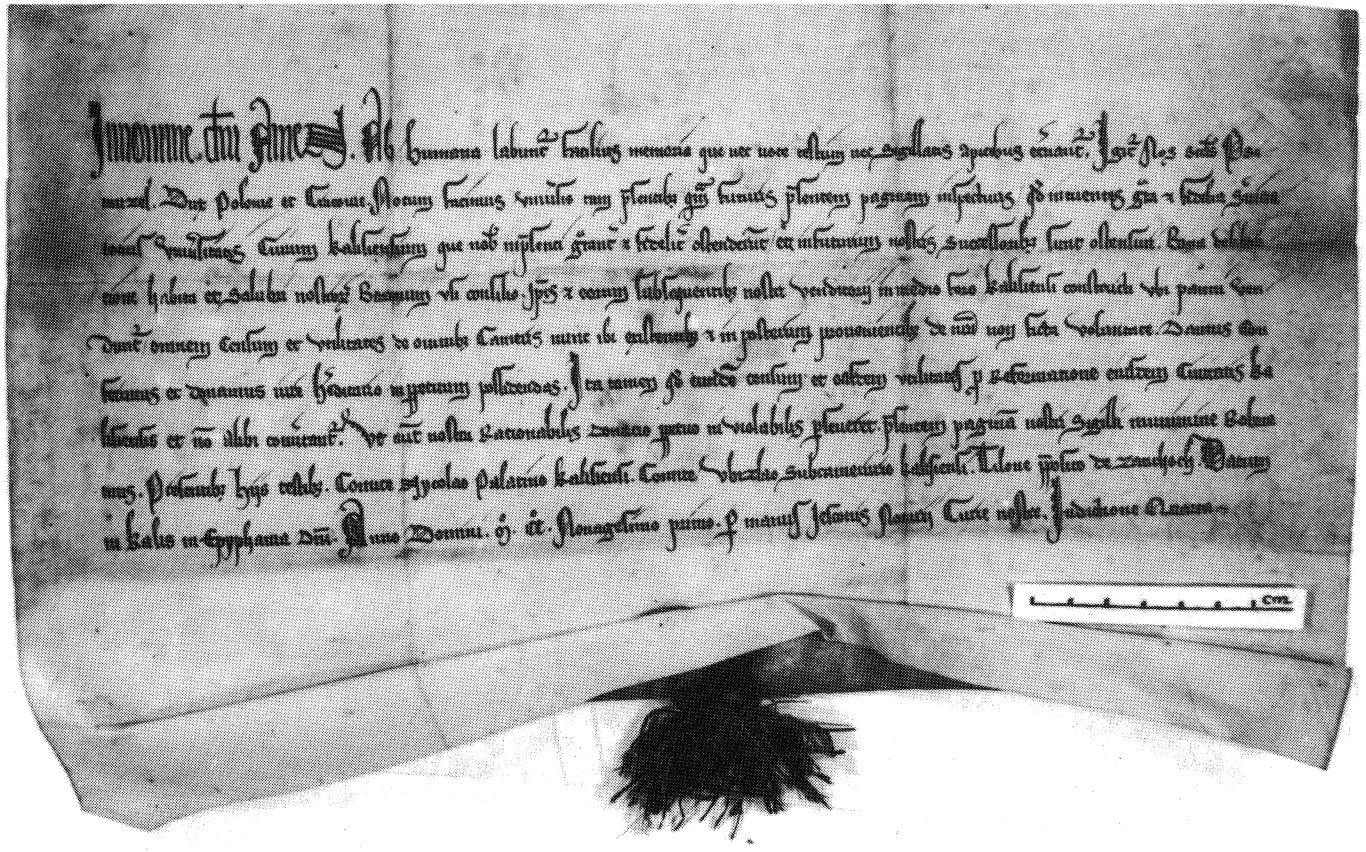
FOT. II 22 septembre 1224
Leszek, prince de Cracovie, cotroie une village à l'abbaye cistercienne de Sulejów
Arch. Centr. d. Actes Anciens, parch. 6426



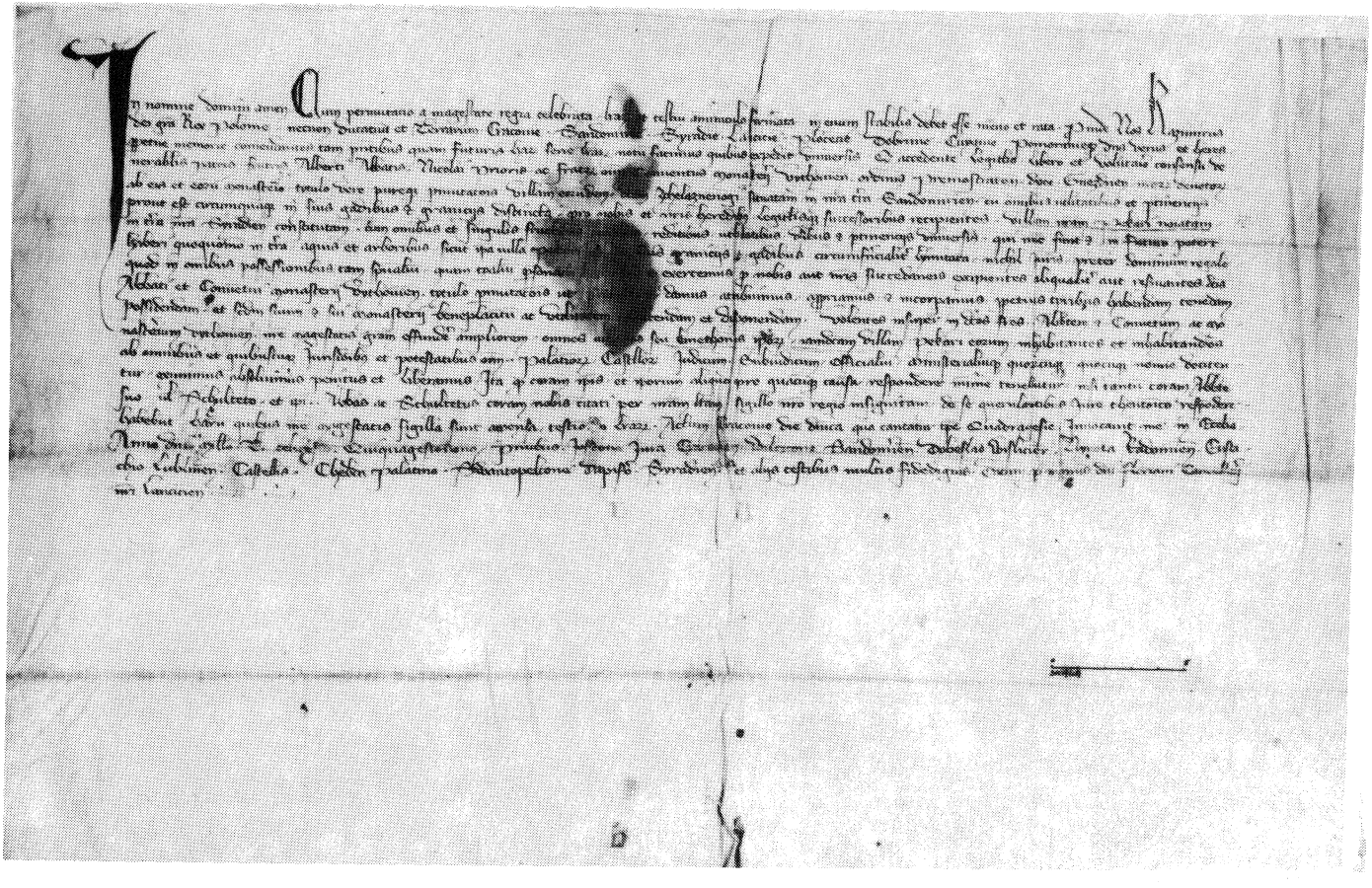
FOT. III — 15 février 1328

Władysław le Petit, le roi de Pologne, confirme à l'abbaye cistercienne de Koprzywnica la possession de ses biens-fonçés.

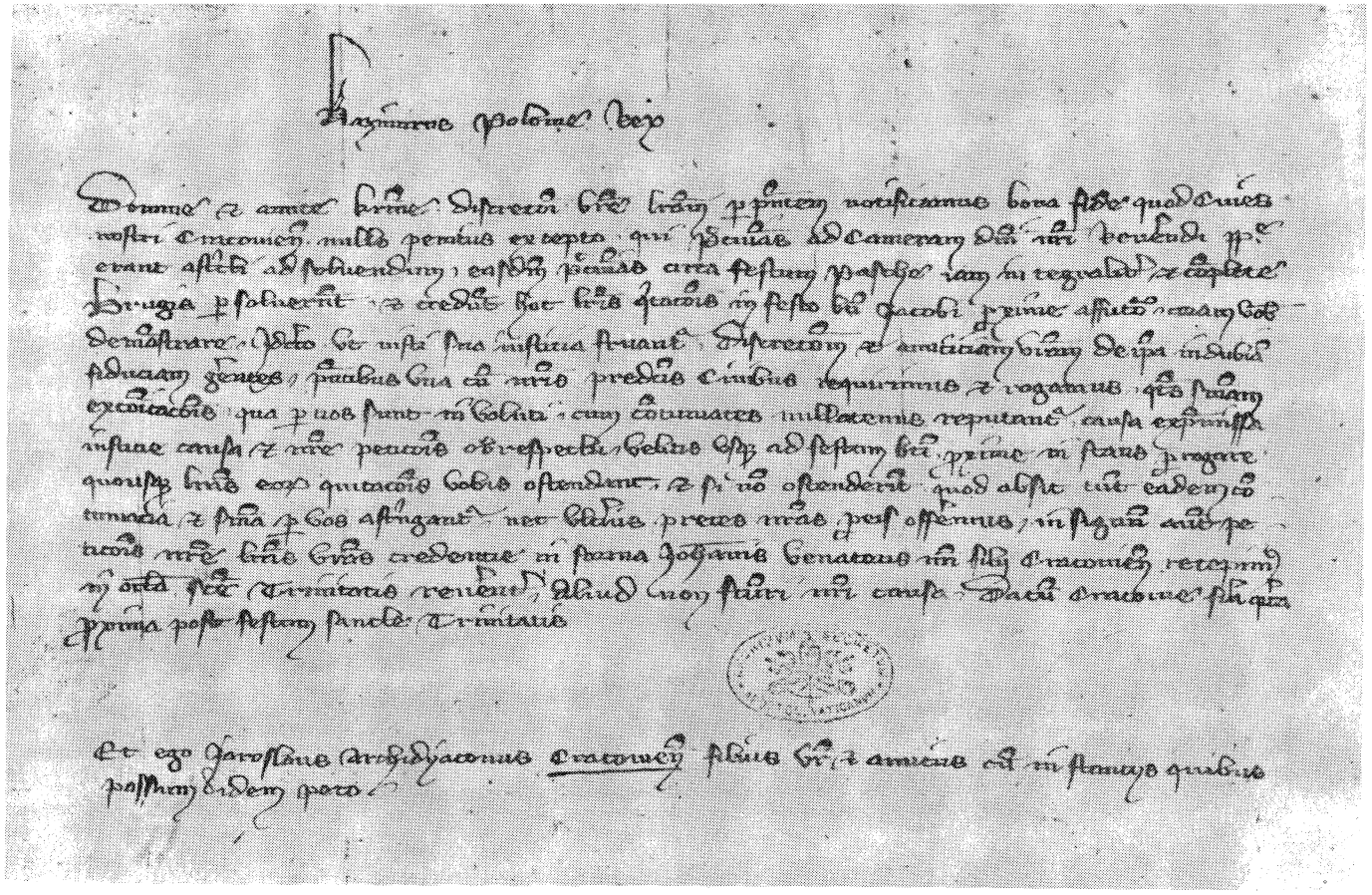
Arch. Centr. d. Actes Anciens, parch. 3234



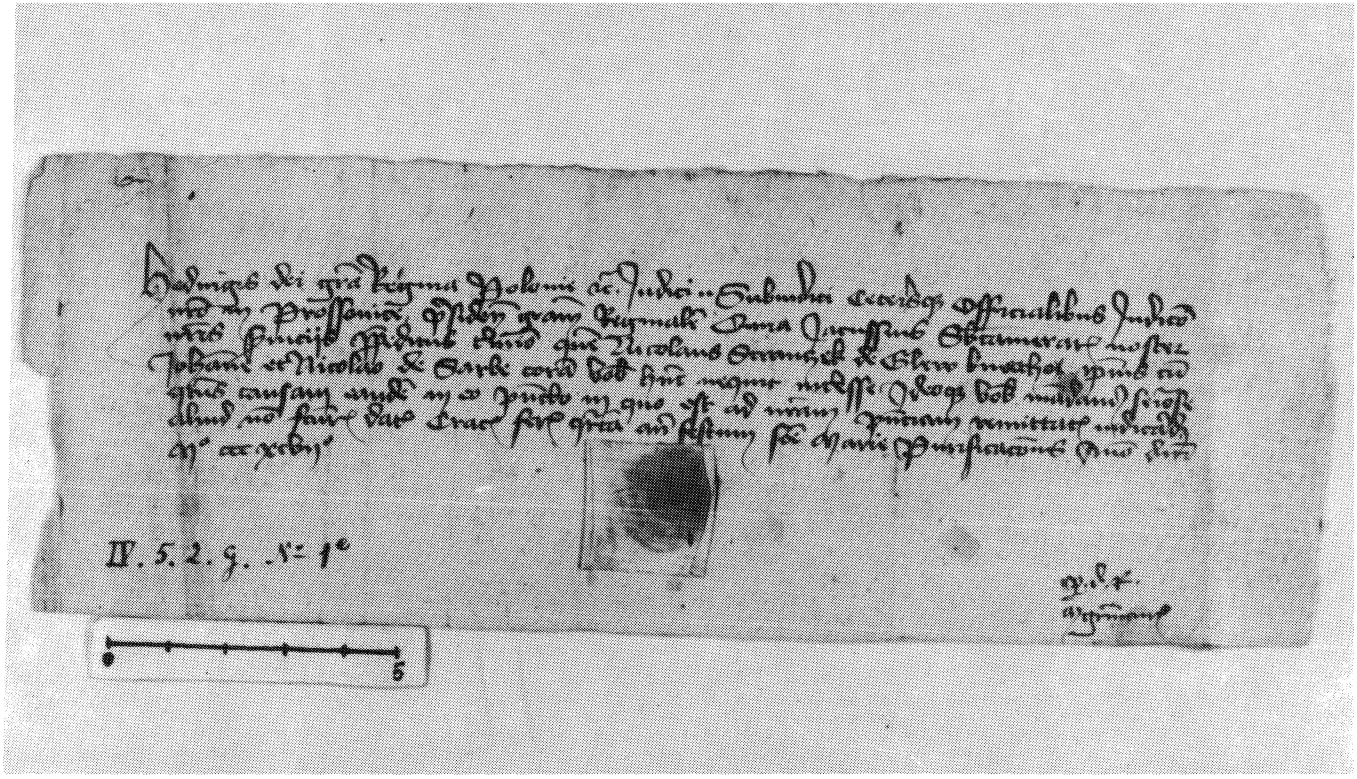
Fot. IV — 6 janvier 1291
Przemysł II, le prince de Pologne, octroie aux bourgeois de Kalisz quelques recettes
Arch. Centr. d. Actes Anciens, parch. 6469



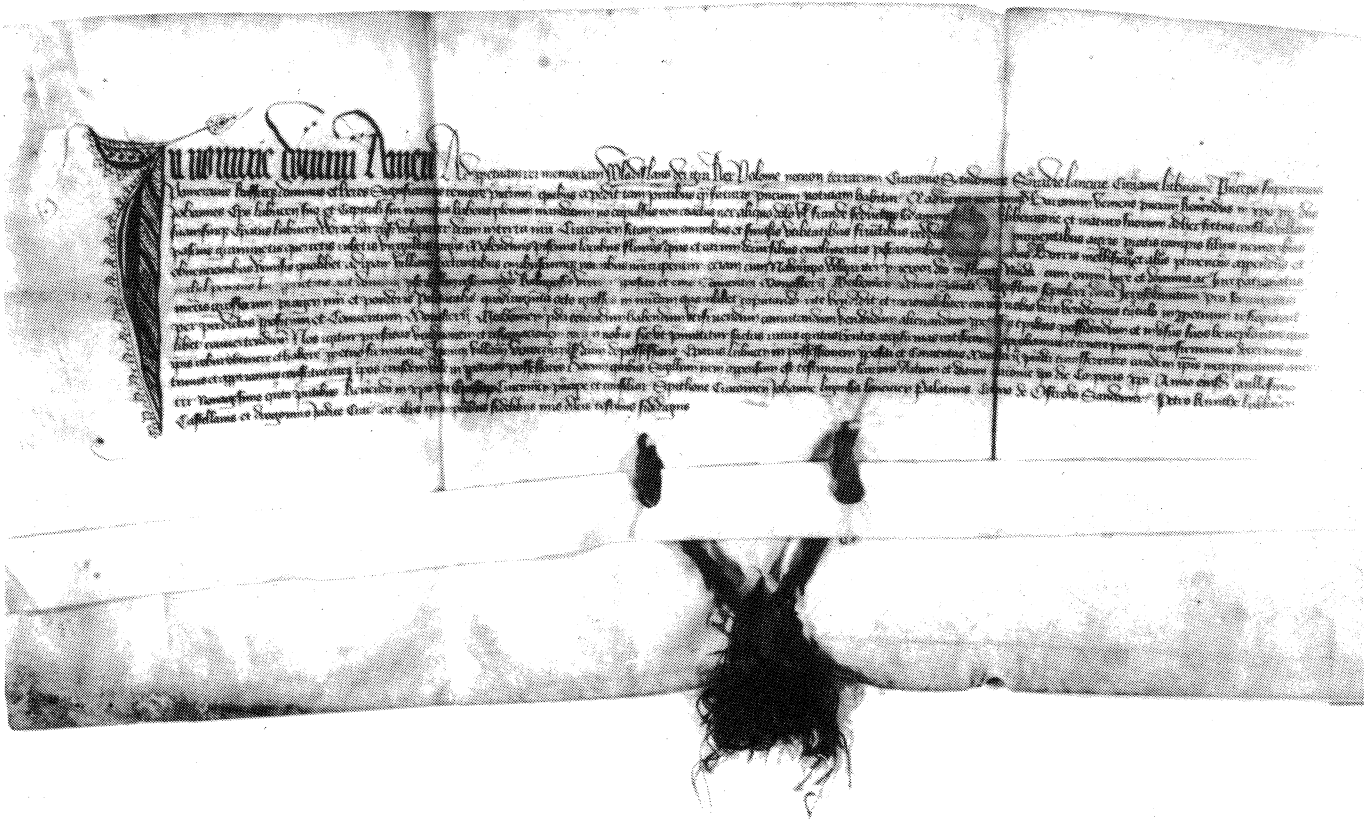
FOT. V — 10 mars 1359
Kazimierz le Grand, roi de Pologne, confirme l'échange des biens-foncés
avec l'abbaye cistercienne de Witów
Arch. Centr. d. Actes Anciens, parch. 2130



FOT. VI — (1334-1342)
Lettre de Kazimierz le Grand, roi de Pologne au nonce ap., Galhard de Carceribus.
Arch. Vat., Instr. misc. nr. 1371 A



FOT. VII — 31 janvier 1397
Jadwiga, la reine de Pologne, ordonne au tribunal de Proszowice de emettre le procès contre son chambellan à son tribunal
Arch. Centr. d. Actes Anciens, pap. 908



Fot. VIII — 10 juin 1395
Władysław Jagiełło, le roi de Pologne, confirme l'échange des biens-fonds entre le couvent des chanoines reguliers de St. Sepulcre à Miechów et l'évêque de Lubusz.
Arch. Centr. d. Actes Anciens, parch. 2423

ÜBER VERSCHIEDENE TYPEN DER SKANDINAVISCHEN KÖNIGSURKUNDEN

Von **Herluf Nielsen**

Wenn man mit Rücksicht auf einen paläografischen Atlas Beiträge über die Typen der dänischen, schwedischen und norwegischen originalen Königsurkunden vor 1200 vorlegen soll, bietet die Überlieferung in allen drei Königreichen große Schwierigkeiten.

Ich erlaube mir zuerst die dänischen Originalurkunden, dann die schwedischen und zuletzt die sehr wenigen norwegischen Originalurkunden zu erörtern.

In Dänemark gibt es nur drei Originale vor 1200, eine fragmentarisch überlieferte Urkunde von 1135[1], die man noch dazu seit 1988 nur als eine Abschrift zu beschreiben versucht[2], eine undatierte Urkunde des Königs Knud des Sechsten von etwa 1194[3], und schließlich die große Privilegienurkunde des Königs Erik Lam für das St. Petri Kloster bei Naestved aus dem Jahre 1140[4]. Sie ist auf ein sehr hohes, aber nicht besonders breites Stück Pergament geschrieben. Es gibt einen Umbug (oder plica) mit Überresten der roten seidenen Siegelfäden. Die Schriftzeilen gehen beinahe von Rand zu Rand. Es ist noch möglich, die blinde Liniierung zu spüren. Der Schreiber benutzt die karolingische

---

[1] 1135: Atlas Nr. 1. Druck: D.D. II (1963) Nr. 63.

[2] paläographischer Versuch von S. Kroon in der Zeitschrift Scandia, Tidskrift för historisk forskning, Band 55 (Lund 1989) p. 233 flg., vergl. auch Erich Hoffmann in Deutsches Archiv für Erforschung des Mittelalters 47 (Köln/Wien 1991) p. 223.

[3] Atlas Nr. 988. Druck: D.D. III (1976-77) Nr. 202.

[4] Atlas Nr. 2. Druck: D.D. II Nr. 78.

Diplomminuskelschrift mit sehr verlängerten Überlängen in *s*, *l* und *d*, mit einer Schleife als allgemeines Abkürzungszeichen, mit vereinzelten überscriebenen Buchstaben, unter anderem das sogenannte offene merowingische *a* und sonst *i*; endlich verwendet er die *et*-Ligatur und nicht die tironische Note 7 für *et*. Noch dazu gebraucht er «e-caudata». Der Buchstabe *r* hat noch dann und wann Unterlenge. Mehrere große Buchstaben sind vergrößerte kleine (minuskel). Die äußeren Merkmale sind diejenigen, die zu dieser Zeit zu erwarten sind.

Diese Urkunde wird mit einer Arenga eingeleitet, die inhaltlich ein langes Beispiel des sogenannten oblivio-memoria Typus ist, dann folgt die Publicatio und Adresse, die mit *et quia* zur Intitulatio weiterführt. Hier ist der Königsname teilweise mit Majuskeln geschrieben und direkt mit der Dispositio verbunden. Darauf folgt die Sanktion und die abschließende Datierung mit Zeugen und zuletzt eine apprecatio, die über eine Bibelstelle aus dem Römerbrief aufgebaut ist. Unter den Zeugen tritt ein *Ascerus, capellanus regis*, auf. Dieser Ascerus kommt noch anderswo in den Urkunden des Königs Erik Lam vor und auch in einer Urkunde von 1148 des Nachfolger König Eriks, König Svend[5]. Da die Empfänger verschieden sind, ist die gewöhnliche Annahme, dass es eine königliche Kanzlei als ausstellende Behörde gibt, ob aber Ascerus oder Asser alle diese Urkunden abgefaßt hat, ist nicht mehr feststellbar. Nur ungefähr drei Wochen später stellt König Erik eine kürzere Urkunde aus, leider nur abschriftlich überliefert. Er befiehlt den Einwohnern in der Nachbarschaft des Klosters das Privilegium für St. Petri Kloster nicht zu übertreten. Der Übertreter ist als *reum maiestatis regie* anzusehen, und der Erzbischof hat in Anwesenheit des Königs alle diese Übertreter im Bann gesetzt. In diesem Falle ist das Formelsystem ganz einfach. Eine intitulatio — *Ericus rex* -, eine Adresse und salutatio. Eine promulgatio wird direkt von der dispositio fortgesetzt, die wie im voraus bereits gesagt mit dem erzbischöflichen Bann gestärkt ist. Dieses ist das älteste Beispiel eines königlichen Mandats[6]. Erst um 1300 oder 1320 tauchen originale Mandate wieder auf, und zwar mit Rücksicht auf Grundbesitz ausgestellt.

---

5 Druck: D.D. II Nr. 101.

6 Druck: D.D. II Nr. 79.

Nach dem Jahre 1200 zur Zeit des Königs Waldemar des Zweiten des Siegers, i. e. 1202-1241, fließen die Quellen reichlicher, und mehrere Originalurkunden sind überliefert. Sie zerfallen in zwei Hauptgruppen: eine Gruppe, in welcher der König die intitulatio *Danorum Sclauorumque rex, dux Iucie, dominus Nordalbingie* verwendet, das heißt bis zum Jahre 1214, und eine zweite Gruppe bis zum Todesjahre reichend, in welcher der König sich nur als *Danorum Sclauorumque rex* bezeichnet. Die Änderung hängt damit zusammen, dass der römische König Friedrich der Zweite im Jahre 1214 alle Gegenden nördlich der Linie Elben-Elde an König Waldemar den Zweiten abgab, wodurch König Waldemar als offizieller Herr der betreffenden Länder anerkannt war [7].

Zur ersten Gruppe gehört unter anderen die Bestätigung der Freiheiten und Immunitäten der Kirche zu Ratzeburg, gegeben zu Ø*sterburg auf Lolland im Jahre 1205 [8]. Wie die große Originalurkunde des Königs Erik Lam ist sie auf ein hohes, aber verhältnismäßig schmales Pergament geschrieben. Die Schriftzeilen gehen auch hier von Rand zu Rand. Nach der letzten Zeile gibt es einen leeren Raum von rund sieben Zeilen vor dem Umbug oder plica mit dem königlichen Siegel in gelben Seidenfäden. Wieder ist die karolingische Diplomminuskelschrift benutzt mit sehr langen Oberlängen auf den Buchstaben *f, l, s, st* in Ligatur. Dagegen hat der Buchstabe *d* stets gebogenen oder geschweiften Rückenstrich. Für *et* verwendet der Schreiber die tironische Note 7. Das allgemeine Abkürzungszeichen ist noch die Schleife. Das äußere ist also gewißermaßen altmodisch. Den Schreiber kennt man sonst nicht. Bisweilen hat man sich ihn als von dänischer Herkunft vorgestellt, weil er «ø»,das heißt schräg durchstrichenes *o*, in Ø*sterburg verwendet, das Argument ist aber nicht sicher, indem man z. B. auch in Mecklenburg diesen Buchstaben gebraucht. Seine Identität bleibt also noch im Dunkel verhüllt. Das Formelgut dagegen ist moderner. Anfangs intitulatio mit Devotionsformel *dei gratia*, Adresse und salutatio *in perpetuum*. Danach eine vereinfachtere oblivio-memoria Arenga mit einer narratio zusammengefügt. Sie führt zu promulgatio und dispositio weiter. Zuletzt eine corroboratio und Datierung ohne Zeugen.

---

7 Vergl. D.D. IV (1958) Nr. 53. Einleitung.

8 Atlas Nr. 3. Druck; D.D. IV Nr. 102.

Im Jahre 1214 am 23. Mai bestätigte König Waldemar die Dispositionen des Grafen Albrecht von Orlamünde von 1210 zugunsten des Johannisklosters in Lübeck [9]. Diese Urkunde ist auf ein Stück Pergament von Querformat geschrieben. Der Schreiber ist sonst nicht bekannt. Auch hier gehen die Schriftzeilen von Rand zu Rand. Die Schriftfläche ist vollständig ausgefüllt, die Liniierung ist mit Tinte durchgeführt. Der Schreiber benutzt die karolingische Diplomminuskelschrift, die Invokation am Anfang mit verlängerten Buchstaben, eine Mischung von Majuskeln und vergrößerten Minuskeln. Der Buchstabe *d* hat teils senkrechte, teils geschweifte Rückenstriche, der Buchstabe *a* ist mit einem sehr hohen Bogen versehen. Der Dictator verhält sich selbständig dem Vorlage gegenüber, nur in dispositio gibt es einige Übereinstimmungen. Das Protokoll der Urkunde fängt mit invocatio an, danach intitulatio mit *ego* und Devotionsformel und abschließende Adresse und salutatio. Darauf im Kontext kurze Arenga oblivio-memoria, publicatio, dispositio, corroboratio mit Hinweis auf Siegel (*formule nostre impressionis*) und zum Schluß sanctio. Das Eskatokoll besteht nur von einer Datierung ohne Ort oder Zeugen.

Am 29. Juli 1215 gewährte König Waldemar der Lübecker Kirche eine Schutzurkunde, auf ein Stück Pergament von Querformat geschrieben [10]. Es gibt keinen Umbug. Das Königssiegel hängt an roten Seidenfäden, die durch einen Schnitt zwischen der drittletzten und zweitletzten Zeile gezogen sind. Die drittletzte Zeile enthält die Datierung. Die Jahreszahl kommt vor *Datum Lubec*, und der Tag ist nach römischem Gebrauch. Die Zeugen sind am Ende der drittletzten Zeile und auf den zwei letzten Zeilen zusammengedrängt, jedoch von demselben Schreiber geschrieben. Eine Gruppe auf der letzten Zeile wird als *de familia regis* gekennzeichnet. Dies soll ein Indiz für Empfängerausfertigung sein, obwohl diese Urkunde wie früher erwähnt nach der Invokation mit *ego* vor intitulatio eingeleitet ist. Die Schreiberhand ist sonst weder unter den dänischen Königsurkunden noch in Lübeckischen Urkunden aufgefunden. Freilich werden ein *Dorstannus notarius* und ein *magister Iwanus* zuerst in der Gruppe *De familia regis*

---

9 Atlas Nr. 4. Druck: D.D. V (1957) Nr. 46.

10 Atlas Nr. 5. Druck: D.D. V Nr. 57.

aufgeführt, das aber besagt nichts sicheres, weil ein Däne Dorstannus zu dieser Zeit mit *Th* statt *D* schreiben würde. — Noch eine Schenkungsurkunde für Stadt Lübeck von 1216 soll hier erwähnt werden, weil sie *Datum Iurisburgh per manum prepositi Iwari prothonotarii* gegeben ist [11]. Das läßt vermuten, daß diese Urkunde unter Mitwirken der königlichen Kanzlei ausgestellt ist, und daß also die Kanzleiorganisationen in den größten europäischen Reichen wohlbekannt sind. Gleichzeitig ist aber zu bemerken, daß diese Urkunde ein ganz vereinfachtes Formelsystem darbietet.

Drei Jahre später, im Jahre 1219, gibt es eine Urkunde, die den König Waldemar als obersten Schiedsrichter zeigt [12]. Das Domkapitel zu Viborg und das Kloster zu Vitskøl einigten sich, daß der König, nachdem er die Privilegien und Zeugnisse der beiden Gegner gehört habe, ein endgültiges Urteil darüber absagen solle, wie das strittige Recht über die Insel Læsø zwischen Kapitel und Kloster zu verteilen sei, damit ein Prozess vor dem Gericht vermeidet werden könne. Der König erläßt ein sogenanntes Privilegium, dessen dispositio den Schiedsspruch enthält. Die vorangehende narratio gibt den Sachverhalt, und eine kurze publicatio verbindet sie mit der dispositio. Am Anfang ein kurzes Protokoll mit intitulatio, Devotionsformel, Adresse und salutatio. Am Schluß der Urkunde nur Ort und Datierung nach Inkarnationsjahr und Königsjahr. Am Umbug hängt noch der blaugefärbte Hanfschnur, das Siegel ist aber verlorengegangen. Der Schiedsspruch des Königs wird als *compositio* bezeichnet.

Als Waldemar der Dritte, Sohn und Mitkönig Waldemars des Zweiten Alienora von Portugal heiratete, gab der König, der sich hier Waldemarus Secundus nannte, bekannt, daß sein Sohn in der Anwesenheit der Bischöfe und der einflußreichen weltlichen Herren seiner Frau Königin die südliche Hälfte der Insel Fünen und die Stadt Odense als Mitgift übertragen habe [13]. Auch diese Urkunde ist wie die Urkunde von 1219 auf ein Stück Pergament von Querformat geschrieben. Die Schriftzeilen gehen von Rand zu Rand, die Schriftfläche ist mit

---

[11] Atlas Nr. 7. Druck; D.D. V Nr. 73.

[12] Atlas Nr. 8. Druck: D.D. V Nr. 160. Die Urkunde ist stark beschädigt.

[13] Atlas Nr. 18. Druck: D.D. VI (1979) Nr. 98 (früher auch Cordeiro, Berengella e Leonor reinhas da Dinamarca, 1893, p. 77).

13 Zeilen bis zum Umbug vollständig ausgefüllt. Am Umbug gibt es noch die gelben Seidenfäden mit einem Fragment des Siegels. Das Formelsystem ist dasselbe wie in den Privilegienurkunden: Protokoll mit intitulatio, Devotionsformel, Adresse und salutatio. Kurze Arenga, publicatio, dispositio, corroboratio, Zeugen und Eskatokoll mit Ort, *datum per manus Hermanni prepositi de Strand*, Inkarnationsjahr und Monatsdatierung römischer Art. Die Schreiberhand ist sonst nicht bekannt, die datum per manus-Formel zeigt aber Zusammenhang mit der königlichen Kanzlei. Die Schrift ist nun wie auch in der Urkunde von 1219 nicht mehr karolingisch, sondern gotisch der älteren Stufe.

Nach dem unglücklichen Todesfall des jungen Königs Waldemar des Dritten im Jahre 1231 wurde der nächstälteste Sohn Erik im Jahre 1232 zum König gekrönt. Er war dann 14 Jahre alt [14]. Noch in diesem Jahre bestätigt er die Privilegien seines Vaters für die Stadt Soest. Sie ist auf ein Stück Pergament in Hochformat geschrieben. In dieser Hinsicht ähnelt diese Urkunde den Urkunden aus dem Zeitraum vor 1200. Auch die Schriftzüge sind altertümlich. Die einleitende Invokation ist mit stark verlängerten Buchstaben, teilweise Majuskeln und vergrößerten Minuskeln, geschrieben. Der Buchstabe *d* ist mit drei Ausnahmen mit senkrechtem Rückenstrich geschrieben. Das Formelsystem ist aber gewißermaßen moderner. Nach dem Protokoll, das außer der invocatio die intitulatio, devotio, Adresse und salutatio umfaßt, folgt eine kurze narratio, die unmittelbar mit der Disposition fortgesetzt wird, woraus noch dazu vorgeht, daß König Waldemar der Stadt Köln ähnliche Privilegien gegeben hat. Darauf eine corroboratio und sanctio. Eskatokoll hat nur *Acta sunt hec* im Jahre 1232 [15].

Aus den Jahren 1232 bis 1241 sind durch eine Laune des Schicksals mehr Originalurkunden aus der Kanzlei des Königs Erik als aus der des Königs Waldemar überliefert. Keine Schreiberhand ist den beiden Kanzleien gemeinsam, auch nicht in dem Falle, wo die beiden Könige an demselben Tag Urkunden über denselben Sachverhalt ausstellen, so wie über das Abkommen mit Flandern im Jahre 1240, das eine Wiederholung älterer Abkommen zu sein behauptet [16]. Die Urkunde des

---

[14] Vergl. D.D. VI Nr. 137.

[15] Atlas Nr. 22. Druck: D.D. VI Nr. 144.

[16] 1240 21. Oktober. Druck: D.D. VII (1990) Nr. 59 (Waldemar) und 60 (Erik). Die beiden Urkunden finden sich im bischöflichen Archiv in Brügge. Nicht in Atlas.

Königs Waldemar ist ein wenig breiter, als sie hoch ist, die des Königs Erik ist auf ein langes, schmales Stück Pergament geschrieben. Hier ist die Schriftfläche so vollständig ausgenutzt worden, daß der Umbug die letzte Zeile mit der Datierung verbirgt. Die Urkunde des Königs Waldemar hat stark an Gerbensäure gelitten, das Siegel ist verlorengegangen, die Seidenfäden sind noch da. An die Urkunde des Königs Erik, dessen Wortlaut mit dem des Vaters fast identisch ist, hängt noch das Siegel in Seidenfäden. Es gibt ein kurzes Protokoll mit Adresse, intitulatio, devotio und salutatio. Darauf folgt der Kontext mit Arenga, dispositio mit einer abschließenden sanctio verbunden. Das Eskatokoll besteht nur von Ort und Datierung. Keine Zeugen.

Noch ein solches Urkundenpaar existierte im 16. Jahrhundert. 1240 am 14. Juli befiehl König Waldemar allen Rittern und Vasallen in Estland einen Zehntteil der Zehente an den Bischof von Reval zu zahlen [17], und am 24. Juli befiehl König Erik dasselbe mit fast demselben Wortlaut [18], diese noch als Originalurkunde vorhanden, deren Schreiberhand sonst nicht bekannt ist, während die des Vaters nur als Abschrift des 16. Jahrhunderts vorhanden ist, weshalb es natürlich nicht möglich ist, vollständige Beobachtungen über Kanzleiverhältnisse zu machen. Möglicherweise hat noch ein drittes Urkundenpaar zur gegebenen Zeit existiert, indem man es auffallend gefunden hat, daß der junge König Erik bereits im Jahre 1235 dem Herrn Vitslav von Rügen dem Lehnrecht nach die Hälfte von Wolgast überließ [19]. Man könnte vermuten, daß die Urkunde des Königs Waldemar früh verlorengegangen sei und keine Spur hinterlassen habe. Der Schreiber der Erik-Urkunde taucht nach dem Thronwechsel in 1241 in Urkunden von 1242 und später wieder auf. Die beiden Schreiber der Erik-Urkunden von 1240 und 1235 benutzen gotische Schriftzüge.

Zwei Urkunden aus der Kanzlei des Königs Erik sind wegen ihrer Erscheinung bemerkenswert, die älteste von 1239 [20], das heißt vor dem Thronwechsel, die andere von 1241 rund drei Monate nach dem Tode

---

17 Druck: D.D. VII Nr. 42.
18 Atlas Nr. 26. Druck: D.D. V Nr. 44.
19 Atlas Nr. 23. Druck: D.D. VI Nr. 206.
20 Atlas Nr. 24. Druck: D.D. VII Nr. 23.

des Vaters[21]. Die erste ist eine Schenkungsurkunde für das St. Petri Kloster in Næstved. Der Wortlaut fußt auf die Urkunde des Königs Erik Lam von 1140. Die andere ist eine Urkunde über die Befreiung der Domherren zu Roskilde von allen Abgaben an den König. Als Gegenleistung verpflichten sich die Domherren auf eigene Kosten eine Messe für die Toten an einem speziellen Altar zu zelebrieren. Beide Urkunden sind außerordentlich sorgfältig und schön geschrieben. Die Schrift ist die gotische Diplomschrift. Ein moderates Brechen der Staben in *i*, *n* und *m* läßt sich wahrnehmen, die Unterlängen auf *p* und *g* drehen sich links um, der rechte Bogen in ***b*** geht links um unter der Zeile, die Oberlängen auf senkrechtem *d*, auf *b* und *l* sind zerklüftet, der Hauptstab geht bisweilen unter der Zeile. *Et* wird mit der tironischen Note 7 mit Querstrich in der Urkunde von 1239 bezeichnet, in 1241 aber mit der altertümlicheren &-Ligatur, vielleicht weil sie den Gesamteindruck besser unterstricht. Im Vergleich mit früher ist auch die Gestaltung der ganzen Schriftfläche geändert. Es gibt einen Rand, einen gewissen Abstand zur Kante des Pergamentstückes, und die letzte Zeile ist mit Hilfe von Spatierung der letzten Wörter oder mit einem langen Strich ausgefüllt. Der Gebrauch der spezifischen dänischen Buchstaben «ı » und «ø» ist dem Schreiber geläufig, und Durchstrichung des Buchstaben *n* zur Bezeichnung der Nasalierung kennt er auch. Dagegen muß der Gebrauch von einem verkleinerten R-Majuskel im In- und Auslaut und ein einziges Beispiel von verkleinertem N-Majuskel in Auslaut anscheinend als altertümlich gelten. Beide Urkunden bieten ein vollständiges Formelsystem dar: Protokoll mit intitulatio anfangend, Kontext mit Arenga, dispositio, die Urkunde von 1239 für Næstved mit sanctio statt corroboratio und darauf Datierung und sonst nichts. Die Urkunde von 1241 bietet eine corroboratio mit Hinweis auf das Siegel dar. Darauf die Datierung und vier namhaft gemachte Zeugen und viele andere. Zur Beurteilung der schönen Urkunde von 1241 muß es noch in Betracht kommen, daß es eine zweite Ausfertigung gegeben hat, die leider heute nur als Abschrift aus dem 17. Jahrhundert bekannt ist[22]. Der Unterschied zwischen den beiden Ausfertigungen finden sich in der corro-

---

21 Atlas Nr. 27. Druck: D.D. VII Nr. 77.

22 Druck: D.D. VII Nr. 78.

boratio, die die beiden Brüder des Königs, den Erzbischof von Lund und den Bischof von Roskilde zusammen mit dem König die Urkunde besiegeln läßt. Entweder hat der junge König es also für sehr bedeutungsvoll angesehen, daß diese Begünstigung der Domheren in Roskilde im Einverständnis mit diesen Personen zustande gekommen ist, oder es zeigt, daß der König sich nur im Einverständnis mit diesem Personenkreis eine so bedeutungsvolle Gabe erlauben könnte. Die Situation erinnert uns an die Lage in Ribe in 1245, als der Bischof Gunner eine Verabredung mit dem Domkapitel über die Zahlung der Schulden der Kirche zu Ribe machte, nachdem man Bischof Tue, den Vorgänger auf dem Stuhl, aus seiner Gefangenschaft in Holstein nach der Schlacht bei Bornhöved losgekauft hatte. Die Haupturkunde von 1245 am 15. September ist sehr schön ausgestattet, wirklich ein «Schaustück» [23]. Am nächsten Tag wird die Urkunde wörtlich wiederholt, nun «alltäglicher» geschrieben, dann aber mit den eigenhändigen Unterschriften der Domherren und zwar mit ihren Hausmarken versehen [24]. Mit diesem Ereignis in mente kehren wir zu der Urkunde des Königs zurück. Diese schön ausgestattete Urkunde von 1241 ist die endgültige, die man gegebenenfalls zum Schau und Beweis vorzeigen konnte.

Im Jahre 1245 am 22.Oktober geben die Brüder des Königs Erik eine Urkunde über die Teilung der Erbschaft nach dem verstorbenen Grafen Albrecht von Orlamünde, welche Erbschaft die drei Brüder bisher gemeinschaftlich besaßen [25]. Obwohl es keine Königsurkunde an sich ist, ist sie mitgenommen, weil der Schreiber sich als etwas für uns neues von der gotischen Kursivschrift bedient. Dagegen läßt er die Schriftzeilen von Rand zu Rand gehen und fängt oben ohne Rand an. Die Schrift neigt ein wenig nach links. Der allgemeine Abbreviaturstrich ist nun wagerecht. Der Schreiber ist ohne Zweifel dänisch. Er gebraucht «ø», d. h. durchstrichenes o, besonders *scøtauimus*, vergl. dänisch «skødede», und . Das Formelsystem ist einfach: Protokoll mit intitulatio, Adresse und salutatio. Kontext mit promulgatio und dispositio und Pertinenzformel mit Beschreibung des königlichen Erbteils, danach corroboratio. Eskatokoll mit Ort, Zeugen und Datierung.

---

23 Atlas Nr. 31. Druck: D.D. VII Nr. 186.
24 Atlas Nr. 32. Druck: D.D. VII Nr. 187.
25 Atlas Nr. 33. Druck: D.D. VII Nr. 192.

Auch in Schweden ist die Zahl der überlieferten Königsurkunden bis zum Jahre 1250 gering[26], rund 40, davon 24 Originalurkunden, die alle aus kirchlichen Archiven stammen, das heißt die Empfänger sind entweder Kirchen oder Klöster[27]. Zehn davon gehören der letzten Hälfte des 12. Jahrhunderts und sind von dem König Knut Eriksson ausgestellt, acht zugunsten des Klosters Viby-Julita und zwei zugunsten des Klosters Nydala. Unter ihnen soll hier die Schutzurkunde für Julita hervorgehoben werden[28]. Sie ist wie die Urkunde des Königs Erik Lam von 1140 auf ein Stück Pergament in Hochformat geschrieben und zwar ebenso mit Benutzung der karolingischen Diplomminuskelschrift. Die Schriftzeilen gehen von Rand zu Rand. Die blinde Liniierung ist noch zu spüren. Die Oberlängen sind sehr hoch gezogen, der Buchstabe *d* hat mit einer Ausnahme senkrechten Rückenstrich, das allgemeine Abkürzungszeichen ist etwa ein umgekehrter Apostroph. Auf einer einfachen Protokoll mit intitulatio, Adresse und salutatio folgt eine Arenga, die durch den Ausdruck *cuius consideratione* mit der dispositio verbunden ist, darauf folgt eine sanctio und ein Prämienformel (sanctio positiva), bevor eine lange Pertinenzformel das Gut des Klosters beschreibt. Hierauf folgt ein Spatium von einer Zeile, bevor eine corroboratio mit Hinweis auf dem Siegel den Kontext abschließt. Es gibt keinen Umbug. Das Siegel hängt in Seidenfäden, durch zwei Schnitte gezogen.

Ferner ist die große Austauschsurkunde des Königs Knut für dasselbe Kloster auch auf ein Stück Pergament von Hochformat geschrieben und ebenso ohne Umbug. Das Siegel hängt an einem durch einen Schnitt gezogenen Pergamentstreifen. Die Schriftzeilen gehen von Rand zu Rand, und die blinde Liniierung ist noch zu spüren. Die Urkunde ist

---

26 Dieser Abschnitt ist in freundlichem Einverständnis mit Frau Dr. Birgitta Fritz, Leiterin des schwedischen Diplomatariums, abgefaßt worden. Sie hat mir wertvolle Hinweise und ergänzende Fotokopien überlassen. Noch dazu hat Jan Öberg seinen Vortrag aus Budapest, «Königliche Kanzlei und Diplomatik in Schweden bis um 1250»,in Filologiskt Arkiv Nr. 19 (Lund 1974) mit 12 Reproduktionen publiziert, wovon ich hier einige wenige wiederhole.

27 Vergl. Jan Öberg in Filologiskt Arkiv 19 p. 5.

28 Druck: D.S. I Nr. 63. Fotografische Reproduktion : Jan Öberg Nr. 1, wonach hier Abbildung Nr. 10.

von einem Schreiber geschrieben, der sowohl älteres als jüngeres Schriftgut benutzt. Er benutzt &-Ligatur für *et*, verkleinertes Majuskel-R im Inlaut — fratribus, agRis — er verwendet einmal die seltene N-t Ligatur in *appellantur*, und *d* mit senkrechtem Rückenstrich nur in *desidero*. Die Buchstaben *a* und mehrfach auch *f* sind mit einer Schleife oben an der Oberlänge versehen, ähnlich wie in der Urkunde des Königs Erik Lam von 1140. Nach intitulatio und Arenga führt promulgatio direkt zu den Austauchsbestimmungen. Darauf folgen Zeugen des Austauchs und Zeugen der Bestätigung. Zum Schluß gibt es eine sanctio und eine Belohnungsformel.

Andere Urkunden dieses Königs beziehen sich auf den Gutsbesitz desselben Klosters. Sie sind ganz einfach formuliert[29]. In einem Fall folgen Zeugen und sanctio zum Schluß; in einem anderen Fall befiehlt er die Restituierung eines entzogenen Gutes und droht mit Strafverfolgung. Zum Schluß nur ein einfaches *Valete* wie im Mandat des Königs Erik Lam von 1140.

Eine Schenkungsurkunde des Königs Sverker Karlsson für die Kirche in Uppsala von 1200 ist dagegen regelrechter[30]. Sie ist auf einem Stück Pergament von Querformat geschrieben und mit Umbug versehen. Das Protokoll wird mit einer invocatio eingeleitet und schließt nach intitulatio und Adresse mit salutatio. Der Kontext bietet eine kurze Arenga dar, darauf folgen publicatio und eine dispositio, die zum Teil Gutsbesitz zum Teil Regeln über Gerichtsverfahren in Kriminalsachen enthält. Eine corroboratio und eine sanctio schließen den Kontext. Darauf folgen die Datierung nach Inkarnations- und Schaltjahr und die Formel *regnante domino nostro Ihesu Christi cui est honor et imperium in secula seculorum Amen*. Amen ist mit Zwischenraum unter den Buchstaben geschrieben, um die Zeile vollständig auszufüllen. Die Schrift ist die ältere gotische Diplomschrift.

Im Jahre 1219 stellten der König Johan Sverkersson und der königliche Kanzler Karl, Bischof von Linköping, in Gemeinschaft eine Urkunde für das Kloster Nydala heraus[31]. Sie ist auf ein Pergament-

---

29 Druck: D.S. I Nr. 65 und 69. Fotografische Reproduktion: Öberg Nr. 2 und 3.

30 Druck: D.S. I Nr. 115. Fotografische Reproduktion: Öberg Nr. 4, wonach hier Abb. fig. 11.

31 Druck: D.S. I Nr. 183. Fotografische Reproduktion: Öberg Nr. 7, wonach hier Abb. Nr. 12.

stück ohne Umbug geschrieben. Die Schrift ist die gotische Diplomschrift. Die Zeilen gehen von Rand zu Rand, und die Schrift zeigt noch nicht die beginnende Brechung. Nach Arenga und promulgatio gibt die dispositio bekannt, daß die Erben des Herrn Bengt die Fischerei in einem See für das Kloster bestimmt haben. Dies geschieht auf dem Tag der königlichen Thronbesteigung. Eine sanctio und kurze Datierung mit *actum*, Jahr und Regierungsjahr schließen die Urkunde.

Auch in 1220 finden wir eine Urkunde, die von König Johan Sverkersson für Kloster Riseberga bestimmt ist. Sie ist von demselben Schreiber geschrieben [32]. Im Gegensatz zu der Urkunde von 1219 ist sie mit einer invocatio eingeleitet, sonst ist fast dasselbe Formelsystem genutzt worden. Die dispositio bezieht sich auf Übertragung einiger Besitztümer. Nach sanctio folgen diesmal die Zeugen vor der Datierung mit *Datum*.

In Schweden finden wir auch einige Urkunden, die von dem König als Schiedsrichter ausgestellt sind. Zweimal hat König Erik III Eriksson ein friedliches Abkommen über Teilung einiger Waldbesitztümer zwischen dem Kloster Nydala und den lokalen Einwohnern getroffen. Beide Urkunden sind auf Pergament geschrieben, und die Siegel hängen in durch den Umbug gezogenen Fäden. Sie sind von zwei verschiedenen Schreibern geschrieben, in der älteren Urkunde mit einem schmalen Rand, in der jüngeren ohne Rand. Die Schrift ist die gotische Diplomschrift. Das Formelsystem ist sehr einfach [33]. Nach Protokoll mit intitulatio, Adresse und salutatio, folgt die dispositio unmittelbar, nur in der jüngeren Urkunde mit einer publicatio eingeleitet. Eine corroboratio mit Hinweis auf dem Siegel schließt die jüngere Urkunde ab [34]. Dieses vereinfachte System der jüngeren Urkunde wird ausschlaggebend für die folgende Zeit, wie z.B. eine Urkunde des Königs Magnus Ladulæs von 1285 am 31. Oktober, Dipl. Danicum 2. Reihe Band III nr. 154,

---

32 Öberg p. 7 nach L. Sjödin, Medeltida kanslistilar i Sverige p. 310 (in Meddelanden från svenska riksarkivet 1959-1961, Stockholm 1964). — Druck: D.S. I Nr. 185. Fotografische Reproduktion: Öberg Nr. 6.

33 Druck: D.S. I Nr. 294, Datierung «um 1236-1238».Fotografische Reproduktion: Öberg Nr. 10, wonach hier Abb. fig. 13.

34 Datierung: 1238. Druck: D.S. I Nr. 300. Fotografische Reproduktion: Öberg Nr. 11, wonach hier Abb. fig. 14.

zeigt[35]. Nun fügt man aber in den meisten Fällen ein Eskatokoll mit Datierung und Zeugen hinzu[36]. Einen Rand gibt es nun auch, die Größe ist natürlich sehr verschieden.

Vor 1200 kennt man keine originale Königsurkunden aus Norwegen. Aus dem Zeitraum von 1200 bis etwa 1270 gibt es einige wenige, davon 5 auf alt-norwegisch oder westnordisch abgefaßt[37], 5 in lateinischer Sprache, die in Public Record Office in London vorhanden sind, und noch 5, die dem Archiv der Hansestadt Lübeck gehören. Die ältesten von diesen sind durchgehend ohne Datierung.

Die zweifellos älteste Königsurkunde ist von dem Gegenkönig Philippus, der sich auf der Kirche stützte, auf alt-norwegisch ausgestellt worden. Sie ist ohne Datierung, aber nach 1208 verfaßt und auf ein kleines rektanguläres Pergamentstück geschrieben[38]. Sie ist ohne Umbug. Ganz unten nahe dem Rand gibt es einen Schnitt für das Siegel. Die Schriftzeilen laufen von Rand zu Rand. Das Schriftbild ist von den speziellen Buchstaben geprägt, die wahrscheinlich von der angelsächsischen Schrift herkömmlich sind. Hier finden wir anders gestaltete Buchstaben wie *ſ* und *v* «wyn», durchstrichenes *d* und «thorn» als Zeichen beziehungsweise für das sogenannte «weiche» d und für den entsprechenden stimmlosen Laut. König Philippus befiehlt den Einwohnern in Hobøl in der Nähe von Oslo, die Entscheidung der Streitfragen über ein Gut, das der verstorbene König Inge dem Kloster Hovedøy geschenkt hat, zu beobachten. Das Formelsystem dieses Befehls ist sehr einfach. Ein kurzes Protokoll mit intitulatio nur *Philippus konungr*, Adresse und salutatio führt ohne Übergang zur narratio mit Darstellung des Sachverhalts. Darauf folgt die königliche sanctio. Zuletzt Eskatokoll nur mit *Valete*.

---

35 auch gedruckt in D.S. II Nr. 1731.

36 Vergl. auch Åke Ljungfors, Bidrag till svensk diplomatik före 1350 (Lund 1955) p. 125 flg., und Kulturhistorisk Leksikon for nordisk Middelalder Band IV (Kbenhavn 1959) s.v. Eskatokol.

37 Abbildungen in Corpus codicum Norvegicorum medii aevi. Folio serie. Vol. II: Norske diplomer til og med år 1300. Redigert af Finn Hdnebø. Oslo 1960.

38 Druck: Dipl. Norv. I (1849) Nr. 3. Abbildung und Druck in Corpus codicum Norvegicorum II Nr. 3. Auch Fotografie in Gustav Indrebø, Norsk Målsoga (Bergen 1951) p. 103. wonach hier Abb. fig. 15.

Aus der langen Regierungszeit des Königs Håkon IV Håkonsøn 1217-1263 gibt es einen Befehlsbrief wegen Streitigkeiten über die Fischerei in Døvik[39], um 1224 ausgestellt, und eine Bestätigungsurkunde de königlichen Donationen für die St. Swithunskirche in Stavanger, um 1245 ausgestellt[40], beide in der alt-norwegischen Sprache abgefasst. Der Schreiber der Urkunde über die Fischerei verwendet die ältere gotische Diplomschrift mit anfangenden schwachen Brechungen der Staben in den Buchstaben *m* und *n*. Das Formelsystem ist ein wenig ausführlicher. Intitulatio noch sehr kurz: *H. konongs sun H. konongr*, Adresse und salutatio *quediu guds oc sina* Der Kontext fängt mit einer publicatio an und setzt mit einer narratio zur Erläuterung des Sachverhalts fort, die Fischerei gehöre früher dem Königtum, sei nun aber zum Bischof und den Geistlichen übergegangen. Nun haben die Bauern versucht, den Wert der Fischerei herabzusetzen. Der König droht den Verleumdern mit seinem Zorn und mit großen Geldstrafen. Kein Eskatokoll.

König Håkons Bestätigungsurkunde für St. Swithuns Kirche in Stavanger ist reicher ausgestattet. Sie ist auf ein mit Umbug versehenes Pergament geschrieben, das Siegel hängt in Seidenfäden, die durch den Umbug gezogen sind. Die Schrift ist die gotische Diplomschrift. Das Protokoll besteht aus intitulatio, Adresse und salutatio. Der Kontext fängt mit einer Arenga an, darauf folgt eine narratio mit Hinweis auf die Urkunde des früheren Königs Magnus Erlingsson und auf die Tatsache, daß die Stadt Stavanger aus dem Besitz der Kirche geraten ist. Mit den Wörtern «ok fyrir thvi» i.e. igitur, als Verbindung folgt die publicatio und dispositio. Das letztere Glied enthält die königliche Bestätigung und eine Erweiterung der Donation. Zum Schluß eine sanctio positiva, eine sanctio negativa und eine apprecatio und Zeugen, aber keine Datierung.

Die wenigen Urkunden in der lateinischen Sprache aus der Zeit dieses Königs fallen in zwei Gruppen, nämlich drei Urkunden in Public

---

39 Druck: Dipl. Norv. II (1851) Nr. 5. Abbildung und Druck in Corpus codicum II Nr. 5. Auch von Johan Agerholt in der Zeitschrift «St. Halvard» Jahrgang 34 (Oslo 1956) p. 263 reproduziert.

40 Druck: Dipl. Norv. I Nr. 51. Abbildung und Druck in Corpus codicum II Nr. 7.

Record Office — und 5 in Lübeck. Die drei Urkunden in London sind an den englischen König gesandt [41]. Sie haben alle ein und dasselbe Protokoll mit Adresse: der englische König, intitulatio: der norwegische König, beide mit Devotionsformel *dei gratia* und zuletzt salutatio. Zwei von ihnen [42] betreffen Gierfalken, die der norwegische König zu schenken wünscht, in dem einen Falle nach der Rückkehr der königlichen Falkenfänger aus Island. Die dritte Urkunde bezieht sich auf ein sequestriertes kaufmännisches Vermögen, deshalb eine Bitte um königliche Hilfe. Kein Eskatokoll, nur im letzten Fall ein *Valete*.

Die fünf Urkunden des Königs Håkon im Archiv der Hansestadt Lübeck beziehen sich alle auf Streitigkeiten oder Beendigung einiger Fragen wegen norwegischer oder lübeckischer Überfälle zur See [43]. Sie sind Bruchstücke der politischen Auseinandersetzungen zwischen den beiden. Sie sind ganz einfach formuliert. Eine sehr kurze intitulatio, Adresse und Gruß. Danach eine Darstellung des Sachverhalts und Anspruch und Angebot. Sie sind fast alle ohne Eskatokoll mit Datierung. Nur in einem Fall gibt es eine Datierung mit Ort. Die Schrift ist die gotische Diplomschrift.

Als König Magnus Håkonsson im Jahre 1265 den Dom zu Nidaros in seinen Schutz nahm [44], stellte er eine Urkunde aus, die ein reicheres Formelsystem als vorher darbietet, obwohl die Arenga fehlt. Das Protokoll ist dasselbe wie früher: intitulatio, Adresse und salutatio *quediu guds oc sinu*. Der Kontext fängt mit publicatio an, die unmittelbar zur dispositio führt, worauf die sanctio negativa und positiva den Text beendet. Das Eskatokoll nur eine Datierung. Das Pergament hat einen Umbug. Das Siegel hängt in Seidenfäden. Noch eine undatierte Tauschsurkunde des Königs für Nidaros [45] bietet dieselben Textglieder dar. Beide Urkunden sind in der alt-norwegischen Sprache abgefaßt, die Schreiberhände sind aber verschieden. Die Formulierungen der Glieder

---

41 Druck: Dipl. Norv. XIX (Oslo 1910 flg.) Nr. 153. 154 und 167 (nach London, Public Record Office, Anc. Corresp. IV Nr. 114-16).

42 Druck: Dipl. Norv. Nr. 153 und 167.

43 Druck: Hansisches Urkundenbuch Bd. I (Halle 1876) Nr. 356, 366, 389 und 390.

44 Druck: Dipl. Norv. II Nr. 12. Abildung und Druck in Corpus codicum II Nr. 11.

45 Druck: Dipl. Norv. I Nr. 60. Abbildung und Druck in Corpus codicum II Nr. 12.

lassen die Vermutung zu, daß das lateinische Formelsystem in Norwegen wohlbekannt war [46].

Warum denn wählt man alt-norwegisch statt lateinisch? Die Frage ist schwierig zu beantworten. Man hat sich Vorbilder aus England vorgestellt, indem man zusammen mit Buchstaben aus der angelsächsischen Schrift auch Formeln aus der angelsächsischen Kanzleisprache übernommen hatte, z.B. die bereits genannte *quediu Guds ok sina*, in angelsächsischer Sprache *Godes gretings and his*, vergleiche lateinisch *salutem et benedictionem dei* [47]. Das bleibt natürlich eine Vermutung, die man nicht nachweisen kann. Eine andere Möglichkeit ist, daß man die alt-norwegische Sprache wählt, weil die Sprache der mittelalterlichen Gesetze, z.B. Gulatingslogen [48], bereits alt-norwegisch war und eben der Gulatingsgesetz vor 1200 auf dieser Sprache niedergeschrieben war.

Anmerkungen

(Abkürzungen: Atlas = Corpus diplomatum regni Danici I-VII (Hauniae 1938), edd. Franz Blatt et C.A. Christensen. — D.D. = Diplomatarium Danicum 1. Reihe Band I-VII (København 1957-1990) 789-1249, edd. C. A. Christensen, Herluf Nielsen, Niels Skyum-Nielsen und Lauritz Weibull. — D.S. Diplomatarium Suecanum Band I (Stockholm 1829), ed. J. G. Liljegren. — Dipl. Norv. = Diplomatarium Norvegicum Band I-II und XIX (Christiania (Oslo) 1849, 1852 und 1910), ed. Chr. Lange et al.).

---

[46] Für Empfänger außerhalb Norwegens verwendet man normalerweise die lateinische Sprache, vergl. die Urkunden für den englischen König und Lübeck, oben Anmerkung 39 und 41. Eine Ausnahme gibt es jedoch: 1289 31. Juli geben König Erik und Herzog Håkon eine Urkunde auf norwegisch für Kampen. Druck: Hansisches Urkundenbuch I (Halle 1876) Nr. 1058. Abbildung und Druck in Corpus codicum Norvegicorum II Nr. 26.

[47] vergl. Gustav Indrebø, Norsk Målsoga (Bergen 1951) p. 105-106, auch Kulturhistorisk Leksikon for nordisk Middelalder Bd. III (Kbenhavn 1958) s. v. Diplomspråk p. 93-94, und Nordisk Kultur XXVIII: B (=Palæografi B: Norge og Island, af Didrik Arup Seip, Uppsala 1954) p. 2-4.

[48] vergl. Kulturhistorisk Leksikon for nordisk Middelalder Bd. V (Kbenhavn 1960) s.v. Gulatingsloven, mit Hinweis auf ältere Literatur.

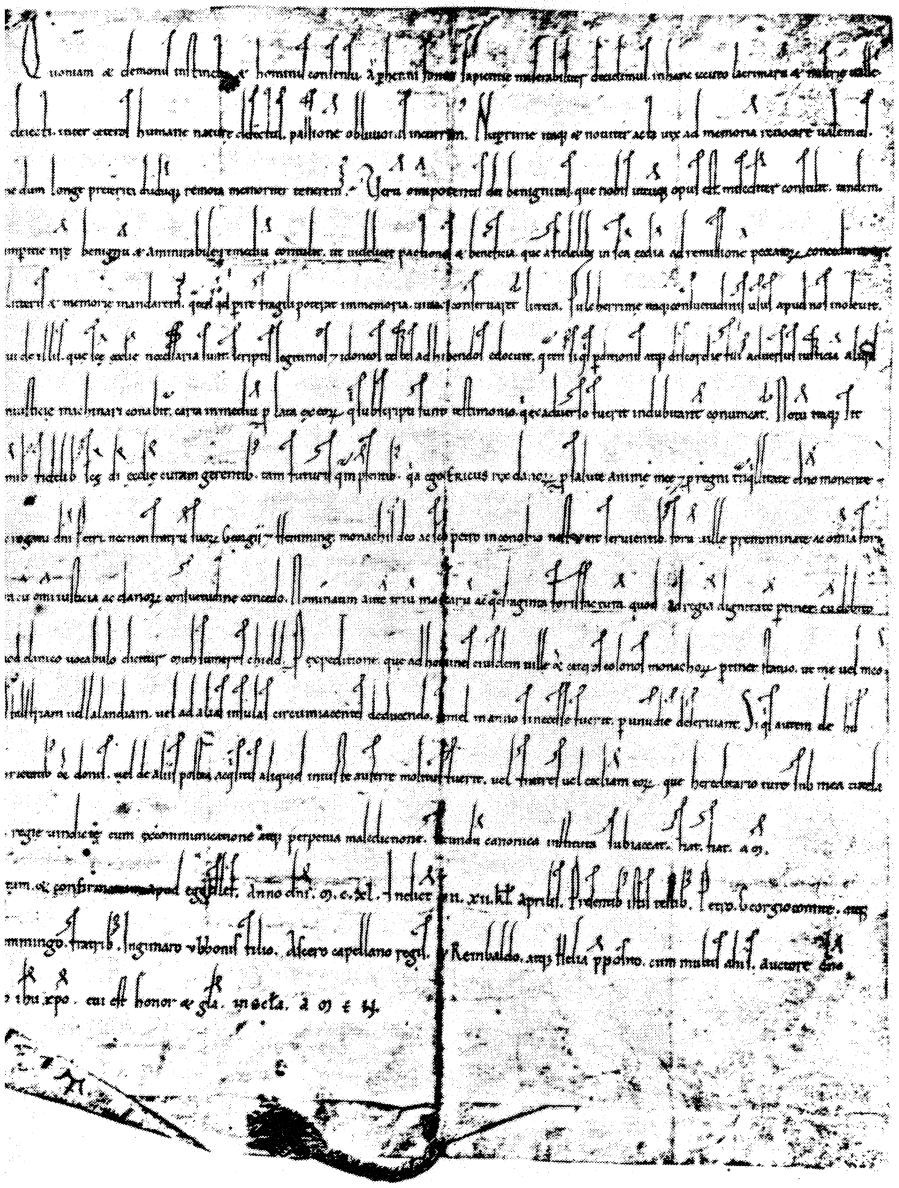


Fig. 1. Erik Lam: 21. marts 1140 (nach Erik Kroman, Middelalderlig Skrift (1951) Nr. 5).

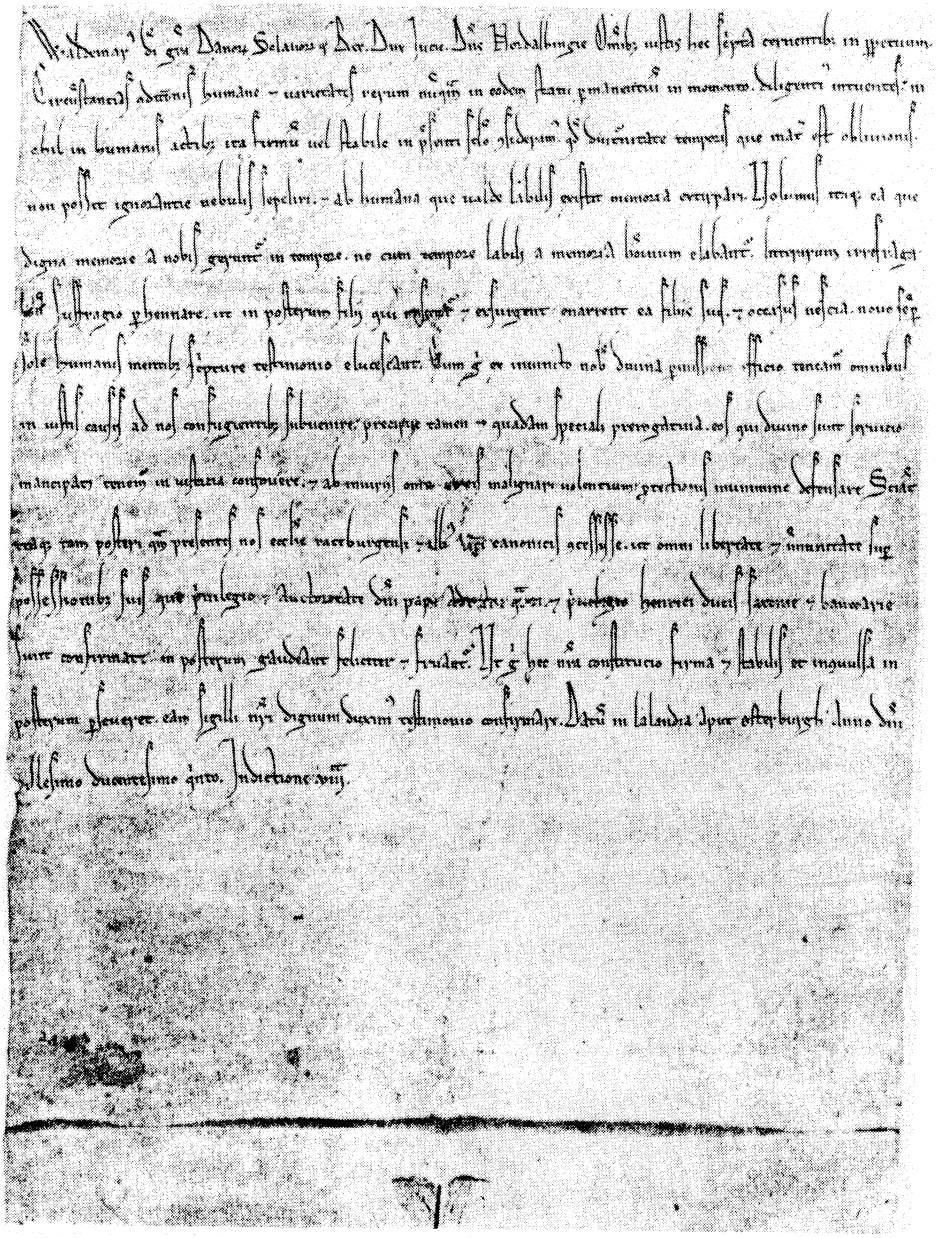


Fig. 2. Valdemar 2.: u. d. 1205.

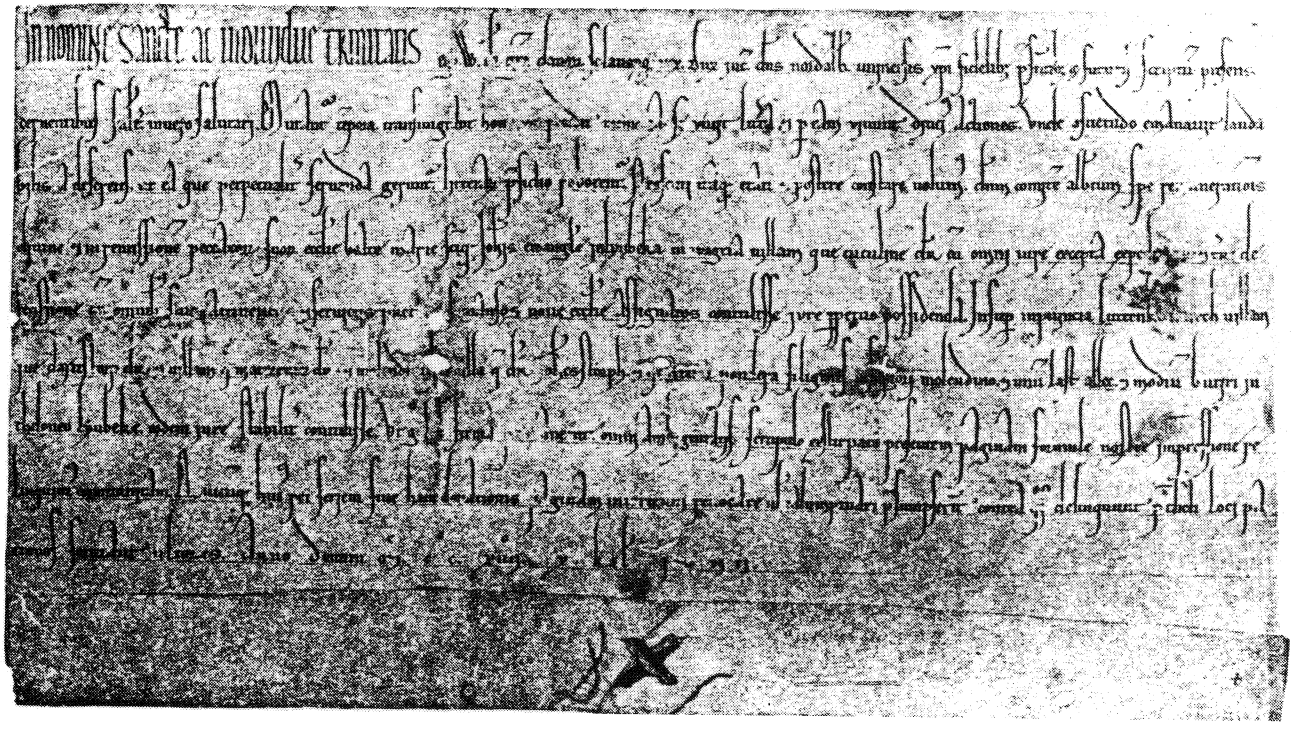


Fig. 3. Valdemar 2.: 23. maj 1214.

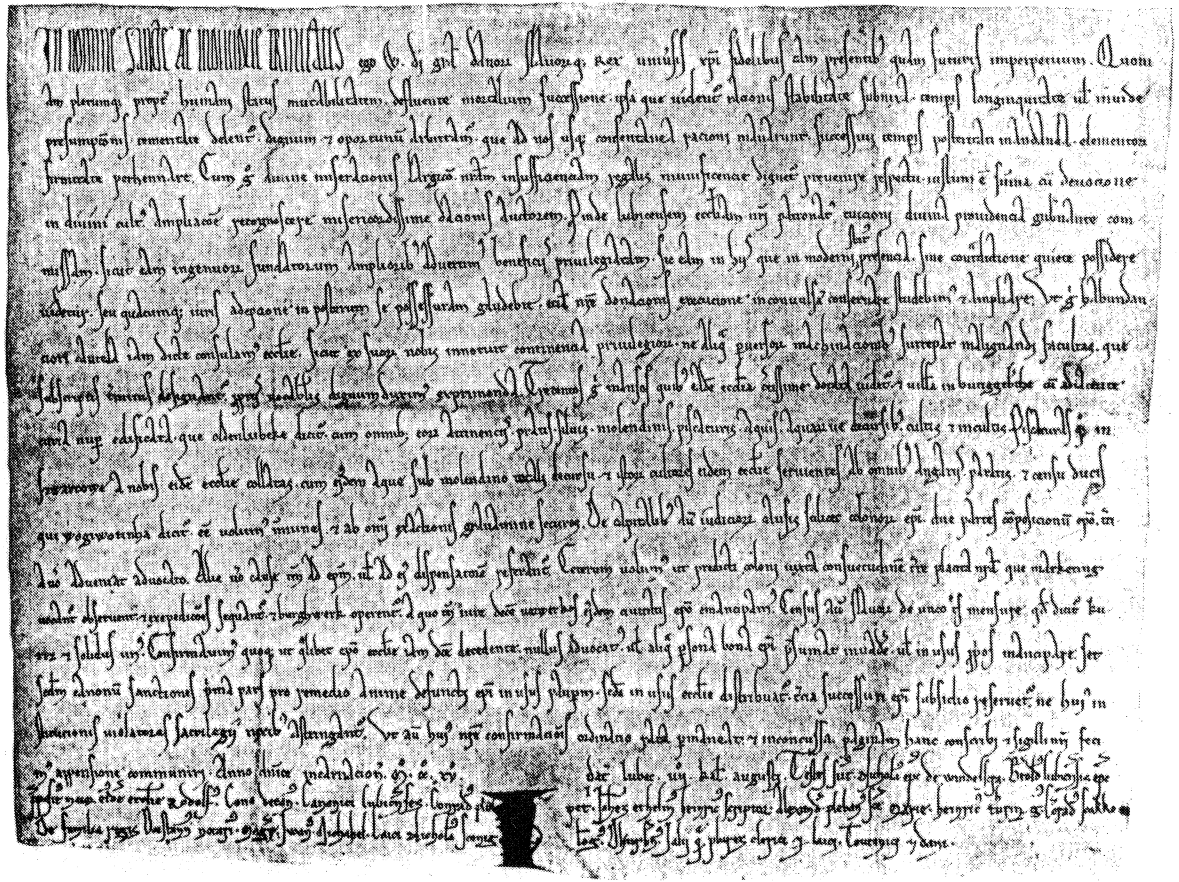


Fig. 4. Valdemar 2.: 29. juli 1215.

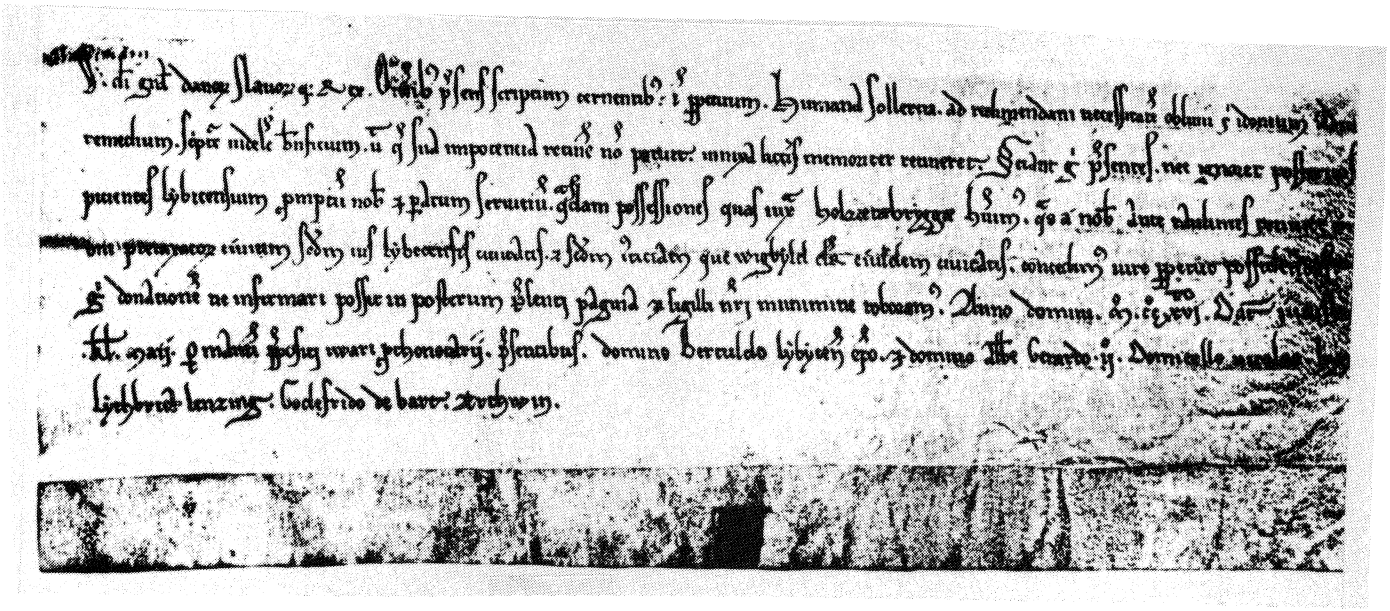


Fig. 5. Valdemar 2.: 1. maj 1216.

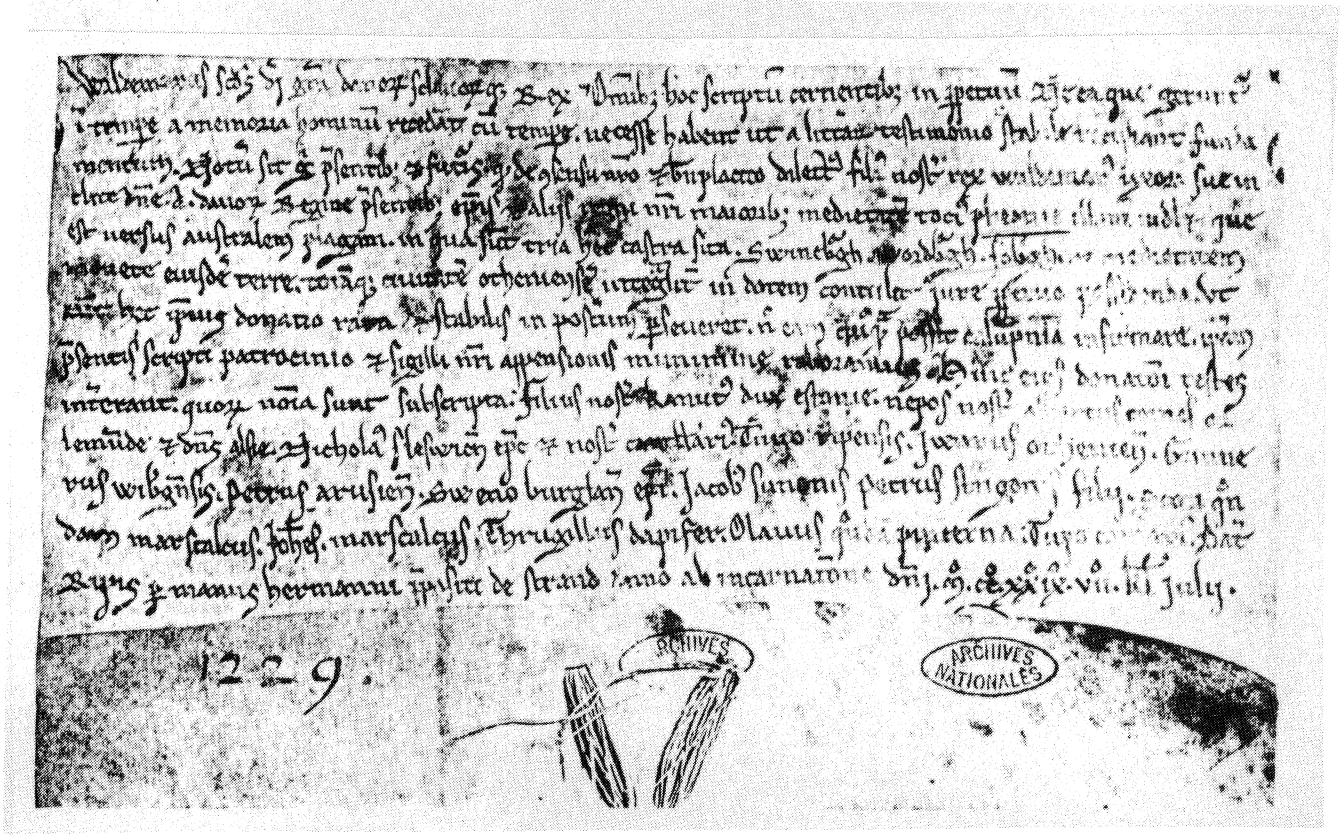


Fig. 6. Valdemar 2.: 25. juni 1229.

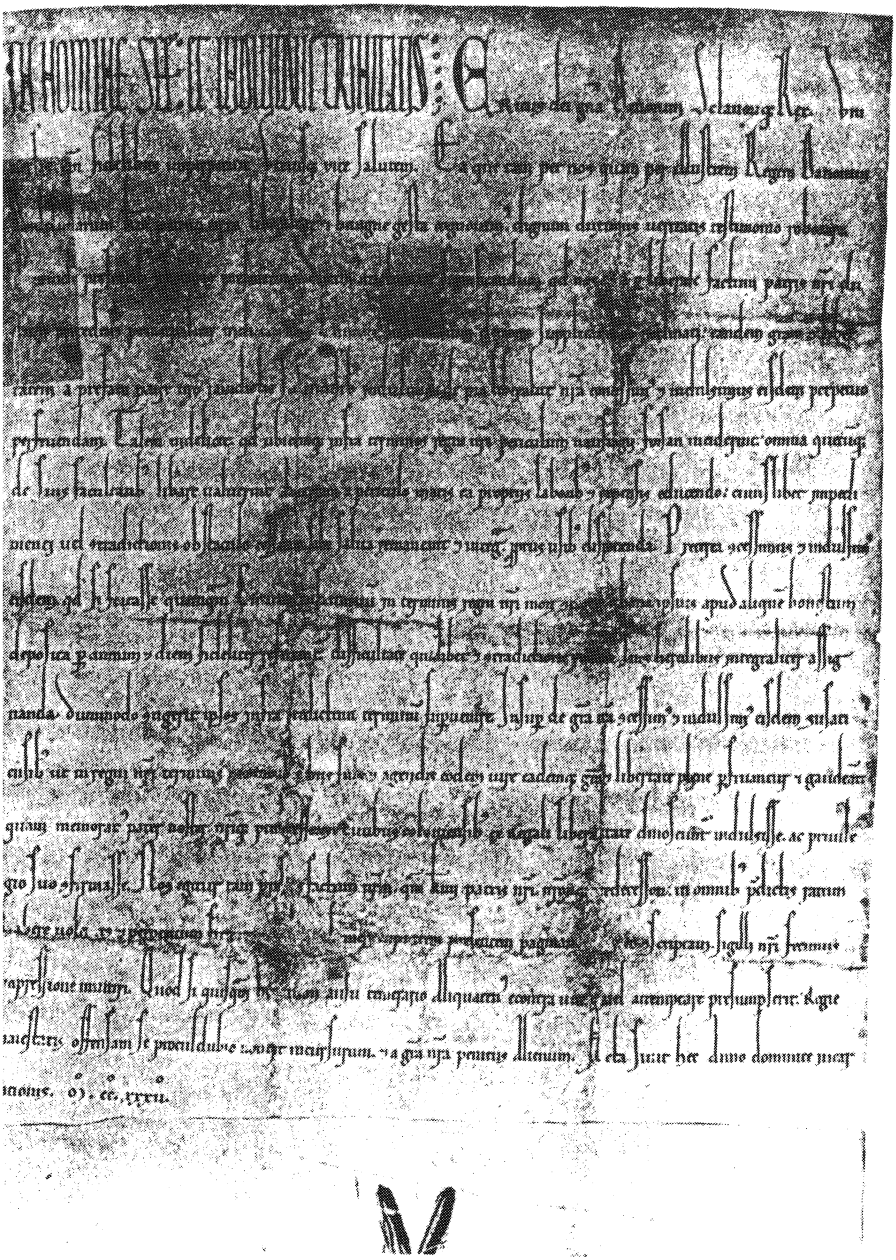


Fig. 7. Erik 4. Plovpenning: u.d. 1232.

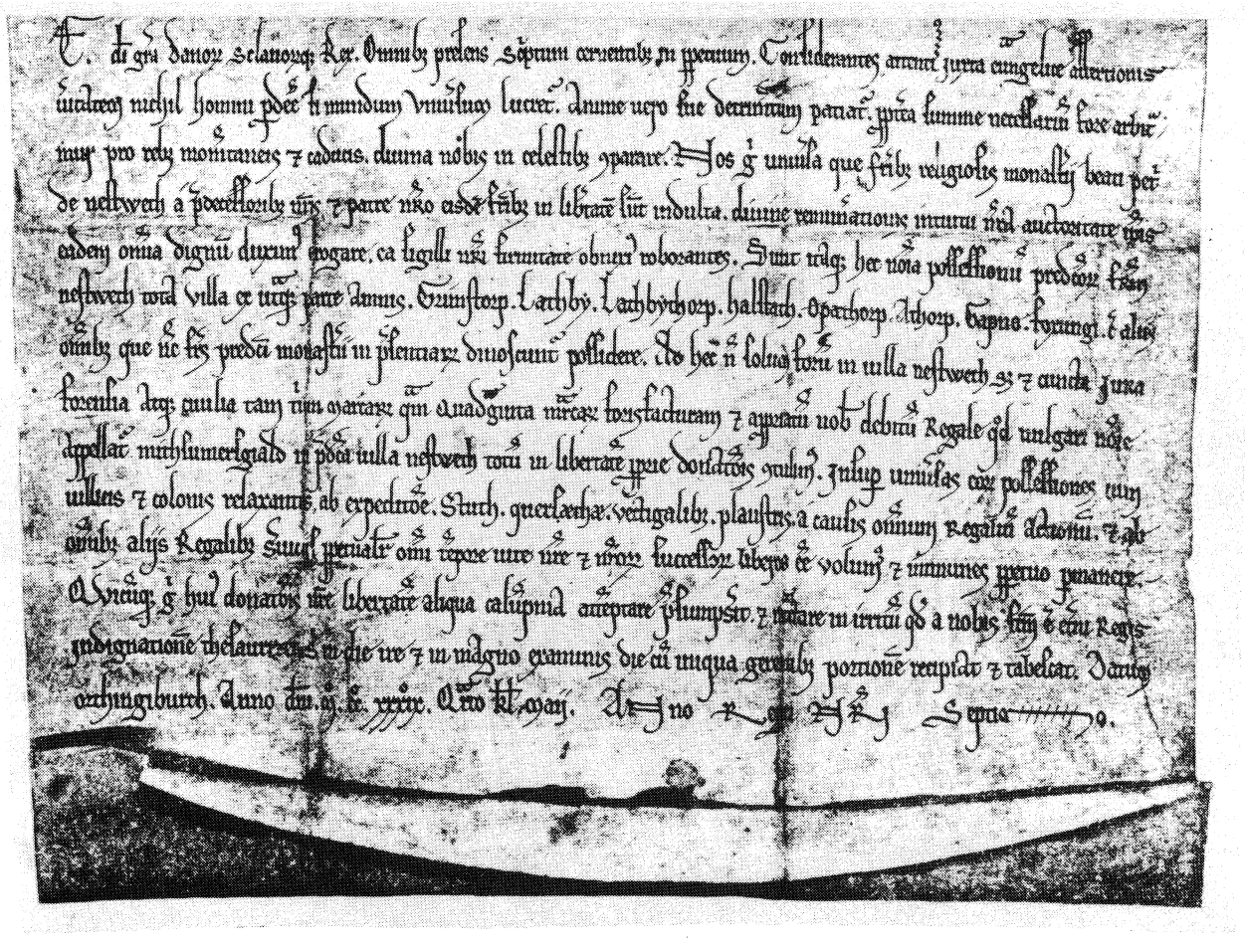


Fig. 8. Erik 4. Plovpenning: 28. april 1239.

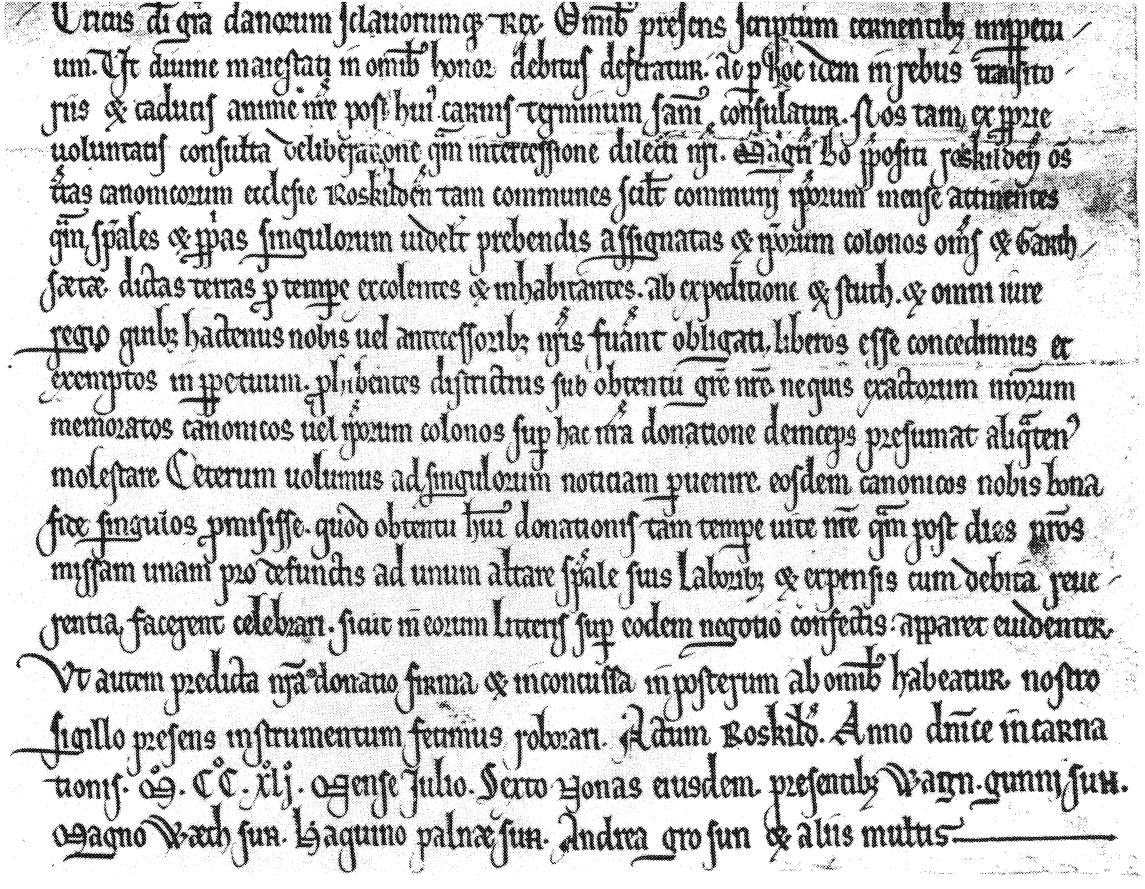


Fig. 9. Erik 4. Plovpenning: 2. juli 1241.

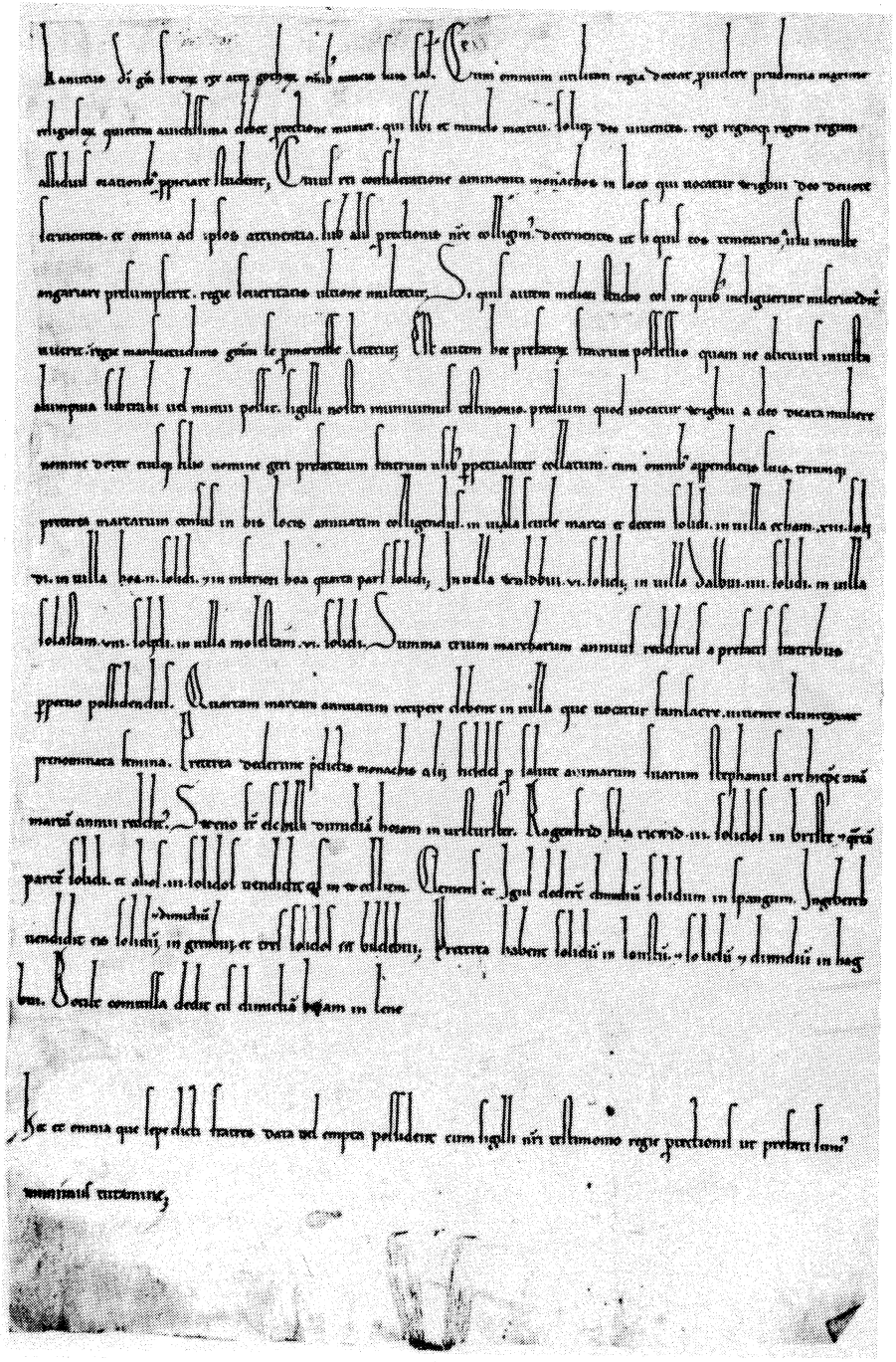


Fig. 10. König Knut Eriksson (um 1185-1187) — (nach Jan Öberg).

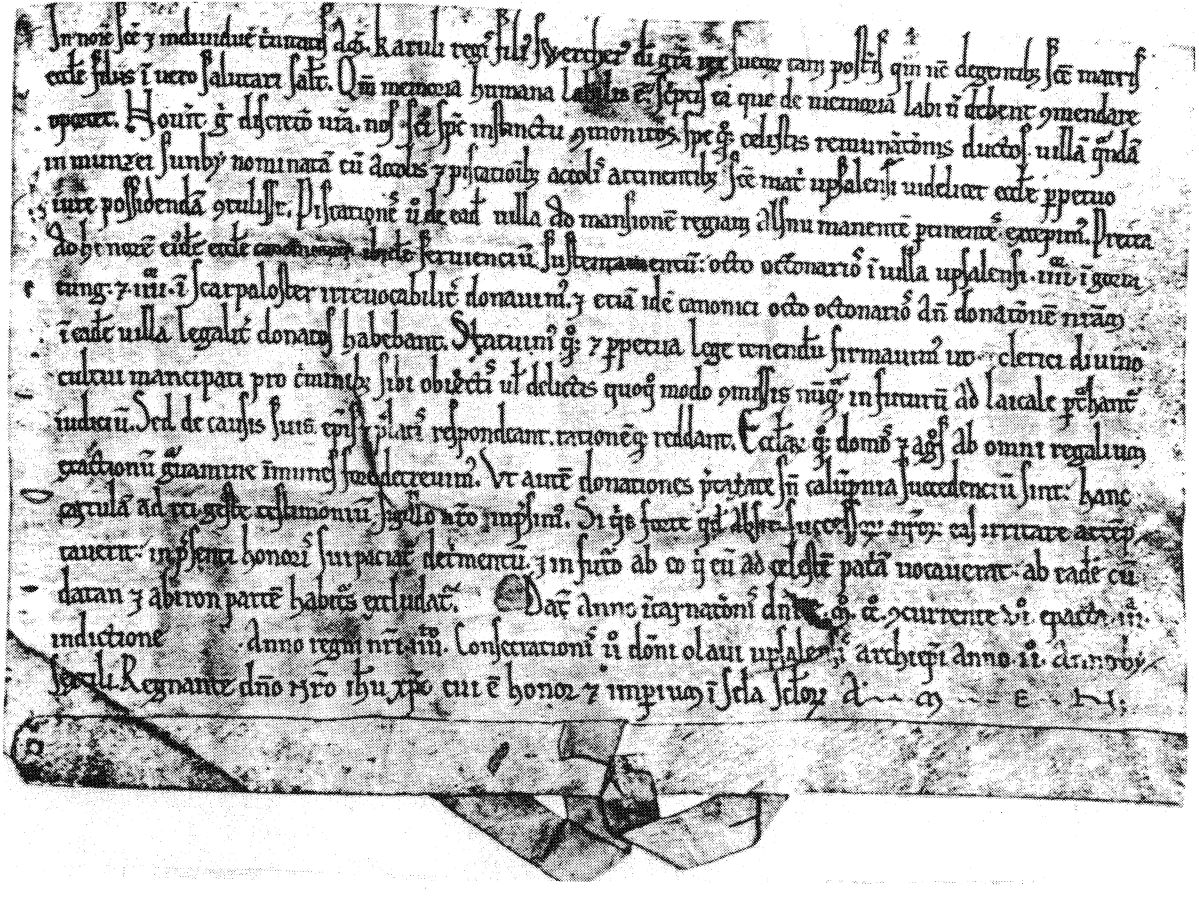


Fig. 11. König Sverker Karlsson. 1200. — (nach Jan Öberg).

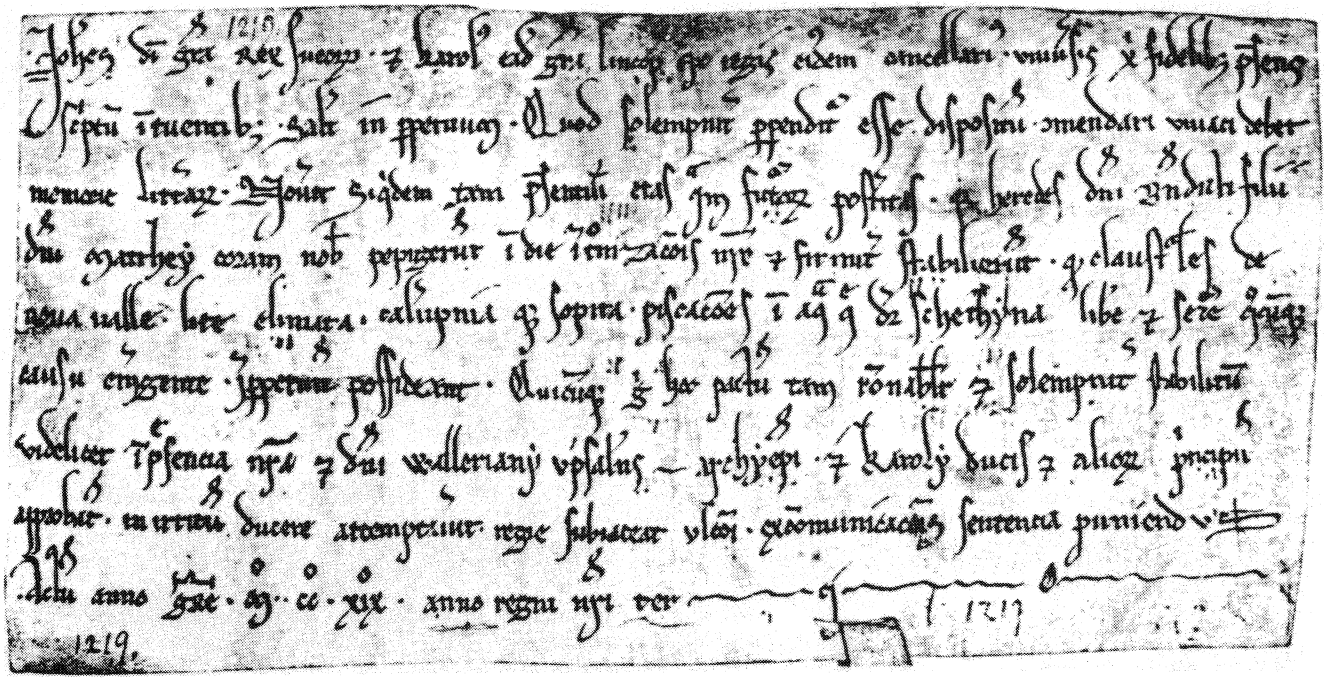


Fig. 12. König Johan Sverkersson und Bischof Karl von Linköping. 1219. — (nach Jan Öberg).

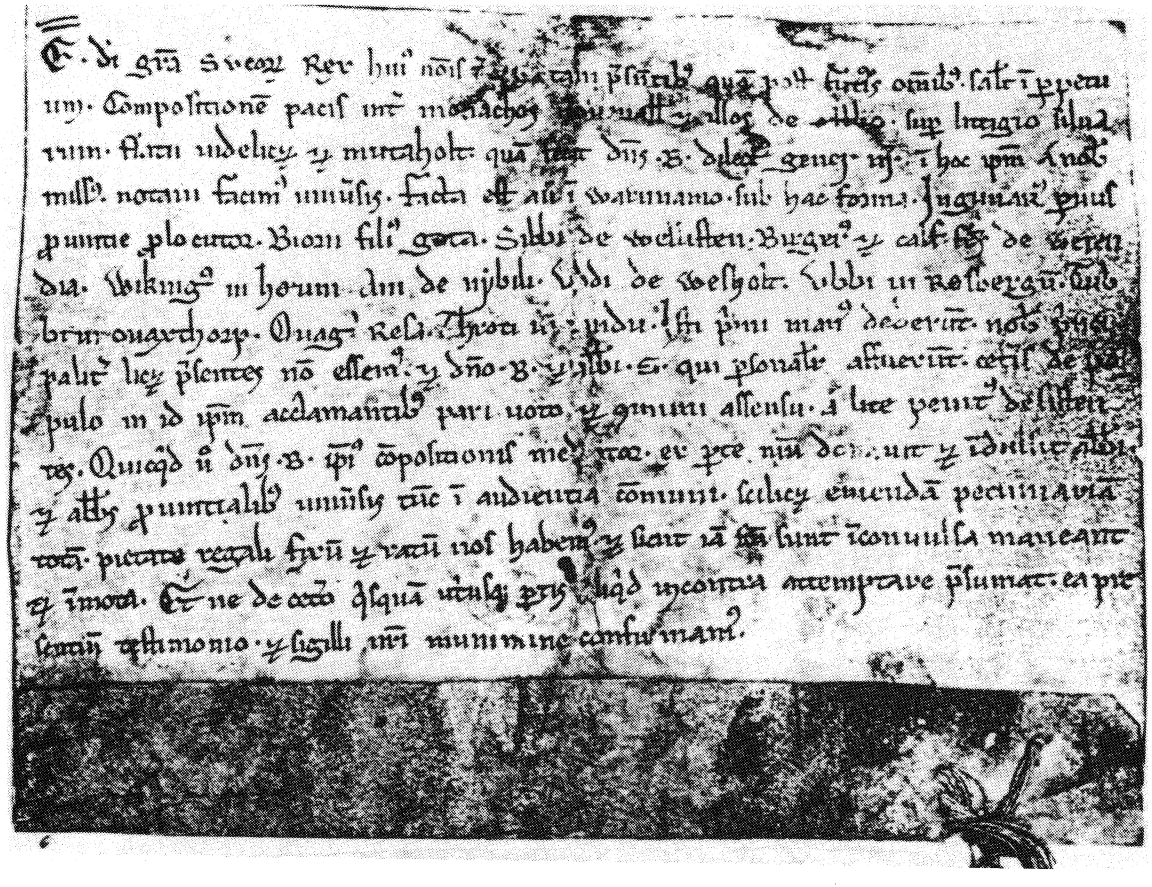


Fig. 13. König Erik Eriksson. Um 1238. — (nach Jan Öberg).

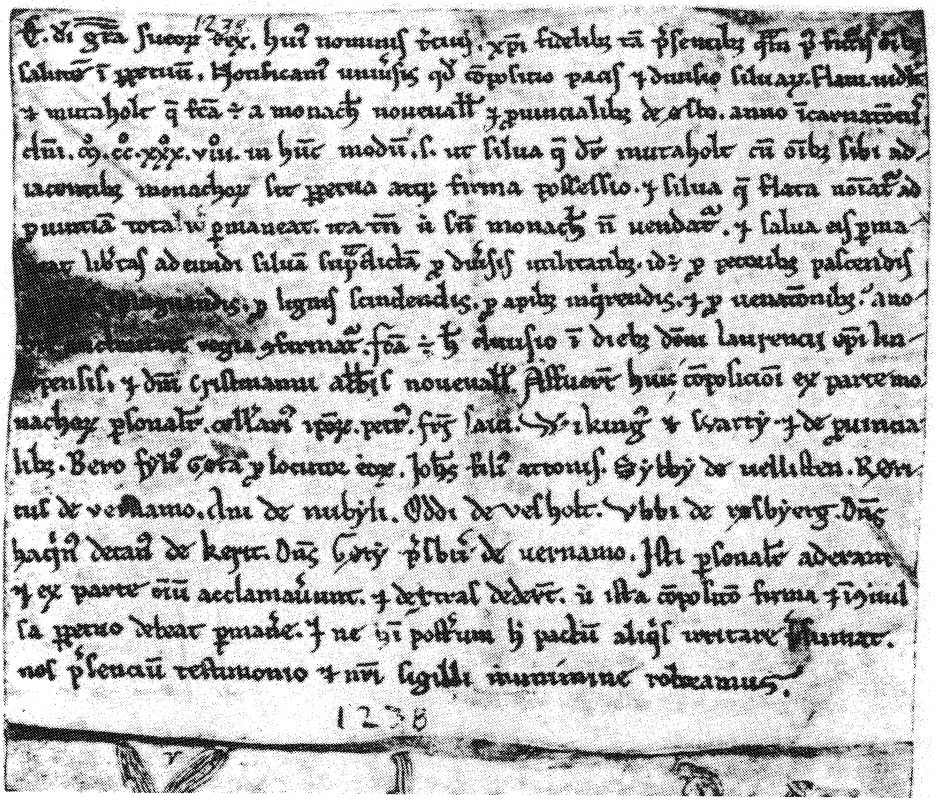


Fig. 14. König Erik Eriksson. 1238. — (nach Jan Öberg).

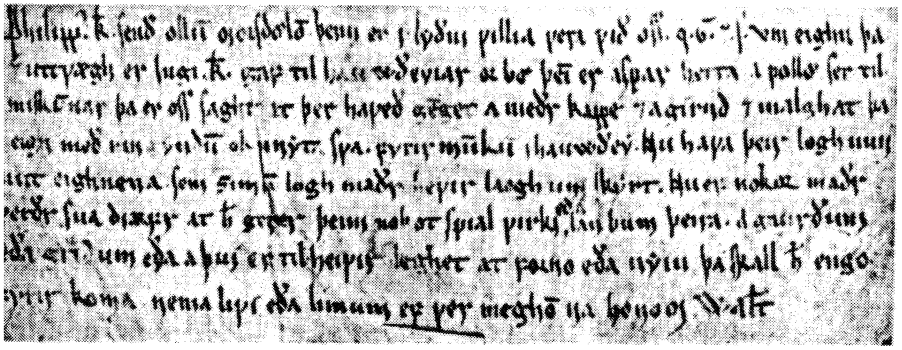


Fig. 15. Der norwegische «Baglerkönig» Philippus. Um 1207-1217. — (nach Gustav Indrebø).

CORONA DE CASTILLA. DOCUMENTACIÓN REAL. TIPOLOGÍA (1250-1400)

Por **P. Ostos Salcedo** y **M. J.Sanz Fuentes**
España

La clasificación que pasamos a proponer se basa, en primer lugar, en los elementos validatorios del documento. Han sido ellos quienes nos han permitido una mayor claridad, respecto a clasificaciones anteriores, y al mismo tiempo, una propuesta de clasificación globalizadora para este período cronológico, en el cual cristalizan de modo definitivo tipologías documentales, cuya utilización se había iniciado medio siglo antes, y nuevos tipos que se irán abriendo camino en la cada vez más burocratizada administración de la corona castellano-leonesa. Por otra parte, nos permite incluir en ella la denominación tradicional con la que durante tiempo se han venido designando los tipos documentales, y que en el texto aparecen marcados en cursiva.

Contamos, pues, como documentos emitidos por la cancillería castellano-leonesa en el período establecido con:

1. — DOCUMENTOS SELLADOS

1.1. — Sellados con sello de metal

1.1.1. — Privilegios: *Privilegios rodados*

1.1.1.1. — de concesión (I)
1.1.1.2. — de confirmación (II)

1.1.2. — Cartas: *cartas plomadas*

1.1.2.1. — notificativas (de merced) (III)
1.1.2.2. — intitulativas (de mandato) (IV)

1.2. — Sellados con sello de cera

1.2.1. — En aposición pendiente

1.2.1.1. — Cartas: *Cartas abiertas*

1.2.1.1.1. — notificativas (de merced) (V)
1.2.1.1.2. — intitulativas (de mandato) (VI)

1.2.2. — En aposición adherente

1.2.2.1. — Adherente abierta

1.2.2.1.1. — notificativas
1.2.2.1.2. — intitulativas

1.2.2.1.2.1. — de merced: *Carta de merced*
1.2.2.1.2.2. — de mandato: *Mandato /Real provisión* (VII)

1.2.2.2. — Adherente de cierre

1.2.2.2.1. — *Misiva* (VIII)

2. — DOCUMENTOS NO SELLADOS

2.1. — Albalaes

2.1.1. — de merced: *Albalá de merced* (IX)
2.1.2. — de provisión: *Albalá de provisión* (X)

1. DOCUMENTOS SELLADOS

1.1. Sellados con sello de metal (bulla)

El sello metálico, básicamente el sello de plomo, aunque en algunas ocasiones se utilice el sello de oro, y los hilos de seda como vínculo, son utilizados en la cancillería castellana como símbolo de valor perpetuo del documento que validan.

1.1.1. **Privilegios**: *Privilegios rodados*

Son los documentos más solemnes de la cancillería real castellana, herederos de la tradición establecida ya por los documentos solemnes de la monarquía asturiana y caracterizados por ser el único tipo

documental en el que aparece como elemento validador, junto a la suscripción del rey, el *signum regis*. El calificativo de *rodados* viene determinado por el hecho de que, desde los reinados de Fernando II de León y Alfonso VIII de Castilla, el signo -león o cruz- aparece envuelto por una *rueda* (*rota*), hecho que continúa ocurriendo durante el reinado de sus sucesores hasta consagrarse como definitivo en el reinado de Fernando III, que reunifica bajo su poder ambos reinos. Desde entonces el *signum regis* castellano-leonés es siempre, hasta su desaparición en el siglo XVI, *signo rodado*.

Son documentos de gracia, concedida a perpetuidad, y se validan, además de con la suscripción y signo real, con la presencia de suscripciones confirmativas de nobles laicos y eclesiásticos y de altos cargos de la casa real; suscripciones que, distribuídas en columnas, rodean el signo rodado. El sello, de plomo y, en algunas ocasiones esporádicas, de oro, pende de la *plica* del documento mediante hilos de seda que atraviesan tres orificios distribuídos en forma triangular.

Entre los *privilegios rodados* cabe distinguir dos tipos:

1.1.1.1. *De concesión* (I)

Por ellos, el monarca concede una merced (tierras, derechos, exenciones, etc.) a pepetuidad. Su característica distintiva reside en el hecho de que la intitulación es conjunta del rey, la reina y todos los hijos varones; las infantas sólo aparecen en la misma mientras no haya hijo varón, desapareciendo automáticamente en cuanto éste nace.

1.1.1.2. *De confirmación* (II)

Por ellos, confirma el monarca mercedes concedidas por sus predecesores o por él mismo, en el caso de haber comenzado a reinar siendo menor de edad. Se caracterizan por ser la intitulación del rey única, y no conjunta, como en el caso del privilegio de concesión, y por la inclusión *in extenso*, dentro del expositivo, del documento a confirmar. En el caso de que éste sea otro privilegio rodado, suelen eliminarse las suscripciones de confirmantes, permaneciendo sólo la suscripción real.

1.1.2. ***Cartas***: *Cartas plomadas*

Por su validación con sello de plomo, vinculado mediante hilos de seda, nos encontramos ante documentos que tienen el mismo valor perpetuo que los privilegios y que sólo les separa de ellos la carencia de solemnidades: signo y relación de confirmantes.

Pero, por otra parte, son documentos que ya presentan la doble vertiente del poder real: conceder y mandar.

1.1.2.1. *Notificativas* (de merced) (III)

Han sido denominadas en algunas ocasiones privilegios menores y pasarán a denominarse tradicionalmente, a partir del siglo XV, *cartas de privilegio*. Su función es idéntica a la de los *privilegios rodados*: concesiones a perpetuidad. Sus características diplomáticas son el inicio por la notificación: *Connoscida cosa sea*, o, más frecuentemente, *sepan quantos esta carta vieren*, y la presencia, entre la cláusula final de corroboración, del anuncio de validación: *et desto vos mandé dar esta mi carta seellada con mío seello de plomo*. La validación la constituye, junto con el sello, unido también al documento mediante la introducción del vínculo a través de tres orificios en disposición triangular, solamente la línea de cancillería o suscripción de la persona responsabilizada de la redacción del documento.

1.1.2.2. *Intitulativas* (de mandato) (IV)

Coinciden con la notificativas sólo en el modo de validación. Son documentos cuyo dispositivo es de mandato, expresado generalmente por la locución *porque vos mando*. Pero, aparte de la diferencia establecida a partir de su contenido, ésta se hace muy notoria en la distribución de las fórmulas en su tenor, que, en este caso, se inicia por la intitulación completa del monarca, seguida de la dirección y la salutación.

Son las cartas plomadas intitulativas documentos por los que el monarca ordena cumplir alguna concesión previa, por lo cual es frecuente encontrar documentos de este tipo directamente relacionados con documentos de concesión a perpetuidad (*privilegios rodados o*

cartas plomadas notificativas), viniendo a ser una redacción extensa de alguna de sus cláusulas finales inyuntivas, de las denominadas de ayuda al cumplimiento.

1.2. **Sellados con sello de cera**

La cera, como materia del sello, es utilizada a partir de la introducción del metal en los sellos castellano-leoneses, para validar documentos de valor temporal, no perpetuo. En aposición pendiente, se vinculará al documento mediante hilos o trencilla de lino o algodón a través de un único orificio. En aposición adherente se hará siempre *mos hispanum*, ubicando la materia bajo una placa de papel, que recibirá la impronta de la matriz, dando lugar a los denominados *sellos de placa*.

1.2.1. ***En aposición pendiente***

1.2.1.1. ***Cartas***: *Cartas abiertas*

Es, de todas las denominaciones de la diplomática tradicional castellana, la más conflictiva, ya que en lugar de hacer referencia a la materia del sello que nos llevaría a hablar, en parangón con las cartas selladas con sello de plomo, de cartas ceradas, toma un término referido al modo de aposición: abierta o cerrada, asimilando al sello céreo pendiente sólo una de las posibilidades.

1.2.1.1.1. *Notificativas* (de merced) (V)

Paralelas en su formulación a las cartas plomadas notificativas, se diferencian en el tipo de sello con el que son validadas y, por lo tanto, en la cláusula de corroboración: *et desto vos mandé dar esta mi carta seellada con mío seello de cera colgado* o simplemente *con mío seello colgado*.

1.2.1.1.2. *Intitulativas* (de mandato) (VI)

Al igual que en el caso anterior, su formulación es paralela a la de la carta plomada intitulativa, diferenciándose sólo en el sellado y en el anuncio de validación que puede incluso no aparecer.

Los documentos sellados con cera en aposición pendiente desaparecen de la cancillería real castellana a mediados del siglo XIV.

1.2.2. ***En aposición adherente***

El sello de cera pasa a utilizarse en aposición adherente tan pronto como el papel o pergamino de paño, como era llamado por los coetáneos, se introduce en la cancillería castellana, hecho del que tenemos ya constancia en el reinado de Fernando III. Con él se sellan:

1.2.2.1. ***Adherente abierta***

1.2.2.1.1. ***Cartas***

1.2.2.1.1.1. *Notificativas*

Su redacción sería paralela a la de las cartas abiertas notificativas y su utilización la misma: concesiones no perpetuas. No hemos localizado, hasta el momento, ningún documento -original o copia- de este tipo, pero sí existen referencias de su uso, al menos en la cancillería de Alfonso X.

1.2.2.1.1.2. *Intitulativas*

La documentación en papel expedida por la cancillería castellana va a ser generalmente, salvo en el caso citado, iniciada por la intitulación, sea cual sea el carácter de su contenido: concesión o mandato. Así contamos con:

1.2.2.1.1.2.1. ***Intitulativas de merced***: *Carta de merced*

Comenzando por la intitulación completa del monarca, su dispositivo gira en torno a verbos de concesión: *do, otorgo, concedo, eximo*, etc. Su validación se realiza mediante el sello adherente al dorso del documento.

1.2.2.1.1.2.2. ***Intitulativas de mandato***: *Mandato / Real Provisión* (VII)

Su redacción es totalmente paralela a la de las cartas abiertas intitulativas, hasta tal punto que, en caso de llegar a nosotros en forma de copia y no explicitarse en ella la materia escritoria sobre la que han sido redactados o incluir anuncio de validación, es prácticamente imposible de establecer a cuál de ambos tipos pertenecen.

Tradicionalmente han sido denominados *mandatos* los emitidos con anterioridad al siglo XIV, dándosele el nombre de *real provisión* desde que, a finales del reinado de Alfonso XI, se incluyen entre las cláusulas finales, dos inyuntivas denominadas de emplazamiento: *vos mandamos que parescades ante nos en la nuestra corte ... dé testimonio de cómo complides nuestro mandado.* La validación, aparte del sello adherente en aposición dorsal, consiste en la suscripción autógrafa del rey y en la del oficial responsable de su emisión. A finales del siglo XIV, a partir de 1371 y 1385 respectivamente, puede desaparecer la suscripción real, siendo sustituída en el primer caso por las de oidores de la Real Audiencia y en el segundo por miembros del Consejo Real, organismos a los que Enrique II y Juan I facultaron para emitir reales provisiones.

1.2.2.2. ***Adherente de cierre***

1.2.2.2.1. *Misiva* (VIII)

A su principal característica, ir sellada con el sello en aposición de cierre, lo que supone quebrantar el sellado para acceder a su contenido, se unen las siguientes características redaccionales: comenzar mediante la intitulación breve: *yo el rey*; incluir, inmediatamente, una salutación subjetiva: *enbío saludar* o *enbío mucho saludar*, frente a la típica salutación cancilleresca castellana, la objetiva *salut e graçia*. Es asimismo característica la presencia del saludo final y la expresión abreviada de la fecha, que indica exclusivamente las dos últimas cifras del año. Suscribe el documento el monarca (rúbrica autógrafa) y el oficial responsable de la redacción.

2. DOCUMENTOS NO SELLADOS

Aparte de los documentos sellados tenemos constancia, al menos para el siglo XIV, de la utilización de un tipo documental que lleva como único elemento de validación la rúbrica autógrafa del rey.

2.1. **Albalaes**

Documento de redacción muy breve y de utilización, en principio, para negocios internos en la organización administrativa de la monarquía castellana.

Su intitulación es breve, como en las misivas, y su fecha, carente de elemento topográfico, llega a eliminar hasta la expresión del año.

2.1.1. ***de merced***: *Albalá de merced* (IX)

Tienen un dispositivo de concesión. En muchos casos, es la primera redacción de una concesión real que ha de ser revalidada posteriormente en la forma diplomática adecuada: carta plomada o privilegio.

2.1.2. ***de provisión***: *Albalá de provisión* (X)

Tienen un dispositivo de mandato. Fue muy utilizado por los monarcas para transmitir órdenes a organismos de la administración, como cancillería y contaduría: órdenes de expediciones de documentos; órdenes de asentamiento de mercedes en los libros de contaduría, o de libramientos en efectivo.

I

1252, marzo 20. Sevilla.

Fernando III concede al cabildo catedral de Sevilla el diezmo del almojarifazgo de Sevilla y de su arzobispado, le dona asimismo Cantillana y las posesiones realengas sitas en Chillón, más mil maravedís de renta anual en cada uno de los siguientes términos: Aznalcázar, Sanlúcar la Mayor, Tejada y el reino de Granada.

A. A.C.S., Sec. IX, c. 4, doc.n. 34/1. Pergamino de 536 x 589 mm. Plica de 66 mm. Buen estado de conservación.

(*Crismón, alfa y omega*). Connoscida cosa sea a quantos esta carta uieren como yo don FERNANDO, por la gracia de Dios rey de Castilla, de Toledo,

de León, de Gallizia,/ de Seuilla, de Córdoua, de Murcia et de Jahén, en uno con la reyna donna Johanna, mi mugier, et con míos fijos, don Alfonso, don Fredric et /3 don Enric, a honor de Iesu Christi, que es uerdadero Dios, qui me guió et me ayudó en mios fechos et mayormiente en la conquista de Seuilla, do et otorgo / a la eglesia de Seuilla pora siempre el diezmo del mío almoxarifadgo de Seuilla de quantas cosas hy acaecieren por tierra et por mar de que yo deuo auer míos dere-/ chos. Et do otrosí a la eglesia de Seuilla el diezmo de todos los otros almoxarifadgos que son en las conquistas que yo fiz et en las conquistas que faré, si Dios quisiere,/6 yo et los qui regnaren depués de mí en Castilla et en León en el arçobispado de Seuilla.Et si por auentura la reyna donna Johanna o don Enric mostraren / cartas del apostóligo con razón et con derecho et tales que deuan ualer por escusarles del diezmo, que les uala so derecho.

Et el arçobispado entiendo yo en esta manera, que non se entiendan hy los otros / obispados de la prouincia de Seuilla, nin las cosas que les perteneçen. Pero quiero que si alguna villa de la prouincia de Seuilla fue obispado antiguamiente en tiempo de christianos et algunas otras villas /9 fueron desse obispado et agora non son conquistas, que quando yo las conquisiere, o aquél que regnare en Castilla et en León después de mí, que el eglesia de Seuilla aya el diezmo de lo que yo, o aquél que regnare en Castilla et / en León depués de mí, ouiéremos en aquellos logares fata que aya obispo en el logar; et quando ouiere obispo en el logar, torne el diezmo de lo que hy ouiere en aquellos logares yo, o el qui regnare depués de / mí en Castilla et en León, al obispo et a la eglesia dessa villa misma et quítese dello el arçobispo et el eglesia de Seuilla.

Et do, otrossí, a la eglesia de Seuilla Cantinnana por iuro de heredat pora /12 siempre con sus entradas et con sus sallidas et con sus montes et con sus fuentes et con sus aguas et con sus pastos et con todas sus pertenencias, assí como meior las ouo en tiempo de moros. Pero / quiero que aquellos donadíos, que yo hy dí por mis cartas, que ualan et que fagan aquel fuero a la eglesia de Seuilla que fizieren los otros uezinos de Cantinnana.

Et do, otrossí, alla eglesia de Seuilla aquéllo / que yo he en Chilón por dos mill et quinientos maravedís de renta cadanno, en tal manera que si yo o aquél que regnare depués de mí en Castilla et en León quisiéremos dar a la eglesia de Seuilla dos mill et quinientos /15 maravedís de renta cadanno en heredamiento en otra parte, que el eglesia sea tenida de dexar lo de Chilón.

Et do, otrossí, a la eglesia de Seuilla en heredamiento mille maravedís de renta en término de Eznalcáçar et / mille maravedís de renta en término de Solúcar et mille maravedís de renta en término de Teiada, que los aya siempre por yuro de heredat. Et pongo a la eglesia de Seuilla mille maravedís pora cadanno en el rey de Gra-/ nada, fata quel dé yo o aquél que regnare depués de mí en Castilla et en León a la eglesia de Seuilla mille maravedís de renta en heredamientos en otra parte.

Et mando et deffiendo firmemiente que ninguno non /18 sea osado de uenir contra esta mi carta, nin de crebantarla, nin de menguarla en nenguna cosa,

ca qualquiere que lo fiziesse auríe mi yra et pechar míe en coto mille maravedís a mí, ho a quien regnasse de-/ pués de mí en Castilla et en León, et a la eglesia o a quien su boz touiesse todo el danno dupplado.

Facta carta apud Sibillam, rege exprimente, XX die martii, era M / CC nonagesima, anno quarto ab illo quo idem uictoriosissimus rex FERNANDUS cepit Hyspalim, nobilissimam ciuitatem, et eam restituit cultui christiano./

21 Et yo, sobredicho rey don FERNANDO, regnant en Castilla, en Toledo, en León, en Gallizia, en Seuilia, en Córdoua, en Murcia, en Jahén, en Badalloz et en Baeça, aquesto todo que / sobredicho es do et otorgo a la eglesia de Seuilla et con mi mano propria robro esta carta et confírmola./

Infans Sancius, procurator ecclesie Toletane, confirmat. — Infans Philippus, procurator ecclesie Hyspalense, confirmat. — Iohannes, Compostellane sedis archiepiscopus, confirmat./ Infans dompnus Alfonsus, frater domini regis, confirmat.

(1 col.): Apparicius, burgensis episcopus, conf. — Rodericus, palentinus episcopus, conf. — Raymundus, segobiensis episcopus, conf. — Petrus, segontinus episcopus, conf. — Egidius, oxomensis episcopus, conf. — Matheus, conchensis episcopus, conf. — Benedictus, abulensis episcopus, conf. — Aznarius, calagurritanus episcopus, conf. — Paschasius, gienensis episcopus, conf. — Adam, plaçentinus episcopus, conf. — Ecclesia cordubensis uacat.

(2 col.): Alfonsus Luppi conf. — Alfonsus Tellii conf. — Nunius Gonssalui conf. — Simón Roderici conf. — Iohannes Garsie conf. — Rodericus Gonçalui conf. — Gomecius Roderici conf.

(*Rueda*) Signum Fernandi, regis Castelle, Toleti, Legionis, Gallecie, Sibille, Cordube, Murcie, Iaheni. — Didacus Luppi de Faro, alferiz domini regis, confirmat. — Rodericus Gonçalui, maiordomus curie regis, confirmat.

(3 col.): Petrus, ouetensis episcopus, conf. — Petrus, çamorensis episcopus, conf. — Petrus, salamantinus episcopus, conf. — Petrus, astoricensis episcopus, conf. — Leonardus, çiuitatensis episcopus, conf. — Michael, lucensis episcopus, conf. — Iohannes, auriensis episcopus, conf. — Egidius, tudensis episcopus, conf. — Iohannes, mindoniensis episcopus, conf. — Sancius, cauriensis episcopus, conf.

(4 col.): Rodericus Gómez conf. — Rodericus Frolaz conf. — Gonçaluo Ramírez conf. — Iohannes Petri conf. — Fernandus Iohannis conf. — Rodericus Roderici conf. — Ramirus Roderici conf. — Aluarus Didaci conf. — Pelagius Petri conf.

Fernandus Gonçalui, maior merinus in Castella, confir mat. — Petrus Guterri, maior merinus in Legione, confirmat.-Munnio Fernández, maior merinus in Gallecia, confirmat./

Sancius segobiensis scripsit de mandato magistri Raymundi, segobiensis episcopi et domini regis notarii.

II

1252, agosto 5. Sevilla.

Alfonso X confirma a la iglesia de Sevilla el privilegio anterior y le concede además todas las mezquitas de la ciudad salvo tres, que, sitas en la judería, pasan a ser sinagogas.

A. — A.C.S., Sec. IX, c. 4, doc.n. 36/1. Pergamino de 501 x 626 mm. Plica de 51 mm. Buen estado de conservación.

Connoscida cosa sea a quantos esta carta uieren como yo don ALFONSO, por la gracia de Dios rey de Castilla, de Toledo, de León, de Gallizia, de Seuilla, de Córdoua,/ de Murcia et de Jahén, ui carta del rey don Fernando, mio padre, fecha en tal manera:

Connoscida cosa sea a quantos esta carta uieren como yo don FERNANDO, por /3 la gracia de Dios rey de Castilla, de Toledo, de León, de Gallizia, de Seuilla, de Córdoua, de Murcia et de Jahén, en uno con la reyna donna Johanna, mi mugier, et con mios fijos, don Alfon-/ so, don Fredric et don Enrric, a honor de Iesu Christi, que es uerdadero Dios, qui me guió et me ayudó en mios fechos et mayormientre en la conquista de Seuilla, do et otorgo a la eglesia de Se-/ uilla pora siempre el diezmo del mio almoxerifadgo de Seuilla de quantas cosas hy acaecieren por tierra et por mar, de que yo deuo auer mios derechos. Et do otrossí a la eglesia de Seuilla /6 el diezmo de todos los otros almoxerifadgos que son en las conquistas que yo fiz et en las conquistas que faré, si Dios quisiere, yo et los qui regnaren depués de mí en Castilla et en León en el arçobispado de Seuilla.

Et si / por auentura la reyna donna Johanna o don Enrric mostraren cartas del apostóligo con razón et con derecho et tales que deuan ualer por escusarles del diezmo, que les uala so derecho.

Et el arçobispado entiendo yo en esta mane-/ ra, que non se etiendan hy los otros obispados de la prouincia de Seuilla, nin las cosas que los pertene çen. Pero quiero que si alguna uilla de la prouincia de Seuilla fue obispado antiguamiente en tiempo de christianos et al-/9 gunas otras uillas fueron desse obispado et agora non son conquistas, que quando yo las conquisiere o aquél que regnare en Castilla et en León depués de mí, que el eglesia de Seuilla aya el diezmo de lo que yo o aquél que reg-/ nare en Castilla et en León depués de mí ouiéremos en aquellos logares fata que aya obispo en el logar et quando ouiere obispo en el logar, torne el diezmo de lo que hy ouiere en aquellos logares yo o el qui regnare depués / de mí en Castilla et en León al obispo et a la eglesia dessa uilla misma et quítese dello el arçobispo et el eglesia de Seuilla.

Et do, otrossí, a la eglesia de Seuilla Cantinnana por yuro de heredat pora siempre con /12 sus entradas et con sus sallidas et con sus montes et con sus fuentes et con sus aguas et con sus pastos et con todas sus pertenencias, assí como meior las ouo en tiempo de moros. Pero quiero que aquellos dona-/ díos, que yo hy dí por mis cartas, que ualan et que fagan aquél fuero a la eglesia de Seuilla que fizieren los otros uezinos de Cantinnana.

Et do, otrossí, a la eglesia de Seuilla aquéllo que yo he en Chilón por dos mil et / quinientos morauedís de renta cadanno, en tal manera que si yo o aquél que regnare depués de mí en Castilla et en León quisiéssemos dar a la eglesia de Seuilla dos mil et quinientos morauedís de renta cadanno en here-/ 15 damiento en otra parte, que el eglesia sea tenuda de dexar lo de Chilón.

Et do, otrossí, a la eglesia de Seuilla en heredamiento mil morauedís de renta en término de Eznalcáçar et mil morauedís de renta en término / de Solúcar et mil morauedís de renta en término de Teiada, que los aya siempre por yuro de heredat. Et pongo a la eglesia de Seuilla mill morauedís pora cadanno en el rey de Granada, fata quel dé yo, o aquél que reg-/ nare depués de mí en Castilla et en León, a la eglesia de Seuilla mil morauedís de renta en heredamiento en otra parte.

Et mando et deffiendo firmemientre que ninguno non sea osado de uenir contra esta mi /18 carta, nin de crebantarla, nin de menguarla en nenguna cosa, ca qualquiere que lo fiziesse auríe mi yra et pechar míe en coto mil morauedís a mí o a quien regnasse depués de mí en Castilla et en León,/ et a la eglesia o a quien su boz touiesse todo el danno duplado.

Et yo, sobredicho rey don FERNANDO, regnant en Castilla, en Toledo, en León, en Gallizia, en Seuilia, en Córdoua, en Murcia, en Jahén, en Ba-/ dalloz et en Baeça, aquesto todo que sobredicho es do et otorgo a la eglesia de Seuilla et con mi mano propria robro esta carta et confírmola.

Facta carta apud Sibillam, rege exprimente, XX die martii, era /21 M CC nonagesima, anno quarto ab illo quo idem uictoriosissimus rex FERNANDUS cepit Hyspalim, nobilissimam ciuitatem, et eam restituit cultui christiano./

Et yo, sobredicho rey don ALFONSO, en uno con la reyna donna Yolant, mi mugier, regnant en Castilla, en Toledo, en León, en Gallizia, en Seuilla, en Córdoua, en Murcia, en Jahén, en Badaioz, en Bae-/ça et en el Algarue, otorgo et confirmo esta carta del rey don FERNANDO, mío padre, et mando que uala pora siempre. Et do demás a la eglesia de Seuilla, por ruego de don Felippe, mio ermano, electo desse mis-/24 mo logar, todas las mezquitas que son en Seuilla, quantas fueran en tiempo de moros, que las aya libres et quitas pora siempre por iuro de heredat, fueras tres mezquitas que son en la iudería, que son agora sinogas / de los judíos.

Et porque este donadío sea más firme et más estable et uala pora siempre, mandé yo poner en esta mi carta el mío seello de plomo.

Fecha esta carta en Seuilla, por mandado del rey, V días / de agosto, en era de mille et dozientos et nonaenta annos./

Don Alfonso de Molina conf. — Don Fredric conf. — Don Enric conf. — Don Manuel conf. — Don Fernando conf. — Don Felippe, electo de Seuilla, conf. — Don Sancho, electo de la eglesia de Toledo, conf.

Don Aboabdille Auenaçar, rey de Granada et uassallo del rey don Alfonso, conf.

(1 col.): Don Apparicio, obispo de Burgos, conf. — Don Rodrigo, obispo de Palencia, conf. — Don Remondo, obispo de Segouia, conf. — Don Pedro, obispo de Sigüença, conf. — Don Gil, obispo de Osma, conf. — Don Mathe, obispo de Cuenca, conf. — Don Benito, obispo de Auila, conf. — Don Aznar, obispo de Calaforra, conf. — Don Adam, obispo de Plazencia, conf. — Don Loppe, obispo de Córdoua, conf. — Don Pasqual, obispo de Jahén, conf. — Don Pedro, obispo de Carthagena, conf. — Don Pelay Correa, maestro de la orden de Vclés, conf.

(2 col.): Don Nunno Gonçálex conf. — Don Alfonso López conf. — Don Rodrigo Gonçálex conf. — Don Symón Royz conf. — Don Alfonso Tellez conf. — Don Fernand Royz de Castro conf. — Don Pedro Núnnez conf. — Don Nunno Guillem conf. — Don Pedro Guzmán conf. — Don Rodrigo Gonçálex, el ninno, conf. — Don Gómez Royz conf. — Don Fernand García conf. — Don Alfonso García conf. — Don Rodrig Aluarez conf. — Don Domingo Gómez conf. — Don [Pero] López de Harana conf.

(*Rueda*): SIGNO DEL REY DON ALFONSO. — Don Diago López de Faro, alférez del rey, conf. — Don Iohán García, mayordomo de la corte del rey, conf.

(3 col.): Don Johán, arçobispo de Sanctiague, conf. — La eglesia de León uacant. — Don Pedro, obispo de Ouiedo, conf. — Don Pedro, obispo de Astorga, conf. — Don Pedro, obispo de Çamora, conf. — Don Pedro, obispo de Salamanca, conf. — Don Migael, obispo de Lugo, conf. — Don Iohán, obispo de Orens, conf. — Don Iohán, obispo de Mendonnedo, conf. — Don Gil, obispo de Tuy, conf. — Don Leonardo, obispo de Cipdat, conf. — Don Sancho, obispo de Coria, conf. — Don Fernand Ordonnez, maestro de Calatraua, conf.

(4 col.): Don Rodrig Alfonso conf. — Don Martín Alfonso conf. — Don Rodrigo Gómez conf. — Don Rodrigo Frolaz conf. — Don Fernand Yuánnes conf. — Don Martín Gil conf. — Don Iohan Pérez conf. — Don Andreo, perteguero de Sanctiague, conf. — Don Gonçaluo Ramílez conf. — Don Rodrigo Rodríguez conf. — Don Ramil Rodríguez conf. — Don Ramil Díaz conf. — Don Aluar Díaz conf. — Don Pelay Pérez conf. — Don Gonçaluo Morant conf.

Don Fernand Gonçáluez, merino mayor en Castilla, conf. — El merinadgo de León uacant. — Don Munno Fernández, merino mayor en Gallizia, conf.

Maestro Fernando, notario del rey en Castilla, conf. — Don Martín Fernández, notario del rey en León, conf.

Escriuióla Sancho Fernández, escriuano del rey.

III

1264, julio 15. Sevilla.

Alfonso X da a maese Pedro, físico y especiero, dos tiendas que él ocupa en aquel momento, sitas en Sevilla, ante la plaza de Santa María.

A. — A .C.S., Sec. IX, c. 101, doc.n. 22/1. Pergamino de 256 x 172 mm. Plica de 45 mm. Buen estado de conservación. Tres orificios en la plica de la que pende, en cinta de seda amarilla, roja y morada, un sello de plomo.

Sepan quantos esta carta uieren e oyeren cuemo nos don ALFONSO, por la graçia de Dios rey de Castiella, de Toledo, de León, de Gallizia, de Seuilla, / de Córdoua, de Murcia, de Jahén e del Algarue, damos e otorgamos a maestre Pedro, catalán, físico e especiero, dos tiendas en que él está, que son en Se-/3 uilla, ante la plaça de Santa María, e han por linderos de la una parte las casas de maestre Symón, especiero, e de la otra parte las casas de Bartholomé, espe-/ ciero, e de la otra parte la plaça de Santa María. E estas dos tiendas sobredichas le damos e le otorgamos que las aya libres e quitas por juro de heredat pora siem-/ pre iamás él e sus fijos e sus nietos e quantos dél uinieren, que lo suyo ouieren de heredar, pora dar, pora uender, pora empennar, pora camiar, pora enagenar e pora fazer /6 dellas e en ellas todo lo que quisiere como de lo suyo mismo, en tal manera que las no pueda uender, ni dar, ni camiar, ni enagenar en ninguna manera a eglesia ni a or-/ den ninguna, ni a omme de religión, sin nuestro mandado.

E deffendemos que ninguno non sea osado de ir contra esta carta pora crebantarla, ni pora minguarla en / ninguna cosa, ca qualquier que lo fiziesse auríe nuestra ira e pecharnos ye en coto mille maravedís e a maestre Pedro, el sobredicho, o a qui lo suyo heredasse, todo el danno do- /9 blado.

E porque esto sea firme e estable, mandamos seellar esta carta con nuestro seello de plomo.

Fecha la carta en Seuilla, por nuestro mandado, martes, quinze / días andados del mes de julio, en era de mille e trezientos e dos annos.

Yo, Johán Pérez de Cibdat, la escriuí por mandado de Millán Pérez de Aellón,/ en el anno trezeno que el rey don Alfonso regnó.

(*Sobre la plica*): Martín Pérez

IV

1333, diciembre 1. Sevilla.

Alfonso XI confirma al cabildo hispalense la exención de posada en sus casas que les concediera Sancho IV y que él revalidara ya con anterioridad.

A. — A.C. S., Sec. IX, c. 116, doc.n. 36/1. Pergamino de 335 x 235 mm. Plica de 60 mm. Buen estado de conservación.

[D]on Alfonso, por la graçia de Dios rey de Castiella, de Toledo, de León, de Gallizia, de Seuilla, de Córdoua, de Murçia, de Jahén, del Algarbe e sennor de Vizcaya e de Molina, viemos / vna carta del rey don Sancho, nuestro auuello, que Dios perdone, seellada con su seello de çera colgado et otra carta seellada con nuestro seello de plomo, en las quales se contenía /3 que por onrra de los reyes, onde nos venimos, que yazen enterrados en la eglesia de Santa María de la muy noble çibdat de Seuilla, et por fazer bien e merçed al deán e a las perssonas / e a los canónigos e a los otros beneffiçiados de la dicha eglesia que les franqueamos las sus moradas, do ellos moran, que ninguno non les pose en ellas contra su voluntad et que deffendiemos a los posadores / e a los alguaziles e a los otros officiales e a todos los otros, que ninguno non sea osado de les tomar sus casas, nin posar en ellas, so pena de mille maravedís de la buena moneda. Et agora dixiéronnos que commo quier /6 que estas cartas destas libertades teníen de nos que algunas conpannas, non queriendo guardar nuestro mandamiento, nin reçelando la pena que en las dichas cartas se contienen, que les toman las sus posadas contra su / voluntad e les entran en ellas. Et pidiéronnos merçed que les mandásemos guardar los priuilleíos e cartas e libertades que ellos an sobresta razón.

Et nos, por onrra de los reyes, onde nos venimos, que ya-/ azen [1] enterrados en la dicha eglesia, e leuar su onrra adelante e ennoblesçerla, assí commo lo fizieron los reyes onde nos venimos, et por fazer bien e merçed al deán e perssonas e canónigos e a to-/9 dos los otros benefficiados de la dicha eglesia, tenemos por bien que la dicha libertad que les sea guardada. Et mandamos e deffendemos a los nuestros posadores e alguaziles, que agora son e serán de / aquí adelante, e a todos los otros que ninguno nin ningunos non sean osados de les tomar sus posadas en que ellos moran para sí nin para otrie contra su voluntad, nin conssientan a otros que ge las tomen. Et non fa-/ gan ende al, so pena de mille maravedís de la buena moneda a cada vno. Et si alguno o

[1] *Sic.*

algunos y ouiere que les quisieren passar contra esta merçed e libertad que les nos fazemos, mandamos a los alcalles e al algua- /12 zil e a los jurados e a los veynte e quatro omes buenos que an de librar fazienda del conçeío de la dicha çibdat e a los nuestros posadores, tanbién los que agora son commo los que serán daquí adelante, que / ge lo non conssientan, et que los defiendan e anparen en la dicha libertat. Et tenemos por bien que los dichos deán e perssonas e canónigos e los otros benefficiados de la dicha eglesia que non reçiban nin-/ gunos huéspedes en sus posadas contra su voluntad.

Et desto les mandamos dar esta nuestra carta seellada con nuestro seello de plomo.

Dada en Seuilla, primero día de dezienbre, era de /15 mille e trezientos e setenta e vn annos.

Yo, Alfonso Ferrández, la fiz escriuir por mandado del rey./

Ruy Martínez (?)

Iohán Pérez, arcidiano, vista.

Rodrigo Alfonso.

V

1253, diciembre 20. Sevilla.

Alfonso X da a Pedro Pérez, notario de la reina doña Juana, el molino de Abenharoza, en Alcalá de Guadaira.

A. — A.C.S., Sec. IX, c. 114, doc.n. 19. Pergamino de 297 x 230 mm. Plica de 43 mm. Buen estado de conservación. Restos del sello de cera que pende de cordón azul. Cera de color natural. Anv.: ecuestre hacia la izquierda con las armas de Castilla y León en la gualdrapa y escudo. Rev.: heráldico, castillos y leones contrapuestos, pero sin cuartelar.

[C]onnosçuda cosa sea a todos los omes que esta carta uieren cuemo yo don Alffonsso, por la graçia de Dios rey de Casti-/ ella, de Toledo, de León, de Gallizia, de Seuilla, de Córdoua, de Murçia e de Jahén, do e otorgo a don Pedro Pérez, notario /3 de la reyna donna Johanna, vna casa de molinos con su presa e con la parada d'açenna de que él es tenedor, que es sobre Alca-/ lá de Guadayra e ouo nombre en tienpo de moros el molino de Abenaharoça. Et esto todo sobredicho le do e le otorgo con / todas sus entradas e con todas sus sallidas e con sus aguas, assí como las ouo en tiempo de moros, e con todas sus pertenen-/6 cias, assí como él es oy tenedor, que lo aya libre e quito por iuro de heredat pora siempre jam-[ás] pora él e pora qui lo suyo ouiere / de heredar pora dar, pora uender, pora empennar, pora camiar, pora enagenar e [pora fazer d-]ello todo lo que él quisiere como / de lo suyo mismo.

Et mando e deffiendo firmemientre que ninguno non sea osado d-[e] yr contra esta carta deste mio do-/9 nadío nin de crebantarla, nin de minguarla en ninguna cosa; ca qualquiere que lo fiziesse auríe mi yra e pechar míe en / coto mill morauedís, e a él o a quien su boz touiesse todo el danno doblado.

Et porque este mío donadío sea más firme e más / estable, mandé seellar esta carta con mío seello. Et porque non puede leuar por cada logar la carta que tiene deste donadío de /12 mí plomada, mandél dar esta mi carta abierta seellada con mío seello de cera.

Fecha la carta en Seuilla, por mandado / del rey, veynte días andados del mes de deziembre, en era de mill e dozientos e nouaenta e vn anno.

Aluar García de / Frómesta la escriuió el anno segundo que el rey don Alffonsso regnó.

(*Sobre la plica*): A

VI

1284, agosto 18. Sevilla.

Sancho IV ordena a los almojarifes de Sevilla que den al arzobispo y al cabildo de la catedral hispalense todos su derechos y que permitan a sus hombres estar en la Aduana hasta que hayan recaudado los 8.300 maravedís que tienen situados en ella, anualmente, por juro de heredad.

A. — A.C.S., Sec. IX, c. 3, doc.n. 17/1. Pergamino de 205 x 272 mm. Plica de 62 mm. Buen estado de conservación.

Don Sancho, por la graçia de Dios rey de Castiella, de Toledo, de León, de Gallizia, de / Seuilla, de Córdoua, de Murçia, de Jahén e del Algarbe. A todos los almoxariffes de Seuilla, /3 christianos e judíos e moros. Salud e graçia.

Mándouos que dedes al arçobispo e al cabildo de la eglesia / de Seuilla todos sus derechos e que dexedes a los sus ommes estar en la Doana e que tomen su derecho / cada día, de quanto y uiniere, fata que sean entregados cada anno de ocho mille e trezientos maravedís de la mo-/6 neda nueua que han y por heredamiento, assí commo dizen sus priuilegios. Et qualesquier que assí non lo fiziessen, / pesar míe muy de coraçón.

Et mando a los alcaldes e al alguazil, so pena de mi merçet, que ge lo non con-/ sientan e que les fagan dar todos sus derechos conplidamientre, assí que les non mengüe ninguna cosa, /9 con los dannos e los menoscabos que

ell[2] arçobispo e el cabildo recibiesen por esta razón, si non de lo su-/ yo ge lo faría entregar doblado.

Et demás tengo por bien e mando que el arçobispo ponga sententia / sobre los christianos que el almoxarifadgo ouieren de ueer; et a los judíos e a los moros, que les faga /12 peyndrar, assí commo dize en los sus priuilegios que la eglesia de Seuilla tiene sobresta razón./ Et si por la su sententia los christianos almoxariffes non ge lo quisieren dar e los judíos e los moros pennos / les amparasen, mando a qualquiere que fuere adelantado en el Andaluzía que ge lo faga todo entre-/15 gar, tanbién lo passado commo lo daquí adelante, assí commo a aquéllos que toman lo ageno por fuerça e que-/ brantan priuilegios del rey don Ferrando, mío auuelo, e del rey don Alfonso, mío padre. Et pero / que yo enbío mandar por mis cartas que tomen todo lo del almoxariffadgo de Seuilla o de la Do-/18 ana para las flotas e pora los castiellos o pora otras cosas algunas, non fue mi entención nin / es que de los derechos del arçobispo e del cabildo tomen ninguna cosa, ca mi uoluntad es / que todos sus derechos ayan bien e conplidamien tre.

Dada en Seuilla, dizeocho días /21 de agosto, era de mille e CCC e veynt e dos annos.

Yo, Gil Domínguez de Astorga, la / fiz escriuir por mandado del rey.

Garçía Pérez.

VII

1360, julio 5. Sevilla.

Pedro I ordena al deán y al cabildo catedral de Sevilla que entreguen a Martín Yáñez, alcalde mayor de la ciudad, 100.000 maravedís con los que pagar sueldo a 100 jinetes que necesita para la guerra que mantiene con Aragón, en lugar de los 100 jinetes que en principio les había solicitado.

A. — A.C.S., Sec. IX, c. 182, doc.n. 70. Papel de 222 x 214 mm. Buen estado de conservación. Al dorso: huella de sello mayor de cera.

Don Pedro, por la graçia de Dios rey de Castiella, de León, de Toledo, de Gallizia, de Seuilla, de Córdoua, de Murçia, de Jahén,/ del Algarbe, de Algezira e sennor de Vizcaya e de Molina. Al deán e al cabilldo de la muy noble çibdat de Seuilla. Salud e graçia./3

---

[2] *Sic por* el.

Bien sabedes en commo este anno en que estamos de la era desta carta vos enbié mandar que enbiásedes a mío seruiçio, a esta guerra que / he con el rey de Aragón, çiento e çinquenta omes de cauallo bien aparejados de cauallos e de armas, de los quales cabían de pagar al / arçobispo de la dicha çibdad la costa de los çinquenta omes dellos. Et por quanto el arçobispo non es en la mi tierra e le yo mandé to-/6 mar las sus rentas por algunas cosas que dixo e fizo contra mío seruiçio, toue por bien que vos, los dichos deán e cabilldo, que me non / enbiásedes más de los otros çiento omes de cauallo. Et agora commo quier que me cunplíe seruiçio de los dichos omes de cauallo, / pero por quanto me dixieron que los non podíades auer, toue por bien de uos escusar del seruiçio dellos e de me seruir de vos con /9 çient mill maravedís para dar sueldo a otros çiento omes de cauallo que an de estar en mío seruiçio en la dicha guerra, en lugar de los / que vos auíades de enbiar, commo dicho es; los quales dichos maravedís a de recabdar por mí Martín Yanes, tenedor de las mis taraçanas / de Seuilla e de Algezira e mío alcalle mayor de la dicha çibdat de Seuilla e tenedor del mi alcáçar dende.

Porque vos mando que /12 recudades e fagades recudir al dicho Martín Yanes, o al que lo ouiere de recabdar por él, con los dichos çient mill maravedís, que tengo por bien / de me seruir de uos, commo dicho es; et dádgelos desde el día que esta mi carta vos fuere mostrada fasta veynte días, bien e conplida-/ mente commo le non mengüe ende ninguna cosa. Et tomad su carta de pago, dél o del que los ouiere de recabdar por él, et yo mando /15 vos los he resçebir en cuenta.

Et non fagades ende al, sinon mando a los alcalles e al alguazil de la dicha çibdat o a qualquier / o a qualesquier dellos que esta mi carta vieren que prenden e tomen tantos de vuestros bienes e los vendan, así commo por mi auer; e de los / maravedís que valieren, que entreguen e fagan pago al dicho Martín Yanes, o al que lo ouiere de recabdar por él, de los dichos çient mill /18 maravedís. Et non fagades ende al, so pena de la mi merçed e de seysçientos maravedís desta moneda vsal a cada vno.

Et demás por qual-/ quier o qualesquier dellos por quien fincar de lo así fazer e conplir, mando al omme que esta carta mostrare que los enplaze que pares-/ can ante mí a terçer día, so la dicha pena a cada vno, a dezir por quál razón non cunple mío mandado.

Et de commo esta /21 mi carta vos fuere mostrada e la conpliere, mando, so la dicha pena, a qualquier escriuano público que para esto fuere lla-/ mado que dé ende al que la mostrare testimonio signado con su signo, porque yo sepa en cómmo conplides mio mandado./ La carta leyda, dádgela.

Dada en Seuilla, çinco días de jullio, era de mill e trezientos e nouenta e ocho annos./24

Yo, Diego Ferrández, la fiz escriuir por mandado del rey.

(*Al dorso*): Martín Yanes para los 100.000 (C U) maravedís del pedido de la çibdad de Sevilla

Rúbrica. — Registrada (*rúbrica*). — [...] Fernández (*rúbrica*).

VIII

[1391- 1406], agosto 17. Segovia.

Enrique III ordena al cabildo catedral hispalense no incluir, en los repartimiento de dinero para la guerra, los lugares de la Orden de Santiago que están sitos en el ar zobispado de Sevilla, ya que sirven en las guerras a su propia costa.

A. — A.C.S., Sec. IX, c. 182, doc.n. 76. Papel de 310 x 194 mm. Buen estado de conservación. Al dorso, sello de cera placado bajo papel en posición de cierre.

Yo, el rey, enbío mucho saludar a uos, el deán e cabilldo de la eglesia de Seuilla, commo aquéllos de quien mucho fío.

Fágouos saber quel maestre de / Santiago enbió dezir que uosotros en el repartimiento que fue fecho por la clerizía del arçobispado de Seuilla para la costa de los enbaxadores,/3 que les echastes a çiertos logares de su Orden, que son en el dicho arçobispado, çierta quantía de maravedís, los quales diz que non deuen pagar por quanto él e los / caualleros de su Orden sienpre en todas las guerras siruieron e siruen por sí mesmo con lo que han. Et que ya otra bez fue fecho repartimiento / por la clerizía para la costa de la guerra, et que el rey don Iohán, mi padre e mi sennor, que Dios perdone, les dio su carta en que mandó que él nin los de /6 su Orden nin los sus logares non pagasen en el dicho repartimiento cosa alguna. Et que me pidía por merçet que le proueyese sobrello et que non / consintiese que a él nin a los sus logares fuese fecho este agrauio. Et yo so marauillado de uosotros en demandar a los sus logares la dicha / quantía, sabiendo que ellos non la deuen pagar, por quanto ellos por sí mesmos e a su [cos-]ta siruen en todas las guerras e en todas las otras /9 cosas neçesarias.

Porque uos mando que non querades demandar a los dichos sus [log-]ares las dichas quantías de maravedís que así diz que les fue / echado en el dicho repartimiento, pues que la non deuen pagar, más que en toda guisa [le-]s guardedes su derecho e justiçia, así como yo tengo / que lo uos farede-[s, e-]n lo qual me faredes grand plazer e seruiçio.

Dada en Segouia, diez e siete días de agosto.

Yo, Iohán Martínez, chançeller /12 del rey, la fiz escriuir por su mandado.

Yo, el rey (*rúbrica*)

IX

1393, enero 12.

Enrique III hace merced a Marcos de Toledo, Juan Mateos de Alcalá, Pedro García de Córdoba y Rodrigo de Pedrosa, sus ballesteros, de 600 maravedís que le corresponden de yantar por su entrada en Tordesillas.

A. — Museo Arqueológico de Valladolid, Depósito del Archivo Municipal de Tordesillas, n. 29. Papel.
EDIT. y FACS. — F. ARRIBAS ARRANZ, *Paleografía documental hispánica*, Valladolid, 1965, n. 73.

Yo, el rey, por fazer bien e merçed a vos Marcos de Toledo e a Juan Mateos de Alcalá e a Pero Garçía de Córdova e a Rodrigo de Pedrosa, mis ballesteros de ballesta, fágovos merçed de los seysçientos maravedís que yo he de auer de la yantar por la entrada de la villa de Oterdesiellas. E por este mi alvalá, mando a los alcalles de la dicha villa que vos fagan recudir con ellos bien e conplidamente, en guisa que vos non mengüe ende alguna cosa. Et sy asy fazer e cunplir non lo quesieren, dovos poder para que podades fazer prendas de seysçientos maravedís e las tengades fasta tanto que vos paguen los dichos seysçientos maravedís. E non fagan ende al, so pena de la mi merçed e de seysçientos maravedís a cada uno para la mi cámara.

Fecho doze días de enero, anno del Nascemiento del nuestro sennor Ihesu Christo de mille e trezientos e nouenta e tres annos.

Yo, el rey (*rúbrica*).

X

1371, mayo 31.

Enrique II ordena a las justicias de Sevilla que hagan ejecución de justicia en las personas y en los bienes de los arrendadores y fiadores de los diezmos que están incumpliendo los plazos de las pagas.

A. — A.C.S., Sec. IX, c. 5, doc.n. 45/9. Papel de 283 x 178 mm. Buen estado de conservación.

Nos, el rey, fazemos saber a uos, los alcalles e alguaziles de la nuestra corte e de la muy noble çibdat de Seuilla o a qualquier de uos, que el arçobispo

e deán e cabilldo de la santa / eglesia de la dicha çibdat de Seuilla se nos enbiaron querellar e dizen que algunos arrendadores que tomaron en renta los diezmos de la dicha su eglesia e de qualesquier /3 otras eglesias de la dicha çibdat e del su arçobispado e sus fiadores, que les non pagan las dichas rentas a los plazos que son tenudos a las pagar, nin después. Et / por ende dizen que les an de prender e fazer poner en la prisión de la cárçel de la dicha çibdat por cartas que ellos tienen en esta razón del rey don Alfonso, nuestro padre,/ que Dios perdone, e nuestras. Et dizen que estando asy presos, que los alcalles de la dicha çibdat que los sueltan, por quanto dan lugar a sus bienes, et el carçelero de la cárçel de /6 la dicha çibdat que les dexa andar sueltos por la dicha çibdat e por otras partes, do les acaesçe, con guarda o sin guarda, por lo qual diz que los sobredichos nin los / otros que an parte en los dichos diezmos non pueden auer nin cobrar de los dichos sus debdores e fiadores los debdos de las dichas sus rentas. Et / enbiáronnos pedir merçed que[3] mándasemos sobrello lo que la nuestra merçed fuese.

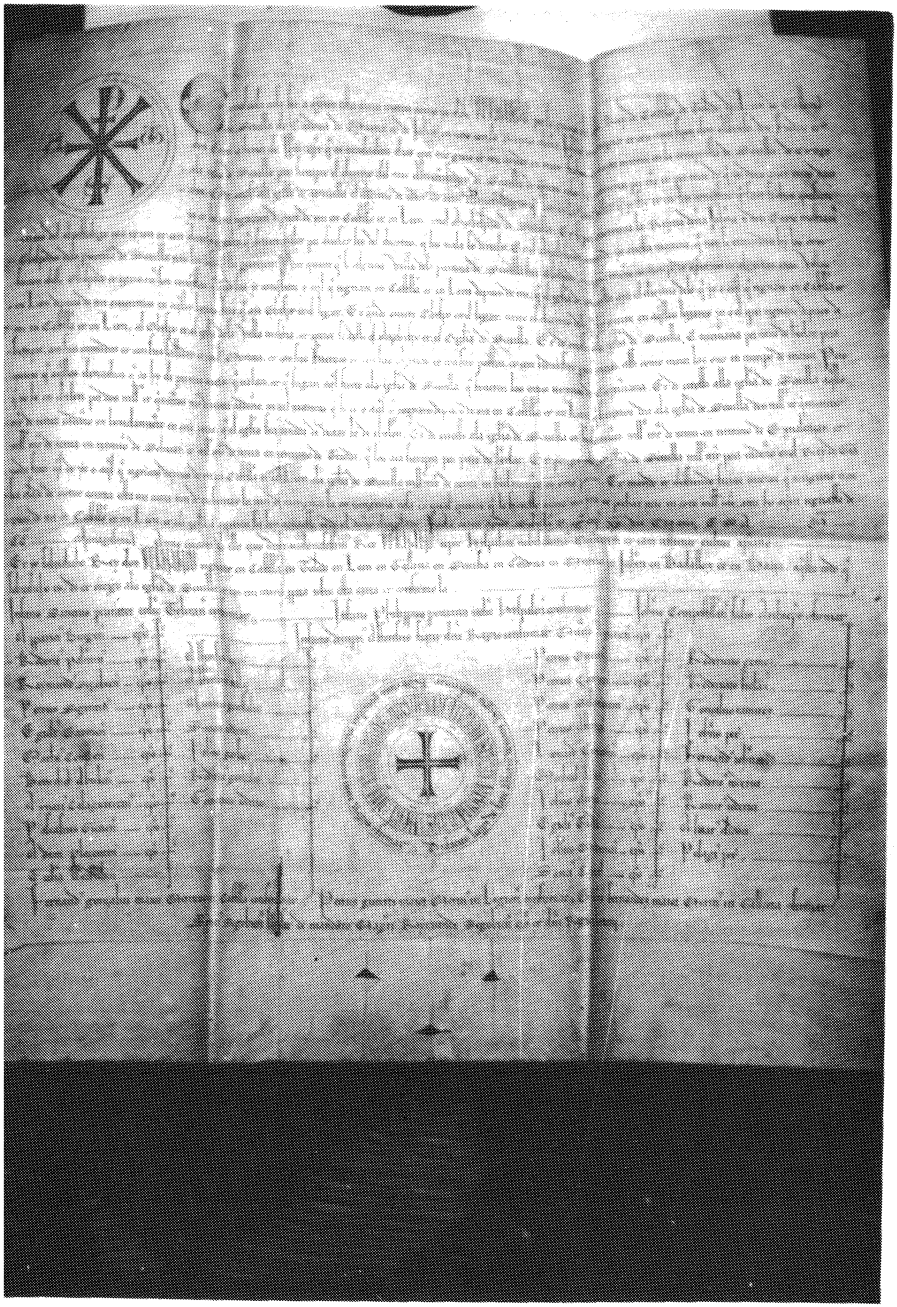
Porque vos mandamos, visto este nuestro alualá, que sy asy es e los /9 dichos arçobispo e deán e cabilldo o sus procuradores e los otros que an parte en los dichos diezmos vos mostraren recabdo o recabdos çiertos de juy-/ zios o de precepto o de carta pública commo algunos son sus debdores e fiadores por la dicha razón e están, o estudieren, presos por ello en la dicha cár-/ çel e andan, o andudieren, sueltos con guarda o sin guarda, que fagades luego entrega e exsecuçión por los debdo o debdos que los tales deuen en bienes /12 muebles e rayzes del alcalle o alcalles que los soltaren o mandaren soltar o del carçelero o carçeleros, que asy les mandaren andar e troxieren sueltos / por la dicha çibdat o por qualesquier otras partes, e fazerles luego vender e rematar los bienes muebles a terçer día e la rayz a nueue días, assy / commo sy fuesen judgados los dichos debdos contra ellos mismos. E de los maravedís que valieren, fazer luego pago al procurador o procuradores de los dichos /15 arçobispo e deán e cabilldo por nonbre dellos e a los otros que ouieren parte en los dichos diezmos de los dichos debdo o debdos que les deuen, con las costas / derechas e otras penas a que se obligaron. E non lo dexedes de asy fazer por carta o cartas, alualá o alualaes nuestras que vos sean mostradas que en con-/ trario desto sean, maguer sean dadas o ganadas ante o después desta e avnque desta fagan mençión nin por otra razón alguna. E si lo assy fazer /18 non quisierdes, por este nuestro alualá mandamos e damos poder al ofiçial de la dicha eglesia de Seuilla, que agora es o será daquí adelante, que por sentençia / de santa eglesia vos apremie que lo fagades e cunplades asy commo dicho es. E los vnos e los otros non fagades ende al, so pena de la nuestra merçed / e de seysçientos maravedís a cada vno de uos por quien fincar de lo asy conplir.

Fecho treynta e vn días de mayo, era de mille e quatroçientos e nueue annos./21

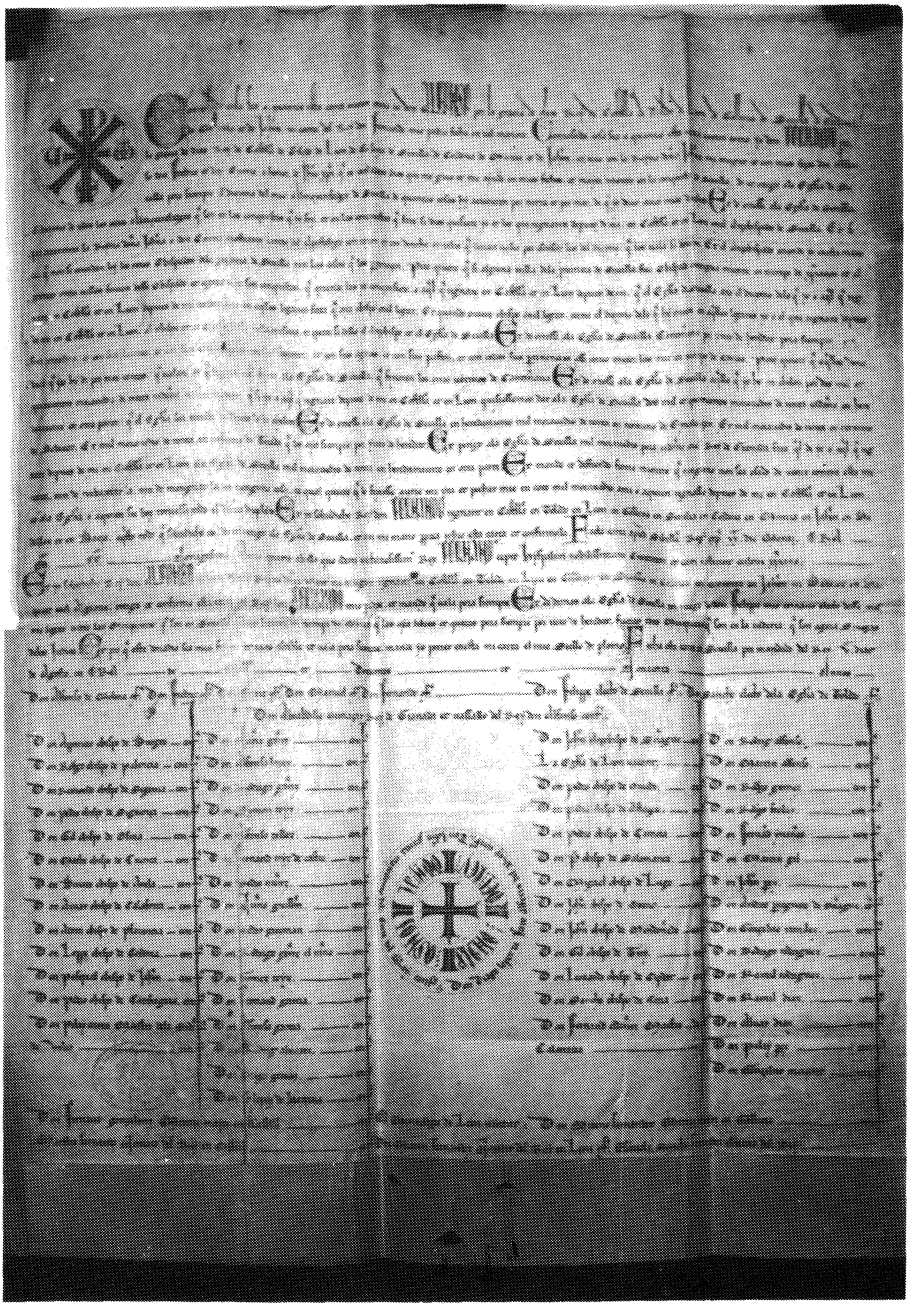
Nos, el rey (*rúbrica*).

---

3 *Repetido: que.*



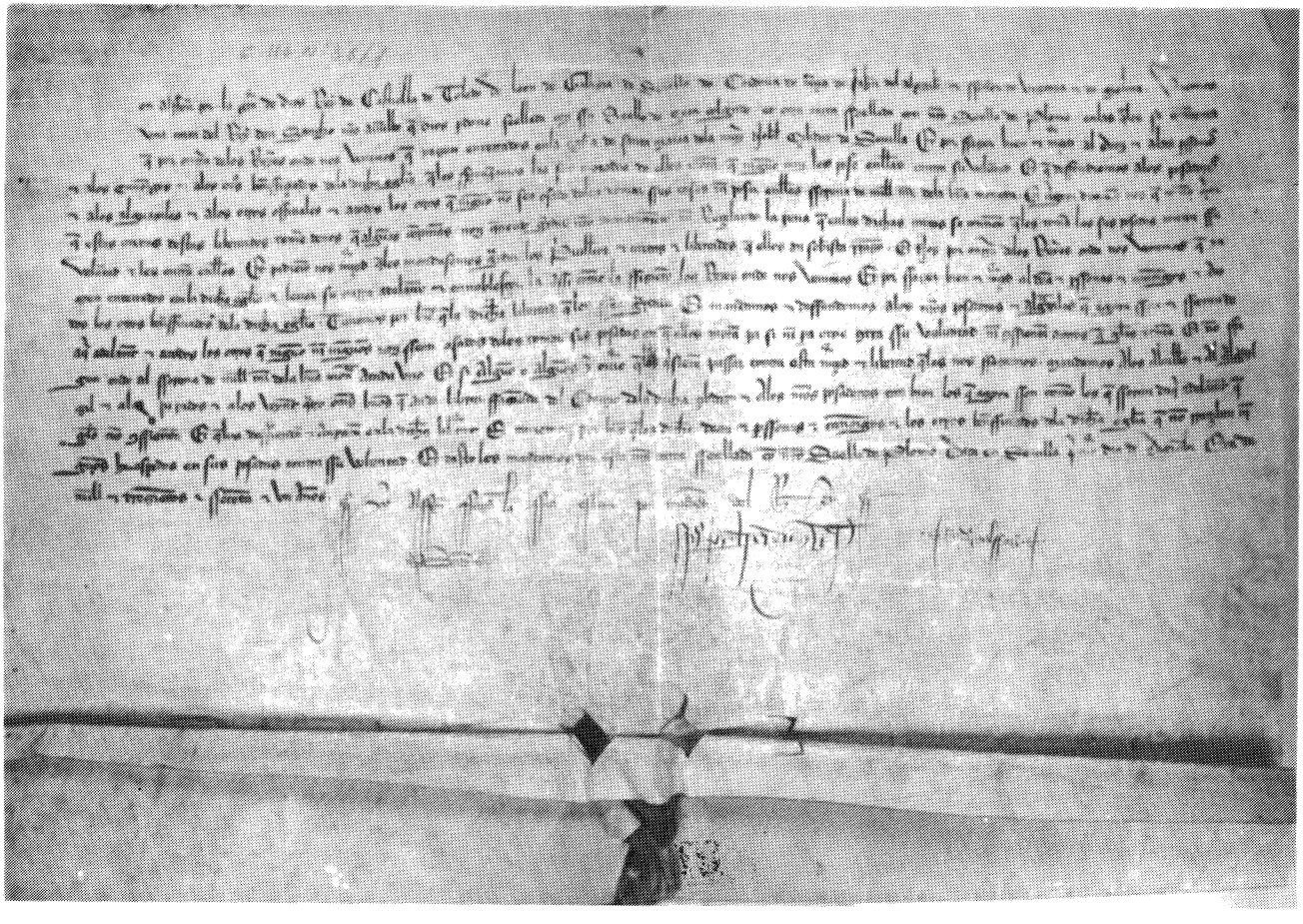
Lám. I



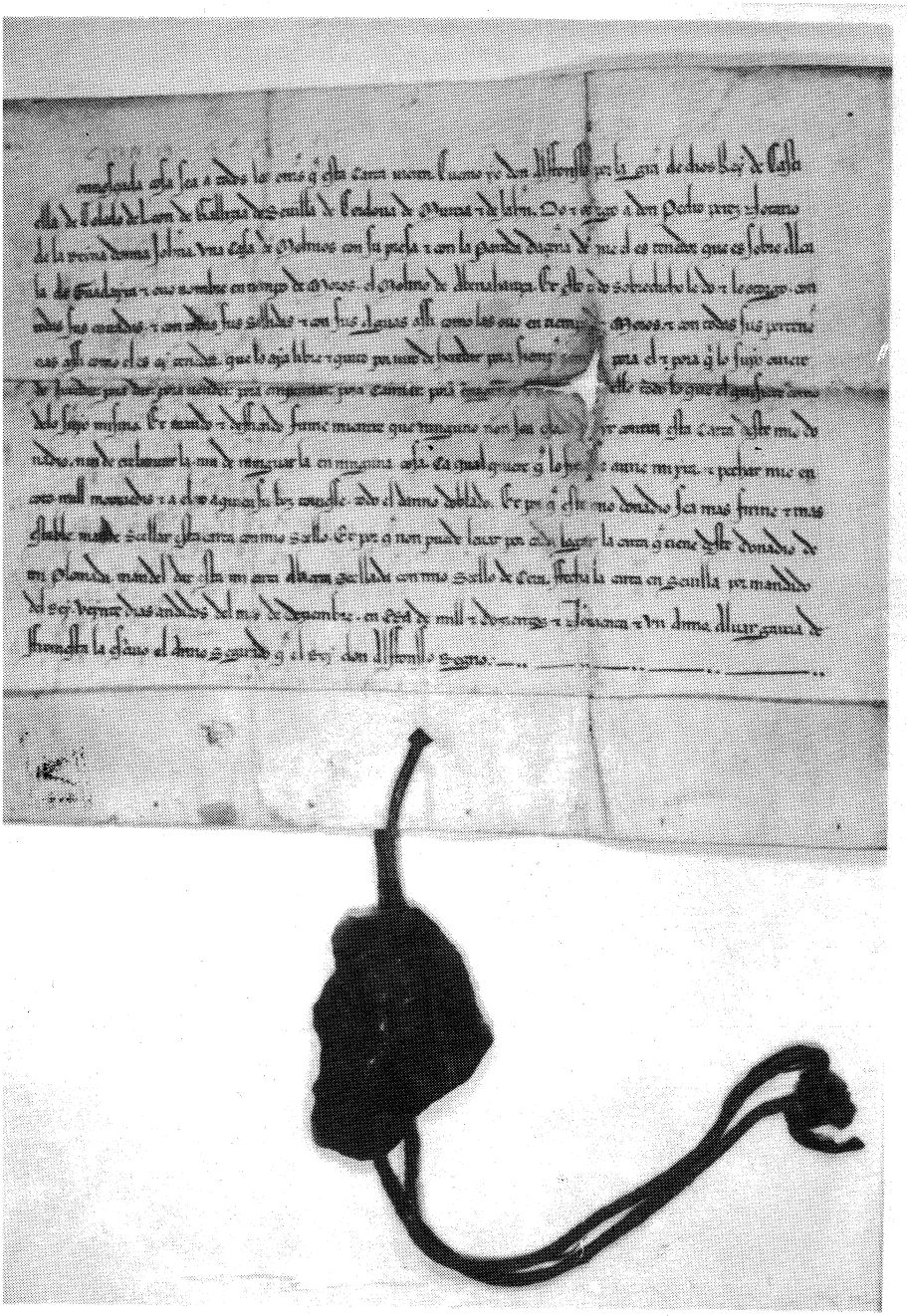
Lám. II



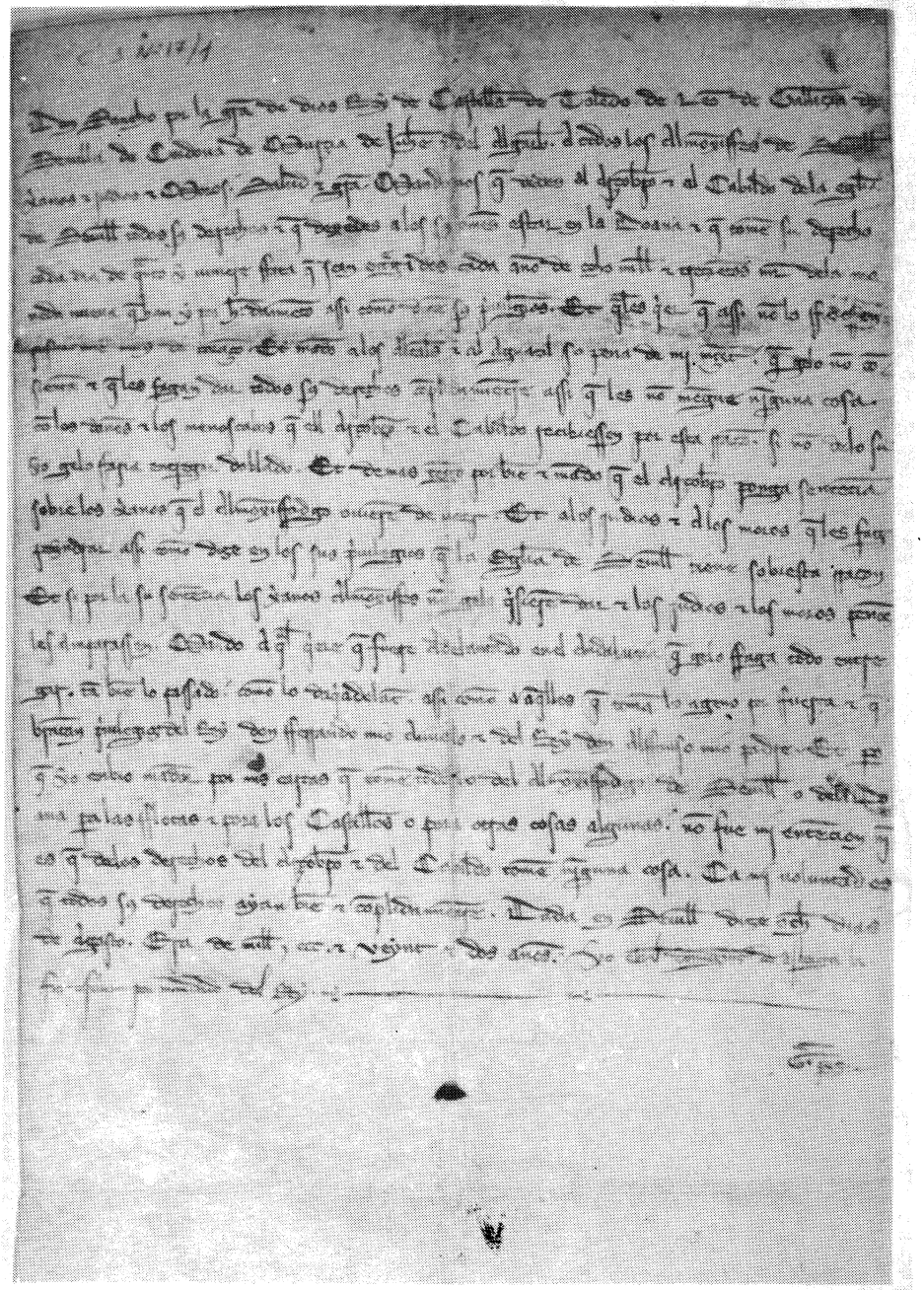
Lám. III



Lám. IV

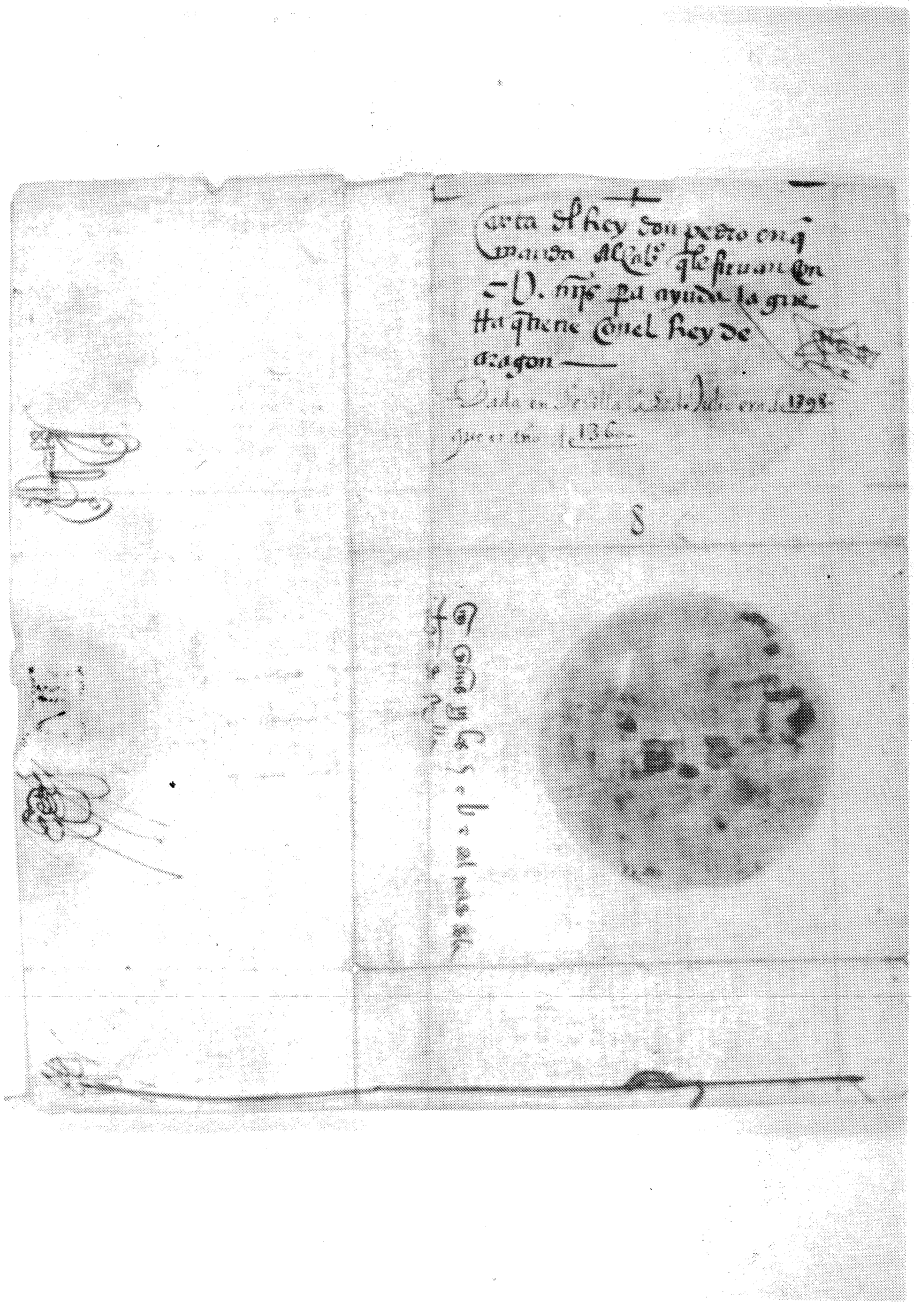


Lám. V

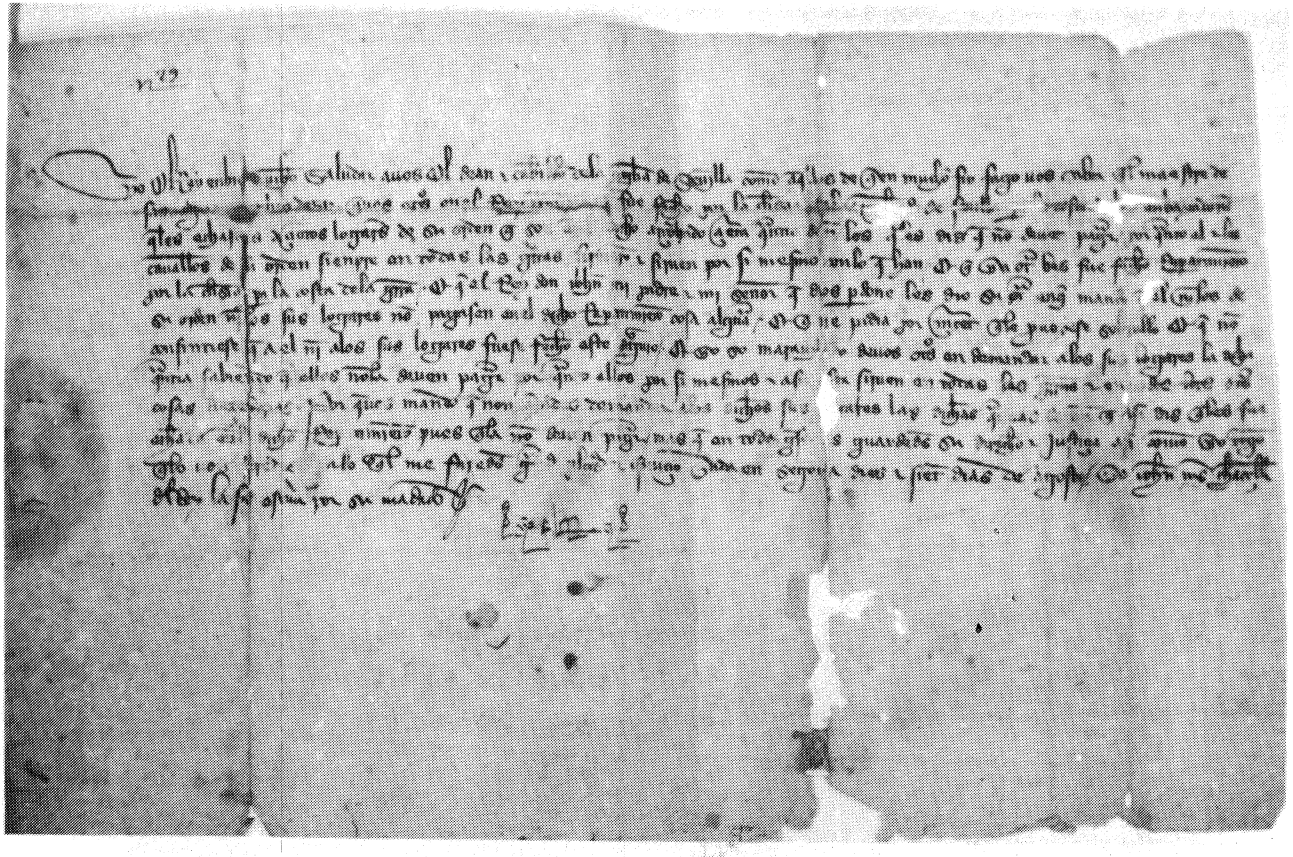


Lám. VI

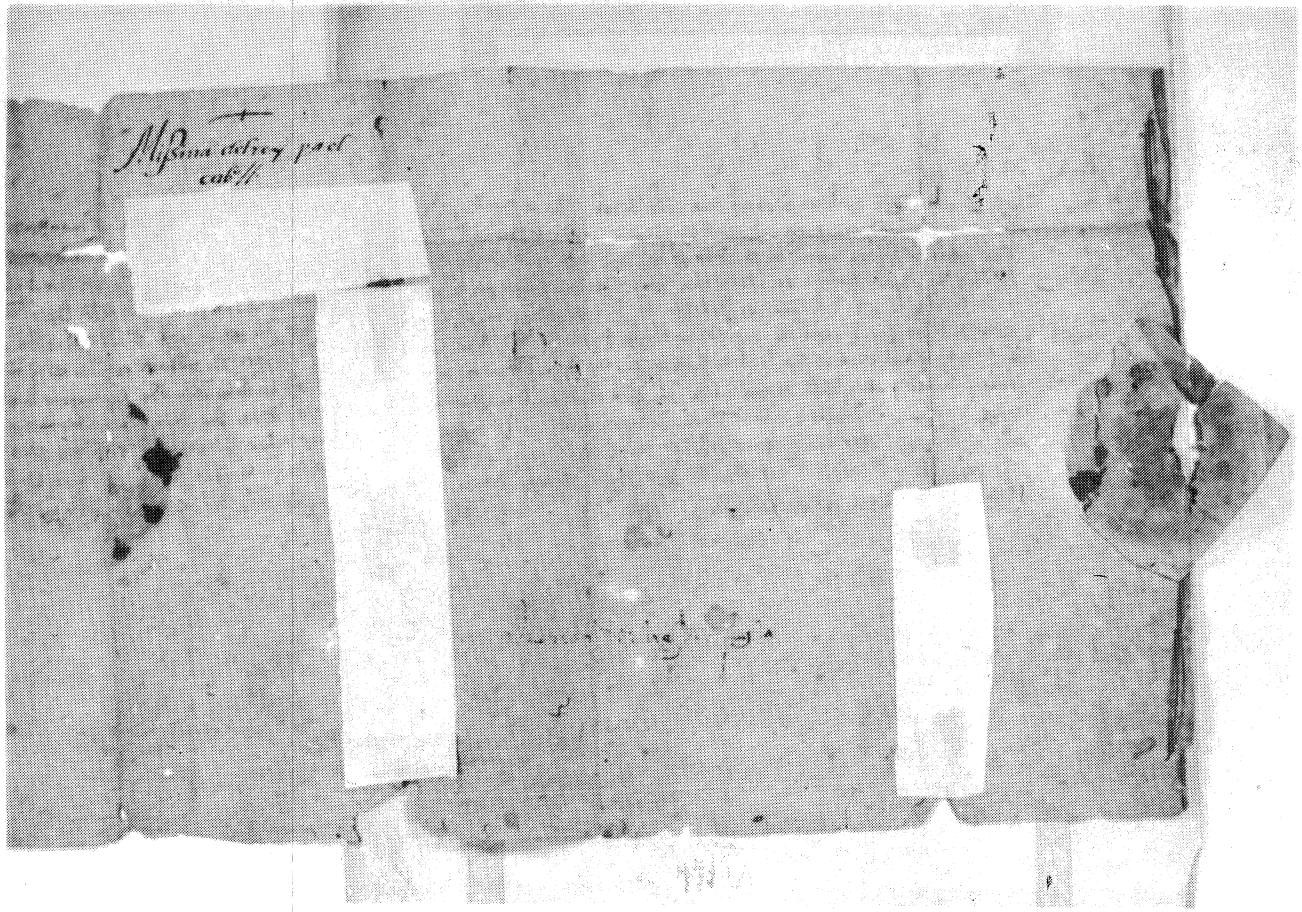
Lám. VII



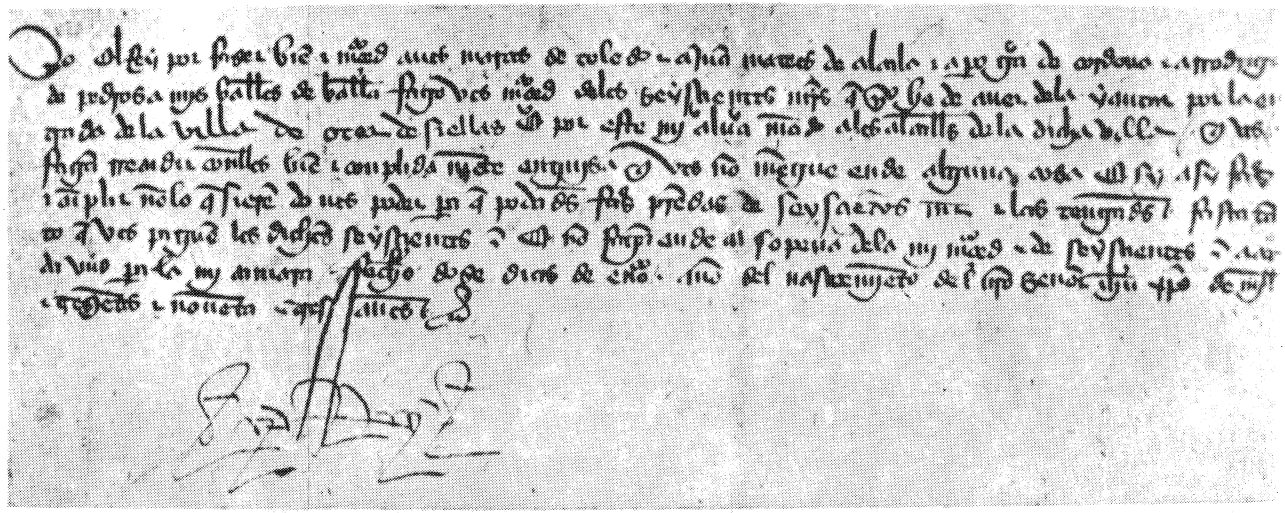
Lám. VII



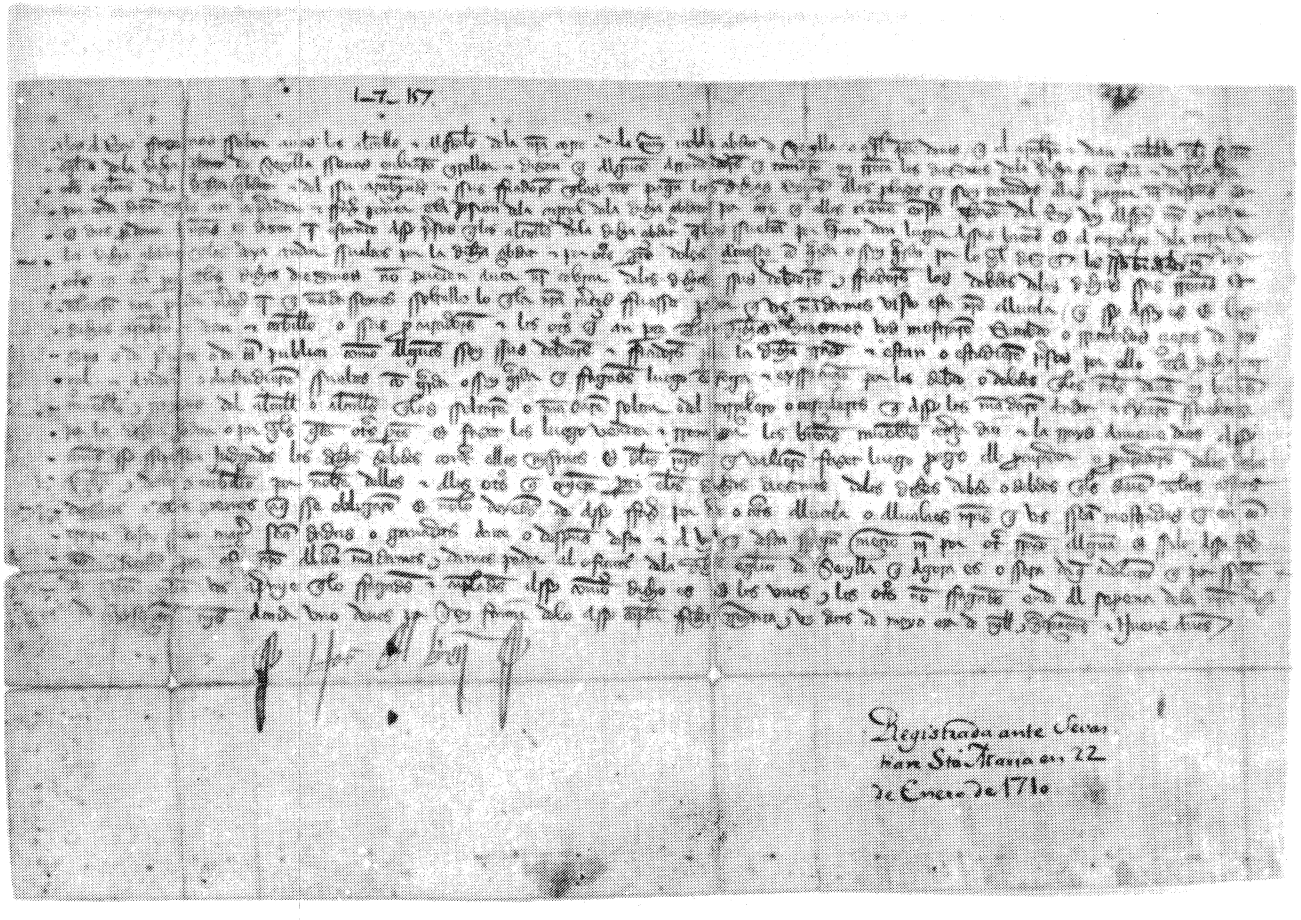
Lám. VIII



Lám. VIII



Lám. IX



Lám. X

CORONA DE ARAGÓN: DOCUMENTACIÓN REAL. TIPOLOGÍA (S. XIII-XIV)

Por **Rafael Conde y Delgado de Molina**
Archivo de la Corona de Aragón
Mª Milagros Cárcel Ortí
Universitat de València

INTRODUCCIÓN

La Corona de Aragón tiene su punto de arranque en el año 1137 en que se unen en matrimonio Ramón Berenguer IV, conde de Barcelona, y Petronila, hija del rey de Aragón Ramiro II. La unión de los dos paises fue puramente de tipo dinástico, una unión matrimonial que dejaba a cada uno de ellos su independencia interna. También es verdad que a esa unión se oponían muchos inconvenientes: desde la diversidad de lenguas a la de las estructuras sociales y económicas pasando por el hecho de que ni catalanes ni aragoneses no se conformarían con un papel secundario dentro del doble reino. Esa diversidad también se aprecia en el terreno diplomático, manteniendo cada territorio los usos de las escribanías precedentes.

La documentación sigue, en general, la tónica mantenida bajo el reinado de Ramón Berenguer IV, notándose un mayor incremento de los tratados político-administrativos, de los convenios y arbitrajes y un gran acopio de documentos de caracter económico.

La escribanía de Pedro II evoluciona lentamente hacia una organización más coherente y jerarquizada que la de sus predecesores y ya prefigura la futura cancillería de Jaime I, siendo sus características la aparición definitiva de un notario-canciller, escribano mayor o jefe de la escribanía; los notarios no escribirán los originales, salvo raras

excepciones, sólo los validarán después de dictar la minuta; los escribanos dejarán de estar adscritos a un notario y lo serán de la escribanía, siendo raros los escribanos ocasionales.

Una innovación interesante es el empleo del papel como materia escritoria o de soporte, tal vez de procedencia hispano-árabe. Con preferencia se usa el papel para documentos de tipo económico, subsistiendo el diploma en pergamino. En el aspecto diplomático se comprueba una mayor simplificación de las fórmulas, tanto del protocolo inicial como de las cláusulas cronológicas y en el enunciado de las suscripciones.

De 1218, mayoría de edad de Jaime I, a 1283, anexión de Sicilia por Pedro III, la escribanía se transforma en cancillería. Esta cancillería irá evolucionando a lo largo de 260 años hasta la muerte de Juan II de Aragón en 1479.

Jaime I en su minoría de edad emite documentos a través de una escribanía heredada de tiempos de Pedro II, siendo el ente emisor el consejo de regencia, que custodia el sello real y autentica los documentos mediante un escribano-jefe. En 1218 con la mayoría de edad aparece el *canciller* jefe del consejo real.

Aún es indistinta la nomenclatura de la oficina (*cancellariam seu scribaniam nostram*). La novedad radica en la influencia de las prácticas notariales (sobre todo la implantación de registros), la diferenciación de tipos documentales (en nomenclaturas y estructuras) y las primeras normas sobre sellado.

Los nuevos tipos documentales se relacionan con la generalización del papel tras la conquista de Valencia. Los registros, al modo notarial, se consolidan con la influencia siciliana de Pedro III, que a su vez son eco de modas pontificias.

Los documentos siguen las directrices de los emanados en reinados anteriores y, en parte, la tónica documental notarial de la época, siendo los tipos más característicos los siguientes: privilegios mayores y menores, cartas reales con cláusula de mandato, cartas misivas y mandatos, subdividiéndose cada uno de estos tipos en varios grupos, según su contenido y naturaleza jurídica.

En el breve periodo de ocho años desde la incorporación de Sicilia por Pedro III, hasta la muerte de Alfonso III se normaliza la cancillería catalano-aragonesa, debido a las influencias sicilianas causantes de: la seriación de los registros de cancillería que se llenan de notas marginales típicas; algunas novedades cronológicas (como el sistema directo

de cómputo del día del mes o la asociación para el año del estilo de la Navidad, año de reinado e indicción), sin perjuicio de mantener las tradicionales; o la imitación formal del *signum regis* (imitativa de los Staufen).

Destacan entre las novedades a considerar: la aparición de nuevos cargos en la cancillería, la clasificación y jerarquía de funciones de sus empleados, la creación de nuevos tipos documentales, la adopción de nuevas normas en la expedición, sellado y registro de los documentos.

La jefatura la detenta el canciller y de facto el jefe de la escribanía. El *cancellarius* signa los documentos que se registran. Los auxiliares son escribanos que aumentan tras la anexión siciliana, y son de tres clases: los *scriptores domini regis*, los escritores de documentos, llamados de *cancellaria* y los escribanos de registro, llamados *curie domini regis* o *scriptor de domo*. Hay además revisores de los registros.

En estos breves años la gran novedad radica en los *registros*, pues desde 1283 reciben nomenclaturas específicas de los negocios documentados, ilustrativas de una organización administrativa en marcha: parte de estas nomenclaturas son propias de registros relativos a Sicilia, país que inspira esta organización.

Medio siglo, prácticamente la primera mitad del siglo XIV, ocupará la organización definitiva de la cancillería catalano-aragonesa; etapa coincidente con los reinados de Jaime II, Alfonso IV y primera parte del de Pedro IV, hasta el año 1344. Las directrices de esta estabilización cancilleresca pasan por la recepción de modas pontificias, en parte llegadas a través de Sicilia: destacan la estabilización de los cargos de canciller y vicecanciller, la asunción del notario guarda-sellos y el aumento de escribanos. Aumentan espectacularmente el número de documentos emitidos y la ampliación y diversificación de los registros de cancillería.

Los tipos documentales son los heredados del periodo anterior, con la gran novedad del auge de cartas misivas, credenciales y tratados (especialmente bajo Jaime II).

La etapa de la codificación comprende casi setenta años, desde Pedro IV, año 1344 en que se promulgan las ordenanzas de casa y corte (*Ordenacions*), reinado de Juan I hasta la muerte de Martín I y fin del interregno en 1412. El llamarle etapa de codificación responde a la promulgación de las ordenanzas que fijan legalmente las prácticas consuetudinarias catalano-aragonesas rastreables en la cancillería desde el

siglo XIII, a las que se superponen normativas como las Partidas castellanas de Alfonso X y las *Leges Palatinae* mallorquinas traducidas por orden de Pedro IV.

Estas normas responden a la complejidad y perfeccionamiento de los organismos públicos de la Corona de Aragón y reflejan una cancillería catalano-aragonesa con funcionarios estamentados (y la novedad de tres vicecancilleres) y auge de tipos documentales renovados (pragmáticas de cortes, mandatos del rey, aumento de documentos administrativos, etc.)

Pocas novedades traen las *Ordenacions*, pero ofrecen un panorama estructurado de la Cancillería, donde coexisten los siguientes funcionarios: canciller, vicecancilleres, guarda-sellos o protonotario, escribanos-secretarios, escribanos de *manament*, escribanos de registro, selladores y *calfador, metsagers de verga* y *correus de bústia*.

Respecto a los tipos documentales se mantienen los tradicionales: los solemnes se siguen emitiendo en pergamino y los menos solemnes en papel; esta importancia diplomática se traduce además en el uso de sellos adecuados.

TIPOLOGÍA DOCUMENTAL: PRIVILEGIOS Y MANDATOS

En el estudio sistemático de las cancillerías catalano-aragonesas no existe ni la abundancia ni la meticulosidad de trabajos dedicados a las cancillerías castellano-leonesas. Tal vez la escasa variedad de tipos documentales, en comparación con otras cancillerías peninsulares o europeas, y la existencia de más de 8.000 registros desde época de Jaime I, ha hecho que los estudios de Diplomática real de la Corona de Aragón se centraran fundamentalmente en la Cancillería como ente emisor de documentos y en sus funcionarios (SEVILLANO COLOM, ARAGÓ, TRENCHS, CASULA, MOSCATI, RUBIÓ, ARIENZO).

No obstante, se han abordado otros aspectos de los documentos, como la intitulación (MATEU Y LLOPIS, RUIZ CALONGE), suscripciones (MUÑOZ RIVERO, MATEU IBARS), datación (MARAVALL, CABANES), sigilografía (SAGARRA, MENÉNDEZ PIDAL, GUGLIERI, ARIENZO), escritura (CASULA, ARIENZO, ARAGÓ, GIMENO BLAY), lengua romance (UDINA MARTORELL, FONT), registros (GASPARINI, MAZZOLENI, ARAGÓ, MOSCATI), colecciones diplomáticas (FINCKE, RIUS SERRA, UDINA MARTO-

RELL, MARTÍNEZ FERRANDO, HUICI-CABANES, OLIVERAS), itinerarios reales (MIRET Y SANS, IBARRA, GIRONA), etc.

El *privilegio real*, emitido en pergamino, y el *mandato*, emitido sobre todo en papel, de los reyes que cubren el amplio, fecundo e interesante periodo de formación y consolidación de la cancillería catalano-aragonesa de los siglos XIII y XIV, exigiría un estudio monográfico a través de los miles de documentos originales conservados en los distintos archivos estatales, municipales y eclesiásticos de la antigua Corona de Aragón y de fuera de ella.

Debido a este gran vacío que supone el desconocimiento de la configuración y evolución de estos dos tipo documentales más frecuentes y abundantes, pretendemos acercarnos — aunque sólo sea a través de grandes pinceladas — al estudio de los mismos, acompañándolo de las láminas que nos han parecido más ilustrativas de lo que aquí vamos a exponer, láminas que cumplen además una finalidad didáctica y permiten el estudio comparativo con las tipologías coetáneas de otros reinos europeos, finalidad primera e inmediata de este Album de tipologías documentales reales de los siglos XIII y XIV auspiciado por la Comisión Internacional de Diplomática.

EL PRIVILEGIO REAL

Tras el breve recorrido histórico de la evolución de la Cancillería de la Corona de Aragón que hemos hecho más arriba, salta a la vista la reiteración de un tipo documental importante — el más importante por su solemnidad, manifiesta en sus caracteres externos e internos y en su contenido —, el privilegio real, que aparecerá constantemente en todos los reinados, siguiendo una antigua costumbre de la cancillería imperial romana, que pasará luego a la pontificia y a la cancillería imperial y será imitado posteriormente, aunque con menos pretensiones, por las cancillerías reales del occidente europeo.

El privilegio real es el instrumento del que se sirven los reyes, a través de su cancillería, para hacer concesiones y donaciones a perpetuidad, así como para confirmar éstas posteriormente. De la importancia y trascendencia de su contenido dan cuenta tanto el aspecto formal del documento — que utilizará todos los recursos típicamente cancillerescos (buena factura del pergamino, pautado, amplios márgenes,

escritura con sofisticaciones cancillerescas, algunas letras agrandadas, *signum regis*, suscripción autógrafa del monarca, signo notarial, sello mayor pendiente, plegado, etc.) — como el aspecto interno (recurso a los formularios para la redacción de los documentos, valor literario de los preámbulos, bella retórica en latín o en romance, distintas revisiones del texto atestiguadas a través de las notas de cancillería, etc.).

Siempre se han distinguido dos tipos de privilegios: los privilegios mayores o solemnes y los privilegios menores o simples. La diferencia entre ellos es mínima y estriba en que lleven o no invocación u otra fórmula del tenor documental.

En esencia, la disposición de las partes del privilegio permanece inalterable a lo largo de estos dos siglos que estudiamos, estando dividido el documento en tres bloques bien distintos: el primero es el que de manera compacta ocupa la parte más extensa del documento, formada por el protocolo, el texto y parte del escatocolo; la parte central está constituida por el *signum regis* y la intitulación completa del monarca y por debajo de ella la relación de cinco testigos dispuestos en tres columnas; y la tercera contiene la suscripción y signatura del notario con inclusión de las enmiendas que haya podido introducir en el texto. A pesar de esta estructura aparentemente estática, se aprecian unos ligeros cambios a través del tiempo, que afectan al tamaño del documento, factura, evolución de la escritura, aparición de las notas de cancillería, adopción de nuevos tipos de sellos, etc.

Durante el reinado de *Jaime I* (1213-1276) el privilegio real adopta la forma apaisada común en la tradición cancilleresca del antiguo reino de Aragón. El pergamino es grueso y de pequeño tamaño. Destacan claramente las tres partes a las que aludíamos antes: el primer bloque aparece redactado de manera compacta, sin solución de continuidad, con escasos signos de puntuación y ausencia casi total de mayúsculas, excepto la *N* de *Noverint*, a veces muy adornada y sobresaliendo en el margen, tal vez trazada posteriormente por otra mano, la *D* de *Datum*, la *J* de *Jacobus*, etc., con abundancia de abreviaturas de todo tipo indicadas por medio del signo general de abreviación, que, en forma de guión recto o inclinado, cubre toda la palabra. Esta parte está constituida por la notificación, intitulación, verbo dispositivo, dirección, disposición, a veces cláusula de mandato, cláusula penal y fecha por la era o por el *anno Domini Nativitatis o Incarnationis*.

Tras un amplio espacio en blanco aparece el *signum regis* y la intitulación completa del monarca. Este espacio en blanco se aprovechará para las posteriores confirmaciones. Debajo aparecen claramente distinguibles en tres columnas los cinco nombres de los testigos, correspondientes a alguna dignidad eclesiástica, miembro de la familia real y nobles, en grupos de dos, encabezados por la frase *Testes sunt*.

Tras otro gran espacio en blanco se cierra el documento con el signo y la suscripción notarial, que recoge la *iussio*, recibida directamente del rey o de éste a través del canciller o de otro notario.

En algunos privilegios aparece también otra línea al final con la frase *Lecta fuit regi*, con las tres palabras dispuestas con una gran separación entre sí con el fin de ocupar todo el renglón. Todavía no se aprecian notas de cancillería. Pendiente de la plica y por los dos agujeros cortados en forma romboidal practicados en la misma, pasarían las cintas que unían al sello con el respectivo documento, que eran cintas tejidas de diversos colores y también cintas de seda amarilla o mezcladas con los colores heráldicos amarillo y rojo, colores ya usados por su antecesor Pedro II.

Los sellos de este rey pueden agruparse en tres periodos: primero, desde el comienzo del reinado (1213) hasta la conquista de Mallorca (1230), segundo, desde esta fecha, hasta la toma de Valencia (1238), y tercero, desde la incorporación de Valencia, hasta el año de la muerte del monarca (1276). Los sellos mayores, que son los que sin duda se utilizarían en los privilegios solemnes, tienen dos improntas, anverso y reverso, en al anverso el rey en posición mayestática y en el reverso en posición ecuestre. Las leyendas de los sellos se modifican y varían a medida que se agrupan nuevos reinos a la Corona aragonesa. La cera de las improntas es natural.

La organización de la escribanía-cancillería de *Pedro III* (1276-1285) es el resultado de la sistematización de las escribanías de los condes--reyes, sus predecesores y, en especial, de la de su padre Jaime I, de la que copió su estructura cuando era infante, por lo que los privilegios de este monarca y de su sucesor *Alfonso III* (1285-1291) presentan iguales características a los emitidos por la cancillería jacobea.

En los privilegios de *Jaime II* (1291-1327), de mayor tamaño, ya se aprecian algunas novedades. Las tres partes descritas anteriormente son igualmente válidas para este reinado, pero las novedades se refieren al uso de mayúsculas a lo largo del texto, sobre todo la *N* de *Noverint*

o la *No* de *Nos* con la *N* muy agrandada y ornamentada sobresaliendo en el margen. La letra es de pequeño módulo con los astiles caidos muy pronunciados, de manera ondulada, provocando fugas laterales que producen un bello efecto estético, destacando además la *d* y la *g* con alzado y caido respectivamente replegado sobre sí misma y tendente a la izquierda, y muy marcado el puente formado por la *s* y la *t*; todos ellos recursos estilísticos de lo que se ha dado en denominar letra gótica catalana.

Los cancilleres intervienen en la revisión documental, cuyas firmas, colocadas al final del texto, se van espaciando poco a poco y da la impresión de que el cargo y la dignidad aneja distanciaron paulatinamente a los cancilleres de la rutina diaria, y esa tarea de rubricar los documentos fue confiada a los cargos inmediatos al canciller, entre ellos el vicecanciller.

El vicecanciller estaba encargado de vigilar el fondo jurídico de los documentos expedidos, por lo que su firma aparece con gran frecuencia al final de los documentos, alternando con la de los cancilleres, sus superiores, y con las de otros juristas, que le ayudaban en aquella tarea. Semejante a la de los cancilleres era la rúbrica de los vicecancilleres, que solían poner la abreviatura *sbscp. (subscripsit)* y la inicial de su nombre, o la inicial de su nombre o apellido y la abreviatura *vic. (vicecancellarius)*. Esta suscripción autógrafa aparece a continuación del texto, en la misma línea.

Comienza a hacer su aparición la cláusula de mandato regio, que se encuentra en la parte interior de la plica que sostiene el sello colgante. Muchas de estas cláusulas abreviadas y trazadas de prisa, por ser en su tiempo formulismos muy corrientes y conocidos, presentan a veces bastantes dificultades de lectura. Los escribanos — futuros escribanos de *manament* —, al cerrar el documento, indican muchas veces que extienden el documento *mandato regio facto per vicecancellarium*.

Otra novedad apreciable es la mención del registro con la abreviatura *Rsta. (Registrata)*, colocada entre los dos orificios de la plica.

En cuanto a los sellos usados por este monarca podemos englobarlos en tres periodos: durante el primero, que comprende desde el comienzo de su reinado (1291) hasta el tratado de Anagni (1295), usó el título de los reinos de Aragón Sicilia, Mallorca y Valencia y condado de Barcelona. En el segundo, y como consecuencia de aquel tratado, dejó los títulos de Sicilia y Mallorca, y con la conquista de Murcia (1296)

toma el de este reino; y finalmente el tercer periodo, en el cual en las leyendas de los sellos se suprime el título de Murcia, por renuncia a favor del rey de Castilla, y se añaden los de las islas de Córcega y Cerdeña, cedidas por el Santo Padre al reino de Aragón a cambio de Sicilia (1297). Todos estos cambios influyeron forzosamente en las leyendas de sus sellos.

En este reinado se hacen ya comunes las fórmulas de indicación del sello en los documentos mediante *majestatis nostre sigillo pendenti munitam*. La cera de las improntas es de color amarillo y el sello cuelga de cintas de seda roja y amarilla.

El reinado de *Alfonso IV* (1327-1336) es una continuación del de su antecesor en cuanto a los usos documentales. Como novedad encontramos la abreviatura de *.p. (probata)* debajo de la cláusula de mandato regio en el interior de la plica.

Los reyes que precedieron a *Pedro IV* (1336-1387) tenían ya ciertas normas en la organización de la Casa real, como ya hemos podido apreciar a través de los documentos; pero este rey las recoge y perfecciona, y adopta un texto definitivo, haciendo traducir al catalán, en 1344, con las modificaciones pertinentes, las Ordenanzas o *Leges Palatinae* de la Casa de Mallorca. Son sus famosas *Ordenacions*.

La cancillería real tuvo a mediados del siglo XIV un estilo que podríamos denominar oficial de prosa latina, estilo que, poco a poco, dio paso a otro oficial de prosa vulgar. Ya desde época de Jaime II se utilizaban en la cancillería como base de sus documentos unos *Dictamina* o *Epistulae* que contenían fórmulas de la Cancillería Imperial, libro que llegó a la corona a través de Sicilia, y sirvió de punto de partida y de base de los demás formularios conocidos.

Por este motivo, los escribanos y secretarios tuvieron ya, a partir de 1344, un profundo conocimiento del latín y una cierta habilidad retórica y estilística, fruto de la lectura de las *Artes*, lo que comportó un cierto desarrollo del *cursus* y del sentido rítmico del periodo, nuevo estilo que concuerda con lo mandado por las *Ordenacions* al protonotario. Incluso el propio rey tuvo una buena formación clásica y se preocupó del buen hacer de sus escribanos procurando que en la cancillería no faltase ninguna obra que les pudiese facilitar su labor.

Los privilegios también son objeto de clasificación en las Ordenanzas al señalar los sellos que ha de llevar cada clase de privilegio. Los diplomas de gran solemnidad (investiduras de reinos, creación de grandes ducados,

marquesados, condados) llevarán la bula de oro; los privilegios perpetuos a militares, señores, concejos, etc. llevarán el sello grande o *flabó*; las cartas de justícia y de negocios comunes, graciosas y privilegios menores y vitalicios llevarán el sello común; las promulgaciones de fueros, constituciones de Cortes, concesiones de baronías y privilegios singulares a municipios llevarán la bula de plomo; y los mandatos, guiajes, etc. llevarán el sello menor.

Los privilegios suelen tener en general forma apaisada con márgenes proporcionados al tamaño del pergamino — que es de buena factura y cuidado —, más amplios en los perpetuos cuanto más solemnes. Eso no obsta para que se hallen algunos en disposición vertical. Los tamaños son variables: mayores los *perpetuos*, medianos los *temporales*, pequeños los administrativos y actas. Los cortes de los pergaminos son regulares, en general, y la cara destinada a la escritura bien trabajada. La escritura es limpia y clara, con abundancia de abreviaturas. No hay puntos y aparte; de modo que, a primera vista, se ve un bloque de escritura apretada y uniforme en el que sólo destacan las mayúsculas o el signo real. La inicial es, en ocasiones, artística y las mayúsculas de la primera línea alargadas, penetrando en el margen.

Los privilegios perpetuos y solemnes suelen comenzar con la invocación explícita y sigue la notificación; luego se halla la intitulación unida a la claúsula anterior con el *quod*; después vienen los motivos y la parte dispositiva en forma variable y antes de la fecha puede aparecer la cláusula de corroboración seguida del anuncio del sello. La fecha expresa los días y meses con calendación romana, hasta 1351 y el año por el sistema de la Encarnación. A partir de aquel año, en Cataluña y Aragón, y desde 1358 en Valencia, se usa el sistema moderno en los días y meses y el sistema de la Natividad para los años. Pegado a la fecha viene el nombre o signatura del que ha revisado el documento, que a veces suele ser la signatura del propio monarca.

El escatocolo, señalado con toda precisión en las Ordenanzas y observado en la práctica, contiene el *signum regis* y la intitulación real, debajo los testigos que siguen siendo cinco nombres de nobles o dignidades eclesiásticas distribuidos de dos en dos, y en último lugar el signo y suscripción notarial.

Cuando hay correcciones que señalar en el texto, son expuestas a continuación, precedidas de *cum raso et correcto in t. linea.*

En el interior de la plica, como ya se vio en otros reinados, va el nombre del escribano de *manament* que redactó el documento y cita al que le transmitió el mandato real, añadiendo a veces frases como *vidit eam dominus rex, qui eam legit et signavit, fuit examinatus et repertus sufficienter*; debajo aparece la abreviatura de *.p. (probata)* y a la izquierda la indicación del número y del nombre de la serie donde ha quedado registrado *in gratiis .II., in curia .III.* Entre los orificios de la plica se ve la abreviatura *Rsta. (Registrata).*

Los privilegios temporales no perpetuos o menores, así como las confirmaciones de otros de menor cuantía, o sólo vitalicia, dan al documento menor solemnidad en la forma.

Suelen comenzar con la notificación, aunque no es raro que comiencen con la intitulación precedida del *Nos* o del *En* si van en lengua romance. Si el principio es la notificación, la intitulación va unida a ella con el *quod*. Suele seguir la exposición de motivos y la parte expositiva; a veces al final de esta parte viene la indicación del acto mismo y de la redacción de dos instrumentos públicos, así como una cláusula de mandato, que es muy frecuente y característica en los documentos de la cancillería catalano-aragonesa.

También es constante el anuncio del sello en las formas corrientes ya citadas. La sanción es poco corriente, y aun reducida a la pérdida de la amistad real. La fecha y el escatocolo son semejantes a los vistos en los privilegios solemnes.

Por lo tanto las diferencias entre ambas clases son: el fondo o asunto: el valor de pepetuidad o no; y diplomáticamente, que los primeros llevan invocación y los segundos no; aparte de ciertos detalles intrínsecos de tamaño, adornos, etc.

Como novedad encontramos la suscripción personal del monarca *Rex Petrus* al final del texto, en el lugar correspondiente a la revisión documental hecha generalmente por el vicecanciller.

Tres periodos se observan en la parte histórica de la sigilografía de este rey: primero, que comprende desde el comienzo de su reinado hasta la reincorporación de Mallorca a la Corona aragonesa (1336-1343). Segundo, que comprende el periodo entre esta reincorporación y la de los condados de Rosellón y Cerdaña (1343-1344). Y tercero, desde esta última fecha hasta el final de su reinado (1344-1387).

La cancillería de *Juan I* (1387-1395) nos muestra la confluencia de dos estilos: el nuevo —ciceroniano— con el clásico — inspirado en las

Artes. Algunos de los escribanos que trabajaron en su cancillería escribieron o tradujeron al romance obras de literatura de autores prerrenacentistas.

En la cancillería de su hermano *Martín I* (1395-1410) se siguen las mismas corrientes, ya que se mantienen la mayoría de los escribanos de la etapa anterior. Este periodo coincide con el movimiento prerrenacentista que comienza a hacer su aparición en la corte pontificia de Aviñón y dará como resultado una serie de exigencias estéticas y literarias que se reflejan en los documentos, en el estilo del texto y en la buena construcción de los preámbulos, así como en la presentación material del documento: calidad del pergamino y papel, proporcionalidad de la caja de escritura, muy cuidado sistema de plegado, claridad y belleza de la escritura, etc.

En líneas generales estos dos reinados no aportan ninguna novedad a lo ya conocido y siguen la misma tónica impuesta por las *Ordenacions* de Pedro IV respecto a la expedición de los privilegios. No obstante, cabe destacar la suscripción autógrafa del monarca (*Rex. Jo., Rex Johannes, Rex M., Rex Martinus*) al final de la línea que contiene el *signum regis* y la intitulación completa del monarca, aunque figure la del vicecanciller o la del protonotario al final del texto.

Respecto a los sellos de Juan I vemos por primera vez que las leyendas están formadas por letras góticas minúsculas. La cera de las improntas es siempre de color rojo y los hilos de seda amarilla y roja. Desde el punto de vista artístico siguen la tradición de su padre y antecesor y el arte gótico se manifiesta en ellos con todo su esplendor, particularmente en el gran sello y en el común.

EL MANDATO

Procedente de reinados anteriores, tanto de la tradición aragonesa como de la catalana, constituye el mandato un tipo específico del gran conjunto que, desde el punto de vista estrictamente diplomático, son las *litterae*. Por diversas razones no ha sufrido la documentación real de la Corona de Aragón un análisis de un rigor similar al de otros territorios hispánicos. FLORIANO, en su clásico estudio sobre la paleografía y diplomática española avanzaba la «falta de problemas» que una mayor uniformidad respecto a la castellana y una prematura fijación producía.

A esta realidad, desde luego matizable, debería añadirse otra, y es la existencia de la espléndida serie de registros de real cancillería que no ha obligado a la compilación de diplomatarios regios y no ha estimulado el estudio tipológico de los documentos. Añádase a ello la fe, a veces excesivamente firme, en la autenticidad del documento registrado, que no ha forzado la crítica, y que determinados aspectos de la expedición documental, tales como materia escriptoria, forma de expedición (abierta o cerrada) y tipo de sello no quedan recogidos en los registros si el propio documento no los revela en su texto.

Como hipótesis plantea FLORIANO la existencia de únicamente dos grandes grupos: el privilegio y la *carta*. Y advierte, con precisión de diplomatista, que los establece atendiendo a su «forma instrumental», no a su «fondo jurídico», «atendiendo a su formulario y a la distribución del mismo por el discurso diplomático y no al contenido textual, pues hay cartas que contienen privilegios y privilegios que expresan órdenes y mandatos». Y tenía, y aun tiene razón a pesar de evidentes progresos, en concluir que «acaso el primero de los problemas que ha de plantearse la diplomática aragonesa sea éste de la nomenclatura de los documentos».

Desde luego el panorama no es tan simple como proponía Floriano. Años después de la publicación de su manual, SEVILLANO, en su estudio sobre la cancillería del Ceremonioso, desde una perspectiva quizás demasiado archivística, estudia por separado los tres grandes conjuntos conservados en el Archivo Real de Barcelona: Documentos en Pergamino, Documentos en papel y Registros, conjuntos que no responden a otra cosa, sobre todo los dos primeros, que al antiguo hábito de separar papeles y pergaminos en función de su conservación y en función de una subconsciente hipervaloración del pergamino.

Y las últimas síntesis de CANELLAS por Aragón y de TRENCHS solo o en colaboración con ARAGÓ han patentizado una mayor variedad documental de la que los estudios disponibles por Floriano le indujeron a crear.

La *carta* de Floriano:

> «es documento de dilatada vigencia y de estructura uniforme queda fijada con Jaime I y llega con sus mismas estructuras hasta Alfonso V».

y, sobre todo

> «su contenido es muy vario, pero sea el que fuere, siempre desemboca en un mandato, por lo que no habría inconveniente en designarla con tal nombre, si no se diera la contingencia de que también son muchos los diplomas del grupo de los privilegios que contienen las locuciones inyuntivas propias de esta clase de documentos.»

A sua vez Sevillano, refiriéndose a los documentos en papel, afirma: «en su mayoría son mandatos», aunque, desde luego, no todos, puesto que a los mandatos propiamente dichos añade guiajes, nombramientos, cartas de procuración, etc., y «los que van bajo sello secreto y suelen tratar de asuntos personales del rey», los cuales «esquematizan más las mismas cláusulas». Y hablando de los documentos en pergamino reconoce, naturalmente, que existen también en este soporte «mandatos, guiajes, nombramientos, etc., de tipo administrativo». La vía del soporte material no es, pues, válida.

Lo que de verdad ocurre en la diplomática real de la Corona de Aragón tiene todas las apariencias de un «caos pragmático». Partiendo de estructuras muy simples y añadiendo tal o cual cláusula según y de acuerdo con las necesidades, es decir, la exigencia del momento, consigue el poder real instrumentalizar su gobierno. No debemos olvidar, por otra parte, la importancia creciente de los secretarios del rey, que desemboca en la existencia de una doble vía de producción documental: la de la rutina y burocracia cancilleresca y la del secretariado. El rey apelará a una u otra según las circunstancias. Por todo ello resulta difícil ligar función o finalidad del documento con forma documental y con vía de expedición.

La concreción del poder coercitivo del rey se manifiesta de momento en dos tipos documentales: el privilegio con cláusula de mandato y la carta.

En el primer caso, a la concesión de la gracia en sí se añade una cláusula inyuntiva. Valga como ejemplo la que recoge Floriano:

> *Mandantes baiulis, merinis, salmedinis, iusticiis, iuratis, paciariis, portariis et universis aliis oficialibus et subditis nostris ac locum eorum tenentibus presentibus et futuris quod hanc ... firmam habeant penitus et observent.*

Difiere esta cláusula de mandato del mandato puro y simple en que el segundo liga únicamente a la persona a la cual se le da, en tanto que el de la primera liga igualmente a sus sucesores en el cargo.

Pero el típico mandato aragonés se concreta en documento, en pergamino al principio y en papel después que adopta forma de *littera*. Diplomáticamente esta carta mantiene unas estructuras muy uniformes:

Intitulación
Dirección
Salutación
Exposición
Disposición
Cláusulas penales
Fecha

De estas cláusulas unas son más obligatorias que otras. Fiel a su carácter de «littera» no faltan nunca las tres primeras y, fiel a su carácter de mandato, nunca la Disposición. Siempre lleva la fecha completa. Falta, en ocasiones, la exposición y, por lo que a las penales se refiere, su presencia y contenido varía según las circunstancias: urgencia e importancia del asunto, etc.

Estas *litterae*-mandatos se inician por la intitulación regia, sin el *Nos* que caracteriza los privilegios solemnes (junto con la Invocación o no), ni el *Noverint universi* que tipifica a los que Sevillano llama «temporales no perpetuos o menores» y a los documentos en que el rey actúa como persona privada, de tipo contractual y que van cerrados por escribano real en funciones de notario.

La intitulación varía, naturalmente, al vaivén de la ampliación de la soberanía regia, acumulando reino tras reino a medida que se extiende la corona.

Varía igualmente el tratamiento de cortesía dado a la persona a la cual va dirigido el mandato. Precisamente en las Ordenanzas de casa

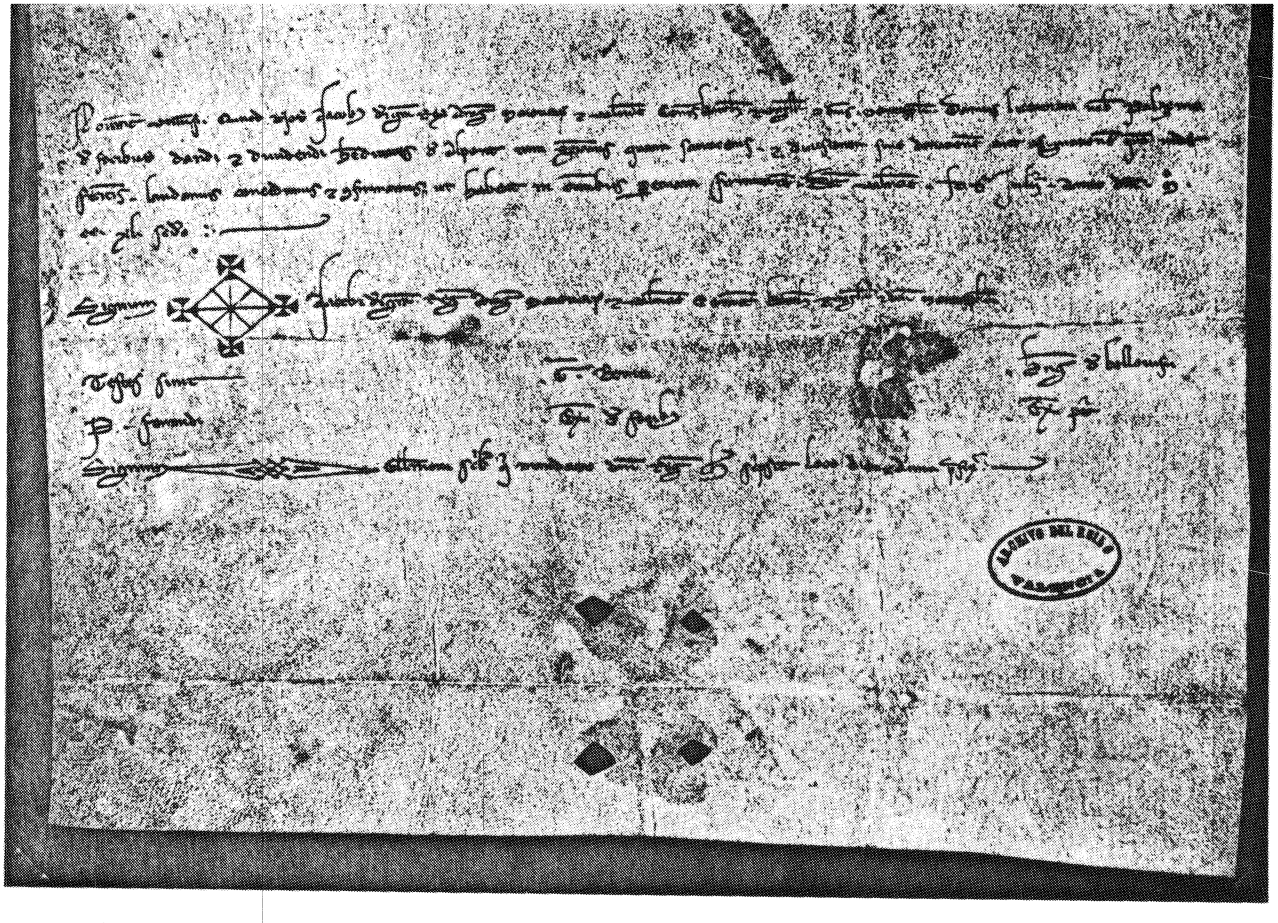
y corte del Ceremonioso existe un amplio capítulo titulado *De la manera de scriture letres a diveres persones* en que se detallan los tratamientos según el nivel y categoría del destinatario.

Varía también la salutación de acuerdo con la persona saludada. También las Ordenanzas del Ceremonio precisan la fórmula. Sevillano destaca que a los tratados de *fideli* se les desea *salutem et graciam* y a los de *dilecti, salutem et dileccionem*.

Junto a esta *littera*-mandato iniciada por la intitulación real completa, aparece bajo Pedro el Ceremonioso, y se desarrolla posteriormente, un tipo de mandato iniciado por la intitulación de dignidad: *Lo rey* o *Lo rey d'Aragó*, similar a los documentos que la diplomática castellana denomina *albalá* y *carta misiva* (el primero sirve para órdenes internas de gobierno y se expide sin sellar; el segundo se expide cerrado y va destinado al exterior). Afirma de este tipo de documentos Sevillano que salen bajo sello secreto o tratan de asuntos de carácter urgente o particulares del rey. El mandato iniciado por intitulación de dignidad admite estructura de *Littera*, con Dirección y Salutación, o iniciarse directamente con la cláusula de mandato. A diferencia del albalá castellano lleva fecha íntegra.

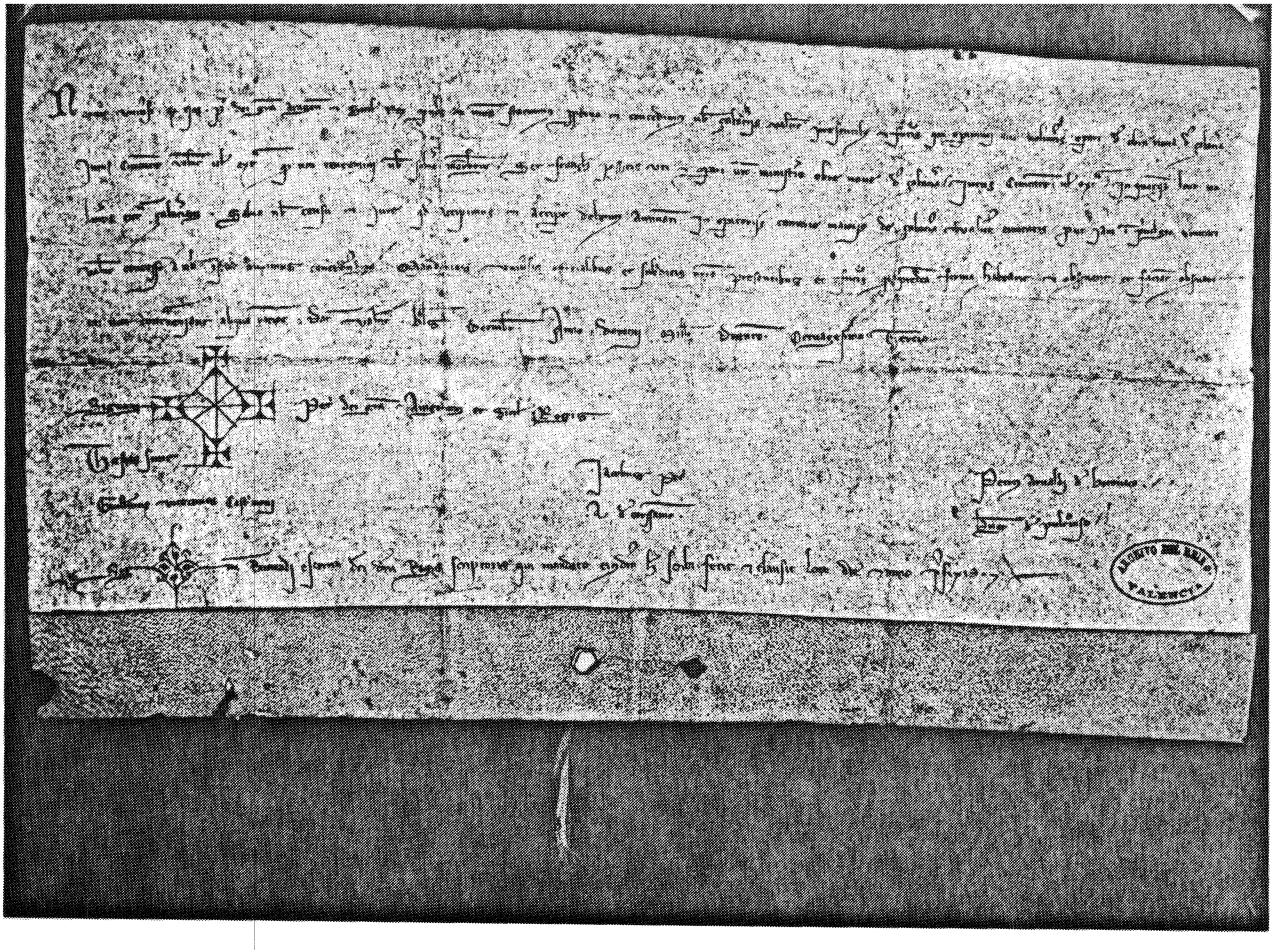
Respecto a la forma de expedición no parece haber norma fija. En cuanto *littera* el mandato puede ser abierto o cerrado, sin que el tipo de destinatario parezca influir en la forma: abierto se envía a oficiales locales tanto como cerrado. También el mandato iniciado por intitulación de dignidad puede salir abierto y cerrado, sin que parezca influir el tipo o nivel de oficial al que va destinado.

Sí parece haber regularidad en el tipo de sello bajo el cual se expiden: la carta, bajo sello menor; el iniciado por intitulación de dignidad, bajo el secreto, al menos, por la práctica ausencia regular de la cláusula de anuncio de sello, tal como se deduce de las medidas de la huella dejada por el sello en el original.



Lám. 1 VALENCIA, A.R. Pergaminos reales. Alpuente, 1. [Jaime I de Aragón]. Perg. 147 + 25 plica × 245 mm.

Datum Valencie. A. 1242.



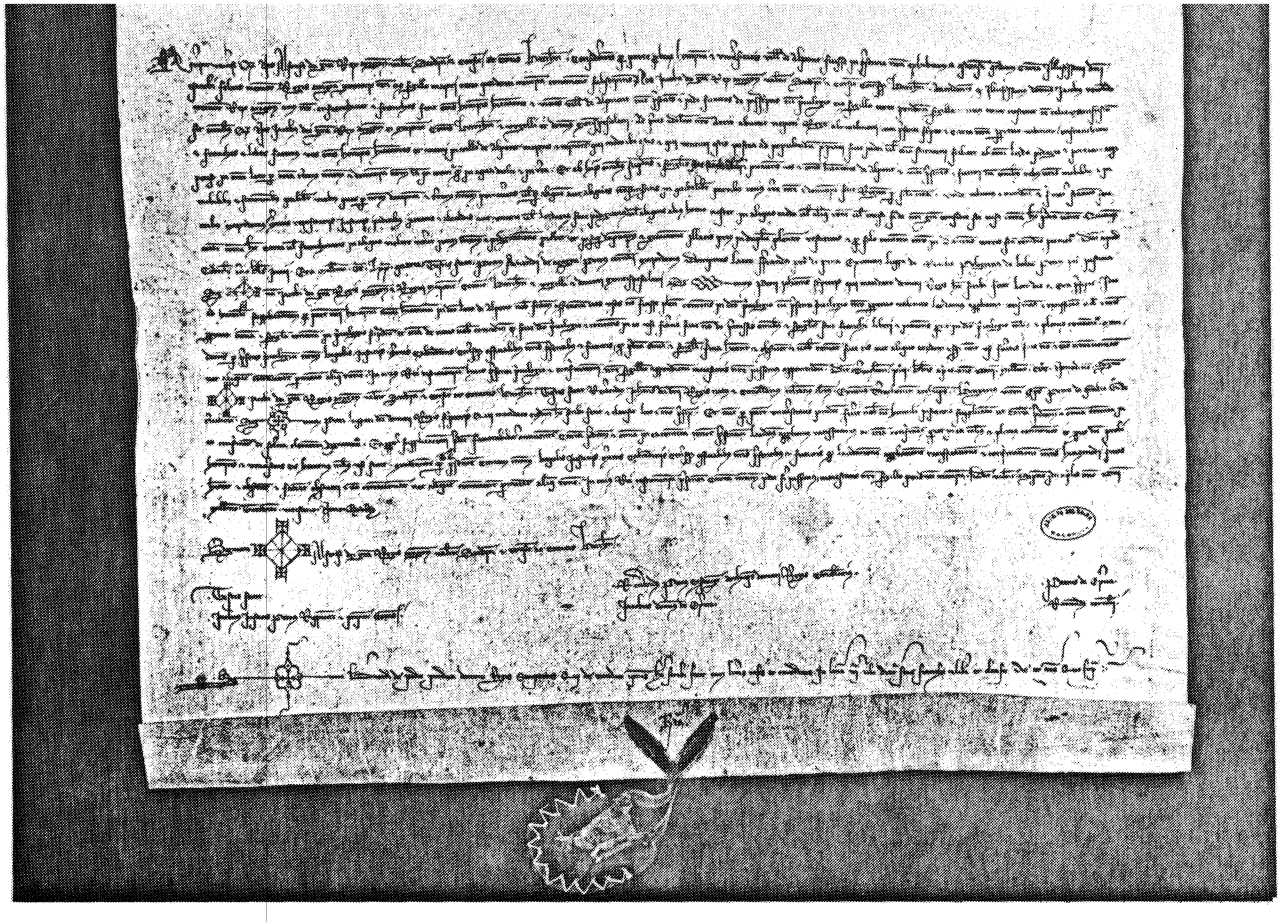
Lám. 2 VALENCIA, A.R. Pergaminos reales.
Gremio de Zapateros, 3. [Pedro III de Aragón].
Perg. 193 + 30 plica × 305 mm.

Datum Valencie. A. 1283.



Lám. 3 VALENCIA, A.R. Pergaminos reales.
Alpuente, 12 [Jaime II de Aragón].
Perg. 285 + 35 plica × 395 (frag. de sello pendiente).

Datum Valencie. A. 1320.

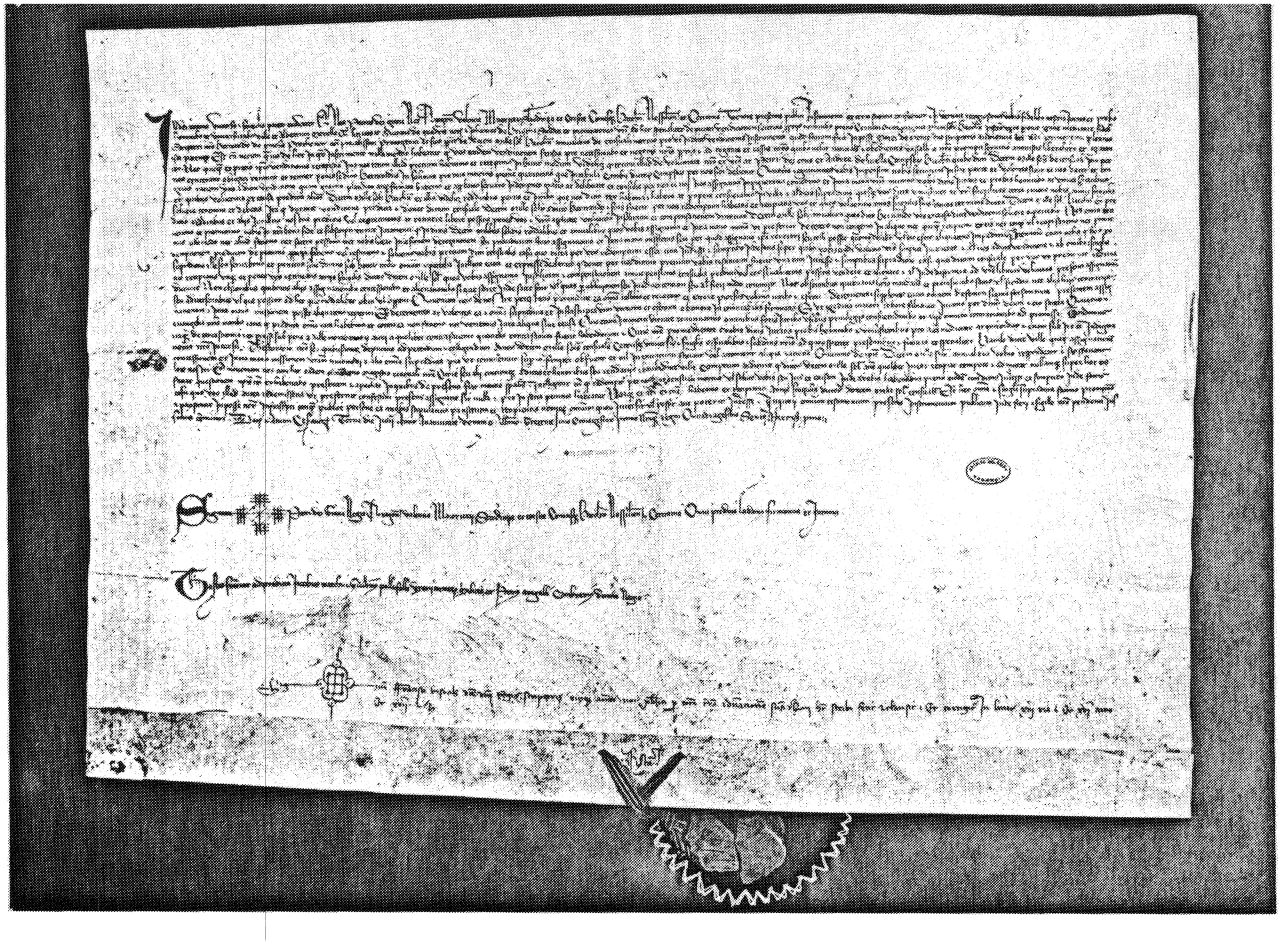


Lám. 4 VALENCIA, A.R. Pergaminos reales. Datum Valencie. A. 1329.
Alpuente, 15 [Alfonso IV de Aragón].
Perg. 475 + 35 plica × 410 mm. (frag. de sello pendiente).



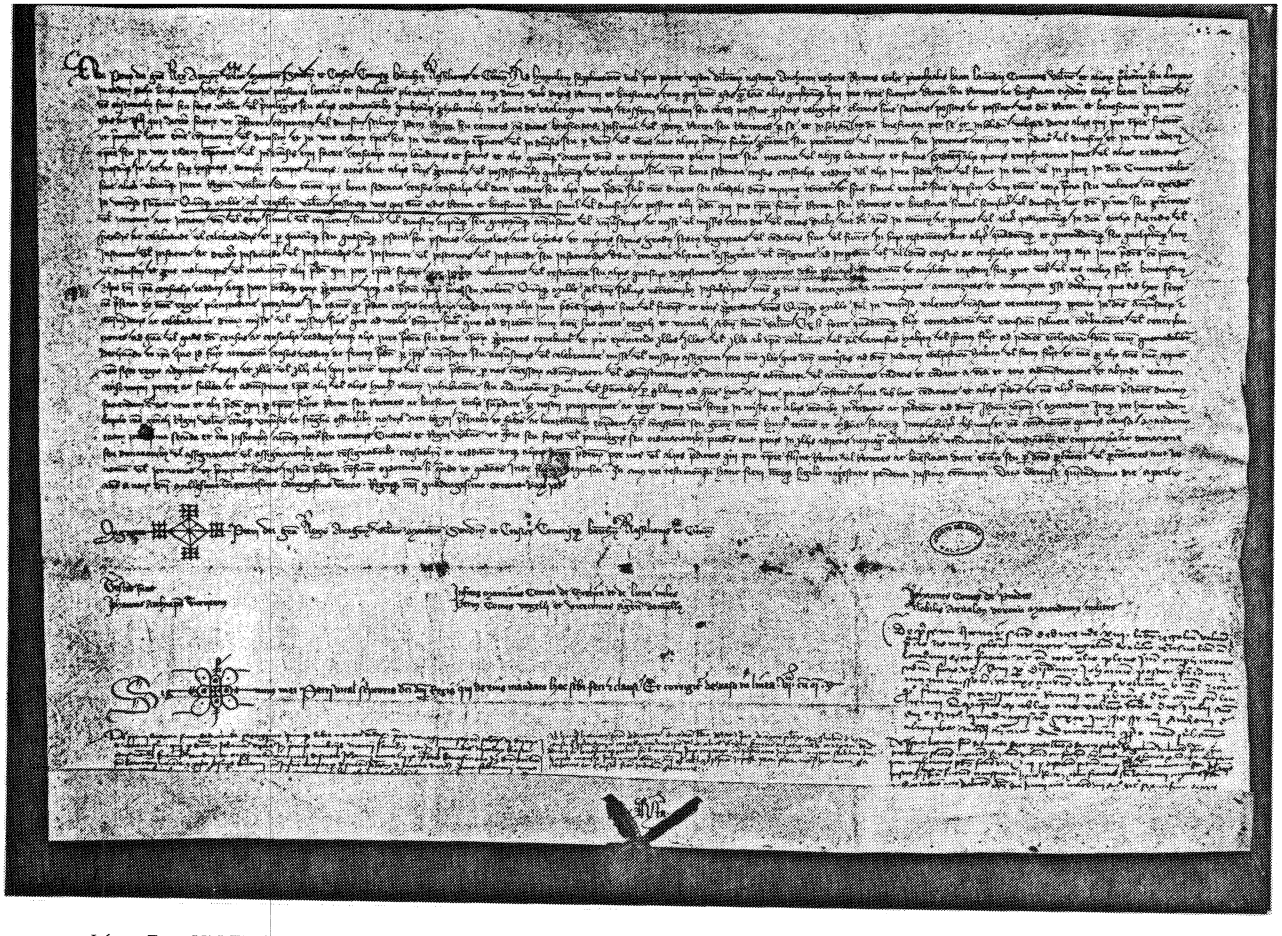
Lám. 5 VALENCIA, A.R. Pergaminos reales.
Alpuente, 34. [Pedro IV de Aragón].
Perg. 250 + 35 plica × 446 mm. (frag. de sello pendiente).

Datum Valencie. A. 1369.



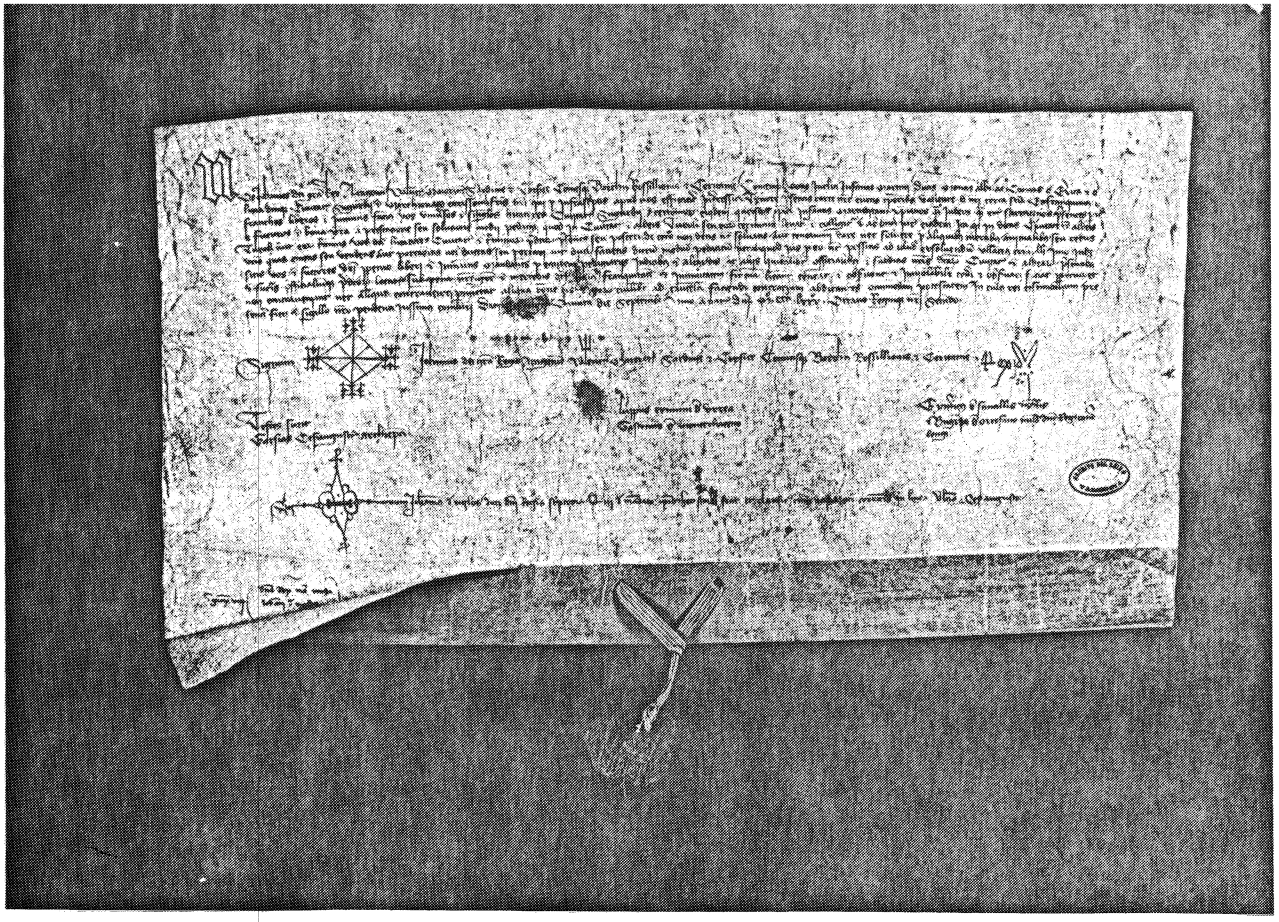
Lám. 6 VALENCIA, A.R. Pergaminos reales. Reales, 16. [Pedro IV de Aragón]. Perg. 400 + 35 plica × 680 mm.

Datum Cesarauguste. A. 1381.

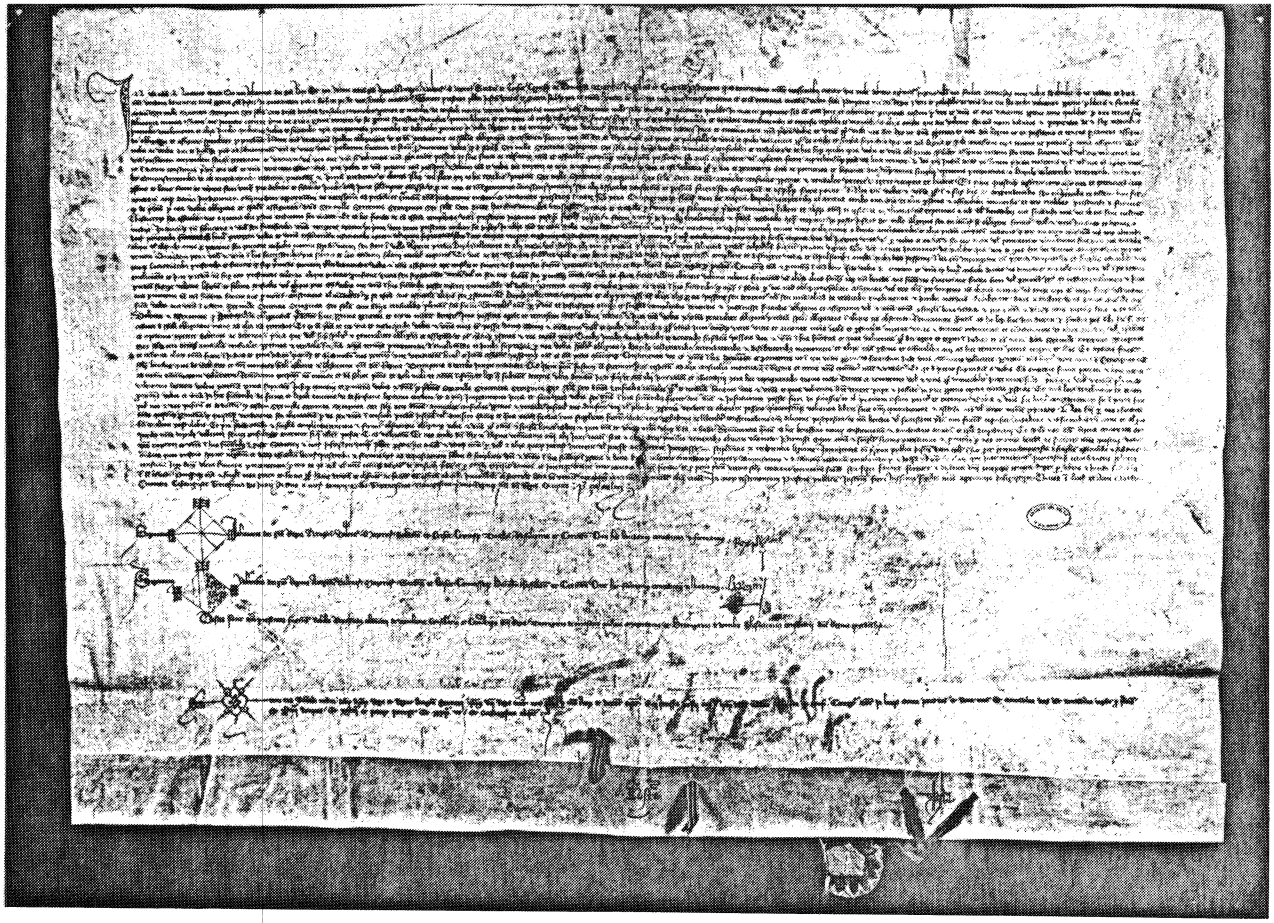


Lám. 7 VALENCIA, A.R. Pergaminos reales. Reales, 20. [Pedro IV de Aragón]. Perg. 415 + 35 plica × 390 mm.

Datum Dertuse. A. 1383.



Lám. 8 VALENCIA, A.R. Pergaminos reales. Datum Cesarauguste. A. 1388.
Segorbe, 16. [Juan II de Aragón].
Perg. 230 + 35 plica × 450 mm. (frag. de sello pendiente).



Lám. 9 VALENCIA, A.R. Pergaminos reales. Actum Cesarauguste. A. 1391.
Reales, 23. [Juan II de Aragón].
Perg. 440 + 35 plica × 685 mm. (frag. de sello pendiente).

ÍNDICE

PRÉSENTATION — José Marques 7

ORGANISATION 9

SOUS LE PATRONNAGE DE 10

PROGRAMME 11

ABERTURA — José Marques 15

WORD OF A WELCOME — Cândido dos Santos 19

MESSAGE DU SECRÉTAIRE GENERAL DE LA C.I.D. POUR LES ACTES — Walter Preventer 21

ÉTUDES

TYPOLOGIE DIPLOMATIQUE DES ACTES ROYAUX FRANÇAIS (XIII^{e}-XV^{e} SIÈCLES) — par Robert-Henry Bautier 25

TYPOLOGY OF SCOTTISH ACTS, C. 1230-C. 1350 — by Geoffrey Barrow 69

THE ENGLISH ROYAL CHANCERY: STRUCTURE AND PRODUCTIONS — by Jane E. Sayers 77

BEMERKUNGEN ZUR TYPOLOGIE DER URKUNDEN DES KREUZFAHRERKÖNIGREICHS JERUSALEM — von Hans Eberhard Mayer 115

DIPLOMATIQUE ROYALE PORTUGAISE: ALPHONSE IV (1325-1357) — por Isaías da Rosa Pereira, Maria Helena da Cruz Coelho, José Marques e Armando Luís de Carvalho Homem 133

LES TYPES DE DOCUMENTS ÉMIS PAR LES CHANCELLERIES ROUMAINES ET LA CONVERGENCE DES CIVILISATIONS DANS L'EUROPE DE L'EST — par Maria Dogaru 163

LA TYPOLOGIE DES DOCUMENTS ROYAUX POLONAIS AUX XIII^{e} ET XIV^{e} SIÈCLES — par Irena Sulkowska-Kurás 193

ÜBER VERSCHIEDENE TYPEN DER SKANDINAVISCHEN KÖNIGSURKUNDEN — von Herluf Nielsen 207

CORONA DE CASTILLA. DOCUMENTACIÓN REAL. TIPOLOGÍA (1250-1400) — por P. Ostos Salcedo y M. J. Sanz Fuentes 239

CORONA DE ARAGÓN: DOCUMENTACIÓN REAL. TIPOLOGÍA (S. XIII-XIV) — por Rafael Conde, Delgado de Molina y M.ª Milagros Cárcel Ortí 273